



Everlasting

Pierce, Juliette

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Juliette Pierce

EVERLASTING

INCEPTIO

Contents

1. [L'Auteure](#)
2. [Juliette Pierce](#)
3. [EVERLASTING](#)
4. [Prologue](#)
5. [1.](#)
6. [2.](#)
7. [3.](#)
8. [4.](#)
9. [5.](#)
10. [6.](#)
11. [7.](#)
12. [8.](#)
13. [9.](#)
14. [10.](#)
15. [11.](#)
16. [12.](#)
17. [13.](#)
18. [14.](#)
19. [15.](#)
20. [16.](#)
21. [17.](#)
22. [18.](#)
23. [19.](#)
24. [20.](#)
25. [21.](#)
26. [22.](#)
27. [23.](#)
28. [24.](#)
29. [25.](#)
30. [26.](#)

- 31. [27.](#)
- 32. [28.](#)
- 33. [29.](#)
- 34. [30.](#)
- 35. [31.](#)
- 36. [32.](#)
- 37. [33.](#)
- 38. [34.](#)
- 39. [35.](#)
- 40. [36.](#)
- 41. [37.](#)
- 42. [38.](#)
- 43. [39.](#)
- 44. [40.](#)
- 45. [41.](#)
- 46. [42.](#)
- 47. [43.](#)
- 48. [44.](#)
- 49. [45.](#)
- 50. [46.](#)
- 51. [47.](#)
- 52. [48.](#)
- 53. [Epilogue](#)
- 54. [REMERCIEMENTS](#)
- 55. A PARAÎTRE CHEZ INCEPTIO
- 56. [Déjà paru chez Inceptio](#)

Landmarks

1. [Cover](#)

L'Auteure

Juliette Pierce est née en 1996 à Ambilly.

Grande adepte de l'imaginaire, Juliette est passée par Poudlard, connaît les Trois lois de la robotique par cœur, a obtenu «Audacieuse» comme faction et rêverait d'être une Or. Écrire a toujours été sa passion et Everlasting, son premier roman publié, s'inscrit dans son genre de prédilection : la science-fiction. Curieuse de tout, elle profite aussi de son statut d'étudiante pour lire, voyager, s'imprégner de la musique, des films et des séries qu'elle ne peut s'empêcher de dévorer.

Juliette Pierce

EVERLASTING

© Inceptio Éditions, 2018

ISBN : 978-2490630-03-5

Inceptio Éditions

13 rue de l'Espérance

La Pouëze

49370 ERDRE EN ANJOU

www.inceptioeditions.com

Prologue

< end >

< recherche d'âme sœur >

En traitement.

< /recherche d'âme sœur >

J'ai peur. Peur de finir seule, dans le noir, sans personne pour m'aimer, sans personne pour me regarder. J'ai peur de ne plus ressentir les étincelles d'antan, celles qui m'emportaient loin, loin sur l'embrun des mers, sur le flanc des montagnes, sur les ailes d'un oiseau ou dans le cœur d'un papillon. J'ai peur de ne plus avoir le droit de goûter au miel de l'amour, à l'amertume des tristesses nocturnes.

Et dans mon champ de vision, la barre de téléchargement ne se remplit pas. J'ai beau cligner des yeux, rafraîchir la page, ça ne change rien. Elle charge. Soulmates charge. Soulmates, le logiciel censé me trouver mon âme sœur. « En traitement ». Voilà des mois que j'attends, que j'essaie de ne plus avoir peur, de ne plus pleurer. Mes amies obtiennent la leur, voient les tatouages de l'amour fleurir sur leur peau, et moi... j'attends. J'ai l'impression d'être une pestiférée.

Ce n'est pas que ça me tienne spécialement à cœur, mais c'est comme ça, je dois avoir une âme sœur pour mériter d'exister aux yeux des autres. Et si je veux pouvoir garder mon appartement, symbole d'un statut social dont je suis déchue.

« Quoi, tu n'es pas encore en couple ? » s'étonnent les autres.

Non, désolée. Moi, je n'ai pas d'âme sœur. Moi, je ne suis pas faite pour l'amour. Il faut croire que je n'ai pas été programmée comme ça.

Où se trouve ma foutue moitié ? Et tout ce que l'on m'a promis ? Je me recroqueville dans mon lit, alors que les heures s'égrènent, s'entrecourent, s'effilochent entre mes doigts, sous mes paupières, entre mes soupirs. Mais les alertes d'iBrain continuent de me hanter, à s'afficher dans mon champ de vision. *En traitement. En traitement. En traitement.* Comme si la société elle-même me rejetait. J'ai beau fermer les yeux, couper les notifications, elles sont toujours là à m'encombrer insidieusement. Qui a eu l'idée de nous implanter ça dans le crâne, hein ?

Je suis là, à me morfondre dans mon appartement, incapable d'avancer. Ils sont tous dans la rue, avec leur âme sœur, avec cette vie

de rêve que l'on nous vend. Et moi j'attends. J'attends que le temps passe. J'attends les aventures divines dont tout le monde parle. Je n'ai plus de travail, plus de rêve, plus d'ambition. Je n'attends qu'une chose : Lui, Elle, celui ou celle qui voudra bien de moi, pour qu'enfin on me considère normalement.

1.

< alerte >

Sarah a laissé 14 nouveaux messages.

Everlasting a tenté 6 fois d'entrer en communication avec vous.

Everlasting : « RDV, 10 heures, synchronisation terminée. »

< /alerte >

Mal de crâne. Tête dans la brume. Bouche pâteuse. J'ai trop bu un argent que je n'ai pas, et je ne suis pas certaine de pouvoir mettre un pied devant l'autre. Je cligne des yeux, mes lentilles bioniques s'adaptent et injectent directement de l'humidificateur pour que je puisse lire correctement les messages que l'on m'a laissés.

« Everlasting » Les lettres capitales explosent ma rétine, mais je m'en moque. Everlasting, qui distribue des âmes sœurs à la pelle, mais qui était incapable de m'en trouver une, a terminé de me synchroniser. Mon Dieu... Je me lève, trébuche et trépigne, parce que c'est là, c'est maintenant. Dès qu'ils m'auront apposé leur tatouage, je serai enfin considérée, je ferai enfin partie de la société ! Non pas que ça m'ait un jour importé, ou que je le veuille vraiment, mais on cessera de me regarder comme un monstre de foire ou de scruter mon corps à la recherche du nom de cette autre personne censée partager ma vie. J'ai longtemps été considérée comme un rebut, une honte, un cadavre. Pour beaucoup, j'étais même déjà enterrée. Je me souviens encore le dégoût affiché sur le visage de mon patron, lorsqu'il m'a virée. « Tu n'es pas stable, As. Je t'apprécie, mais sans ton âme sœur... qui sait ce qui pourrait t'arriver ? »

Oh oui, appelez la police, As s'est envoyée en l'air un soir dans un bar. Quelle horreur !

Je grogne, frissonne à l'idée de cette vie qui a été la mienne jusque-là. Sauf qu'aujourd'hui, tout va changer, j'en suis sûre. Aujourd'hui, Everlasting m'a enfin rappelée et m'a trouvé une *correspondance* !

Entre les ombres chinoises de mon appartement délaissé, je tâtonne à la recherche de mes fringues. Depuis combien de temps n'ai-je pas ouvert les volets ? Une ? deux semaines ? D'habitude, j'ai à peine le temps d'émerger que je me rendors aussi sec, et j'attends que le soir se couche sur la ville pour oser sortir. J'arrive encore à vivre des allocations que le gouvernement me verse avec bienveillance. « Tiens, bois cet argent, sens-toi d'autant plus mal de ne plus être utile à la société. Et estime-toi encore heureuse de pouvoir rester dans les beaux quartiers de ta ville, car bientôt tu en seras délogée. » Ah, les beaux

quartiers...

Je passe un doigt entre les persiennes et laisse le jour éclairer mon appartement sens dessus dessous. L'Upside, le quartier le plus huppé de la ville, s'étale sous mes yeux. Je vais devoir sortir, affronter les robes plissées et les sourires forcés ; sauf qu'au bout de ce périple, il y aura mon âme sœur. J'ai conscience de la chance que j'ai, car tous mes voisins et toutes mes connaissances ont reçu leur tatouage il y a déjà des mois de ça. Je sais aussi ce qu'ils pensent quand ils voient que j'ai encore le droit de vivre parmi eux...

Je pose une main contre le mur pour m'aider à me tenir debout. La tête me tourne et mon ventre a des sursauts. C'est le grand jour. Je dois faire un effort vestimentaire, non ? Everlasting m'a enfin trouvé quelqu'un. Je vais peut-être le rencontrer, qui sait ? À quoi peut-il ressembler ? Grand, petit, fin, gros, blond, brun ? À vrai dire je m'en fous, je demande seulement à avoir son nom tatoué sur le corps, n'importe où, n'importe comment. Ce simple tatouage qui me permettra de retrouver un travail, une vie décente et être de nouveau acceptée.

J'ouvre à nouveau l'application pour être certaine de ce que je vois.

< recherche d'âme sœur >

Terminée.

< /recherche d'âme sœur >

« Terminée » Avec un petit *ting* ravi, mon serveur cesse de mouliner. Ou peut-être mon cerveau... je ne sais même plus comment l'appeler ! Je fais chauffer un café et l'avale plus vite que je ne l'ai jamais fait. Je farfouille dans mes affaires éparpillées au sol pour mettre la main sur mon sac. Je récupère dans ce dernier, clés, tablette et montre holographique dont une partie de l'écran est brisée. C'est arrivé lors d'un retour difficile de soirée où je me souviens seulement que j'étais un peu trop éméchée. Peut-être pourrai-je bientôt la faire réparer ?

Je fais un tour sur moi-même afin de m'assurer de n'avoir rien oublié. Mon pantalon n'est pas déchiré, ma chemise semble encore à peu près propre... L'état de mon appartement me fait honte et je me trouve dégoûtante.

Je me coiffe à peine, tournoie, vole, et alors que je pensais avoir oublié comment marcher, me retrouve pourtant dans la rue quelques secondes plus tard. Et en plein jour ! Je ne me rappelle pas la dernière fois que c'est arrivé.

J'affronte le soleil ravageur pour me rendre au complexe d'Everlasting, cette société qui a su s'imposer dans notre quotidien en moins de quinze ans. Avec une montée encore plus fulgurante que le produit révolutionnaire iBrain, dont tout le monde est désormais affublé, Soulmates est devenu obligatoire. Tu as dix-huit ans, des rêves plein la tête, Soulmates t'est implanté.

Je réalise que ce n'est pas parce que je me suis enfermée dans ma tour de cristal depuis des mois que le monde s'est arrêté de tourner. Les grandes façades étincelantes de l'Upside miroitent toujours et les informations tournent en boucle sur les écrans géants placardés sur les immeubles publics. L'avenue Désirée est toujours bordée de larges platanes sous lesquels je me réfugie pour trouver un peu d'ombre. Mais j'ai un sérieux mal de crâne dû à la cuite d'hier, alors si je regarde encore le soleil, je risque de vomir sur les pieds des passants.

Je remonte l'avenue en baissant la tête, espérant me cacher derrière ma tignasse brune. J'espère surtout ne pas croiser de voisins ou de gens de ma vie d'avant... Ils pourraient voir ce que je suis devenue et alors ils se diraient sûrement « voyez ce que l'on risque de devenir sans âme sœur ». Et par un syllogisme totalement biaisé, je les aurais alors convaincus de leur système défaillant.

Heureusement pour moi, les bureaux d'Everlasting sont à moins de dix minutes à pied. J'en connais le chemin par cœur, à tel point que je pourrais y aller les yeux fermés. Je n'ai jamais autant campé devant un endroit ; pas même pour manger du pain frais après la guerre du Sud, pas même pour aller au cinéma quand l'Ouest nous interdisait l'accès aux films.

Mon Graal, mon sésame. Enfin !

J'ai hâte d'avoir mon ex-patron au bout du fil. *Eh connard, tu me rends mon job ?* Je n'y crois qu'à moitié, mais maintenant que mon dossier contiendra « âme sœur : déterminée », tout ira mieux. J'aurai de nouveau un travail, paierai mes factures en retard et retrouverai ce niveau de vie qui me plaisait tant par le passé. L'excitation monte. J'en ressens presque l'envie de pleurer. Et pour la première fois depuis longtemps, ce serait ni de peine, ni de désespoir. Mais des larmes de soulagement, car je vais enfin remplir tous les critères de la société.

Même si je n'ai pas envie de cette foutue âme sœur, pas envie de partager mes journées avec qui que ce soit, ni de cet amour que l'on m'annonce depuis si longtemps. Et pourtant... Pourtant même si je désire plus que tout au monde rester dans ma bulle, dans cet océan de

sûreté que je me suis concocté, je n'ai pas le choix. Ils nous ont tous bien eus ! Car même si on n'en veut pas – de leur amour et de leur vie à deux – on crèverait pour l'obtenir. Parce que c'est comme ça et pas autrement. Parce qu'on a besoin de cette petite case cochée sur un formulaire pour obtenir un prêt, un travail, de la nourriture.

Mon iBrain papillonne de piéton en piéton, m'accablant d'un flot de données dont je ne veux plus depuis longtemps. Noms, prénoms, âges, professions, tout autant d'informations que je coupe en clignant des yeux pour ne pas finir noyée. Se concentrer sur la route, sur les grands immeubles de nacre qui brillent sous le soleil de plomb.

< alerte >

Il fait frais aujourd'hui, votre température corpor...

< /alerte >

Je bats de nouveau des cils, l'information s'échappe et je continue de contempler le sol qui file sous mes pieds. La sueur macule mon front : je n'ai pas besoin d'être plus habillée ! Et au pire, quoi ? je serai malade ? C'est mieux que d'être privée d'âme sœur !

Là, enfin ! Au bout de la rue se dessinent les contours ivoire du complexe d'Everlasting. Plus grosse firme de l'Upside, elle trône comme le joyau du gouvernement. Sa carcasse argentée symbolise la réussite de la ville. Son surnom : « L'œil du monde », du fait de ses innombrables fenêtres scintillant au soleil comme autant de paires d'yeux scotchées sur la ville.

Devant les baies vitrées, les hologrammes de publicité s'en donnent à cœur joie, diffusant les films qui font tourner les têtes. Rares sont les personnes n'ayant pas encore succombé aux bienfaits d'Everlasting, mais à chaque génération il faut entériner le message. La majorité atteinte ? Vous êtes assez grands pour trouver l'amour, pour vous complaire dedans, et donc adopter Soulmates.

« Vivez heureux, ne vivez pas cachés, montrez à tous ce bonheur éblouissant que vous cultivez grâce à nous. »

Je passe les grandes portes et suis avalée par l'immaculé du lieu.

— Venez, m'accueille une hôtesse, suivez-moi.

Oui, madame, je vous suis, pas de problème, de toute manière je n'ai pas vraiment le choix. Montrez-moi l'homme qui fera de moi quelqu'un de complet. Montrez-moi ce que je n'aurais jamais trouvé sans vous.

Je n'ai rien d'une princesse ni d'une femme à aimer, pourtant aujourd'hui, je vais trouver mon âme sœur.

2.

Je papillonne, incapable de garder les yeux ouverts, alors que des torrents de soleil ruissellent sur l'opale des meubles. Il fait trop clair. Je plisse les paupières, agacée par ces jeux de lumière dont tout le monde ne peut s'empêcher de raffoler. Il faut toujours que tout soit blanc, pur, parfait... J'ai l'impression de faire mes premiers pas au paradis et que l'on va venir me juger, moi, avec mes vêtements sombres, mes cheveux noir corbeau et mon regard brun.

Je n'en peux plus de ce monde manichéen et de ces formulaires à remplir pour espérer rentrer dans leur petite prison dorée. Je n'en peux plus de me sentir à côté de la plaque, pas intégrée et pas assez bien pour eux.

Le Docteur qui se tient devant moi, assis dans son immense fauteuil de cuir beige, a peut-être les réponses à mes questions.

< infobulle >

Docteur HEALEY

Âme sœur : approuvée

Marié, trois enfants.

Le reste des informations est confidentiel.

< /infobulle >

Il n'a pas perdu de son charme malgré sa cinquantaine qu'il tente de masquer en refusant d'afficher son âge. Rasé de près, le col de sa chemise soulignant le carré de sa mâchoire, l'homme qui détient tous les pouvoirs sur ma vie se délecte des informations qu'il va pouvoir me divulguer. Ses cheveux blonds sont tirés en arrière et si son regard est dur, son sourire, quant à lui, reste charmeur.

< alerte >

Votre taux de sucre semble étonnamment bas aujourd'hui.

< /alerte >

Ferme-la, je suis en train de vivre le plus beau jour de ma vie.

— Mademoiselle Wheel...

— Vous pouvez m'appeler As.

Vous allez changer ma vie, vous pouvez au moins m'appeler par mon prénom.

— Vous avez reçu nos alertes, tôt ce matin, et je suis satisfait de voir que vous prenez cette situation très à cœur.

Vous avez fait de ma vie un enfer, mais oui, ça me tient à cœur.

Le Docteur se rapproche, pose les avant-bras sur le bureau de verre et croise les doigts. Mon ventre se noue, car je sais que c'est le genre

de comportement que les docteurs adoptent quand ils veulent annoncer de mauvaises nouvelles. Quoi, mon âme sœur est morte ? Mon Dieu, faites qu'elle soit là, quelque part, que ce calvaire s'arrête ! Car ce genre de cas n'est pas rare, au grand dam de la société mère. Vous vous levez un matin et vous découvrez que celui ou celle qui devait partager votre vie est mort la veille. *Pas de chance*. Ou alors que vous êtes censés tomber amoureux d'un enfant qui vient de naître. Et là encore, personne ne trouve rien à redire.

— Je vous sens inquiète, alors que ce que j'ai à vous dire est positif, donc soyez rassurée. Toutefois...

Mon âme sœur en a déjà une ? Ça arrive, dans de rares cas. Quand la malchance ne vous a pas fait naître assez bien pour les autres. C'est arrivé à Cassie. Jolie Cassie... Elle a fini au bout d'une corde.

— ... puis-je me montrer franc avec vous, As ?

— Oui.

Ça ne sent pas bon du tout.

— Vous avez passé vos tests, autant psychologiques que physiques, et tout s'est déroulé sans accroc.

C'est la troisième fois que je les passe depuis que j'ai l'âge minimum requis, dix-huit ans. Trois fois en cinq ans, c'est pas mal, non ? Et à chaque fois, tout se déroule sans accroc. Alors pourquoi, bon sang, n'ai-je toujours pas ce qu'on m'a promis ? Ils pourraient me faire une dérogation sinon, de quoi prouver au monde entier que ce n'est pas parce que leur algorithme patine dans la semoule que je suis forcément mal foutue !

— Nous avons pu cartographier les différentes zones de votre cerveau, notamment celles ayant attiré au romantisme et au plaisir.

J'essaie de rester calme, de ne pas me mettre à pleurer au milieu de cette confrontation... Quoi ? ! qu'est-ce qu'il a mon cerveau ? Il a un problème, hein, c'est ça ? Pourtant je ne suis pas plus idiote qu'une autre ! Pas très bien fagotée, mais des formes là où il faut, on m'a même dit que j'avais de jolis yeux ! J'ai obtenu un master, avec les félicitations, et j'ai rédigé des articles pour de grands journaux reconnus ! J'ai aussi des amis... alors pourquoi, hein ? Pourquoi n'ai-je personne qui me convient ?

— Il faut bien être conscient que ces deux zones sont indépendantes, continue-t-il, le plaisir physique, charnel par exemple, est géré par le système limbique.

Du bout des doigts, Docteur Healey fait apparaître un hologramme

sur son bureau dévoilant les scanners de mon cerveau, puis me montre, de façon pédagogue, de quoi il parle. S'il pense que ses efforts suffisent, il se trompe... *Je savais que j'aurais dû faire un master en neurosciences.*

— Et à l'intérieur de celui-ci, enchaîne-t-il, des aires plus liées à l'euphorie, pour l'amour romantique... À ne pas confondre avec l'amour que vous pouvez porter à vos parents, par exemple. Nous avons trouvé en vous un câblage neurologique particulièrement atypique. Vous êtes dotée d'une grande richesse, à n'en pas douter, simplement vos zones ne sont pas stimulées de la même manière que les autres.

Voyant l'incompréhension sur mon visage, il toussote avant de poursuivre, tandis que je n'arrive pas à décoller mon regard des zones qui clignotent sur ma cartographie cérébrale.

— Entendez par là que votre cerveau ne s'est pas développé de la manière que l'on observe habituellement chez nos patients. Et nous pensons que c'est à cause de cela que nous avons eu tant de mal à vous trouver l'être aimé. Le logiciel Soulmates a rencontré des difficultés pour analyser vos résultats du fait de votre différence, mais pas de panique, nous l'avons enfin trouvée, votre moitié. Elle existe, elle est en bonne santé, et tout ira pour le mieux.

Ça y est, je crois que je vais pleurer. Il est doué. En une phrase, il brise mes rêves de normalité et réalise mon plus grand souhait : avoir une place dans cette société qui ne semble pourtant pas m'accepter.

— Par contre...

Ah, je savais que c'était trop beau !

— ... et c'est pourquoi je vous ai fait venir jusqu'ici... il se trouve que nous ne sommes pas en mesure de vous l'attribuer en l'état.

— En l'état ?

Reprends-toi, As. J'ai l'impression d'être une gamine à qui l'on essaie d'expliquer la complexité du monde. J'ai toujours eu un caractère bien trempé, jusqu'à ce que l'écume des jours vienne l'ensevelir sous une apathie désagréable. Aujourd'hui je me contente de lancer quelques punchlines dans un coin de mon esprit, car je n'ai plus la langue assez acérée pour m'en servir.

— Nous sommes en train de travailler sur la version 2.0 de Soulmates. Notre technique n'est pas encore au point avec la première version, puisque nous rencontrons de plus en plus de problèmes pour associer les âmes, explique-t-il. Comme vous, par exemple. De fait, la

première version ne peut câbler que les individus neurotypiques.

Il fait une pause, me jaugeant pour voir s'il peut aller plus loin dans l'explication scientifique. Il s'enfonce dans son grand fauteuil en cuir blanc et tapote sur la surface tactile de son bureau.

— « Neurotypiques », que voulez-vous dire par là ?

Mon master en sciences, même environnementales, me permet tout de même de comprendre un jargon simplifié. Il doit l'avoir lu dans mon dossier.

— Là où une personne « type » traitera les tâches par le biais de zones précises et individuelles, vous, vous utilisez plusieurs zones simultanément. Vous n'êtes pas la seule dans ce cas-là. Une faible portion de la population, tout comme vous, n'a pas un cerveau neurotypique. C'est donc dans cette optique que nous aimerions développer un outil plus performant et plus agile, afin de vous éviter à vous et aux suivants dans la même situation, ces doutes, cette peine, cette douleur pouvant durer de longs mois... voire des années, vous concernant.

Je ne comprends pas ce qu'il attend vraiment de moi. Mes pensées s'emmêlent et j'ai la tête qui me fait mal à cause de tout ce qu'il essaie de me faire intégrer.

Ou peut-être juste à cause du picrate ingurgité la veille...

Je tente de soutenir son regard, mais c'est trop dur, car ce que je retiens de ses explications, c'est que mon cerveau est mal fichu !

— Je serais ravie de pouvoir aider les générations futures, soufflé-je d'une voix blanche.

Je ne sais pas vraiment ce que j'accepte... mais si ça signifie retrouver ma place, alors je ne me pose pas plus de questions !

— Pour cela, nous aurions besoin de vous implanter Soulmates 2.0, déjà en développement depuis quatre ans, et vous garder en observation pour vérifier que vous ne souffrez pas d'effets secondaires. Vous avoir à disposition nous permettra également de procéder à de multiples réglages et ainsi rendre votre expérience plus agréable. Tout cela sera bien sûr encadré par le contrat que voilà.

Il sort un paquet de feuilles agrafées et le pose sous mes yeux. Je n'ai déjà pas assimilé la moitié de ce qu'il vient de me dire et il voudrait que je signe tout de suite ? J'aurais dû boire un deuxième café avant de partir, je n'ai décidément pas les neurones en place.

— Qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse ? demandé-je.

— En vérité, pas grand-chose. Nous souhaitons seulement vous

observer évoluer avec notre prototype dans le cerveau.

— Et c'est dangereux ?

Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression d'enfoncer des portes ouvertes. J'ai beau rêver d'une âme sœur pour reprendre mes activités là où je les ai laissées, je ne suis pas folle pour autant. Je ne vais pas risquer ma vie pour ça, car ce n'est pas morte que je profiterai davantage !

— Nous ne pouvons pas vous assurer que ce sera sans effets secondaires, mais nous avons pris toutes les dispositions nécessaires afin de garantir votre intégrité physique.

Ou en jargon de doc « on ne sait pas trop, mais dans le doute on trouve des gens assez dingues pour tenter le coup avec nous ». OK.

À certains moments de notre vie, on s'arrête, on prend une pause et on regarde les éléments posés sur la table pour se rendre compte qu'on est à une étape décisive. Que la décision que l'on s'apprête à prendre aura des conséquences au-delà de l'entendement. Dans l'antichambre de la lumière, au milieu des écrans de plexiglas et des dossiers volants – comme si l'on pouvait réduire un homme à un paquet de feuilles – je comprends que c'est *mon* moment.

Ou alors tous mes sens sont exacerbés par la gueule de bois que je supporte depuis mon réveil... Tout à l'air toujours plus épique, quand on a bu de l'alcool.

Voyant que je suis indécise, le Docteur prend une profonde inspiration, se gratte un sourcil avant de laisser tomber le couperet.

— Et j'ai failli oublier, vous serez dédommée d'une somme d'un million de crédits si vous acceptez de vivre avec nous ce futur radieux que nous nous efforçons de bâtir pour nos enfants.

Vos enfants, surtout.

< alerte >

Vous êtes à découvert.

Veuillez vous connecter à votre espace personnel pour...

< /alerte >

Ces machines sont vraiment trop intelligentes. On me met un million de crédits sous le nez et on me rappelle bien gentiment que je n'ai plus un rond sur mon compte ; qu'on va bientôt me virer de mon appartement, et que je n'ai pas vraiment d'amis ou de famille pouvant me dépanner d'un « petit prêt ». Pas d'âme sœur, pas de réseau... ainsi vont les choses. Et bientôt, on vous fait mourir à petit feu.

Je n'ai que mon nom de famille pour me conserver dans l'Upside,

car si je ne m'appelais pas Wheel, voilà bien longtemps qu'on m'aurait jetée dehors à grand renfort de coups de pied aux fesses. Pour atterrir là où toutes les « pièces défectueuses » vont : dans la banlieue de la ville, avec ceux qui n'ont ni métier, ni âme sœur, ni famille, ni enfant. Ceux qui ne sont pas « utiles » à la société. Au Downside.

Alors voilà, ai-je le choix ? Assurément non.

Je déglutis, me rappelant combien j'ai la gorge en feu. Soulmates 2.0. Qu'est-ce que je risque de plus, de toute façon ? Pour peu que je prenne encore une année avant de finalement rencontrer celui qui me sert d'amour éternel, j'ai dix fois le temps de finir à la rue ! Et de clamser au passage, parce que la rue, c'est le Downside, et le Downside, c'est la mort. Équation simpliste que même un enfant de six ans serait en mesure de résoudre.

Un million, bon sang... Je ne suis pas matérialiste, mais là...

— Combien serons-nous à tester ce nouveau produit ?

Continuer de parler, occuper l'espace, laisser croire que j'ai le choix. Seulement le gentil Doc au sourire à fossettes n'est pas dupe, dans son paradis blanc, il sait que je suis acculée. Mais je cherche à gagner du temps pour essayer de rationaliser la situation, sauf que c'est impossible. Nous savons tous les deux ce que je vais lui répondre.

— Pour le moment, sept autres profils atypiques ont répondu positivement à notre requête.

Voyant que je cherche à repousser l'échéance, il se plie à mon jeu et entre dans la danse. Il me prend la main patiemment comme on le fait pour apprendre la valse à un enfant. *Allez, As, rassure-toi, tout va bien se passer, il te suffit de signer ces papiers pour nous accorder tous les droits sur ta petite personne. Et tant pis si on t'explose en mille morceaux.*

Et puis je suis sûre que ça le fait marrer, ce scientifique, de voir la petite Wheel pleurnicher pour une âme sœur. L'histoire de l'arroseur arrosé, en moins drôle.

— Vous serez prise en charge par notre personnel pendant toute la durée de votre séjour et nous serions ravis de vous mettre en contact avec votre âme sœur dès lors que le logiciel sera implanté en vous.

Soulmates 1.0 ne vous force pas à rencontrer la personne qui vous est destinée. Nous avons encore le choix, nous pouvons encore nous enfuir si nous ne voulons pas de leur futur tout tracé. Son nom doit être connu, tracé sur votre corps par le biais d'un tatouage, mais vous pouvez encore vous contenter d'un nom, sans la relation. Ça n'arrive pas aussi souvent que j'aimerais le croire, mais tant qu'on me laisse

une porte de sortie, le reste m'importe peu. Je me contente de la boucler : il n'a pas besoin de savoir que je ne crois pas en leurs conneries, je dois juste arriver à obtenir ce fichu tatouage dispensé par Soulmates. Ensuite, *adios*.

— Tout ce que nous exigeons, c'est que vous vous pliez aux demandes du corps médical. Vous trouverez toutes les informations complémentaires dans le contrat, précise-t-il en m'indiquant les feuilles qui ne semblent plus attendre que ma signature.

Je sens que le baratin habituel du docteur va s'arrêter ici et qu'il est maintenant temps que je fasse un choix. Une poignée de secondes pour forger toute une vie. Je crois que toutes les grandes décisions ne sont que ça, en fait : un moment pour tout faire basculer, quelques battements de cœur erratiques pour nous rappeler que la vie ne tient qu'à un fil, que nos actions, si discrètes soient-elles, infléchissent le cours de notre destin.

Un million, quand même !

Le nombre tourne en boucle dans mon esprit alors que je fais cesser toutes les alertes en rapport avec ma situation bancaire critique. Ils sont doués, les bougres, ils vont m'avoir.

Un million...

De quoi éponger mes dettes, acheter un bel appartement, retrouver des fringues normales... Changer de couleur de cheveux aussi, car après cette incursion en terres divines, j'ai réalisé que le brun ne me va finalement pas. Obtenir un métier – peut-être pas aussi grandiloquent que celui que j'avais – mais de quoi me retourner. Et surtout ne plus être cette loque perdue dans les tréfonds de son lit à se morfondre.

De l'argent pour retrouver une vie.

Un million...

J'aimerais être le genre de personne qui dit non. Pouvoir sortir de cette pièce en me disant « c'est bien ma cocotte, tu as refusé et tenu tes promesses, tu es restée droite dans tes bottes ! ». Mais nul n'est parfait.

Et moi encore moins que les autres.

— C'est d'accord, lâché-je.

3.

On m'a reléguée à la salle d'attente. Entre les sièges laissés vides par des patients imaginaires, je laisse mes pensées vagabonder en regardant distraitemment les informations qui défilent sur un écran plat, suspendu au mur d'argent qui me fait face.

« ... une loi édifianste est actuellement débattue par le Comité », explique une journaliste devant un magnifique fond vert.

Ils vont bientôt m'injecter Soulmates 2.0 dans le corps. J'ai la tête ailleurs, pleine de ces rêves que l'on m'a arrachés. J'ai hâte qu'on en finisse. Hop, ils me mettent leur substance dans le bras, ils me virent mon million, je fais leurs tests idiots et je file ! Aucun problème, je serai sage comme une image, ombre parmi les ombres, rien qu'un cobaye parmi tant d'autres qui n'a qu'une envie : retourner à sa vie d'avant.

« Le taux de natalité est toujours au plus bas, même si depuis l'avènement de Soulmates, les choses s'améliorent. Malgré cela, nous sommes toujours en dessous des 1% tant espérés. Cette nouvelle loi pourrait remettre au goût du jour l'envie des jeunes couples... »

Je me détache de ce qu'ils racontent. Encore des taxes pour ceux qui ne voudraient pas procréer, encore des voies bouchées pour ceux qui n'auraient pas la fibre parentale. Et que faire de ceux qui voudraient, mais ne peuvent pas ? Que faire de ceux qui n'ont pas une situation assez stable pour envisager d'élever un enfant ? Nous sommes bien, à l'Upside, nous avons tout. Et tous ceux en dehors de ces frontières ? Et tous ceux sur lesquels pleuvent les bombes ?

Mes yeux se posent à nouveau sur l'écran où un débat semble prendre forme après l'annonce de la journaliste :

« ... les tatouages ne suffisent plus ! La race humaine est clairement en voie d'extinction et Soulmates nous offre une porte de sortie plus qu'acceptable. Forcer les « matchs » à se rencontrer serait un moyen parfait d'améliorer la natalité qui... »

« Vous êtes inconscients de la réalité économique qui nous entoure. Nous ne pourrions jamais implanter cette technologie chez tout le monde, elle coûte trop cher. Et quand nous n'aurons plus de main-d'œuvre, comment voulez-vous qu'on s'en sorte ? L'Upside n'est que la partie immergée de l'iceberg, il faut songer à résoudre le problème de la natalité pour tous et pas seulement pour les élites. »

« Et les problèmes du Downside, alors ? Pouvons-nous vraiment oublier

que plus de la moitié de la population se trouve plongée dans le noir en bordure de la ville, vivant à peine plus dignement que des animaux ? »

Résoudre les problèmes en commençant par la fin n'a jamais fonctionné, on va seulement s'encastrent dans un mur. Le souci n'est pas le taux de natalité, mais ce qui cause sa baisse. Donnez à tout le monde un toit, à manger et du travail, et vous verrez les résultats exceptionnels que vous obtiendrez sur la population.

< nostalgie >

— Et la Chine, alors ? s'insurge Sarah lors d'un débat en cours d'éthique.

— La Chine n'existe plus, s'agace l'enseignant, bien incapable de nous tenir quand nous sommes dans son cours.

C'est bien le seul prof qui veut bien nous écouter, alors pour une fois nous cessons de hurler, de gesticuler et nous essayons de comprendre, puis au passage de faire passer nos idées révolutionnaires. Sarah et moi nous opposons souvent. Nous nous étonnons, nous passionnons, nous sommes curieuses de tout. Mais nous avons un point de divergence, une chose sur laquelle je ne peux passer et qui nous fait nous étripier en pleine salle de classe.

— Ils n'avaient pas à manger et leur taux de natalité était au plus haut, souligne-t-elle habilement. Même pauvres, les gens fornicquent.

— Les femmes avaient encore des ovaires en état de marche, grogné-je.

< /nostalgie >

— Vous êtes prête ? me demande l'infirmière, m'extirpant de mes pensées.

Je me lève, délaisse les mauvaises nouvelles pour m'allonger sur un lit d'hôpital au centre d'une pièce aseptisée. Le contrat est signé, alors allez-y, finissons-en et donnez-moi enfin cette âme sœur que j'attends depuis sept ans !

« Lizzie », m'indique une infobulle, tient une aiguille plus grosse que mon poing, prête à m'implanter le logiciel. Ce sera dans le poignet gauche, cette fois, pour ne pas interférer avec la puce d'iBrain qui se trouve dans le droit. Ses ondes abreuvent déjà mon corps et quand je passe les doigts sur mes veines bleutées, je peux sentir le braille de la carte électronique sous ma peau. Si ça me faisait peur quand je l'ai remarqué pour la première fois – j'avais quinze ans – aujourd'hui ça m'amuse.

— Ça va faire mal, se contente-t-elle de me prévenir.

— Je suis courageuse, ne vous inquiétez pas.

J'ai l'impression d'être une gamine dans ce grand siège de cuir,

alors que Lizzie ne me jette même pas un coup d'œil. J'aurais dû ressentir tout ça à ma majorité, comme tout le monde. À l'époque, j'avais encore les idées naïves d'une adolescente à qui l'on vend le prince charmant. Finalement, je fais peut-être mieux de passer cette épreuve à vingt-trois ans : je suis dépossédée de toutes mes illusions. Car me connaissant, j'aurais bien été capable de tomber dans le panneau !

L'amour, ça ne s'invente pas, ça n'apparaît pas comme par magie un beau jour. L'amour, ça se construit.

Elle attrape ma main et alors qu'elle s'apprête à m'apposer le marquage comme une vulgaire bête de somme, on frappe à la porte. Un jeune homme entre derechef. Toutes les informations le concernant sont confidentielles, alors je me contente de son regard lourd. Il n'a pas l'air d'avoir plus de trente ans, mais s'arc-boute déjà, et ses cheveux en bataille cachent la moitié de son visage. Des cicatrices parsèment sa peau en un millier de petites coupures blanches. Il gagnerait à sourire.

Je ne suis peut-être pas la plus atypique de toutes.

— Ellis, c'est ça ? semble s'agacer l'infirmière. Prenez place sur le lit à côté, vous allez avoir votre implant en même temps. D'ailleurs..., finit-elle en contemplant sa liste, vous serez tous les deux dans le même dortoir.

— Et pourquoi ça ? grogne-t-il.

Il retire son long imperméable marron et le pose sur la chaise avant de s'allonger à son tour. Il a l'air très aimable... Il n'a pas l'air de venir de l'Upside. Ses vêtements et sa manière de se comporter... Peut-être une autre personne dépossédée de ses droits, comme moi, du fait de son atypisme.

— Nous vous avons trouvé les mêmes complications neuronales, nous allons donc vous traiter ensemble.

Elle attrape mon bras et enfonce sans plus de cérémonie sa seringue sous ma peau. Je couine et Ellis lève les yeux au ciel. Tant pis, il fera moins le malin quand ce sera son tour. Lizzie appuie sur le piston et c'est comme si je recevais un coup de poing dans le plexus. J'expulse tout l'air de mes poumons, ma bouche s'assèche et je me liquéfie. Suite à quoi je reste allongée, la tête en arrière, contemplant le plafond : je vais mourir. Mon cœur bat la chamade, tapant contre ma cage thoracique comme un marteau-piqueur.

Un pansement vient recouvrir ma plaie tandis qu'elle jette l'arme

du crime sur le plateau. C'est ensuite au tour de celui qui faisait le fier et je l'entends bougonner. Ça me ferait sourire si je le pouvais encore.

Je suis complètement paralysée et mes muscles se tétanisent. Je peux encore battre des cils, mais déglutir est trop douloureux. J'ai l'impression d'avoir un dragon dans la gorge, alors j'attends.

Au bout d'un temps qui me paraît infiniment long, j'arrive à bouger de nouveau. Seulement très peu, le bout de mes doigts, mes orteils, et je peux également me passer la langue sur les lèvres pour les humidifier.

<alerte>

Vous devriez penser à faire une sieste, vous n'avez pas assez dormi.

Soulmates 2.0 est en cours de synchronisation. Veuillez patienter.

56%

</alerte>

— Je vous laisse le temps que l'application se mette à jour, reprend l'infirmière. Vous allez vous sentir un peu vaseux pendant quelques heures, n'ayez crainte, c'est tout à fait normal. C'est le fait des nanorobots en mouvements dans votre corps, mais ils vont finir par se stabiliser.

Elle finit de ranger son matériel et nous laisse avec notre mal de tête.

Les nanorobots, cette incroyable invention qui a permis à Soulmates de se développer. Ils galopent en vous comme une armée de petits soldats, se glissent dans vos veines, dans votre cerveau. Ce sont eux qui vont venir tatouer votre peau, durant la nuit. Ils suivent des commandes bien précises envoyées par le logiciel Soulmates.

Il paraît qu'Everlasting ne peut pas interférer avec le tatouage, comme s'il avait une vie propre, censée symboliser l'amour que vous partagerez avec votre compagnon. Il est le reflet de votre histoire.

— Ah, et vous allez peut-être avoir une crampe ou deux, ajoute-t-elle avant de quitter pour de bon la pièce.

Eh, ne me laissez pas seule avec lui !

Je dois lui parler ? J'essaie de le chasser de mon esprit. Il faut que je pense à autre chose ! J'imagine une centaine de robots venir à l'assaut de ma peau, de mes organes... Berk, mauvaise idée.

Bon, faire la conversation peut me permettre de ne pas y penser.

— Moi c'est As, enchantée, finis-je par articuler alors que le pourcentage augmente doucement (63%).

Il ne répond pas. Je n'aime pas le silence, il me donne l'impression

d'être engoncée dans une cage trop petite qui va finir par m'étouffer. Et histoire d'être chiante jusqu'au bout, je déteste aussi quand il y a trop de bruit, le vacarme assourdissant de la vie quotidienne.

Incapable de croiser son regard, je me détourne et laisse finalement mon attention s'égarer au travers de la baie vitrée de la salle. Au dixième étage, la vue sur le parc interne à Everlasting est imprenable. Une grande fontaine s'épanouit au milieu de la cour, des rigoles d'eau étincelantes abreuvant les parterres de fleurs rosées.

Ils ne s'emmerdent vraiment pas ici.

J'ai beau détester cette entreprise, le cadre est magnifique. Tout comme l'Upside. Poli, préparé, gommé jusqu'à la moelle pour en faire la ville parfaite.

— C'est curieux comme nom, réplique enfin Ellis.

Sa voix rauque est froide comme l'acier. Elle claque et me donne l'intime conviction qu'il fume. Et qu'il boit. Son ton me paraît antipathique, les quelques jours à partager dans la même aile que lui promettent d'être sympas ! Et en même temps sa réponse est tellement déconnectée de la conversation que je manque de rire, mais peut-être cherche-t-il à faire des efforts... alors je vais en faire aussi :

— J'imagine.

Bon d'accord, on repassera pour les efforts. J'ai toujours eu un problème plus ou moins évident pour communiquer avec les autres, comme si nous étions sur deux channels différents pour une même conversation. Parfois je m'époumone et personne ne m'entend, d'autres fois ce sont les chuchotis que je cherche à cacher qui sont retenus. Les gens ont cette manière fascinante de ne s'intéresser qu'à eux, sauf quand vous êtes dans la tourmente. Allez parler de votre dernier succès et personne ne prendra le temps de vous écouter. Vos échecs, en revanche...

Une autre vague de malaise me scotche contre le matelas et je préfère ne plus parler. Je compte les minutes jusqu'à ce que Soulmates soit complètement téléchargé. L'homme qui partagera ma chambre n'en mène pas large non plus, mais préfère garder ce masque glacial. Grand bien lui fasse, je ne suis de toute façon pas ici pour me faire des amis.

< alerte >

Soulmates a été correctement installé.

Pour plus d'informations, veuillez contacter Everlasting.

Merci de votre confiance.

</alerte>

Je ne peux m'empêcher de rire dans ma barbe. « Merci de votre confiance », mais a-t-on vraiment le choix ? L'entreprise a la main mise sur tout le réseau de la ville et ils se sont arrogé une place de choix, à tel point qu'il est impossible de vivre dans les beaux quartiers sans avoir au moins eu une fois affaire à eux.

Avoir une âme sœur est devenue la condition *sine qua non* d'une vie paisible, riche et sans angoisse.

Je me concentre sur la météo et ce ciel saphir que nous contrôlons chaque jour qui passe. Comme autant de lames dirigées vers le sol, les rayons du soleil chauffent notre ville et notre cœur, essayant de nous rappeler combien nous sommes bien ici. Certains disent même que nous sommes bénis des dieux. Moi je leur conseille de se rappeler que les technocrates ne sont pas Dieu, alors qu'ils fassent pleuvoir le soleil sur nous n'a rien à voir avec un acte de foi.

L'Upside rayonne sous la chaleur estivale tandis qu'à l'horizon, de gros nuages noirs s'amoncellent au-dessus de Downside. Et personne, mais vraiment personne, n'a envie d'aller vivre là-bas.

Quand mon malaise se calme enfin et que je suis sur le point de m'accorder une sieste bien méritée, Lizzie refait irruption dans la pièce, le front barré par la concentration.

— Les nanorobots vont donc analyser votre cortex et votre hippocampe, puis chercher dans vos souvenirs et vos connexions neuroleptiques. Vous allez vous sentir mal et déboussolés pendant un moment. Il est possible que vous ayez des pertes de mémoire ou que vous ressentiez l'envie de vomir, tout cela est normal, néanmoins n'hésitez pas à nous en faire part. Suis-je bien claire ?

J'acquiesce comme une enfant, je n'ai de toute manière plus la force d'articuler un seul mot.

Les lumières sont vraiment fortes, non ? Ou c'est la teinture blonde de ses cheveux qui fait ricocher l'éclat des ampoules ?

— Vos tatouages apparaîtront quand le maillage neuronal sera terminé. Cela peut prendre deux heures, comme deux jours. Mais tout laisse à penser que vous découvrirez l'identité de votre âme sœur demain matin, veillez donc à bien inspecter l'intégralité de votre corps avant de vous habiller. Mais vous le sentirez, de toute façon.

L'infirmière nous observe un moment, avant de reprendre :

— Si vous le voulez bien, je vais vous accompagner à vos chambres, car vous avez besoin de repos.

Je me lève lentement. J'ai la tête qui tourne.

<alerte>

Vos signes vitaux sont inquiétants. Veuillez vous asseoir, les urgences vont être contactées.

</alerte>

— Non, attendez..., s'alarme l'infirmière en voulant m'arrêter d'un geste de la main.

Pas assez rapide. Je fais un pas de plus, et m'effondre.

— As, vous allez bien ?

Les infobulles s'éparpillent dans mon champ de vision alors que toutes les alertes sont au maximum. Mon souffle suit leur cacophonie, alors que j'essaie de comprendre ce qui m'arrive. Ellis me tient fermement contre lui tandis que l'infirmière exige de l'aide dans le couloir. Un instant, j'ai cru qu'il s'inquiétait, mais rien à signaler : il s'agit d'une demande factuelle, un questionnement lié à ma chute.

— Vous n'auriez pas dû vous lever, mademoiselle Wheel, ce n'est pas recommandé dans votre cas...

Alors pourquoi Ellis est-il debout, lui, hein, capable de me soutenir ? Pourquoi est-ce qu'il va bien ?

iBrain s'efforce de stopper l'effervescence de son propre logiciel : il veut appeler les secours, mais je l'en empêche. Je suis déjà aux urgences. S'il y a bien quelqu'un pour s'occuper de mon cas, c'est Everlasting. Même du sol, je distingue Lizzie en train de faire apparaître mes fonctions vitales sur le mur à l'aide de sa tablette. Battements de cœur, influx sanguin, taux de fer, magnésium, d'autres constantes dont je n'ai pas conscience. Je viens de me rendre compte que je n'ai pas répondu à Ellis qui me dévore de son regard brun. Et ces cicatrices... Ces étranges cicatrices pâles qui couturent son visage, son cou...

— Ça va, c'est...

Ma vision se pixellise. Merde... Je n'ai jamais vu ça avant. Comme si iBrain tournait fou. J'essaie de cligner des yeux, mais rien n'y fait : bleu, rouge, blanc et autres joyeusetés du codage, design normé qui ne fonctionne plus maintenant que... que quoi ?

Conclusion : je vois flou.

— Soulmates entre en contradiction avec iBrain. Notre programme cherche à informer les nanorobots de votre état de santé... déclinant. Arrivés à votre cerveau, ils veulent vous réparer, mais iBrain les considère comme des corps étrangers et cherche à les détruire par tous les moyens... C'est tout bonnement fascinant.

Sa voix s'est métamorphosée au beau milieu de son explication. Son expression fermée s'ouvre, ses yeux scintillent : ça y est, je crois que je suis sa nouvelle patiente préférée.

— Et sinon, l'aider à aller mieux c'est sur la liste ? grommelle Ellis.

Je crois qu'il n'est pas capable de formuler un mot gentil, mais je

souris quand même. J'aime ce ton péremptoire.

— Elle rigole, c'est normal ou ce sont les nanorobots qui jouent avec ses neurones ?

J'arrête tout de suite de faire la maligne.

— Réparer... ? souligné-je, reprenant pied dans la réalité.

L'infirmière a parlé de me « réparer ». Sommes-nous devenus à ce point si inhumains que nous ne serions que des robots ? Un tournevis, un nouvel écrou et votre cœur est *réparé* ? Peut-être que c'est devenu ça, les sentiments humains.

— Notre nouveau logiciel est capable de guérir, oui. Dans une moindre mesure pour le moment : des petits travaux de manutention dans votre cerveau, comme prévenir des AVC par exemple. Bon, votre pensée est cohérente, reprend-elle. Tout semble s'être rétabli.

Mes yeux qui peinent à faire le point démentent ses propos, mais je laisse courir. Apparemment, les petites bestioles dans ma tête disent que tout va bien, c'est que c'est vrai, non ?

— Il faut juste que je mange quelque chose.

Depuis combien de temps n'ai-je pas mangé ? Mes souvenirs de la veille et des jours précédents sont si confus... Sortir, retrouver ma place attitrée au bar du coin. Sentir le regard consterné des autres sur ma nuque, mais ne pas pouvoir m'empêcher d'y retourner, comme une rengaine. C'était *notre* bar. *Notre* banquette, aussi. Parfois j'attends à côté pour l'avoir. Pour faire comme si rien n'avait changé.

Je suis ridicule et je me complais là-dedans. Peut-être que si je ferme les yeux assez forts, que je calme ma respiration saccadée, je vais pouvoir retourner dans le passé. Comme tous ces super-héros dans les superproductions. Fermer les yeux, y croire assez, et un soupçon de magie plus tard...

D'autres infirmiers entrent dans la pièce, éloignent Ellis, et m'administrent un sédatif. J'ai beau lutter de toutes mes forces pour rester éveillée, le torrent de l'inconscience m'emporte dans les ténèbres.

< nostalgie >

— Hé, As, c'est l'heure de te lever.

Il parsème mon cou de baisers dans l'espoir de me faire ouvrir les yeux.

— Hmm, quoi ?

— Je dois partir au boulot, mais je reviens vite, je te le promets.

Je me retourne, me blottis dans ses bras. Jaspé sent trop bon, il m'enivre, me donne des envies indécentes.

Je relève la tête et me heurte à sa mâchoire. Cette mâchoire qui me porte la poisse. Le nom s'étale juste sous son menton, caché par la barbe qu'il fait pousser pour le masquer. Pour ne pas que j'aie à croiser ce foutu prénom tous les jours. « Jane », son âme sœur. Jane est là. Elle nous regarde, nous contemple. Et moi je ne suis qu'As.

Je crois que nous nous aimons. Je crois que nous sommes bien ensemble. Notre couple est solide, nous saurons tout surmonter. Alors pourquoi n'est-ce pas mon prénom qui est sorti pour lui ? Pourquoi nos tests ne sont-ils pas complémentaires ?

Je ne suis qu'As.

J'aurais tellement aimé que ça suffise.

— Pancakes ?

— Oui..., soufflé-je.

Et nous nous embrassons, pour oublier que nous ne sommes qu'éphémères.

< /nostalgie >

Je prends une grande goulée d'air, comme si mes poumons avaient cessé de fonctionner. Stressée, j'empoigne les bords du lit sur lequel je repose. J'ai changé de pièce. Grande, spacieuse, plongée dans cette lumière artificielle continuellement saupoudrée sur l'Upside. Pas de pluie, ou si rarement que j'en ai oublié le goût. L'hiver, on force la neige pour faire rêver les enfants, mais ça ne va pas plus loin.

J'essaie de reprendre mes esprits. J'ai une perfusion et toutes les alertes se sont tues.

Un moniteur s'approche de moi et pépie bêtement. Il m'indique qu'un aide-soignant est sur le point de venir me rendre visite. Je m'adosse contre l'appui-tête, profitant de ce moment de calme : mon cœur ne s'effondre plus dans ma poitrine.

Ouf.

Ellis doit définitivement me prendre pour une folle. Tant pis, je ne peux rien y faire. Bientôt, je pourrai reprendre le cours normal de ma vie, le silence de mon quotidien qui me fascine et dans lequel je m'épanouis. Pour effacer un peu Jaspe, aussi, et ce parfum qui m'entête depuis des mois.

Le lit en face du mien est vide et il n'y a qu'une commode pour meubler la pièce. La porte du fond mène certainement à la salle de bain, mais je ne préfère pas me lever pour le moment : la dernière fois m'a suffi. Un membre du personnel que je ne connais pas ne tarde pas à faire irruption. Grand, brun, son tatouage s'étale sur ses phalanges. « Jessie Hopkins ». Ses informations sont confidentielles de sorte que je ne sais pas s'il a concrétisé avec elle. Voilà une curiosité

de mon quotidien. Je me questionne à chaque fois. Est-ce qu'il est avec son âme sœur ? Est-ce qu'il l'aime ? Est-ce qu'il la regarde comme au premier jour ? Qu'est-ce que ça fait, d'être avec cette personne supposée être parfaite pour vous ?

Ses mains hâlées courent sur mes poignets pour vérifier que mes puces n'ont pas bougé. Il me rassure, vérifie mes constantes.

— Vous semblez aller beaucoup mieux. Prenez ces comprimés et tout rentrera dans l'ordre. Pour ce qui est des déplacements, nous vous conseillons de ne pas trop bouger pour le moment, ou d'utiliser le fauteuil roulant prévu à cet effet.

Il me pointe du doigt l'objet, ouvert à la gauche de mon lit. Hors de question que je rentre dans cette chose ; la dernière fois, c'était pour deux jambes cassées et je n'y retournerai pour rien au monde. Il me présente deux gélules que je gobe sans réfléchir. Même si je développe déjà une addiction pour les somnifères, je préfère suivre les directives. Ils ont mis une bombe à retardement à l'arrière de mon crâne et ils savent mieux que moi ce que je dois faire pour ne pas qu'elle explose.

— Les autres personnes participant à cette expérimentation sont arrivées. La première réunion de groupe aura lieu en fin d'après-midi, dans le hall. Prenez votre temps et rejoignez-les quand vous serez prête. Tout le reste du complexe vous est bien entendu ouvert, même si nous ne vous conseillons pas de vous balader aujourd'hui. Une bibliothèque, une salle de sport, de musique, de projection..., récite-t-il machinalement en vérifiant sa tablette. Pour le moment et pour que vous ne vous ennuyiez pas, nous avons mis à votre disposition notre espace numérique en ligne. Vous y trouverez tous les classiques et quelques œuvres plus récentes.

L'infirmier m'amène un petit chariot sur lequel il a déposé du pain et des fruits.

— Au fait, je m'appelle Antho. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler via l'application Soulmates. Mais surtout, As, reposez-vous. Vous avez fait le gros du travail.

Il pose sa main tatouée sur mon épaule, la presse avant de détacher son regard clair du mien et quitter la pièce.

Je fonds sur la nourriture ; je n'ai pas mangé un fruit aussi bon depuis des semaines... voire des mois. Mes économies ont fondu comme neige au soleil, et le vin est fait à base de fruits, non... ? Les saveurs éclatent sur mon palais, mais je ne suis pas dupe pour autant. Même du temps où je cueillais les prunes directement à l'arbre, les

fruits n'avaient pas cette texture ni cette saveur. Ils étaient bons, sucrés, délicieux, certes, mais ceux-là ont clairement reçu un exhausteur de goût. Ou ont été préparés en usine... De toute façon, notre soleil artificiel ne peut faire pousser que des fruits artificiels.

L'Upside est comme une petite bulle de protection. Nous oublions presque ce que peut vivre le reste du pays, cachés derrière nos gratte-ciels. Quand on ne voit pas la pauvreté, on finit par l'oublier.

Pendant que je grignote, je fais un peu de tri dans toutes les notifications que j'ai reçues depuis que je me suis retrouvée dans les vapes. Des félicitations de personnes que je ne souhaite pas revoir, des alertes idiotes quant aux nouvelles collections été/automne... Quel est l'intérêt de continuer à faire des collections quand nous n'avons pas vu un changement de saison depuis des lustres ?! Je crois que j'ai perdu l'envie de flâner entre les rayons. Et le shopping alors... ? Voilà des mois que je n'ai pas mis les pieds dans un magasin. Rien que l'idée de devoir me voir dans une cabine d'essayage... regarder mon corps flétri, mes chairs abîmées...

<nostalgie>

Les volants de la jupe tombent en cascade sur mes cuisses.

— Celle-là est... comment dire..., se moque gentiment Jaspe.

— J'ai l'air d'une meringue.

— Une jolie meringue, alors.

Je lève les yeux au ciel et vire cette fringue monstrueuse.

</nostalgie>

Les dernières informations géopolitiques attirent mon attention. Nouvelles salves de gaz sur le front à l'est, attentat à la bombe déjoué dans le centre de l'Upside, un cartel de drogues et d'armes démantelé au Downside. Rien de neuf, toujours les hommes qui se tapent dessus dès qu'ils en ont l'occasion.

Je ne sais pas à partir de quand c'est parti en cacahuètes. Je me souviens que petite, les frontières étaient encore ouvertes et que l'on pouvait circuler entre les villes sans aucun problème. L'Upside avait beau être riche, il y avait de nombreux autres quartiers qui fleurissaient autour de lui. Le Glove, notamment, duquel partaient les feux d'artifice pour le Nouvel An. Quand j'étais petite, je ne voyais pas tout ça. Je ne voyais pas le problème avec la natalité en berne, les maternités vides, les pays en train de se mettre sur la tronche.

Je ne me suis jamais sentie en guerre.

Et aujourd'hui les buildings explosent comme des châteaux de cartes, les bouts de verre parsèment la chaussée et transpercent les

passants. On refourgue au Downside tous les gens qu'on n'arrive pas à gérer, jusqu'à ce qu'ils soient expulsés définitivement vers *le dehors*, cette partie inhabitée à cause de la pollution devenue trop virulente.

Parfois je regarde le monde et je réalise à quel point je suis pathétique de me morfondre sur mes propres problèmes. Puis je coupe Internet...

Et ça va mieux.

Au moment où je m'apprête à suivre cette technique, un article retient mon attention : « La guerre neurologique fait rage ». Le constat est sans appel : nous sommes en train de mourir. Nous ne savons pas vraiment pourquoi, nous ne savons pas vraiment comment, mais la race humaine est sur le point de s'éteindre et personne ne peut rien y faire.

Que ce soit parce que nous n'enfantons plus ou parce que tout le monde tombe comme des mouches à partir de cinquante ans... Quelque chose est en train de grouiller dans nos corps et nous ne pouvons pas lutter contre.

Nous avons remplacé notre soleil, notre lune, notre nourriture pour nous persuader que notre monde ne se délitait pas. Mais où que porte le regard, les fragments de nos échecs transpercent l'armure de notre hypocrisie. Nous en sommes arrivés à façonner un amour dont personne ne veut, dans l'espoir vain de continuer à procréer, à perpétuer une race incapable de faire autre chose que s'entretenir.

Démoralisée par toutes ces nouvelles, je coupe le réseau d'iBrain. Ça empoisonne la vie, à vous greffer à l'information en continu. Il y a tellement de belles choses à contempler... Le bal des papillons à l'aube, un coucher de soleil pailletant l'horizon d'abricot et de pourpre, l'amour d'un parent pour son enfant. La couleur des paysages, l'odeur de la nuit, les chuchotements des hiboux. Notre monde est beau, nous pourrions l'être également. Et pourtant je vois les morts, je vois la terreur alors que nous vivons sous un soleil radieux.

Car jusqu'où porte le regard, l'Upside est beau. Magnifique.

Petit bijou de technologie reculé dans des terres pillées et torpillées, nous attendons du haut de notre tour de cristal que le reste finisse par s'effondrer. Chaque année, nous purifions un peu plus le Downside, dans l'espoir d'en faire un jour un quartier aussi prospère que le nôtre. Mais nous avons beau contrôler la météo, forcer le soleil à rester au-dessus de nos têtes, les faits sont là.

Le soir, lorsque l'on regarde au lointain, ce sont des tempêtes que l'on aperçoit.

5.

Après avoir terminé l'en-cas, je reboote mes systèmes pour être certaine d'être tenue informée des changements de mes constantes. Même si j'ai encore de légers vertiges, je me sens beaucoup mieux. Et j'ai pris une bonne résolution : je vais me servir de ces quelques semaines passées au calme pour redevenir celle que j'étais. Reprendre le sport, la lecture, arrêter l'alcool, aussi. Amusant de voir combien il coule à flots dans une société où nous sommes censés être heureux.

J'ai totalement déchanté après la perte de mon travail. Comme s'il n'y avait plus d'espoir. Plus de parents, plus de compagnon, plus de job, que me restait-il ? Rien que les meubles de mon appartement et encore... J'ai brûlé tous ceux qui me rappelaient Jaspe. J'ai essayé de rebondir. J'ai passé de nombreux entretiens d'embauche, enduré plusieurs périodes d'essai dans toutes les entreprises possibles et imaginables. Mais tous se confondaient en excuses quand venait sur le tapis la question de la stabilité émotionnelle.

Aucune ne m'a acceptée.

Comment peut-on confier une équipe à une femme que l'ordinateur suprême ne peut même pas lire ni diagnostiquer ? Car ne pas avoir d'âme sœur, outre le fait qu'il s'agisse d'un cruel manque d'empathie pour la situation de l'humanité, fait germer une autre idée, plus monstrueuse encore ; notre cerveau ne fonctionnerait pas correctement. Ce n'est pas une question d'intelligence ou de diplôme, mais *d'architecture personnelle*. Comme si ne pas avoir d'âme sœur dévoilait une partie sombre de notre personnalité à qui personne ne voulait avoir à faire.

Quelque part, si je n'avais aucun nom tatoué sur le corps, c'est parce que je n'étais pas digne d'être aimée et pire, que j'en étais incapable.

Et ils n'avaient pas tort. Le Docteur Healey me l'a d'ailleurs dit, mon cerveau n'est pas bien foutu. Et si je n'ai pas porté attention à ce que ça signifie lors de notre rencontre, je vais désormais utiliser mon temps pour chercher à le découvrir.

<nostalgie>

— Et reprendre une formation ? me propose Sarah. Ça pourrait être bien ça, tu pourrais te rediriger vers...

— On sait toutes les deux que ce n'est pas le problème.

Je regarde sa petite fille blonde qui court dans mon salon. Sarah est bien la seule qui daigne encore me rendre visite et je l'assomme de

mes problèmes... Un jour, elle finira par décamper et ce sera ma faute.

Venir ici est dangereux pour elle et sa réputation. Je sais ce qu'elle sacrifie en me côtoyant et pourtant, je n'arrive pas à apprécier cette preuve d'affection à sa juste valeur. Fréquenter une rejetée de Soulmates... Ce n'est jamais bon pour personne.

Sa gamine est vraiment mignonne. Quand je la regarde s'émerveiller devant mon chat, c'est un déchirement. J'aimerais que Jaspe soit encore là pour me rassurer, pour me dire que ce n'est pas grave.

J'aimerais qu'il rie avec Priam quand elle marche sur la queue de Chat, qu'il vienne poser sa main sur mon genou pour me rassurer quand Sarah évoque avec moi ses problèmes de maternité. Et le soir, quand mon amie partirait pour rejoindre son mari presque parfait et sa demeure plus grande encore qu'un palais, il me prendrait dans ses bras, caresserait mon dos et nous contemplerions le coucher de soleil.

Seulement lui aussi, il est parti.

— Allez, je ne vais pas me morfondre plus, je reprends, parlons de choses plus gaies. Comment va le boulot de Ian ?

</nostalgie>

Je me lève, teste l'appui sur mes jambes avant de me mettre vraiment debout. Elles sont encore un brin douloureuses et mes tempes martèlent un rythme que je ne connais pas. Je me désintéresse des nuages noirs qui grondent au-dessus de Downside et me glisse en dehors de la chambre. Si mes oreilles bourdonnent au moment de sortir du dortoir, je récupère totalement mon ouïe en arrivant au niveau de l'ascenseur. Je ne me risque pas encore à prendre les escaliers.

Je ne suis plus dans la même aile qu'à mon arrivée. Le hall d'entrée donne sur le jardin d'hiver et l'hôtesse que je ne reconnais pas m'offre un grand sourire à mon arrivée. Elle m'indique le chemin pour la session de groupe et je suis docilement ses ordres, sans me précipiter.

Je pose la main sur les murs immaculés pour ne pas tomber, passe par de nombreux couloirs s'ouvrant sur des portes qui mènent je ne sais où. Il y a de grandes baies vitrées, que je longe pour voir de plus près la cour intérieure. De jeunes enfants s'ébrouent dans l'eau de la fontaine sous l'œil avisé de leurs parents – des patients ? des employés ? Des papillons virevoltent entre deux brises. S'il n'y avait pas quelques personnes en fauteuil roulant, je me croirais dans un parc public plus que dans un complexe hospitalier. Car il ne faut pas s'y méprendre : Everlasting est surtout une entreprise pharmaceutique. J'ai simplement été transférée dans la branche « expérimentations ».

Ils ont une ribambelle de chirurgiens Prix Nobel pour tous les autres. Les « normaux ».

J'arrive finalement devant la salle, indiquée par un panneau « session de groupe ». Recouverte de moquette blanche, un grand cercle de chaises m'attend.

Huit chaises, dont trois sont déjà occupées : Ellis est en bout de rangée, l'éclat de ses lentilles m'indique qu'il est occupé sur iBrain. À ses côtés se trouve une jeune femme brune, aux traits fins de l'ancienne Asie, tombée en proie aux flammes. Elle triture ses ongles et n'ose pas relever la tête. Je décide de m'asseoir près d'une petite blonde qui ne doit pas être majeure et qui tente de se cacher derrière son rideau de cheveux pâles.

La conférencière à la crinière de feu me salue et approuve mon choix de siège en hochant la tête.

— Bonjour, As, comment vous sentez-vous ?

Je n'aime pas être le centre d'attention, si bien que je manque de m'asseoir à côté de ma chaise, gênée de ces regards braqués sur moi.

Bonjour tout le monde...

— Beaucoup mieux, merci.

Je me tourne vers la jeune femme à côté de moi, mais son regard d'encre n'ose pas croiser le mien. Elle me fait pourtant bonne impression : tout en elle respire la gentillesse. Bien loin du visage austère et fermé de mon compagnon de chambrée, qui s'enfonce un peu plus dans son mutisme.

On ne sait jamais, on risquerait de mordre s'il daignait nous adresser la parole...

Les autres patients finissent par arriver, au moment où le silence commence à être trop pesant pour moi. Quand nous sommes tous installés, la conférencière prend finalement la parole.

— Je me présente, je suis Rey. Je serai votre encadrant psychologique pour tout le reste de votre séjour. Si vous avez le moindre problème, la moindre interrogation, mon bureau se trouve ici, au rez-de-chaussée, sur la gauche après les escaliers. J'y suis à toute heure du jour et de la nuit. Notre objectif est de vous savoir épanouis parmi nous.

Son sourire chaleureux n'est pas communicatif, il semble factice. Je ne sais pas si j'ai envie de me confier à ce genre de personnes...

De toute manière, je n'ai ni le besoin ni l'envie de lui parler.

— Maintenant que vous en savez plus sur moi, nous devons en

savoir plus sur vous. Vous allez donc vous présenter à tour de rôle, pour que l'on apprenne à vous connaître. Dites- nous tout ce qui vous fera plaisir.

C'est à Ellis de commencer. Je rigole intérieurement, m'attendant à ce qu'il l'envoie bouler ou se contente d'un borborygme. Contre toute attente, il décline son nom et prénom (Ellis Moe), son âge (vingt-huit ans) et son contentement d'être ici. Rien de bien croustillant, mais assez pour titiller ma curiosité. Les gens croient connaître ceux qui parlent beaucoup, alors que c'est plutôt l'inverse : être un moulin à paroles donne l'impression de se livrer. Seulement parler n'est pas avouer, cela permet juste de mener la conversation là où l'on veut. Paraître exubérant, ne rien avoir à cacher, c'est là tout le piège d'une personne secrète.

Se taire est synonyme de culpabilité. Alors quand il balance son nom et son âge du bout des lèvres, je comprends qu'il a quelque chose à cacher. Et il s'y prend très mal.

Une jeune femme blonde élancée, Cara, prend la relève. Corps de mannequin, yeux de chat, elle déblatère sur ses passions dans la vie : la mode, mais aussi la mode, puis la mode et encore la mode ! Heureusement, la psy lui reprend la parole pour la donner à la jeune asiatique aux allures renfermées.

Hana. Le contraste avec sa prédécesseur est saisissant. Elle commence une présentation décousue et elle serre tellement le stylo qu'elle tient à la main que j'ai l'impression qu'il agit comme une ancre. Plusieurs fois, elle bute sur les mots. Elle s'y reprend avant de pouvoir faire des phrases complètes et compréhensibles.

— ... je suis arrivée ici en même temps que vous...

On dirait qu'elle a appris un texte par cœur, mais semble éprouver des difficultés à s'exprimer. C'est bizarre... Sa bouche pâteuse, comme si elle avait trop de dents dans la bouche.

— ... J'aimerais ici trouver... trouver... trouver...

Elle bégaye, se perd dans ses mots, s'embourbe dans sa langue gonflée. Sa prise sur le stylo se raffermi, ses yeux parcourent la pièce, l'air affolé. Elle suffoque. Elle tousse, tousse. Rey avance une main interrogatrice, lui demande si ça va, mais Hana tousse une dernière fois, expulse une gerbe de sang qui éclabousse le sol de nacre.

La blonde à côté de moi repousse sa chaise avec violence alors qu'Hana, toujours droite comme un i, s'agite de spasmes sur sa chaise. Le sang continue de ruisseler sur son menton, tache son chemisier,

rigole jusqu'au sol. Sa tête bascule en arrière, mais entre les torrents bouillonnants de sang, elle continue de parler, les mots ricochent comme des éclats de verre sur les murs. Elle balbutie ses hobbies, sa musique préférée, la destination de ses rêves alors que le rubis cesse enfin de jaillir d'entre ses lèvres. Un instant, elle reprend pied dans la réalité, fixe la psychologue qui vient d'arriver près d'elle, complètement paniquée.

— Hana, tu te sens bien ?!

— Parfaitement bien, lui sourit-elle, les dents barbouillées de pourpre.

Rey alerte la sécurité.

Mais c'est trop tard, Hana vient de se planter le crayon dans l'œil.

Et nous ne fûmes plus que sept.

6.

— À combien évaluez-vous nos chances de survie ? s'enquiert Ellis, alors que le cadavre traîne entre nous.

Une main sur la bouche, je suis restée assise comme une idiote, incapable de savoir quoi faire. Après s'être suicidée, la jeune femme est tombée de sa chaise face contre terre, attendant qu'on vienne s'occuper de son corps.

J'ai fait ce que j'avais à faire, débrouillez-vous bande de débiles.

Les doigts de la jeune femme blonde se sont refermés sur mon poignet et quand je m'en rends compte et me tourne vers elle, elle les retire prestement, le rouge aux joues.

La sécurité fait son apparition et c'est dans un calme olympien qu'ils nous débarrassent du corps, comme si on leur avait demandé de nettoyer des torchons sales. L'équipe de ménage en profite pour effacer toutes les preuves.

La psy observe la scène, avant de ramener tout le monde dans la pièce. Ellis ne la lâche pas des yeux, désireux d'obtenir une réponse. Quant à moi, je n'arrive toujours pas à imprimer ce dont nous venons d'être témoins.

Les images violentes, qu'elles soient cinématographiques, publicitaires ou même littéraires, ont été bannies depuis longtemps. Pas de sang, pas de mort, pas de violence dans l'Upside. Nous sommes des gens civilisés qui ne faisons plus la guerre depuis longtemps. Nous ne tuons pas, ne volons pas, ne nous rabaissons pas à ces actes de cruauté. Tous ceux qui l'ont fait se sont retrouvés dans le Downside plus vite qu'il n'en faut pour dire « ouf » et bon débarras. Ils sont dans le clapier avec tous les autres, là où le jour n'est pas si différent de la nuit. Le Downside est les reins de notre corps encrassé : c'est lui qui s'occupe de trier les déchets.

La nausée me gagne en repensant à la flaque de sang prenant possession du lino blanc comme un vulgaire pot de peinture rouge que l'on aurait renversé.

— Si vous suivez soigneusement nos recommandations, tente la psy qui ne se dégonfle pas, je dirais quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances de survie. Je laisse un pour cent de marge aux erreurs d'ondes électromagnétiques, aux champs magnétiques complexes, à des maladies que nous n'aurions su diagnostiquer en amont... Par contre, si vous ne nous écoutez pas... Votre espérance de vie chute

drastiquement. Si ce ne sont que des troubles alimentaires ou des saignements de nez au début, ça peut empirer en quelques heures. Ne prenez surtout pas ça à la légère.

— Hana a servi d'exemple, grogne Ellis, ne s'embarrassant toujours pas de mots superflus.

Je me rabats contre le dossier de ma chaise, les mains posées sur mes cuisses. Mon ventre se tord et j'admire Ellis et son visage fermé. Il ne prend pas de gants, n'est là que pour une chose et ne veut pas rester plus longtemps que nécessaire ni s'épancher sur le corps d'une femme qu'il connaît à peine.

A-t-il seulement le cœur à aimer ? Il n'en a pas l'air. Et pourtant, il est là, avec nous. Puis-je l'en blâmer ? Je n'ai pas envie non plus de passer ma vie à deux, ou de tomber dans le romantisme. Rien que la gueule de bois que je me traîne depuis hier témoigne des stigmates que m'a laissés ce qu'on appelle l'amour.

Je n'ai pas à me plaindre, Jaspe a été un homme parfait. Simplement parfois, il faut croire que les destinées ne sont pas faites pour se croiser. Que les hasards ne font pas « bien les choses », qu'il y a des couacs, des erreurs dans l'aiguillage. Nous tombons amoureux avec l'âme, pas avec la tête, et c'est pour ça que tant d'histoires se finissent en bain de sang. Nous aimons nous déchirer et nous nous déchirons pour nous aimer. Paradoxe malvenu d'une relation fusionnelle, d'un amour éteint d'avoir trop brûlé.

Je ne crois pas en l'amour éternel. Ils ont beau me rabâcher qu'avec leur petit ordinateur ils peuvent me trouver l'homme de ma vie, je n'y crois pas. Une fois que ce fichu nom sera tatoué sur ma main, je filerai, car il ne suffit que d'un statut « approuvé » et pas « obtenu ». Qu'importe si vous avez déjà rencontré votre âme sœur, tout le monde s'en fiche. Ce qu'ils veulent savoir, c'est si vous en avez une.

Comme la modique illusion de l'argent. Quand il pouvait encore passer de mains en mains, quand les différentes devises se battaient autour du monde pour avoir l'ascendant sur les autres, l'argent avait quelque chose d'important. Il était synonyme de grandeur, de réussite.

On ne vous demandait pas de montrer le nombre de vos lingots d'or, de vos billets, de vos pièces. D'ailleurs, il était déjà symbolisé par la carte bleue. On ne vous demandait pas de montrer vos comptes, vos épargnes, vos ressources. L'argent se voyait dans les vêtements, dans les voitures, dans la nourriture, dans les maisons et dans les vacances que l'on passait. L'argent, ça ne sentait rien. C'était pur.

Comme l'amour, d'ailleurs.

Vous seriez bien peiné, si l'on vous demandait de prouver que vous aimez quelqu'un. Comment feriez-vous ? Vous vous arracheriez le cœur, le jetteriez aux pieds de l'être aimé ? Comment peut-on être sûrs ? On ne l'est jamais.

Et a contrario de l'argent, qui reste dormir tranquillement à la banque ou sous votre oreiller, l'amour s'effrite. Tombe en poussière, meurt sous les coups de massue du temps. Il vous aimait, vous aime et ne vous aimera plus, parce que l'amour n'est beau que dans sa prime jeunesse.

< nostalgie >

— Tu sais que je t'aimerai toujours ? me chuchote-t-il au creux de l'oreille, alors que nous nous prélassons au parc.

C'est digne d'un film à l'eau de rose bien niais. Il fait beau, les oiseaux chantent, la rivière coule tranquillement à côté pendant que nous nous murmurons des mots doux. Il fait bon, l'air vient caresser nos jambes entremêlées. Il n'y a que nous, ici.

Nous et le nom bien caché sous sa barbe, mais aujourd'hui je m'en moque. Je m'en moque, car elle ne peut pas me faire d'ombre, car c'est *moi* qui suis dans ses bras, et pas elle.

— Ne fais pas des promesses que tu ne pourras pas tenir, m'amusé-je.

Nous sommes comme deux gamins qui n'y connaissent rien aux jeux de la séduction. Nous échangeons les mots bleus qui ne ressortiront jamais, ou au contraire qui maculeront nos corps lorsque nous nous serons trop battus, déchirés, cabossés.

— Ce n'est pas une promesse. C'est un fait. Je n'y peux rien. Tu es tatouée dans mon cœur.

— Tu fais ton *lover*, là, arrête.

— Tu n'aimes pas ?

J'éclate de rire. Je ne sais pas si j'aime, je sais seulement que je suis bien avec lui.

— Ça me fait rire, c'est trop guimauve pour que je te prenne au sérieux.

— Je dis ça juste parce que j'aime ton rire. Et oui, je ne suis qu'un égoïste.

Et je rigole de plus belle. Car à ce moment-là, l'idée même qu'on se quitte ne m'effleure pas. Jaspe est pour moi, oui. Et si je dois être destinée à quelqu'un, ce sera à lui et personne d'autre.

< /nostalgie >

Je me lève, sors de la pièce où tout le monde virevolte pour comprendre ce qu'il s'est produit. Je ne sais pas ce que je supporte le

moins. La mare de sang à moitié époncée ou le regard désintéressé des patients restés dans la pièce. Il y a Ellis, bien sûr, Rey, que la disparition d'une de ses patientes ne semble pas accabler et une autre femme que les tatouages colorent plus qu'une œuvre d'art. Qu'ils restent avec leur conscience, moi je dois prendre l'air.

Au milieu du couloir, je trouve l'adolescente adossée à un mur, les yeux perdus dans le vague.

< infobulle >

Nora WILDE

Âme sœur : non approuvée

Gémeaux

Diplômée du Lycée du Cinquième Arrondissement

Le reste des informations est confidentiel.

< /infobulle >

Je suis étonnée qu'elle laisse autant d'informations visibles. Cinquième arrondissement. Elle vient d'une famille riche, qui, comme moi, n'a rien pu faire face à la terrible vérité : nous n'avons pas d'âme sœur. Elle n'est donc pas là pour l'argent. Nora. C'est joli, Nora. Ça lui va bien. J'hésite à aller lui parler, mais je n'ai pas les mots pour la réconforter. Je ne suis même pas sûre d'être bien moi-même, alors aider quelqu'un... Je me contente de la regarder, accoudée au chambranle de la porte, alors qu'Ellis et Rey continuent de débattre de ce qu'ils doivent faire ou non pour nous protéger. Les bribes de leur échange me parviennent.

— Vous ne suivez pas nos constantes en temps réel ?

— Si, mais il ne s'est rien passé d'anormal au moment où Hana a pris la parole. Quelques impulsions étranges du côté de l'hippocampe, mais rien qui aurait pu nous mettre sur la voie d'un dysfonctionnement si important.

— Ah ça, pour un dysfonctionnement...

— Cessez vos sarcasmes, Ellis. Nous avons bien entendu tout fait pour...

Je n'écoute plus, je suis fatiguée. Ils pépient tous au sujet d'Hana, alors qu'ils la connaissaient à peine.

Je vais avoir mon âme sœur. Une chance de me réinsérer dans la société, de retrouver cette routine qui semble séduire tant de gens sur Terre. Se lever, aller au travail, plaquer un foutu sourire sur son visage, car c'est ce qu'on attend de vous. Rire de temps en temps, boire beaucoup, dormir peu, s'habiller de noir pour essayer de cacher son corps trop grand et trop petit à la fois. Faire comme si tout allait

bien. Faire comme si n'être qu'un rouage de cette foutue chaîne me convenait.

Oui, comme je vais être heureuse, maintenant.

7.

— Retournez tous dans vos chambres. Nous viendrons rapidement vous voir.

L'ordre de Rey claque et il ne m'en faut pas plus pour faire demi-tour et retourner dans mon cocon. Je n'avais de toute manière aucune envie de faire une « thérapie de groupe » après ce qui vient d'arriver à Hana...

Sa vie valait-elle un million de crédits ? Et la mienne ?

L'envie de vomir me reprend quand je repense à son corps tressautant sur le carrelage. Ils vont appeler le peu de famille qu'il lui reste, puis leur expliquer qu'elle est morte... Quels sont leurs mots, déjà ? Ah oui, « pour le bien-être des générations futures ».

Revenue à la case départ, dans ma chambre trop blanche, je me glisse sous le drap d'hôpital. Le lit n'est pas confortable, mais c'est à ce moment-là le dernier de mes soucis, j'ai juste envie de dormir.

Avant de m'enfoncer dans le sommeil, je décide malgré tout d'explorer l'application qu'ils viennent de m'implanter.

< soulmates >

Votre situation personnelle – Bilan de santé – Géolocaliser mon âme sœur – Paramètres – Contacter le support

< /soulmates >

Je farfouille dans les paramètres (paramètres de l'alerte, qui contacter en cas de problème, allergies déclarées, vision à court terme de son hygiène de vie...). Je personnalise tous les champs qui sont directement sauvegardés sur le Cloud. Mon bilan de santé s'affiche, mis à jour.

< soulmates >

Carences : fer, magnésium, vitamine C, vitamine B, vitamine D

Votre taux de graisse est trop élevé en comparaison avec votre taux de muscles optimal.

Vous avez perdu trop de poids récemment.

Vous êtes anémiée.

Vous devriez faire plus de sport.

Vous devriez dormir davantage.

Voir votre planning personnalisé ?

< /soulmates >

Je plonge la tête dans mon oreiller et ferme l'application. Oui, il faudrait que je reprenne une alimentation correcte, que je fasse du sport, dorme plus, tous ces trucs qui me paraissaient futiles quelques jours plus tôt. Mais pour le moment, je ne vais me concentrer que sur

une chose : me reposer.

< nostalgie >

— J'aimerais tellement sortir de cette ville, soupire Sarah en regardant par la fenêtre.

On est au troisième étage de mon université, devant les grandes baies vitrées. Située en bordure de l'Upside, c'est l'un des rares monuments duquel on peut apercevoir les chaînes de montagnes enneigées. L'université fait littéralement partie des immenses murs qui ceignent la ville pour nous protéger de ce qu'il y a *au-dehors*.

Seule vitrine vers l'extérieur, nous avons ce passe-droit seulement parce que nous devons l'étudier. Sciences de l'environnement est synonyme de tests, d'explorations, d'observations.

Alors on teste, on explore, on observe.

Enfin, pas moi, pas encore. Je me contente de travailler sur les résidus des autres chercheurs. Ce sont les meilleurs qui ont le droit de sortir.

— Tout est désert, là-bas. Il n'y a plus rien. Même les plantes ont du mal à pousser, tu sais.

Je n'ai pas vraiment besoin de lui expliquer : il suffit de coller son nez à la vitre pour le voir. Tout est désert, balayé par les vents.

— Ils arrivent bien à faire pousser des trucs, au sud. Pourquoi n'y arrive-t-on pas, nous ?

— Déjà, à cause du climat. Ensuite, parce qu'ils n'avaient pas autant de déchets que nous sur leur territoire. Leur terre est beaucoup plus saine.

— Et d'ici combien de temps est-ce que ce sera désintoxiqué, par ici ? Car tant que nous serons à leurs crochets pour tout ce qui est nourriture, nous ne pourrons pas évoluer.

La politicienne ressurgit en elle. Elle vient me voir, car elle m'apprécie, mais aussi parce qu'elle se gorge de mon savoir pour mener sa propre politique. Elle n'est, pour le moment, qu'assistante de député, mais elle se verrait bien un peu plus haut dans la hiérarchie. Et ses papiers sur l'environnement plaisent beaucoup à ses supérieurs.

— Je n'en sais rien. Le travail réalisé avec la bactérie Conan avance bien, mais... pour être honnête, je ne travaille pas encore sur ce sujet. Toutes les infos sont encore confidentielles... Peut-être quand je serai diplômée, OK ?

— OK, dit-elle en portant le regard à l'horizon.

Elle pose ses doigts sur ses lèvres, puis trifouille dans ses longues mèches claires.

— Tu verras, As, nous allons bâtir un joli monde pour nos enfants. Je hoche la tête.

J'ai hâte de voir ça.

< /nostalgie >

La douleur me tire du sommeil.

Je mets un moment à comprendre ce qui m'arrive, pourquoi ça me gratte ? pourquoi ça me fait mal à l'avant-bras ? comme si une centaine d'aiguilles me...

Des aiguilles !

Évidemment ! C'est mon tatouage !

Il est en train de se faire. Je me frotte les yeux, trop impatiente pour laisser passer ce moment. *Entre deux heures et deux jours...* Voilà, ça y est. Ce moment que tout le monde a tant attendu (surtout moi), est arrivé. Oh, comme ma mère va être heureuse...

iBrain m'indique qu'il est 9h14. Les rideaux sont encore tirés dans la chambre, mais la luminosité me permet d'y voir à peu près.

Je saute du lit, encore groggy par les somnifères apportés la veille par un infirmier. « Votre corps est dans un état de fatigue tel qu'il peut difficilement gérer les nanorobots. Nous allons vous donner des vitamines et... » J'ai tout gobé d'un coup.

Le souvenir de ce qui est arrivé à Hana fait que je prendrai toutes les pilules qu'ils me donneront.

Un message important retient mon attention : ma banque qui s'étonne d'un important virement, adjoint ses félicitations, et me propose un rendez-vous rapidement... Ah c'est sûr, je suis en passe de devenir une de leurs meilleures clientes ! Je ferme iMessage et ouvre en grand le rideau qui privatise mon coin de la chambre.

Je tombe nez à nez avec un Ellis en train d'attacher sa montre autour de son poignet. Il me décoche un regard suspicieux. J'ai vraiment l'impression qu'il me prend pour une idiote.

— Mon... mon tatouage !

Je lui colle mon bras sous le nez, ne sachant pas comment expliquer plus clairement que *mon Dieu, je vais enfin retrouver une vie normale, oublier Jaspe, aller de l'avant, me retrouver moi-même*. Oui, lui montrer le tatouage suffit.

Juste sur les veines à quelques centimètres du poignet, les nanorobots déchiquètent ma peau pour faire apparaître *le nom*. J'ai l'impression d'être comme une gosse à Noël, même si ça doit bien faire des années qu'on ne le fête plus. Je me souviens de l'odeur de cannelle quand je me levais le matin du 25, le sapin coupé par mon père sous lequel les cadeaux m'attendaient. Je n'aurais jamais cru ça possible, mais je crois que je suis encore plus heureuse que lors des réveillons.

Les nuances de noirs et de bleus s'épanouissent sur ma peau et je

me tortille un peu de douleur malgré mon excitation. Ça fait mal, mais tant pis, c'est pour la bonne cause. Dans quelques heures, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Et surtout ne pas penser à Hana et sa mort causée par Soulmates 2.0. Un accident, rien qu'un accident, il faut s'en convaincre... Car même si je ne connais pas encore la cause de son décès – et je doute d'en connaître la véritable raison un jour – la petite voix qui me sert d'instinct ne cesse de m'invectiver depuis la veille. *Tu t'es foutue dans un sale guêpier, toi encore...*

Mais l'explosion de joie de ce matin vaut tous les sacrifices.

Le silence s'épaissit entre nous. Ellis retourne à sa tâche en se désintéressant de mon tatouage. Je contemple les cicatrices maculant sa peau, remarquant qu'il en a aussi sur les mains. Il a remonté les manches de son pull noir ; ses avant-bras sont dépourvus de marques. Voyant que je le scrute un peu trop longtemps, il se racle la gorge.

Je reprends, mal à l'aise :

— Et toi, tu l'as eu ?

— Hmm.

— Ça veut dire oui ou non ?

— Oui, soupire-t-il.

— Tu me le montres ?

Tant pis s'il me trouve plus chiante que la pluie, je suis bien trop heureuse pour me laisser abattre par son mauvais caractère. Il ne gâchera pas ma journée avec ses monosyllabes. Je fronce les sourcils quand il me tend sa main gauche, ne sachant pas trop quoi regarder.

— C'est bizarre, hein ? me demande-t-il, soucieux.

Peut-être qu'un cœur bat finalement sous ses allures d'ours ? Il a l'air moins serein que la veille. Ses robots sont toujours en train de travailler le design de son tatouage, mais il ne s'agit que de finitions. Là où le nom de l'âme sœur devrait être visible, il n'a que deux fins triangles enlacés. Et pas une lettre à l'horizon.

— Peut-être que ça doit prendre encore un peu de temps ? essaye-je.

— Hmm... je n'ai pas trop confiance en leur deuxième version...

Il reporte son attention sur mon tatouage et je cache mon sourire alors qu'il met des mots sur ce que je ressens tout bas. *Peut-être sommes-nous moins différents que ce qu'il voudrait admettre.* Il n'est pas encore terminé moi non plus, mais le gros du travail est réalisé et je reste abasourdie devant sa beauté. Ellis aussi, d'ailleurs. J'en ai vu, des

tatouages bizarres... comme celui sous le menton de mon ex. Certains en ont sur les paupières, sur les phalanges, sous les pieds. La légende dit que la mort viendra de ce point exact. Je n'y crois pas du tout. Si Soulmates peut calculer des probabilités en termes de relations amoureuses, il est encore incapable de prédire l'avenir. Non, il calcule nos appétences, nos affects. Le logiciel se base sur les tests psychologiques que l'on a passés pour *designer* le tatouage qui nous correspond le mieux.

Deux ailes noires s'étalent sur l'intérieur de mon avant-bras, rehaussées du prénom à droite et du nom à gauche de l'âme sœur.

— Au moins, toi, grogne-t-il, tu peux lire.

« Isaac Leask »

Absolument aucune foutue idée de qui ça peut-être. Mais je suis réinsérée ! Réinsé...

Coup de poing dans le ventre, je me fige, me plie en deux comme si on venait de me projeter au sol. Je hoquète, ne comprenant pas d'où vient cette douleur.

— Eh, semble s'inquiéter Ellis, ça va ?

Il pose sa main contre mon dos et des frissons glacés remontent le long de ma colonne vertébrale. Bordel, qu'est-ce qu'il m'arrive ?

< alerte >

Votre niveau d'insuline, de...

< /alerte >

Je coupe court et me dirige vers les cachets que j'ai oublié de prendre en me levant. Je les gobe en pensant à tous ces foutus robots qui courent dans mon esprit pour tisser les toiles de la société.

— Ça t'a fait ça, toi aussi ?

Il me répond par la négative et reprend son masque impassible en voyant que je vais mieux. Je vois qu'il ne faut pas trop lui en demander... Je reste figée quelques instants, la main sur le ventre, incertaine.

Je m'attends à ce qu'un flot de sang coule de ma bouche ou à me planter quelque chose dans l'œil...

J'ai un rendez-vous à onze heures avec Rey, je lui en parlerai à ce moment-là. De toute façon, ils ont prévenu que les premiers jours seraient compliqués. Encore hébétée et voyant qu'Ellis a terminé la discussion, je me traîne vers mon lit pour m'y asseoir le temps que les bourdonnements dans mes oreilles cessent. Il n'y a pas de raison pour que ça se passe mal. Du moins je l'espère...

Je prends le temps de bien respirer, de faire le point et je mets en route une vérification complète de mon organisme sur iBrain ET sur Soulmates 2.0, on n'est jamais trop prudent. Les infirmières m'ont laissé des vêtements en fin d'après-midi quand, exténuée, je suis allée me coucher.

< diagnostic interne >

Vos constantes sont en amélioration. Poursuivez vos efforts.

Vos douleurs musculaires et vos nausées sont liées à votre syndrome de sevrage alcoolique. Il disparaîtra dans quatre jours.

< /diagnostic interne >

« Sevrage alcoolique » ? Et puis quoi encore ! Comme si je l'étais... Bon, au moins les nouvelles sont rassurantes. Les médicaments magiques d'Everlasting font effet, même si je me sens encore exténuée.

Je regarde Ellis qui tournicote autour de son lit pour ranger les affaires qu'il a sorties. Lui au moins a pensé à venir avec un sac de vêtements, moi, je porte toujours les mêmes qu'hier. Je demanderai à Rey si je peux faire un aller-retour à mon appartement.

Mon appartement... ce trou à rats que je vais bientôt pouvoir quitter...

J'affiche à nouveau l'état de mon compte en banque et me love dans mon lit pour profiter encore un peu de la grasse matinée.

— Tu vas vraiment te recoucher ? ronchonne Ellis.

Oui, et plutôt deux fois qu'une !

< nostalgie >

— As, tu serais tellement plus heureuse avec un homme..., se désole ma mère.

Elle est là, à attendre que le temps passe, que la mort l'emporte. Elle est de ceux qui ont vécu Soulmates comme une délivrance. De ceux qui ont vraiment connu l'amour, le grand, le beau, celui qui transcende les années et les complications. Mon père et elle... ils riaient, pleuraient, s'amusaient ensemble comme s'ils n'étaient que des gosses.

— Maman, nous en avons déjà parlé...

Cinquante ans, Alzheimer qui attaque. Celui qui ne laisse pas de porte de sortie. Celui qui flingue ses beaux souvenirs avec mon père. J'aimerais l'en préserver, afin qu'elle garde tous ces beaux moments passés à ses côtés comme des reliques. Mais bientôt elle oubliera mon nom et me reconnaîtra à peine. Les nanorobots courant dans son organisme n'ont pas réussi à empêcher la maladie de se développer. Ils l'ont repoussée, des années durant. Le médecin familial dit que c'est à cause de la peine qui l'accable, qui la ronge chaque jour un peu plus.

— C'est une chouette technologie, Soulmates, me racontait-il.

Vraiment. Les gens s'aiment, oubliant qu'il y aura un lendemain. Les taux de natalité n'ont jamais été aussi hauts depuis une décennie. Et même si ce n'est pas encore la folie, c'est déjà ça. Les gens n'ont plus peur, maintenant. Sauf qu'une fois qu'on leur arrache leur moitié... quand ils comprennent que leur destinée est de vivre sans le si bel amour qu'ils ont toujours vécu...

Ses mots s'égarent sur ses lèvres.

— La recrudescence des maladies neurobiologiques inquiète beaucoup la sphère scientifique. Nous espérons vraiment qu'un jour Soulmates sera capable de sauver toutes ces vies en nous prévenant à l'avance, au moins.

— Tout ça, c'est à cause des radiations, des nuages chimiques...

— Oui, seulement ils sont là, maintenant, alors on doit bien faire avec.

On contemple ma mère, assise sur la chaise de la cuisine, elle qui ne se soucie plus de ça depuis bien longtemps maintenant.

— Papa va bientôt rentrer, As. Tu vas voir, il sera bientôt là.

Non, m'man. Papa ne sera pas bientôt là. Mais je sais que tu ne vas pas tarder à le retrouver.

< /nostalgie >

J'ai la tête qui tourne. Je n'ai pas faim. Je ne vais pas manger. Je me recroqueville dans mon lit, effleure le tatouage qui orne ma peau. Mon nouveau souffle, mon passe-droit pour une nouvelle vie, que ma mère ne verra jamais... Je repense aux mots du Docteur : « Nous pourrions trouver physiquement votre âme sœur si c'est votre souhait ». Dois-je le faire ? Dois-je chercher cet homme qui n'existe peut-être pas ? qui ne veut peut-être pas de moi ? Peut-être même a-t-il une autre âme sœur ? Ou pire encore, une femme ou un homme qu'il aime dans sa vie, qu'il devra, si c'est réciproque, oublier ? Je ne veux pas de ce qu'on me propose. Je ne veux pas tomber amoureuse par obligation, par « destinée ».

Comment aurais-je réagi si Jane était venue sonner à notre porte, un beau matin, alors que l'odeur du brunch maculait nos murs ? Je l'aurais haïe de tout mon être, d'ainsi venir briser notre quiétude.

Et si ça avait été le cas ? Et si Jaspe l'avait rencontrée, cette Jane, et qu'il avait inventé une excuse pour me quitter ? Peut-être que son cœur s'était ouvert pour une autre, sans même le vouloir ; voilà comment fonctionne Soulmates. Il donne tout son sens à l'expression « tomber amoureux ». Ça peut bien tomber, mal tomber, mais ça tombe quand même.

Pouvons-nous vivre dans le souvenir de quelqu'un d'autre ?

Pouvons-nous survivre dans l'ombre de ceux qui nous suivaient avant ? Je ne suis pas romantique et ne lui demanderai pas d'être un prince. Je ne veux pas de toutes ces sorties, de toutes ces soirées, de ces ribambelles de cadeaux que l'on nous force à acheter à date précise. J'aime les choses simples.

Et je crois que le plus simple, c'est encore de ne pas le chercher. De fermer les yeux sur cette voie, cette opportunité qui m'est donnée. Même s'il est là, et qu'il le sera toute ma vie, bien qu'il s'enracine dans ma chair, Isaac ne restera qu'une idée, une possibilité, un vague chemin qu'un jour, j'aurais pu emprunter.

Everlasting veut faire de ma vie un sentier tracé. Ils croient me montrer l'homme que je suis destinée à aimer. Aujourd'hui, je fais la promesse de tout faire pour suivre ma propre route.

8.

— Comment vous sentez-vous, aujourd'hui ? demande le Docteur Healey qui m'a fait l'honneur de venir me voir jusqu'à mon chevet pour constater ma mort.

Bon, j'avoue, j'exagère un peu. Les crampes ont continué, le mal de crâne ne s'est pas atténué, mais je n'en suis pas à passer l'arme à gauche.

— J'ai connu pire...

Même si ma tête menace d'exploser et que j'ai l'impression d'être secouée à chaque fois que je bouge.

Ellis s'est éclipsé pour me laisser en compagnie du Doc et de deux infirmiers, qui vérifient (encore) que tout se passe bien en moi. J'ai envie de leur dire de ne pas s'échiner : j'ai fait une recherche sur mon cas, et à part les effets du manque, il n'y a pas grand-chose à signaler.

C'est peut-être l'un des bienfaits de ce logiciel. Désengorger les hôpitaux, se contenter d'automédication quand les blessures ne sont pas dangereuses... La certitude, aussi, d'être toujours observé sous toutes les coutures. Grâce à Soulmates, la détection en amont des cancers a permis de sauver des milliers de gens. Avant qu'il ne soit trop tard.

— Le logiciel a encore quelques ajustements à opérer, vous avez besoin de repos mais tout va rentrer dans l'ordre. Je vais vous administrer un calmant et vous devriez être bientôt opérationnelle.

Il se gratte la tête, un peu mal à l'aise. Ils auraient dû se douter qu'ils devraient faire face à des cas imprévisibles : nous ne sommes que des ratés, de ceux qui passent entre les mailles du filet et qui ne suivent pas les sentiers tracés. Nous sommes les patients à problèmes.

— Si toutefois ces douleurs perdurent demain, n'hésitez pas à nous appeler. Il est important malgré tout que vous continuiez à agir normalement, donc pas de fauteuil roulant ni d'accès spécifiques. Votre cerveau doit juste se recalibrer avec la nouvelle technologie, un peu comme nous le ferions avec une nouvelle paire de lunettes.

Je n'avais de toute manière pas l'intention d'agir différemment. Ils le rabâchent tant et si bien qu'il s'agit de mon nouveau mantra : faire comme si tout allait bien et hurler si j'ai envie de me planter un stylo dans l'œil. Compris capitaine.

J'ai aussi compris autre chose. Une petite fortune dort actuellement dans ma tête et ils y tiennent.

Une piqûre plus tard et je suis sur pied, presque requinquée. C'est comme un shoot d'adrénaline injecté en plein cœur. Enfin je n'ai jamais essayé, mais c'est l'idée que je m'en fais. Les crampes refluent, le ressac cesse de faire chavirer mon cœur et l'envie de vomir s'éteint. Elle est pas mal, leur potion magique !

— Par contre, je n'ai pas de vêtements de rechange..., leur souligné-je.

Antho, l'infirmier de la veille, m'indique des vêtements pliés qu'il a déposés sur une chaise de la chambre. Je me pince les lèvres... j'aurais préféré faire un tour chez moi, mais je demanderai directement à la psychologue. Je suis certaine qu'en jouant un peu la carte du « je me sens beaucoup mieux avec mes propres affaires », ça passera.

< nostalgie >

— Où est Siham ? demandé-je à Sarah le jour de la rentrée.

Dernière année de lycée. Nous sommes encore un bon paquet dans les classes, même si le changement se fait sentir. Notre promo compte soixante-quatre élèves, la prochaine en comptera cinquante-huit, et ça continuera de diminuer. Alors quand quelqu'un, surtout quelqu'un comme Siham, disparaît, on le remarque.

Elle est grande, élancée, du genre cheveux bruns coupés court, regard de braise et langue acérée. C'est la bombe de la classe, celle que tous les mecs veulent.

Malheureusement pour eux, ce n'est pas vraiment ce qu'elle recherche.

— Partie pour Yggdrasil.

— Hein, mais qu'est-ce qu'elle va y foutre ?

Taffe sur les cigarettes, langage vulgaire, faire croire qu'on a cinq ans de plus qu'on en a réellement. Adossée au mur du lycée, je regarde du haut de mon trône les lycéens à l'encolure basse, l'œil torve. C'est le seul avantage à être en dernière année : on se sent un poil supérieur. Rien qu'un peu, car on sait que ça ne durera pas longtemps et que notre légitimité est superficielle.

— Tu sais bien, souffle Sarah dans un nuage de fumée. Ses parents espèrent la « redresser ».

— Comme on dresse une jument ?

— Tous des tarés, As, tous des tarés. Tu crois qu'on arrivera à changer les choses ?

D'habitude, c'est moi la pessimiste. D'habitude, c'est moi qui pose ce genre de questions. Et alors S a une superbe réponse, du genre qu'elle a mûri depuis des années ou qu'elle a chopé dans un bouquin. Après nous rigolons un long moment, car ça fait fausse tirade de film d'espions. Pour une fois, ce n'est pas S qui va la dire, mais A, et ça, ça me fait du bien.

— Je ne *crois* pas, Sarah, je le sais.

Tapote la cigarette, regarde les peluches cendrées tapisser le sol.

</nostalgie>

Quand la pollution a ravagé nos paysages, le monde s'est divisé en grandes cités. Cocons protégés par des efforts surhumains déployés par le gouvernement, ces villes étaient censées devenir des havres de paix, des lieux où l'air, assaini par des politiques environnementales démesurées, serait respirable. Antioxydants, corolles d'arbres génétiquement modifiés, modification de la météo afin d'humidifier au maximum...

Le pays, rendu intraversable du fait de ses pics de pollution et de chaleur, fut craquelé, morcelé, à tel point qu'il n'en devint qu'un réseau de villes aux mœurs et aux cultures différentes. Eden et Yggdrasil, « capitales » économiques et administratives, si l'on pouvait toujours parler de capitales, se dressaient au cœur des vallées entourées de montagnes desséchées comme l'espoir d'obtenir une vie meilleure et de ne pas flinguer ses poumons à chaque respiration.

L'Upside n'était devenu que bien plus tard une destination « phare », une petite ville partie de rien, érigée comme le futur d'une économie qui se porte mieux. La fin des guerres avec nos voisins ne pouvait que permettre le renouveau, et l'éclosion de notre propre paradis le soulignait bien.

Tant qu'on ne se posait pas trop de questions.

Car si tout le monde se contentait de vivre comme de petites fourmis bien dressées, voguant d'entreprises climatisées en locaux richement meublés, qui fournissait la nourriture que l'on avait dans nos assiettes ? Qui labourait les champs intoxiqués, draguait l'eau empoisonnée ou nous apportait les denrées tant espérées ?

Et s'il était facile de ne pas trop penser à tout ça quand nous marchions dans nos rues blanches de propreté, il fallait pourtant bien se rendre à l'évidence. Quand je m'asseyais devant une assiette pleine, je ne savais que trop bien que notre richesse venait d'autres qui trimaient.

Se rendre dans la cafétéria d'Everlasting a la même signification.

Je suis guidée par une hôtesse, les panneaux d'indication et surtout le ballet de cliquetis des couverts. Je parie sur un autre palais en hommage au blanc, et je ne me trompe pas. Je file vers le self où je retrouve enfin une alimentation digne de ce nom. Non que j'aie vraiment besoin de perdre du poids – je fais déjà cinquante kilos toute

mouillée – mais plutôt reprendre des forces et surtout, du muscle.
Conclusion : je suis une loque.

< soulmates >

Vous n'avez pas encore mangé votre ration quotidienne de fruits et légumes.

< /soulmates >

Je m'arrête un peu devant les plats proposés et opte pour des fruits et des légumes, comme me le rappelle si gentiment Soulmates. D'ailleurs, je hausse un sourcil en constatant que ce n'est plus une « alerte », mais bien le logiciel qui me rapporte mes problèmes, maintenant.

J'embarque tout ce que je peux sur mon petit plateau et me tourne à la recherche d'une place. Eh bien je ne vais pas en manquer... sept patients pour autant de tables, il y a de quoi faire. Je trouve Ellis en compagnie de la jeune femme blonde d'hier, Nora. Je fronce les sourcils, étonnée de trouver ce duo ensemble. Ellis a l'air blasé du monde qui l'entoure, alors même si je ne connais pas encore Nora, je n'aurais jamais parié sur cette alliance.

Je mets de côté le fait que le jeune homme ne veuille probablement pas de ma présence et me dirige vers leur table, m'immisçant dans ce qui m'apparaît être une conversation passionnée.

— ... meilleur best-seller qu'on ait jamais lu ! s'exaspère Nora.

Ses joues se pâment de rouge alors qu'elle enroule ses doigts autour d'une tasse de thé. Elle n'a rien pris à manger et est engloutie par l'immense pull de laine blanc qui lui sert de haut. Je commence à picorer dans mon plateau tout en les écoutant.

— Sa plume est trop... trop cartésienne, voilà, lâche Ellis, qui fronce les sourcils en m'apercevant. Il n'y avait pas d'autre table ?

— Toujours aimable...

— Je doute que tu aies lu le livre dont nous parlons.

— Qui est... ? Je pourrais te surprendre.

Qu'est-ce qu'il m'agace avec ses manières ! Il se croit meilleur que les autres ?

— « *Laisse-moi t'oublier* ».

— Ah, il paraît qu'il a fait un carton.

— Oui, eh bien il ne mérite pas tout ce foin qu'on fait sur lui, s'agace-t-il.

Nora lève les yeux au ciel et je ne peux m'empêcher de sourire tout en croquant dans ma tartine. C'est la première fois que je vois Ellis

passionné par un sujet. Pour tout dire, je ne l'aurais même pas imaginé ouvrir un bouquin. Monsieur serait-il cultivé, alors ? Peut-être un grand lecteur aux doigts écorchés par la cigarette !

— C'est parce que tu ne comprends pas que la pureté des sentiments ne nécessite pas vingt pages pour qu'on en parle, lui explique Nora. Il n'y a que ceux qui n'ont rien à dire qui s'enlisent dans des palabres inutiles.

Ils ont l'air très sérieux. Je peux les comprendre – on parle d'amour, à Everlasting, alors pourquoi pas ? Ils se défient du regard, comme s'ils allaient en venir aux mains. Je parie tout ce que j'ai sur Ellis et son regard de chien enragé !

— Alors pour toi il suffit d'écrire « il l'aime » pour que ce soit vrai et que ça résonne en nous ?

— Arrête, il décrit beaucoup mieux ce sentiment. Mais non, il ne m'en faut pas des tonnes. Serais-tu un grand romantique en mal d'amour ? se moque-t-elle.

— Si c'est si simple que ça, définis-moi l'amour, la défie-t-il.

Puis c'est son tour de boire une gorgée de café, sans cesser de piéger sa proie du regard.

Je ne suis pas une grosse lectrice : je me suis contentée d'ouvrir les bouquins exigés pour le Diplôme lycéen, mais c'est tout. Je ne suis pas transportée par les mots. Par contre, de là à parler précisément d'amour... Les auteurs ne font que parler de ce qu'ils connaissent ; ils développent leurs propres sentiments, essayant de les mettre en forme, peut-être pour se rassurer. Et pour rassurer les lecteurs, aussi. Car si l'on se retrouve dans un livre, alors quelque part, quelqu'un a déjà ressenti *ce que l'on ressent*. Et le néant qui nous attend à chaque pas que nous faisons nous semble un peu moins sombre, un peu moins désagréable lorsqu'on sait que le voyage ne se fait pas seul.

— Nous n'avons pas eu l'occasion d'être présentées, les coupé-je en me tournant vers Nora, je suis As.

— C'est très joli comme prénom. Moi c'est Nora.

— Tu as eu ton tatouage ?

— Non, pas encore. Et toi ?

Je le montre à la jeune femme et capte son regard soulagé ; elle ne savait pas quoi répondre à Ellis. Je ne trouve pas ça juste de sa part de s'attaquer à une gamine, mais je m'abstiens de tout commentaire. Il a l'air assez bourru de toute façon, on ne le refera pas. Elle sourit et effleure distraitemment l'encre de mon poignet.

— Il est très joli. J'espère que le mien sera assez discret.

Elle jette un coup d'œil à celui d'Ellis et n'ose pas dire tout haut ce que l'on pense tout bas. Il se fend d'un léger sourire en voyant notre gêne et Nora éclate de rire. Comment peut-elle garder l'innocence d'une enfant alors qu'elle entre dans l'âge adulte ?

J'aurais aimé avoir une sœur qui lui ressemble. Quelqu'un à qui parler, à qui me confier. Malheureusement pour moi, et pour mes parents qui l'ont toujours voulu, la nature n'est pas si bien faite qu'on le croit. Ils pensent que booster l'amour que ressentent les gens améliorera le taux de natalité.

Mais ils ont tort.

L'amour n'a jamais fait défaut. Il a toujours été là. De tout temps, tapi dans les âmes, à la recherche d'une ouverture pour s'épanouir. Les gens s'aiment comme ils se détestent, aussi rapidement qu'une vie est arrachée. Ils peuvent s'aimer un jour, un mois, un an, une vie dans le meilleur des cas, le fait est que le désir sera toujours là. Pour guider les actes les plus assassins, les guerres, les complots, les meurtres, tout ça. Si ça ne provient pas du pouvoir, ça provient de l'amour.

Et vouloir mettre les gens en couple ne changera rien à la fatalité : les enfants ne naissent plus.

Et quoi, qu'est-ce que Nora fera quand elle aura trouvé la personne capable de répondre à tous ses besoins théoriques ? Fera-t-elle des enfants ? Elle en est encore une... Je n'ai pas envie qu'elle souffre. Je ne la connais pas, mais j'ai envie de la prévenir, de lui dire que ce ne sont que des mensonges, que rien de tout ce qu'on nous a promis ne va arriver. Serais-je cynique ? Non, réaliste. Et c'est pour ça que je n'irai pas voir ce fameux Isaac. Ce n'est pas parce qu'un ordinateur a considéré que mes synapses ou je ne sais quoi s'accorderaient bien que ce sera le cas. Je ne vois pas l'intérêt de me forcer. Surtout qu'en nous mettant par paires, l'ambition du gouvernement est d'obtenir des enfants, ils n'ont que faire de notre bonheur ou notre épanouissement.

— Tu le connais ? me demande-t-elle.

C'est toujours cette question qui survient quand le tatouage apparaît.

— Non et je ne compte pas le chercher.

Ellis relève la tête de son café en me lançant un regard étonné.

— Pourquoi pas ?

À chaque fois qu'il ouvre la bouche, j'ai l'impression qu'il a une machette à la place de l'âme, car même cette question, bien

qu'innocente, paraît jetée comme des balles crachées d'un fusil. Il faut croire qu'il y a des gens comme ça, qui ne savent pas s'exprimer gentiment. J'ai plutôt intérêt à m'y habituer dès maintenant.

— Je n'ai pas envie de vivre avec cet Isaac.

— Tu ne le connais pas, se permet de soulever Nora.

— Et je n'ai ni l'envie ni le besoin de le connaître.

Elle soupèse mon affirmation et finit par hocher la tête, comme si ça lui convenait, alors qu'un petit sourire vient égayer ses traits.

— Je serais trop curieuse pour ne pas aller faire quelques recherches, mais je crois que tu as une attitude assez saine par rapport à Soulmates.

— Tu sais, après toutes ces années... ce n'est pas comme toi...

— Moi ?

— Ça ne fait que quelques mois que tu attends, n'est-ce pas ?

— Quatre ans.

Je crois que j'ai le même air ahuri qu'Ellis quand je réalise ce qu'elle vient de dire. Elle a vingt-deux ans ! Elle en fait six de moins !

— Oui, je sais, je fais très jeune.

— Oh, je suis désolée, je ne voulais pas...

— Non, non, pas de problème, on me le dit tout le temps, répond-elle les yeux bleus rieurs. Moi je crois que j'irais toquer à sa porte, juste au cas où.

— Je ne juge pas la manière dont les autres se comportent face à leur âme sœur. Je sais juste que moi, je n'en veux pas dans ma vie.

C'est clair et net, même si Ellis ne semble pas me croire et décoche un sourire goguenard à cette affirmation. J'en fais abstraction et me replonge dans mon petit-déjeuner : je n'ai rien à lui prouver.

— Je suis sûr que tu vas te jeter sur Internet pour en apprendre plus sur lui, me taquine-t-il.

— Comme ça je pourrai t'aider quand tu auras enfin ton nom !

— Je ne désespère pas, reprend-il, pas vexé. Mais moi non plus, je ne compte pas aller à sa recherche.

Nora s'apprête à en lui demander la raison quand un cri déchire le silence.

— Oh mon Dieu ! hurle l'une des patientes, une petite brune au nez retroussé. Oh mon Dieu !

Tout le monde se tourne vers elle, dans l'horreur de voir ce qui va se produire. Le souvenir d'Hana est encore frais dans nos esprits, marqué au fer rouge par les sillons de la peur. Les torrents de sang

éclaboussent mes angoisses et j'ai un haut-le-cœur. Je repère la patiente qui vient de rejeter sa chaise et s'est éloignée de la table, gesticulant dans tous les sens comme un pantin désarticulé.

— Ça va ? s'insurge son camarade.

— Non. Rien ne va !

— Quoi ?! Tu as besoin d'aide ?

Alors qu'il commence à hélér les infirmiers dans les couloirs voisins, la jeune femme s'assied et pose ses mains à plat sur la table. Elle va se saisir du couteau. Elle va se saisir du couteau et se suicider !

— J'ai *googlé* mon âme sœur. J'en veux une autre !

9.

Le monde ne cessera jamais de me surprendre. Alors qu'elle vient de découvrir le nom de son âme sœur, elle a déjà eu le temps de se ruer sur Google dans l'espoir de trouver de qui il s'agit. Apparemment pas un jeune cadre dynamique, puisqu'elle est montée voir le Docteur Healey pour exiger un remboursement. Remboursement de quoi, d'ailleurs ? Non seulement elle a été payée, mais en plus Soulmates n'a pas pour optique de nous mettre avec l'homme de nos rêves, simplement avec celui qui nous conviendra le mieux pour la vie à deux... et possiblement à trois.

Tests d'hormones, de personnalité, sportifs, tout y passe. De quoi nous décrypter et être certain que la personne qui partagera notre vie sera capable de nous supporter, de nous soutenir aussi, et de former le couple parfait pour lequel nous scanderons « éternité ».

Peut-être que ça ne lui plait pas, mais les faits sont les faits. Maintenant, elle est liée à son âme sœur. Libre à elle de ne pas faire sa vie avec (et de finir en bas de l'échelle sociale, léger détail). Mais l'ordinateur ne recalcule pas, car il ne se trompe pas, c'est tout.

Un peu comme ceux qui décident d'arrêter l'école à seize ans. « Oui, oui, allez-y, vous avez le droit ». Et nous savons tous la manière dont on vous dévisage si vous osez dire que vous avez arrêté avant le Diplôme Lycéen.

Peut-être qu'elle ne peut pas se contenter d'un « approuvé ». En tout cas, j'aimerais la rattraper pour lui dire qu'aller se plaindre ne changera rien à sa situation ; elle pourrait déjà être heureuse d'en avoir une, d'âme sœur.

— Ils ne changeront rien, souffle Nora. Le calcul n'est même pas de leur ressort. Cara pourra bien s'époumoner autant qu'elle veut...

Tout le monde se rassoit en constatant que tout va bien pour elle, et qu'elle se trouve simplement avec quelqu'un qu'elle n'aime pas de prime abord. J'aimerais avoir gardé mon regard naïf, celui qui croyait qu'Everlasting ne pouvait se tromper...

Et si moi aussi, j'allais chercher qui était cet Isaac Leask sur Internet...

Non ! Je me suis promis de ne pas le faire.

— Et ton tatouage, toujours illisible ? questionne-t-elle Ellis qui contemple sa tasse de café comme si les réponses à toutes ses questions s'y trouvaient.

— Je n'ai de toute façon pas envie de connaître son nom. Je ne suis pas non plus venu ici pour trouver l'âme sœur, ajoute-t-il avec un clin d'œil. Je veux seulement un « approuvé » sur mon dossier.

— Pas comme Dorian, pouffe Nora.

Ce dernier est clairement venu pour trouver la femme de sa vie et repartir avec. Il a passé toute l'heure du repas à se vanter de la façon dont il s'y prendrait pour courtiser l'élue de son cœur une fois sorti de l'hôpital.

Huit semaines minimums, pouvant s'allonger à douze en cas de « complication » (voire en petite boîte en bois si nous terminons comme Hana). Voilà combien de temps dure l'expérience, nous a informé le Doc. Dans quelques semaines, nous ne nous reverrons certainement pas. Des inconnus croisés au détour d'un alignement cosmique compliqué. Huit personnes, dont une manque déjà à l'appel, qui referont simplement leur vie. Ni plus ni moins.

— Peut-être que nous en avons tous eu marre, finalement, de cette âme sœur, laisse échapper Nora. On nous prend tellement la tête avec elle... Parfois j'aurais aimé qu'on soit autre chose que des tests de personnalité et que l'on *compte*, nous aussi, à notre manière.

— Et à quoi ça t'aurait avancé ? s'étonne Ellis.

< nostalgie >

— Je déteste l'autodénigrement, renifle ma mère avec dédain.

— Je...

— Non, c'est trop facile. Trop facile de pleurer sur son sort, de se recroqueviller dans un coin et prier pour que le temps passe. Je te connaissais avec un peu plus de caractère, ma fille.

Parfois je suis usée d'avoir ton caractère de chien, ai-je envie de lui répondre. Mais je me tais. Depuis que Jaspe est parti, c'est comme si on avait décroché toutes les étoiles du ciel ; je suis un navigateur perdu en pleine mer, et personne pour me ramener à la terre ferme.

Je ne peux même pas me révolter contre elle : c'est bien la première fois depuis sa mort qu'elle ose me dire quelque chose. Un mot plus haut que l'autre. Et quand je la regarde, je réalise qu'elle n'est pas si éloignée de moi, finalement. L'autodénigrement qu'elle hait tant et si bien, c'est le sien. Et quand elle me voit prostrée dans un océan de couvertures le matin, elle fait face à sa propre incapacité à se lever tous les jours.

< /nostalgie >

— J'ai rendez-vous avec la psy à 11 heures, je vous laisse, les coupé-je.

J'ai peur d'avoir été un peu sèche, mais je ne veux pas avoir à

supporter leurs propos. Je n'en peux plus des discours moralisateurs. Chacun fait ce qu'il peut avec sa peine, avec les cartes que le destin lui a données. Si quelqu'un n'est pas content, qu'il passe son chemin sans dire un mot. Je rajoute un petit « soyez sage », en voyant qu'ils recommencent déjà à se foudroyer du regard comme des enfants. Je suis sûre qu'ils vont reprendre leur discussion concernant ce fameux best-seller.

Je suis les panneaux, demande mon chemin à une hôtesse, me perds dans le dédale blanc du paradis, pour finalement arriver devant la salle recherchée.

Je m'assieds dans la minuscule salle d'attente attenante au bureau et avec mon avance, je prends le temps de lire les gros titres de l'Upside. Non pas que ça m'intéresse follement, mais je ne dois plus me morfondre. *Premiers tests de Soulmates 2.0 en cours* (coucou j'y suis). *La productrice May Ritchie déplore un incendie criminel déclaré dans les locaux où se tournait le prochain film « Blue Sunrise »* (les films d'auteurs se font si rares de nos jours, c'est une honte). *De récentes statistiques montrent que les maladies neurologiques touchent plus de 27% de la population de trente-cinq ans et plus, représentant un bond de 4% depuis l'année dernière* (nous mourrons tous probablement d'une saloperie neurologique, je n'ose même pas penser à mon cerveau flingué). *Le Président Mayor fera un discours dans la journée quant à l'approbation de la nouvelle loi par le Comité.*

Non. Non. Ils n'ont quand même pas passé cette loi... Pitié... Non...

Ils veulent interdire l'accès à l'emploi à ceux qui n'auraient pas d'âme sœur, avec pour ambition, à terme, de les expulser vers ce Downside où se déchaînent les éléments.

— As ?

Je reprends pied dans la réalité et avise la porte ouverte sur la psychologue. Ses boucles rousses égayent son visage et noient la morosité du lieu. Je ne me rappelais pas l'avoir trouvée si jolie la veille. Ni même si... d'apparence honnête. Peut-être était-elle stressée ?

Elle s'efface pour me laisser entrer dans son cabinet, dont les baies vitrées laissent apercevoir la Grande Rue et ses platanes. Elle m'indique un siège face à son grand bureau d'acajou clair. De nombreuses feuilles sont éparpillées dessus et un écran translucide sort du plan de travail.

— Alors, votre tatouage ? s'enquiert-elle en attrapant un stylo entre

ses doigts.

Le vert de ses yeux me scrute un long moment, alors que je lui montre mon poignet gauche. Son visage s'illumine en constatant le travail opéré par les robots. Elles sont douées, ces petites choses-là. Très peu douloureux, en plus, grâce à leurs antidouleurs intégrés.

— Parfait. Le logiciel semble très bien fonctionner sur vous.

C'est clair que c'était moins le cas pour Hana.

— Alors, ce fameux Isaac, vous le connaissez ?

Malgré son regard mutin et ses fossettes avantageuses, elle n'a pas l'air dupe. Et surtout, avec sa trentaine bien tassée, elle est loin d'être aussi ingénue qu'elle voudrait me faire croire. Son air de miel – celui qu'elle avait lors de notre première rencontre – refait son apparition et je me rappelle pourquoi elle ne m'inspirait pas confiance en premier lieu.

— Non, absolument aucune idée de qui il s'agit.

— Voudriez-vous que l'on cherche à le contacter ? Nous pouvons très bien engager...

— Non merci, la coupé-je, pour le moment, je préfère rester seule.

— Seule ?

Elle hausse un sourcil et se renfonce dans son siège, apparemment étonnée par mon choix. Merde, j'ai mal géré la situation. J'aurais dû être plus indécise, marquer ma surprise face à mon nouvel état, ne pas lui envoyer un boulet de canon. OK, je note, être plus subtile quand je suis avec elle.

Si j'ai bien compris, la plupart des patients désirent trouver cette moitié que le destin leur a donnée. Ou en changer, comme pour l'autre hystérique.

— Et pourquoi voudriez-vous être seule ?

Comme si c'était impossible à concevoir. Parfois je me demande si les gens écoutent vraiment ce qu'on leur dit. Ou peut-être qu'ils s'en foutent. Mon entourage n'a jamais pu se résoudre à assimiler ce que je m'escrimais à leur expliquer, ça ne collait ni à leur vision, ni à leurs envies.

Je ne m'attends pas à ce que la psy, aussi gentille et douce soit-elle, me comprenne ou même accepte mon choix. Elle fera très certainement l'inverse, cherchant à me montrer une autre voie, celle que tout le monde s'acharne à vouloir me faire suivre.

— Pourquoi voudrais-je être accompagnée ?

Si la question la désarçonne, elle n'en laisse rien paraître.

— L'homme est un animal profondément sociable. Laissez quelqu'un seul pendant une vie, il finira par parler à son assiette et en faire sa meilleure amie. Vous pouvez avoir peur de l'amour, vous pouvez avoir peur de ce que signifie être à deux... et c'est en ça que vous pouvez refuser d'être en couple, essaie-t-elle de faire la savante en croisant ses mains sur le bureau. La peur est, elle aussi, enracinée en nous. C'est un instinct primitif. Mais vous pouvez faire confiance à ce prénom tatoué sur votre peau : Isaac ne vous abandonnera pas. Jamais. Il n'est pas... « programmé » pour le faire.

J'ai envie de rire. L'homme n'est programmé pour rien. Ou alors une seule chose : décevoir.

J'aimerais qu'elle ait raison. J'aimerais avoir « juste » peur et que ce soit si simple. J'aimerais aussi pouvoir lui expliquer pourquoi je ne veux pas de leur système, seulement cette vérité criante, elle n'en veut pas. Elle ne pourrait pas la digérer, c'est trop ancré en elle.

Cette peur, qu'elle me décrit comme à un enfant de cinq ans, je la connais bien, je l'ai côtoyée durant des années. La peur d'être seule, je l'ai vécue quand mon père s'en est allé. Puis quand ma mère a menacé de faire de même dans la foulée, « parce que c'est trop dur sans lui ». Oui, là, j'ai eu peur d'être seule. Aujourd'hui, je me suffis à moi-même. Quand je me réveille et que je fais face à l'immensité du silence, je suis en paix.

J'ai énormément de regrets. Face à ce que j'ai fait à Jaspe, à ce que j'ai été et à ce que je ne serai jamais, ou ce que j'ai laissé faire. Notre couple s'est effondré par ma faute. Si je pouvais changer mes actes, je le ferais sans hésiter. Par contre je ne peux pas la laisser croire, dire, ou même penser que j'agis sous le coup d'une terreur ancestrale que l'on aurait tous au plus profond de nous.

J'en ai connu, des filles qui ne pouvaient pas envisager de passer un moment célibataire. « Je préfère être mal accompagnée plutôt que seule », oui, je les ai rencontrées. Cette quête mythique, ce désir sans fondement d'avoir quelqu'un avec qui partager un lit, un repas, une vie. Toute notre société a été bâtie sur ça.

Je peux jurer sans hésiter que ce n'est pas *du tout* ce qui m'anime.

— Je n'ai pas peur. Je n'ai juste pas envie de partager ma vie pour le moment.

À sa manière de me regarder, je comprends que notre relation vient de changer. Maintenant, elle veut comprendre ce que je cache. Peut-être pense-t-elle que je ne veux pas d'Isaac parce qu'il y a déjà

quelqu'un dans mon cœur...

Si c'est le cas, elle se trompe. C'est que je n'en ai pas besoin.

< nostalgie >

— Et un café, alors ?

— Non.

— Un restaurant ?

J'éclate de rire face aux yeux de chien battu de Jaspe. Voilà des semaines qu'il me court après.

— Pourquoi fais-tu la difficile ? s'énervé Sarah à la sortie du lycée alors qu'elle voit que Jaspe s'attarde auprès de nous. Elle est OK pour un cinéma, lui dit-elle en prenant la décision pour moi. Samedi soir, 21 heures, elle choisit le film.

— Mais..., m'insurgé-je.

Sarah pose une main sur mon bras, m'intime de me taire et se tourne vers Jaspe.

— Elle sera à l'heure et mieux fringuée qu'aujourd'hui, j'y veillerai. Tu nous laisses, maintenant ?

Il me déshabille du regard, jugeant certainement mes vêtements. Je lève les yeux au ciel en voyant leur connivence, mais ne dis rien de plus. Après tout, pourquoi pas ? C'est juste un ciné !

Jaspe nous laisse avant de se retourner et me faire un clin d'œil.

— Pourquoi n'as-tu pas accepté dès le début ? Je ne me serais pas fait prier, moi. En plus ça se voit qu'il te plait.

— Sarah...

— Ouais, ouais, « je ne préfère pas m'attacher » bla-bla-bla. Tu n'es pas en cristal, tu ne vas pas te briser.

— Tu ne comprends pas. Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, mais pour eux !

Elle éclate de rire et semble se contenter de ma pirouette. Je ne sais pas si ça vient d'un blocage personnel ou d'une volonté de m'écarter des sentiers battus, mais une chose est sûre, je ne suis pas près de me mettre en couple !

< /nostalgie >

Le reste de la consultation ne se passe pas sous les meilleurs augures. Nous continuons à nous tirer dans les pattes même si je fais de mon mieux pour adoucir mon discours. Ne pas faire de vague, ne pas attirer l'attention... À mon grand désarroi et aussi à ma plus grande honte, je finis par rendre les armes et lui accorder que je vais faire quelques recherches sur Isaac.

— Ce sera tes devoirs pour notre rendez-vous de demain matin. Je veux que tu puisses me dire certaines choses que tu auras trouvées en ligne le concernant.

Ah la garce. Nous nous défions du regard un moment et le silence

qui nous entoure me rappelle que je ne suis pas en position de force. Je ne sais pas comment fonctionne leur administration, mais elle pourrait bien avoir la capacité d'interdire mon retour à la civilisation. Un « Inapte à la société » tamponné sur le front, et *basta* ! Je prends sur moi et accepte avec mauvaise grâce la consigne.

Et après tout, qu'est-ce que je risque à aller jeter un œil sur Internet ?

— Est-ce que j'aurais le droit de rentrer chez moi chercher quelques vêtements et des...

— Nous ne préférons pas vous réinsérer directement. Hier, j'aurais accepté cette sortie, mais avec ce qui est arrivé à cette pauvre Hana... Je préfère vous avoir sous surveillance.

Oui, bon, moi aussi en fin de compte.

Je sors de cette entrevue plus lasse qu'à mon arrivée et toute courbaturée, comme si j'avais mené un combat physique. Le soleil m'éblouit quand je quitte son bureau et je suis contente de trouver le couloir vide. Je m'adosse un instant au mur, reprenant contenance. Allez, voilà, c'est fini. Demain, je mènerai une autre bataille, que je gagnerai.

Après un long moment, je me remue et file du côté de la salle de repos. Rey m'a conseillé de m'y rendre – livres, ordinateurs, télévisions – tout ce dont je peux rêver pour égayer les journées qui se succèdent ici ! J'ai presque oublié ce que ça fait, d'avoir du temps pour soi. Qu'est-ce que je faisais, avant le tremblement de terre Jaspe ?

La musique. J'écoutais beaucoup de musique.

< utube >

Schubert – Piano Trio in E Flat, op. 100

< /utube >

Les notes de piano s'élèvent dans mon inconscient, ricochent à mes oreilles alors que personne d'autre ne peut saisir la délicatesse du moment. C'en serait presque onirique avec ces foutus murs blancs, si je ne les détestais pas.

Je m'assieds dans un immense canapé crème, prends quelques minutes pour reposer mes muscles endoloris, puis m'attèle à la tâche. Que je repousse l'échéance ne changera rien, je dois faire face à ce qu'ils appellent grossièrement « mon destin ». J'ouvre un navigateur de recherche et tape les quelques lettres qui se faisaient désirer. Je ne tarde pas à tomber sur le seul Isaac Leask de la ville, avec un profil

aussi épais qu'une feuille à cigarette.

<profil>

Isaac Leask.

Vingt-six ans.

Ancien résident de l'Upside, exilé il y a trois ans.

</profil>

Ouf ! Nous sommes dans la même tranche d'âge ! Nombreuses âmes sœurs pouvaient avoir dix, vingt, parfois jusqu'à trente ou quarante ans d'écart... Je ne juge pas, l'amour n'a pas d'âge, mais ça me fait peur. Que pourrais-je avoir à dire à quelqu'un de vingt ans mon aîné ?

Je fronce les sourcils et clique sur les sources. Exilé au Downside ? Flippant, mais intéressant.

Certains y naissent, d'autres y tombent.

Généralement ceux de la deuxième catégorie ne survivent pas longtemps. Mais lui, oui. Il a même un travail : il est passeur. C'est lui qui s'occupe de l'administratif de tous ceux dans son cas. Il gère les exils, les morts, les changements de vie...

< archives >

Un jeune doctorant en sciences perd son père dans un attentat revendiqué par la Rébellion et s'en prend au policier qui veut lui venir en aide.

</archives>

Il a tout du gendre idéal, dis donc ! Voilà pourquoi on l'a relégué de l'autre côté du mur. Pas assez riche ou célèbre pour garder une place du côté des immaculés, mais pas assez pauvre ou idiot pour qu'on lui promette la potence à la suite de ses actes. Je n'arrive pas à savoir si le policier meurt des coups et blessures, mais le résultat reste le même : s'en prendre à l'autorité revient à s'en prendre à la société... Et là... on ne donne plus cher de votre peau. Je continue à faire quelques recherches, toutes infructueuses. Je ne trouve rien d'autre sur ce fameux étudiant, seulement le sujet de sa thèse.

Doctorant en sciences. Ça non plus, ça ne peut pas être une coïncidence !

Quel avenir pour les champs en contact prolongé avec l'arme XS-45 ? Il a pris pour sujet ces vastes étendues qui entourent l'Upside. Celles que je contemplais avec Sarah lors de nos repas hebdomadaires. De quoi foutre un coup de pied dans la fourmilière, ou au contraire, conforter les gens dans leur idée. Curieuse, je télécharge le dossier qui comprend son travail en entier. Everlasting n'a pas trop mal fait son boulot : c'est totalement dans mon champ de compétences. Alors que

je souhaite me lancer dans la lecture, le sentiment d'une présence à côté de moi sur le canapé me tire de mes pensées et me force à fermer mes applications.

Heureusement, ce n'est que Nora, et un sourire étire ses lèvres quand elle remarque que je ne suis plus plongée dans la réalité virtuelle.

— Ellis ne t'a pas tuée, remarqué-je.

Je ne raffole pas des interactions avec les autres, mais Nora a l'air d'un ange, avec ses cheveux blonds et ses grands yeux gris.

— Ah, c'est donc ça son prénom...

— Tu ne le connaissais pas ?

— Non. J'ai bien aimé son air grognon, alors je me suis assise à sa table !

— Et alors, tu en as sorti quelque chose d'intéressant ?

— Oui quelques phrases construites, c'est déjà pas mal.

Oui, avec lui, ça relève presque de l'exploit...

— Que faisais-tu avant que j'arrive ? me questionne-t-elle.

— La psy veut que je fasse des recherches sur Isaac.

— Ah oui, ton prince charmant ! Il est beau ? Je suis sûre qu'il est beau ! Et gentil, et drôle, et intelligent !

— Tu parles d'un rêve, je m'esclaffe. Au risque de te décevoir, je n'ai pas trouvé de photo...

— Mon frère s'est mis en couple avec son âme sœur, tu sais. Au début, je n'aurais jamais parié sur leur couple. Je les trouvais vraiment mal assortis. Et puis... je ne sais pas... comme une alchimie. Une façon de se comporter, de se regarder... Je ne sais pas.

C'est à ce moment-là que je comprends que Nora a besoin de parler. Alors je me décide à l'écouter, parce qu'il y a ce je-ne-sais-quoi chez elle qui donne l'impression qu'elle ne l'a pas suffisamment été.

— En tout cas, après quelques mois, ils étaient parfaitement accordés, comme deux instruments qui jouent ensemble depuis des années. J'aimerais vivre ça, moi aussi. Avoir un violon en harmonie avec mon jeu.

Je souris face à la comparaison. Un duo, oui. Il y a parfois quelques loupés, mais les musiques jouées ensemble... Je frissonne, ferme les yeux.

< nostalgie >

— Et là tu mets tes doigts sur cette note-là. La noire. Là. Là, je te dis !

Je m'énerve, alors que Jaspe fait n'importe quoi sur le piano. Ça fait des mois que j'essaie de lui apprendre un enchaînement simple et qu'il fait n'importe quoi.

— J'aime bien quand tu fais ta mauvaise tête, s'amuse-t-il en me volant un bisou dans le cou.

— Con-cen-tra-tion !

— Oh, oui, je vais me concentrer sur une tâche bien plus intéressante... mais qui nécessite quand même l'utilisation de mes doigts...

Je râle alors qu'il s'aventure sous mon t-shirt.

Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on pourra jouer *La Lettre à Élise* ensemble.

</nostalgie>

Et nous ne l'avons jamais jouée.

Nous pensons avoir le temps, que nous pourrions toujours dire, faire, évoquer plus tard. Que ce que nous ne pouvons pas réaliser aujourd'hui, nous le réaliserons demain. Sauf qu'un jour, les gens s'en vont. Les relations se défont, les situations se délitent. Tout explose, et vous êtes là, au milieu d'une tornade d'étoiles filantes, à prier pour en sortir le plus indemne possible.

J'aimerais parfois parler à la *moi* du passé. Je lui conseillerais de profiter, de déguster chacune des conversations, chacun des mots qu'on a osé se dire. Car un beau jour ils s'éteignent, ou ne sont plus vrais. Parfois, les gens se croient sincères. Ils vous disent de jolies choses, vous clament leur amour si fort et si souvent que vous finissez par être porté par le goût de l'amour. Et puis, les heures passent, les jours s'effondrent et bientôt, il ne reste plus que la coquille des émotions. Ils retirent leurs propos. « Non, finalement... désolé, je me suis trompé de personne. » Les gens ne sont pas fidèles. Ni honnêtes. Encore moins courageux, ils vous abandonnent à la première occasion, car c'est beaucoup plus facile de fuir et de tout reconstruire ailleurs. Ils peuvent hurler ces jolis mots, encore et encore, auprès d'autres personnes, jusqu'à se lasser à nouveau.

Au fond, ce n'est pas des autres qu'ils ont marre. Mais d'eux-mêmes.

— Hé, ça va ? me hèle Nora.

— Oui, oui, je me demandais si tu jouais d'un instrument...

Et parfois, il suffit d'attendre un peu, de continuer son petit bout de chemin jusqu'à trouver les bonnes personnes, celles qui comptent.

— Oui, du piano.

< rêve >

Le noir de Downside me happe. Je ne sais pas où je suis, juste que j'y suis.

Dans les ruelles sombres, les portes claquent, les nuages télescopent la lune, le vent chuchote près des bennes à ordures. Je crois que je suis en train de rêver. Mais si nous savons que nous rêvons, c'est que nous ne rêvons plus, non ?

Mon champ de vision n'est pas obstrué par iBrain. D'ailleurs les couleurs sont beaucoup plus ternes sans le calibre automatique. Je pose une main contre le mur et... Oh punaise, ce n'est pas ma main. Elle est beaucoup plus grande, n'a pas ce vernis à ongles bleu que j'apprécie tant. Et surtout, elle semble *masculine* ?

J'ai le souffle court, comme si je venais de courir, sauf que je ne m'en souviens pas. Je clopine dans les allées, m'abritant dès qu'un rideau s'ouvre à une fenêtre et que la lumière éclabousse le trottoir. J'ai tellement mal aux pieds que ça ne m'étonnerait pas qu'ils soient en sang.

La main qui n'est pas la mienne se porte à mon front, et je (il ?) manque de vaciller. Nous nous effondrons à terre, les poumons en feu, les veines exsangues. Mal de tête. Nous devons courir. Nous nous relevons, la vision se dédouble, je me débats.

— Il est là !

Les chiens aboient et je me remets debout quoiqu'il m'en coûte. J'ai les genoux flingués et mes cuisses me font mal à en crever. Je boîte jusqu'à un container. Les chiens vont venir directement par-là. Alors quoi ? Me jeter dans le fleuve, à quelques mètres ? Et mourir d'hypothermie.

— M. Leask, arrêtez-vous !

Le nom de famille qui claque dans les airs comme une menace me fait tanguer. Je suis propulsée contre un mur, déchirée. Ce n'est pas moi, c'est lui. Celui qui doit partager ma couche, mon lit, mon cœur, mon âme, mon ventre, bientôt, parce que oui, il faut...

Je marche vers ce qui semble être mon unique salut, ou est-ce lui, peut-être, qui, tant bien que mal, tente de se sortir de là. Je suis son ombre, sa chair, son souffle, puis je suis moi à nouveau, comme un maelström de pensées qui n'en finit plus.

Je suis deux êtres à la fois. J'ai deux réalités.

Je me tords de douleur et le cliquètement des griffes sur le sol me panique plus encore. Noir, noir, corps englué dans le goudron, je n'arrive plus à bouger ni à m'extirper de cette foule de pensées. Le nez saigne, les dents m'en tombent, j'ai la tête en bas et je suis complètement retournée.

Le rôle de l'homme me ramène à la raison et je réintègre finalement son champ de vision. *Allez, plus vite, dépêche-toi, ils te rattrapent !* J'ai mal au cœur. Je ne sais plus qui je suis ni où je suis, je sais simplement que s'il ne court pas assez vite, il va se faire arrêter. Dévorer ? Tuer ? On est dans le Downside, là où les flics n'obéissent à aucune règle.

Derrière mon téléviseur, j'exhorte le personnage de série à aller plus vite, à se dépêcher, même s'il a les jambes broyées. Le méchant le rattrape, le flique et va bientôt lui tomber dessus. *Cours !*

Je ne sais par quel miracle il débouche enfin sur les quais. Il va vomir. Bordel, il va vomir. Ses côtes sont fêlées, je le sens à chacune de ses inspirations. Son poignet gauche n'a pas fière allure non plus.

Encore un peu, tu y es presque !

Il ne réfléchit plus, il n'en a plus le temps, alors qu'une vingtaine d'hommes déboule derrière lui. Ils détachent la laisse des chiens, conscients que sinon ils vont le perdre. Le fuyard n'a plus le choix et tape un sprint, courant vers la jetée. Un ponton pourrait lui permettre de prendre de l'élan. Les dogues allemands jubilent, les filets de bave succédant à leur course.

Isaac, dépêche-toi.

Je ne sais pas comment j'arrive à comprendre ce qui lui arrive, ni comment tout ça est possible. Mais il est là, c'est lui, je le sais. Il a l'air de m'entendre, car il fronce les sourcils tout en redoublant d'énergie. Il court, ses foulées s'allongent, le sang sur son flanc continue à couler à gros bouillons, trempant son t-shirt.

Il va mourir dans ce fleuve. Il n'aura pas l'énergie pour nager jusqu'à l'autre rive.

Il s'élance sur le ponton, les mâchoires des molosses claquant sur ses talons. Sans une once d'hésitation, il saute et après un instant suspendu dans les airs, il s'effondre dans l'eau.

Engloutis par le froid et le noir.

</rêve>

— Hé, ça va ?

Encore Ellis.

Ça devient une manie de me réveiller à chaque fois que j'ai un problème. J'ai la gorge nouée, la voix enrouée, les yeux... oh, j'ai pleuré. Je m'essuie rapidement, encore choquée par ce que je viens de vivre. Ce n'était pas seulement un rêve, pas seulement mon imagination. La douleur, les sensations... Isaac, le Downside...

— Quelle heure est-il ? Je ne t'ai pas réveillé, j'espère ? chuchoté-je en essayant de me sortir du carcan de douleur dans lequel Isaac m'a emprisonnée.

La main d'Ellis sur mon épaule ne me lâche pas et j'évite son regard

en me recroquevillant dans le lit. Oh, ce que j'ai mal au flanc... À l'endroit même où il saignait.

— Il est presque deux heures du matin et non, je ne dormais pas. Mais je t'ai entendue et... ça va ?

— Oui. Et je te rassure, je ne suis pas si fragile que ça d'habitude. Il esquisse un sourire.

— Après ce qui est arrivé à Hana, je ne plaisante plus avec la santé des autres.

— Et toi, pas trop... nauséux ?

— Non, ça va. Mais...

Il s'arrête net, comme s'il avait dit quelque chose de trop. Il cherche un moyen de finir sa phrase. Ou peut-être ne compte-t-il pas la finir du tout.

— Oui ?

— Mais je me demande si on ne peut pas avoir *plusieurs* âmes sœurs.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Je me tiens encore le côté et me relève dans le lit, essuyant mon front maculé de sueur. Je ne veux pas donner l'impression que je suis en train de mourir. Je dois faire semblant, prétendre, ne pas l'inquiéter.

Mais c'est sûrement idiot quand on repense à ce qui est arrivé à Hana pas plus tard qu'hier ?

< soulmates >

Votre rythme cardiaque est anormalement élevé.

Contactez un médecin ?

< /soulmates >

Je papillonne des yeux pour effacer la pop-up. Non, pas tout de suite. J'attends de voir si ça se calme ou si ce n'est pas simplement une mauvaise connectique ou un mauvais rêve. Je ne veux pas qu'ils me retirent mon âme sœur. Ou Soulmates. Je sais que tout va finir par rentrer dans l'ordre.

— Pourquoi dis-tu ça ? répété-je d'une manière – je l'espère – un peu plus convaincante.

— Parce que j'ai deux prénoms. Pas un, mais deux.

Je ne sais pas trop pourquoi il me dit ça maintenant... Je me relève et m'adosse au mur pour tenir debout. Pour une fois qu'il a l'air de vouloir nouer le contact, je ne vais pas l'envoyer bouler. Ça me dédouane aussi un peu ; si je me concentre sur les problèmes d'Ellis, je

me détournerai des miens.

Il me tend la main et je le remercie silencieusement de me changer les idées. Car ce dont j'ai rêvé ne me dit rien qui vaille. Je savais qu'il y aurait des bugs, mais de ce genre-là... Ou alors les rêves deviennent-ils plus vrais que nature ?

— Tu as raison, dis-je en ayant jeté un coup d'œil à son tatouage de plus en plus étrange.

Les gribouillis au-dessus des arêtes de ses triangles ne ressemblent toujours à aucun nom connu. Mais ce sont bien des noms, c'est certain.

— Ou ça pourrait être un nom et un prénom, non ?

— Ça n'en a pas l'air...

— Tu as demandé aux docs ? Ils pourront mieux te renseigner que moi. Et puis te dire si c'est déjà arrivé.

Il hausse les épaules. Lui aussi est réticent à leur en parler. Sent-il l'aura qui entoure Rey ? Ou alors peut-être devrait-il en parler au Docteur Healey, ce dernier a l'air d'un homme de confiance.

Même si je voulais ajouter quelque chose, le sujet de conversation semble clos, puisqu'il baisse les manches de son pull. Il a probablement dit tout ce qu'il avait à dire, son inquiétude s'est-elle évaporée ?

— Toi par contre, tu devrais aller les voir. C'est bizarre ce qui t'arrive.

— Oui, je ferai ça.

— Tu n'as aucune intention de le faire.

Sa réponse me cloue sur place, je ne pensais pas être si transparente.

Mais c'est vrai que je devrais leur en parler. Après ce qui s'est passé avec Hana, personne n'a envie d'être le prochain sur la liste. Mais si ce que j'ai vécu est réel... Si c'est bien Isaac, le Isaac auquel je suis lié qui était dans mes rêves... Non, bien sûr que non. Ils nous auraient prévenus si quelque chose de ce genre devait se produire.

— J'ai fait un mauvais rêve. Ça arrive à tout le monde.

— Très bien. En tout cas si tu as besoin de quoi que ce soit... tu sais où me trouver.

Nouveau sourire énigmatique. Mon Dieu, deux sourires en moins de cinq minutes, je vais défaillir. Il fait demi-tour et retourne dans sa partie du dortoir.

Le rêve me reste en travers de la gorge : je suis assurée de ne pas

me rendormir.

Je dois de toute manière me préparer au rendez-vous avec Rey. Je crois qu'il va falloir espacer ces rencontres...

Seulement je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose que mon rêve et cette douleur au flanc qui s'estompe peu à peu.

En tout cas, plus j'y pense et plus ça me semble limpide. Le protagoniste de mon rêve ne peut être qu'Isaac. Je vérifie le nom complet sur mon tatouage malgré tout, mais celui-ci n'a ni bougé ni changé. C'est bien Isaac Leask.

Ai-je tout inventé après l'avoir tourné en boucle dans mon esprit ? Est-ce que mon rêve est différent à cause des bestioles qui galopent dans ma boîte crânienne ? Mais alors pourquoi est-ce que les couleurs paraissaient différentes ? Et toutes ces sensations... Bon, je n'en parlerai pas directement avec la psy, mais j'y ferai au moins une allusion lors de la prochaine séance. Peut-être qu'elle aura d'autres « informations officieuses » à m'apporter.

Je referme tous les onglets ouverts ayant un lien avec mon âme sœur. Je garde seulement sa thèse que j'ai largement entamée la veille avant de m'endormir minablement devant, puis me lève pour aller prendre une douche.

J'ai passé la soirée d'hier avec Nora, je ne m'attendais pas à me lier d'amitié si vite avec elle. Nous avons joué du piano jusqu'à n'en plus pouvoir. Depuis combien de temps n'avais-je pas chatouillé les touches bicolores ? Je ne sais pas, mais ça m'a fait un bien fou. Un peu plus heureuse, je me glisse sous la douche.

< nostalgie >

— Alors, ce récital ? me demande mon père.

Je file en courant dans ma chambre. Je ne peux pas lui montrer mes larmes. Je ne peux pas lui montrer mon échec.

Je connaissais le morceau par cœur, seulement, envahie par le trac, je n'ai pas réussi à sortir une seule note.

< /nostalgie >

Je n'arrive pas à me détacher de ces sensations, de l'odeur, des réminiscences. Le rêve me colle à la peau et j'ai beau frotter de toutes mes forces, il ne veut pas partir. *J'étais* au Downside, avec lui, je pourrais le jurer. Ce n'est pas une question de rêve, de perception, de Soulmates. Je sais que j'y étais. Je l'ai vécu.

Ou alors je deviens folle... Je ne sais pas ce que je préfère entre les deux.

La douche ne m'aide pas à y voir plus clair. Je laisse l'eau dénouer

mes muscles. J'inspecte le moindre recoin de mon corps, mais il n'y a que ce tatouage qui s'étend sur mon avant-bras. Rien d'autre à signaler. Jusqu'à ce que je porte ma main à la blessure sur le flanc d'Isaac.

Enfin, sur le mien.

C'est... sensible. Je ferme les yeux, appuie ma tête contre le mur et laisse les secondes s'égrener, comme si l'eau n'était pas une denrée rare. Une fois la culpabilité trop lourde à porter, j'arrête le jet et reste un long moment à apprécier les caresses de la vapeur, à réfléchir à tout ce que cela implique. Ils ont parlé de nouvelles fonctionnalités, est-ce que ça en fait partie ? De pouvoir espionner sa moitié jusque dans son intimité ? Fidélité *ad vitam aeternam*, vous pouvez prendre votre mari la main dans le sac. Et quoi, contrôler nos pensées ? Pouvoir les suivre ? Ne plus avoir de jardin secret ? Le nôtre est déjà tellement restreint... Il ne nous reste que ça, nos vagues idéaux et notre amour. Ils nous dépossèdent du dernier et cherchent à s'emparer des premiers.

Ils nous ordonnent de *surtout* tout leur dire. Tout ce qu'on vit et ressent, tout ce qu'on peut appréhender d'anormal. Et si c'est en lien ? Et s'ils s'attendent à ce que nous développions ce genre de connexion ?

Comme si nous étions... en WiFi ? En réseau ? Je n'en sais rien.

Sommes-nous encore humains ? Aimer sur les conseils d'un algorithme... Je crois que ce qui me fait le plus peur, ce serait que ça fonctionne vraiment.

<nostalgie>

— Ne me laisse jamais, chuchoté-je à Jaspe dans le creux de son cou.

L'aube vient à peine de se lever. Il doit bientôt partir pour prendre son poste à la tour de contrôle, celle qui l'accapare un tiers de l'année.

— Pourquoi me dis-tu ça, maintenant ?

Ses doigts caressent mon dos, alors qu'il respire mes cheveux.

— J'ai rêvé que tu me quittais.

Pour Jane, manqué-je d'ajouter. Mais je sais qu'il s'énerve quand je parle trop d'elle, il aimerait que j'oublie qu'elle existe. Alors je me tais, je garde la pensée pour moi et elle tournicote dans ma tête.

— Jamais mon cœur, tu m'entends ? Jamais.

Voilà la couleur du mensonge.

</nostalgie>

Huit heures, le réveil sonne alors que je m'extirpe d'un sommeil sans rêves, cette fois-ci. Je m'habille rapidement et descends au réfectoire où Ellis est déjà attablé. Il me lance un regard suspicieux

quand je le rejoins avec mon plateau garni de pâtisseries. Ça m'avait trop manqué.

— Tu te sens mieux ?

— Serait-ce de l'inquiétude que je sens poindre en toi ? m'amusé-je en plongeant un sachet de thé dans mon mug fumant.

— Tu rêves.

L'appétit me revient. J'ai enfin un but, un objectif à atteindre. Maintenant que j'ai une chance de retrouver ma place, l'avenir me semble si radieux... Jusqu'à ce que les notifications *push* me ramènent durement à la réalité : le nouvel arrêté viendra briser mon illusion de quiétude bien assez tôt.

J'ai parcouru rapidement les infos ce matin à ce sujet, et ce n'est pas glorieux. Obligation de passer les tests de personnalité, obligation de rencontrer une fois son âme sœur, obligation, obligation, obligation... Toujours plus loin pour faire repartir une humanité fatiguée d'elle-même. J'ai l'impression que c'est par dépit que le gouvernement s'embarque dans cette course effrénée. « Vite, vite, sauvons les meubles ! »

De toute façon, nous crevons tous comme des mouches. Nos cerveaux se heurtent à une maladie que nous n'avions pas anticipée : la dégénérescence. Comme si la Nature, consciente que nous prenons trop de place sur Terre, s'est dit « Allez, zou, on fait le ménage. On me vire toutes ces conneries, la version bêta était une réussite, mais l'alpha plante grave, on jette le brouillon et on recommence ».

Alors elle nous supprime, méthodiquement. La Nature est une sale garce. On meurt et on ne peut pas être remplacé. Condamnation à une extinction lente, mais inexorable, de celles qui ont marqué l'histoire de notre bonne vieille planète. Les dinosaures avant nous ont ressenti ça. La fin d'une dynastie.

L'homme s'accroche, fait tout ce qu'il peut pour devenir parasite d'un hôte qui se meurt. On invente Soulmates, Everlasting, des conneries dignes d'un bon roman de science-fiction, ceux qui ont été interdits. Ne pas penser, ne pas réfléchir, continuer tout droit, tomber amoureux, enceinte, tomber, boum. Ça fait mal.

— Tu ne parles pas ce matin ?

Ellis me regarde, curieux, et j'enfourne une cuillerée de céréales pour éviter à avoir à lui répondre. Non, je suis encore tout engourdie du rêve de la veille. De ce futur qu'on nous propose. Quand j'arrive dans ce genre d'impasse et que je me rends compte de mes velléités, je

n'ai envie de rien d'autre qu'une cigarette. Rouler le papier, y glisser le tabac, faire craquer l'allumette – bon sang, ça lui donne une de ces saveurs, l'allumette... —, goûter la fumée qui s'échappe du bout de bois, et enfin, porter le bâton de mort à mes lèvres, inhaler, exhaler, laisser les bulles pétillantes exploser à l'arrière de mon crâne.

Oui, il me faudrait une putain de cigarette.

— Je n'ai rien à dire.

Je crois que je suis de mauvaise humeur, et la douleur de mon flanc ne m'aide pas à y voir plus clair. Elle s'est atténuée, mais n'a pas complètement disparu et chaque seconde qui passe, je réalise un peu plus qu'il va falloir que j'en parle à quelqu'un.

Heureusement pour nous, le vent de l'été vient nous interrompre. Nora prend place à côté de moi avec des tartines et un thé. Mon petit moulin à paroles se fera une joie de combler la mort de notre conversation.

— Dis, As, je voulais te demander...

— Oui ?

— Est-ce qu'on pourrait s'ajouter ?

Je pouffe devant la banalité de la demande avant de lui envoyer une invitation iBrain. Elle rayonne de bonheur en la recevant et nos données sont désormais visibles l'une chez l'autre. Je suis un peu déçue de voir qu'elle n'a pas grand-chose de révélateur sur son profil, mais au moins nous avons une discussion privée, maintenant.

Elle ose un coup d'œil vers Ellis, qui ne peut s'empêcher de sourire en lui jetant un « même pas en rêve ». Elle hausse les épaules, mais n'a pas l'air vexée.

< iMessage : Nora >

— Je crois que tu lui plais.

< /iMessage >

La sonnerie me fait sursauter et je m'empresse de mettre en silencieux. Son regard pétille quand je prends connaissance du message et je case notre fenêtre de chat en haut à droite de ma vision pour ne pas être gênée.

— Vous parlez de moi, soupire Ellis. Vous avez dix ans.

— Accepte-moi et nous pourrions avoir une conversation à trois !

< iMessage : Nora >

— Et maintenant j'ai la confirmation. C'est réciproque ?

— Réponds.

— RÉPOND !

— ...

— Une femme sait garder ses secrets

— Tu es jalouse ?

</iMessage>

Elle préfère ne pas répondre, se contentant d'un sourire évocateur ; il ne l'intéresse pas.

— Savez-vous si Cara a pu changer d'âme sœur, alors ?

Je fais un effort pour relancer la conversation, Ellis serait susceptible de se vexer.

— Bien sûr que non. Elle a fait tout un foin, on l'a entendue hurler toute l'après-midi. Dorian a essayé de la rassurer, mais rien n'y a fait. C'est un ancien musicien, grands yeux bleus et cheveux longs, de quoi faire tourner les cœurs.

Et moi je suis maquée avec un fou du Downside. Peut-être que c'est pour ça, que l'ordinateur ne nous trouvait pas d'âme sœur au début : elles sont toutes foireuses. Il avait peut-être honte de nous indiquer avec qui nous méritions de passer la fin de notre vie.

Je suis un peu vache : Isaac est doctorant, tout de même. Et sa thèse est très intéressante. Il devait être brillant, avant... avant cet accès de folie qui a brisé sa vie. Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement entre nos deux destinées. On lui a pris l'amour d'un père, comme moi. Peut-être qu'on pourrait bien s'entendre...

N'y songe même pas...

Je m'attarde un instant sur le physique de Cara, qui est assise à trois tables de nous. De dos, je repère directement ses longues nattes caramel qui ondulent entre ses omoplates. Dorian est à côté d'elle.

Toujours connaître les gens qui t'entourent, assène ma mère à chaque fois que nous sommes invités à une réception. Je n'en ai jamais vraiment compris l'intérêt, mais nous agissons toujours un peu selon le conditionnement de nos parents.

— Tu connais les autres ? je demande discrètement à Nora.

— À la sixième table, le garçon c'est Nex...

Cheveux châtain, yeux verts, teint hâlé, la vingtaine. Plutôt mignon, un peu comme Dorian. La jeunesse, certainement. Il doit être athlète, les muscles fuselés de ses bras se dévoilent à la couture de son t-shirt. Il déjeune avec la jeune femme qui n'a pas cillé quand Hana est morte. Son corps est couvert de tatouages hétéroclites et colorés. Heureusement qu'il y a la douleur livrée avec, sinon le nouveau tatouage sur son corps aurait été difficilement repérable...

— ... et Leïa. Je crois qu'ils se connaissent d'avant.

— Ils sont en couple ?

— Du tout, elle n'est pas tournée vers les garçons.

Je souris à cette idée. C'est la première que je rencontre à l'Upside depuis l'époque du lycée et Siham : l'homosexualité est très mal vue par ici, et la plupart sont envoyés au Downside ou à Yggdrasil pour des raisons obscures et jamais très justifiées – ah, si, pardon « ils ne peuvent pas enfanter naturellement ». J'ai hâte de voir son tatouage symboliser le nom d'une femme ; qu'on voit que l'amour n'a pas d'âge, de couleur de peau, de genre, qu'il est beau quel qu'il soit, et que même un ordinateur est capable de le souligner.

Peut-être que tout n'est pas à jeter, finalement.

J'attends devant la salle pour mon rendez-vous avec la psy. C'était le tour de Leïa juste avant moi, et je n'ai pas pu m'empêcher de contempler les tatouages recouvrant son corps. Je ne suis pas une grande fan de ce genre d'artifices, mais j'admets qu'elle ressemble à une œuvre d'art. Elle a poussé le vice si loin qu'elle s'est fait tatouer des *holo-tattoo*. Les dessins, les couleurs et les arabesques se meuvent au fil de ses émotions tel un film parcourant sa peau. Je n'oserais jamais me faire une chose pareille, mais c'est sublime.

— As, vous pouvez entrer, m'indique Rey en me faisant signe.

Allez, entre dans la cage aux lions. Plus vite tu y es, plus vite tu en seras ressortie. Je retrouve ma position quasi fœtale dans le grand fauteuil de cuir blanc qui me tend les bras.

— Alors, vous avez fait ce que je vous avais demandé ? s'enquit-elle en reprenant son bloc-notes resté désespérément vierge lors de la précédente séance.

Je ne sais pas si c'est bon signe ou pas. Je ne connais rien de ses techniques, ni même comment les pys fonctionnent en règle générale. Mes constantes clignotent sur le moniteur transparent de l'autre côté du bureau.

Je ne réalise que maintenant que je ne peux pas lui parler du rêve. Sauf que sur le squelette en 3D qui me représente, une zone, près des côtes, est indiquée en rouge. Elle voit que je me suis blessée, que j'ai une sorte d'hématome et elle a certainement remarqué que ça m'était arrivé durant la nuit. Mince...

— Oui, j'ai fait quelques recherches sur Isaac. C'est impressionnant les similitudes que j'ai pu observer. Je suis toutefois étonnée qu'il ait trouvé sa place dans le Downside. C'est un esprit brillant, qui aurait tout intérêt à...

— S'il est là-bas, c'est que le Comité avait toutes les raisons de l'y envoyer, me coupe-t-elle patiemment. Cependant... ce serait une belle occasion pour lui de se réinsérer dans la société grâce à vous. Et inversement, d'ailleurs. Intéressant comme paradoxe, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cela vous inspire ?

C'est la première fois qu'elle parle autant. Et pour cause, d'habitude ce sont les patients qui sont censés blablater. Si elle n'a pas encore abordé le sujet des blessures, je peux être sûre qu'elle le garde comme munition pour un prochain coup. *OK, se blinder, faire face. Ce n'est*

qu'une psy.

— Ce serait formidable. Je ne sais pas encore si l'on s'entendrait, mais je serais ravie de le rencontrer, ne serait-ce que pour son côté scientifique.

Elle vérifie mes constantes. Vérifie-t-elle que je mens au passage ? Oh mon Dieu. Heureusement, je me cantonne à la vérité. Légèrement modifiée, mais la vérité quand même. Je serais, professionnellement parlant, plus qu'enchantée de le rencontrer.

— Vous n'avez pas essayé d'entrer en contact avec lui ?

— Non, pas encore. Je m'habitue à Soulmates pour le moment et je fais la connaissance de mes compagnons de... fortune.

— Je vois. Maintenant que vous avez commencé à le sonder, envisageriez-vous d'entrer en contact avec lui ?

— Pour... pourquoi pas ?

Toujours pas un mensonge. Je l'envisage, bien sûr. J'ai honte de le dire, mais je suis vraiment curieuse. Est-ce que ça fonctionne ? Est-ce qu'on tombe vraiment amoureux de cette... destinée ? Peut-être aussi par esprit de contradiction, j'ai bien envie de leur prouver que leur programme ne fonctionne pas, et que l'amour n'est pas qu'une question de statistiques et de claquements de doigts.

— Pour tout vous dire, la version 2.0 de Soulmates avait pour objectif d'entrer en synchronisation avec iBrain. C'est certainement ce qui a fait péter un plomb à Hana ; les nanorobots sont rentrés en conflit et ont labouré son cerveau au point de la faire dérailler.

En voyant mon étonnement, madame la psy se justifie.

— Je sais que vous vous sentez tous concernés par son décès, alors le Docteur Healey et moi-même tenons à être sincères avec vous à ce sujet.

Elle toussote, passe une mèche rousse derrière son oreille. Je ne peux m'empêcher de fixer le paysage derrière elle, du cinquième étage, pendant qu'elle me parle. Le vent joue dans les arbres et les piétons continuent à mener leur vie tranquillement. Les autres bâtiments sont recouverts d'écrans publicitaires qui ne cessent de défiler. Pourquoi le feraient-ils ? Bientôt, sur la devanture des buildings, on pourra admirer les nouvelles annonces pour la version 2.0 de Soulmates. Celle qui permettra à tout le monde de faire partie de ce joyeux et beau bordel qu'est le système... Génial !

— Nous n'avions pas poussé les scanners assez loin avec cette patiente et il se trouve qu'elle avait un œdème de stade quatre à

l'arrière de la rétine. Quand nous lui avons implanté Soulmates, les nanorobots se sont dépêchés pour aller la guérir. iBrain les considérant déjà comme un corps étranger s'est attelé à les détruire, détruisant au passage des cellules saines de son cerveau, de ses pensées, et la forçant à commettre cet acte irréparable...

Même si elle avait voulu me mentir, l'explication de la psy tient la route, car c'est exactement ce qu'il s'est produit quand on m'a implanté Soulmates, dans une moindre mesure évidemment. Alors peut-être que je la crois.

— Donc comme je le disais, Soulmates 2.0 utilise des nanorobots beaucoup plus puissants que son prédécesseur. Si puissants qu'ils ont besoin d'être en adéquation avec iBrain pour ne pas que les deux logiciels entrent en conflit. En tant que bêta-testeur, j'aimerais avoir votre avis sur un possible... lien mental avec votre âme sœur ?

Ah, nous y voilà. Je n'étais donc peut-être pas totalement à l'ouest.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien qu'en penseriez-vous si, une fois votre âme soeur rencontrée et dans l'optique qu'elle ait aussi Soulmates 2.0, vous échangeiez certains de vos nanorobots pour... disons, améliorer votre communication ? En nous plaçant sur le nerf optique de votre partenaire ou en entrant en synchronisation avec iBrain, nous pourrions tout à fait envisager dans un futur proche...

— Non.

Étonnée par ma brusquerie, elle relève la tête des notes qu'elle était distraitement en train de prendre sur son ordinateur translucide.

Je n'aime pas du tout quand un docteur commence à chercher ses mots, à remplacer des jargons scientifiques par tout un fatras de termes sans queue ni tête. Elle souhaite arrondir les angles. De ce que je perçois de son discours, je m'inquiète. D'une part, car elle considère que tout le monde aurait Soulmates (et ça ne m'étonnerait pas que le Comité rende aussi ça obligatoire), d'autre part parce que l'idée qu'elle évoque occulterait totalement l'idée de vie privée. Elle est déjà bien trop rare dans notre société pour qu'on la bafoue une fois de plus.

— Non, ça ne me plairait pas, répété-je, sous son regard inquisiteur.

Car j'en ai déjà eu un avant-goût très désagréable.

Mais c'est pour tout autre chose que je suis devenue brusquement sérieuse. Si ce qu'elle dit est vrai... Si la technologie qu'elle évoque comme potentiellement réalisable existe et que Soulmates 2.0 est déjà capable d'interagir avec elle...

Qui a pris certains de mes nanorobots pour les échanger avec Isaac ?

<nostalgie>

— Jaspe, réveille-toi.

Je me jette sur le lit dans lequel mon petit ami dort encore. Nous avons fêté ses vingt ans hier et il se remet difficilement des shots de vodka. Je l'ai battu à plate couture et son ego a pris un sérieux coup – plus encore que son foie !

Mais je ne suis plus d'humeur à rire. Nous avons reçu le courrier. Le fameux courrier.

— Jaspe !

Je l'attrape par l'épaule et il râle en ouvrant un œil.

— Qu'est-ce que tu as à gueuler comme ça ? J'ai mal au crâne et je ne te remercie pas.

— On l'a reçue.

— Reçu quoi ?

— La lettre.

— Quelle lettre ?! Bon Dieu, tu ne peux pas faire une phrase claire, pour une fois ?

— La lettre de l'armée.

Il se relève lentement, prend l'enveloppe que j'ai déjà déchirée.

On savait que ça arriverait un jour. Un jeune homme sur quatre est recruté pour aller faire la guerre. Heureusement la guerre du sud est terminée depuis une dizaine d'années maintenant. Il ne reste plus que celle de l'ouest, qui dure pour des brouilles.

Est-ce qu'il va mourir pour des brouilles ? Pour des taxes impayées, pour des commandes jamais livrées ?

Oui, pour de foutues commandes de bobines de film, Jaspe va devenir un soldat. Pas de ceux qui tiennent une arme et qui vont au front, non. Il appuiera sur les boutons, commandera les robots qui s'en chargeront à sa place. Mais s'il y va, je sais qu'il mourra de cette lâcheté. Il ne saura pas faire face.

Vingt ans, l'heure de mourir, droit comme un i, droit comme un homme. Peut-être pas lui, physiquement, mais tous les autres qui seront sous ses tirs.

</nostalgie>

Heureusement pour lui, pour moi, mais pas pour nous, Jaspe n'est pas parti à la guerre. Malformation de la voûte plantaire, les chaussures qui ne vont pas, on ne peut pas vous prendre, désolé. Pas assez bien pour la mort, je l'ai gardé auprès de moi quelques mois de plus.

Deux ans plus tard, c'était la violence du mensonge qui mettait un coup de couteau à notre couple. « Mon jardin secret », en effet.

Par chance, ce n'est pas un sujet que Rey m'a demandé d'évoquer. Elle a vaguement fait allusion à mes côtes contusionnées, mais après une banale excuse qui ne m'aurait même pas convaincue moi-même, elle m'a renvoyée « me reposer ». Moi je continuais de mouliner sur cette histoire idiote de nanorobots. Est-ce que ma théorie pouvait se révéler juste ?

Après cette consultation de l'enfer et tous les souvenirs que ça a remué, je me suis traînée jusqu'à ma chambre pour m'écrouler sur mon lit.

— Difficile les rendez-vous avec Rey, hein ? me demande Ellis en sortant de la salle de bain.

Il a enfilé des vêtements de sport.

— Pour toi aussi ?

— Bien sûr. Elle fouine, cherche. Ce n'est pas pour rien que la première version de Soulmates ne nous trouvait pas d'âme sœur ; nous sommes tous ici un peu... cassés, quelque part. Mais ça va aller. Tu vas t'en sortir, tu es plus intelligente qu'elle.

Je fronce les sourcils en l'entendant m'encourager. Alors que j'ouvre la bouche pour le questionner, il fait demi-tour et part se défouler dans les salles de sport.

< nostalgie >

— Jaspe, s'il te plaît...

Je chuchote, mais hurle dans mon for intérieur, alors que je ne parviens à retenir le flot de larmes qui ruisselle le long de mes joues.

Où est-il, le caractère, quand on a besoin de lui ? Où est-il, le sixième sens, quand on a besoin d'aide ?

— Tu m'as menti, As. Menti. Sur toute la ligne et depuis le début. Est-ce que je t'ai déjà donné l'occasion de douter de moi ? Est-ce que je t'ai déjà donné des raisons de croire que je ne saurais pas t'aider avec ça ? Est-ce que je ne t'ai jamais... trahie ?

Je n'ai rien à répondre. Rien à répondre, car j'ai merdé, comme d'habitude. Et encore une fois je ne vais pas pouvoir rattraper le coup. Peut-être que je suis destinée à ça, moi. À foirer sur la dernière ligne droite, là où tout le monde se contente de sprinter ou à la rigueur de maintenir le rythme, moi j'arrête. La ligne d'arrivée est là, devant moi, et je plante tout royalement.

— Réponds quand je te parle.

Il n'est même pas fâché contre moi. Je le sais, il n'est pas fâché...

Son regard voilé de larmes cherche le mien, moi je le fuis, comme je l'ai toujours fait jusque-là. Ne pas regarder les choses en face. Plutôt les enfouir sous une tonne de pensées, de sentiments, de fausses

excuses, de mauvaise foi et d'amertume. Oui, terreau fertile aux conneries, aux méchantes humeurs massacrant.

— Réponds bordel !

Il frappe dans la lampe, elle se brise, comme il est en train de tout briser en moi. Ou est-ce que c'est moi qui ai commencé ? En lui cachant la vérité ? En ne lui disant pas tout simplement les choses ?

— Jaspe, écoute... je...

— Quoi, As, quoi ? J'écoute. J'attends. Je ne fais que ça. Ça fait des mois que j'attends que tu craches le morceau, que tu me le dises. Maintenant je sais. Alors dis-le à voix haute. Sois franche une fois dans ta vie, au moins ça. Prouve-moi un instant que tu n'as pas le cœur sec comme le désert. Prouve-moi que tu n'es pas faite de glace et que je n'ai pas aimé un mensonge pendant toutes ces années ?

Sa colère est plus douce que son indifférence.

Sois en colère. Rugis. Grogne, hurle, frappe-moi, même, ça me donnera une bonne raison de pleurer plus ardemment encore.

Je cherche les mots. Seulement je ne les trouve pas. Je n'ai plus rien à dire.

— C'est bien ce que je pensais.

< /nostalgie >

Je me perds un long moment à contempler l'Upside de ma baie vitrée et sors de ma torpeur quand on frappe à la porte de la chambre. J'autorise l'entrée et Nora se glisse près de moi, comme une ombre. Je suis étonnée de la trouver là, mais contente aussi. J'aime bien discuter avec elle. Sa voix, apaisante, et son jeune âge me rappellent que peut-être, tout n'est pas perdu. J'ai l'impression d'en avoir le double alors que nous n'avons même pas deux ans d'écart. Quelque part, elle me rappelle celle que j'étais aux côtés de Sarah. C'est agréable.

— Je peux te parler... ?

— Bien sûr, quand tu veux.

Je me relève, m'attache les cheveux tout en lui indiquant de venir s'asseoir dans un des larges fauteuils de la pièce. Ils appellent à se vautrer dedans avec un bon livre. Je reste scotchée à la vitre, et nous observons un long moment le soleil s'effondrer entre les buildings étincelants.

— Tu savais que nos tatouages sont censés représenter la relation que nous aurons avec notre âme-sœur ? Une sorte de prophétie..., commence-t-elle.

— Oui, j'ai cru le lire quelque part. Je trouve ça un peu... ridicule. D'ailleurs j'ai espéré que leur version 2 soit livrée sans le tatouage à la clé, mais apparemment non.

— Ça doit être psychologique. Si tu es en couple et que tu vois sur le corps de l'autre le prénom d'une tierce personne tous les jours... ce doit être difficile.

Elle ne croit pas si bien dire. *Jane, Jane, Jane*. Ce nom qui m'a torturé des années durant. À chaque retard, au moindre texto qui ne m'était pas adressé, aux petits sourires satisfaits qui se glissaient sur ses lèvres quand il discutait avec quelqu'un...

Nora ne sait pas qu'elle vient de frapper justement au bon endroit. À cette jalousie malade qui s'est emparée de moi en comprenant qu'il avait son âme-sœur, lui, et que moi non. Je me suis souvent demandé s'il restait par pitié. Et tous ces sentiments horribles, ce cocktail dégoûtant qui empoisonnait un peu plus notre relation...

On ne peut jamais être sûr de la personne avec qui l'on vit. Il faut accepter de laisser tomber les barrières, tenter de lui octroyer sa confiance en priant qu'il ne s'en serve pas contre nous. C'est ce que j'ai désespérément essayé de faire avec Jaspe.

En vain.

— J'ai un problème.

Sa voix fluette me sort de mes pensées. Elle ne sait pas, Nora, et je n'ai pas envie d'en parler.

— Tu peux tout me dire, réponds-je avant de me tourner vers elle, de détailler ses yeux embués de larmes. Tu n'es pas blessée ? Si tu as quoi que...

— Non, non, c'est bon, je vais bien. Mais... mon tatouage...

Je ne suis pas certaine de comprendre. Une inspection rapide et je suis formelle : elle n'a rien sur les mains ni sur son visage... Heureusement pour elle, son tatouage sera donc bien caché. C'est déjà plus que ce que beaucoup obtiennent.

— Il est apparu et...

— Tu connais la personne ?

— Oui...

Elle hésite, se mord la lèvre, indécise. Elle ne sait pas si elle peut se confier à moi. Je m'approche d'elle, m'agenouille pour lui prendre les mains. Elle a l'air encore plus petite que d'habitude, le regard lointain. *Est-ce qu'Ellis a raison et qu'on est vraiment tous cassés dans cet hôpital ?*

— Tu peux tout me dire. Je vais essayer de t'aider au mieux.

— Je peux te le montrer ? Il est sur ma cuisse.

— Oui, viens, allons dans la salle de bain.

Manquerait plus qu'Ellis débarque pour finir de la terroriser. Je ne

comprends pas ce qu'il peut y avoir avec son tatouage. Ce n'est qu'un prénom.

Je referme la porte de la salle de bain derrière nous et me retourne pour lui laisser le temps de retirer son pantalon.

— Tiens, tu peux regarder, m'invite-t-elle.

Il s'étale sur tout le pourtour du haut de sa cuisse, telle une jarrettière de dentelles noire marquant la pâleur de sa peau. Et au-dessus des petits nœuds, le nom s'étend, glorieux, ravi de la terrifier. Le tatouage est magnifique.

Et ce n'est qu'à cet instant que je m'intéresse réellement au nom qui est inscrit... Je porte la main à ma bouche et je cligne des yeux bêtement, comme pour m'assurer que mon imagination ne me joue pas de tour.

O'Shean Wilde.

— Wilde ? Nora...

Je lève les yeux et croise son regard humide.

Sa lèvre inférieure tremble, mais aucun son ne sort de sa bouche, alors je reprends :

— Vous portez le même nom, ne me dis pas qu'il est de ta famille...

— C'est mon frère, lâche-t-elle enfin.

Son frère ?!

Ce n'est pas possible. Le monde ne peut pas être monstrueux à ce point. Et ils n'ont rien vu, là-haut ? Ils n'ont rien dit ?

— Je..., balbutie-t-elle, je ne comprends pas...

Elle ne pleure pas, seul un trémolo dans la voix trahit sa souffrance. Rien que le regard perdu, vide, l'incompréhension la plus totale. Le choc.

Je ne sais pas quoi dire pour soigner la blessure, pour lui remonter le moral. Tout ce que je pourrais dire serait fade et... mensonger. Car je doute qu'on puisse y changer quoi que ce soit. Je lui ouvre les bras, ne sachant pas si elle apprécie le contact physique, mais elle s'y réfugie. Son souffle court ricoche sur ma clavicule alors qu'elle me serre de toutes ses forces. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu les mots.

Et c'est toujours aussi douloureux.

— Ça va aller. Je te jure que ça va aller, fais-moi confiance.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas montrer ça aux Docs, ils vont me... me jeter.

— Pourquoi te jetteraient-ils ? Heureusement que tu n'es pas obligée d'être avec ton âme-sœur, tu imagines l'horreur.

— La loi finira par passer un jour, tu le sais bien...

Alors qu'on se détache, elle m'a déjà envoyé une tonne d'articles. Recherche par mot-clé, loi, descriptif, résumé.

L'angoissante vérité, les attentes si enthousiastes du gouvernement pour une deuxième version, pour Soulmates 2.0 qui façonnerait enfin tous les couples de cette foutue ville. Ils n'annoncent pas sa sortie définitive, pas même une date, simplement qu'ils envisagent une commercialisation. Ils vont vraiment vendre ce truc qui a tué Hana. Ils vont le commercialiser, car les « premiers tests humains sont concluants ». Non ! Ils ne sont pas concluants du tout ! Ils ont tué une fille ! J'ai le cerveau en vrac ! Et Nora... oh, Nora. Elle aussi, la conclusion a fait le tour de son esprit.

Et le pire, c'est cette loi, qu'ils vont modifier.

Devoir se mettre en couple avec son âme sœur, pour pérenniser l'espèce et assurer sa survie. Ou pour nous contrôler, peut-être, comme l'insinuait délicatement Sarah quand elle avait encore son libre arbitre ?

— Qu'est-ce que je vais faire ? se désespère-t-elle.

— D'abord, il faut que tu en parles avec les médecins. Ils seront plus compétents que moi pour...

Pour quoi, d'ailleurs ? Changer le tatouage ? Demander aux nanorobots de retourner fissa dans la caboche de la gamine pour modifier ce qu'ils se sont déjà acharnés à trouver ? Et si c'était vrai ? Et si elle était destinée à... non, mon Dieu, non, c'est trop horrible. Ils ne peuvent pas la forcer à faire ça.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ?

Je ne sais pas, Nora, je ne sais pas...

— Ils vont trouver une solution.

— Et s'ils n'en trouvent pas ?

Ils ne vont pas en trouver.

— Déjà, réglons les problèmes les uns après les autres. Allons voir Rey avant qu'on ne se fasse des plans sur la comète. Si ça se trouve, ce n'est qu'une erreur. Peut-être que l'algorithme a fouillé dans tes souvenirs plutôt que...

— Tu m'accompagnerais ?

— Allons-y.

Je la laisse se rhabiller, mais elle ne pleure toujours pas. Je la trouve impressionnante. Si j'étais tombée sur ce genre de destinée... Je serais partie en courant. Probablement a-t-elle encore espoir qu'on change quelque chose et que tout reviendra à la normale.

<nostalgie>

— J'aimerais pouvoir effacer certains souvenirs, parfois.

Mes doigts parcourent les lèvres charnues de Jaspe. Comme je peux les aimer ! Pas seulement pour les embrasser, aussi pour les effleurer, savourer leur douceur.

— Pourquoi ? me demande-t-il, le regard perdu dans les nuages.

— Je ne sais pas. Ce serait plus simple, tu ne crois pas ?

— Les souvenirs font ce que nous sommes. Si nous les effacions... nous n'aurions plus d'identité.

— Oui, c'est ce que je dis... Ce serait plus simple.

</nostalgie>

Comme des fantômes nous arpentons les couloirs silencieux du complexe. Le soleil décline lentement à l'horizon et l'immaculé des murs oscille entre l'orange du feu et l'ocre de la terre. Nous nous taisons, mais nous ressentons tout le poids du résultat de cet algorithme, tatoué sur sa cuisse... Devra-t-elle le supporter une vie entière ?

Ensuite quoi, le cacher à la personne avec qui elle partagera sa vie ? Jasje a essayé cette technique, ça n'a pas fonctionné. Je cherche des mots pour l'apaiser et la calmer, car même si elle ne pleure pas sa douleur, je suis sûre qu'elle est en train de hurler à l'intérieur. Je peux entendre son cœur se fendre malgré le silence assourdissant qui nous entoure. Et quand nous arrivons devant la porte de Rey, je me sens conne de n'avoir rien dit. De ne pas savoir comment me comporter avec elle, avec les autres, avec tous ceux qui ont un jour eu besoin d'aide.

Je ne suis pas une fille que l'on aime, encore moins une fille qui réconforte. Alors qu'est-ce que je suis ?

— Tu veux que je rentre, ou... ?

— Non.

— Tu veux que j'attende ici ?

Elle a l'air perdue et je réalise qu'elle n'a plus envie de répondre aux questions. Ou plutôt qu'elle n'a pas de réponses.

— OK, vas-y, je t'attends ici.

Elle frappe à la porte, puis entre. Plus rien. Le vide. J'ai le sang qui pulse dans mes tempes, mais je suis incapable de définir s'il s'agit de ma faute ou de celle d'Isaac. Il n'y a pas de doute possible. Surtout maintenant que j'ai vu ce dont est capable le programme sur Nora. Ils s'en fichent. Ils s'en moquent. Ils expérimentent. Hana s'est envolée alors même qu'elle avait des rêves, des espoirs, des envies. Et s'il m'arrivait la même chose ? Et si, parce qu'ils décidaient que nous étions des expériences ratées, nous finissions nous aussi au rebut ?

Alors que Nora s'est engouffrée dans le bureau de Rey, je réalise qu'il se pourrait que je ne la revoie pas.

Dans le doute, je décide de l'attendre. Je ne m'en remettrais jamais si je devais retourner dans mon dortoir pour ne plus jamais revoir Nora. Au moins ici, il n'y a qu'une issue et je suis assurée de la revoir une fois avant... avant quoi, d'ailleurs ? Nous n'avons que des suppositions idiotes... Enfin, ce n'est pas comme si quelque chose de plus excitant m'attend ailleurs. Regarder les infos, encore une fois ? Me lancer dans la lecture d'un nouveau bouquin, ce que je n'ai pas fait depuis... des siècles, au moins. Je m'apprête à ouvrir la thèse de ma chère âme sœur quand un appel coupe court à ma réflexion.

< phonecall >

Maman tente de vous joindre.

Décrocher ?

</phonecall>

Je suis tellement stressée que j'hésite à prendre l'appel. Elle sentirait tout de suite que quelque chose ne va pas... mais l'inverse serait aussi vrai. Je prends une profonde inspiration, m'efforce de me blinder pour ce coup de fil qui s'annonce compliqué et finis par décrocher.

— Ma chérie...

— Qu'est-ce qui se passe, m'man ?

Je me mords les lèvres. C'est toujours un enfer de l'avoir au bout du fil.

— Je voulais savoir comment tu allais... Est-ce que...

Le silence s'épanouit entre nous, rend nos bouches poisseuses, s'infiltre dans nos poumons. Aucune de nous ne parle, parce que ce sujet est sensible. Elle veut savoir. Savoir si finalement, je suis bien comme toutes les autres. Elle a tellement prié pour que je change d'avis et que je me mette à la recherche de cette fameuse âme sœur. J'ai eu le temps de lui envoyer un petit message plus tôt dans la journée, clair et succinct, une capture d'écran du message d'Everlasting.

— C'est bon, m'man.

— Tu l'as ?

— Oui.

Le mot n'est pas prononcé, nous savons toutes les deux de quoi nous parlons. Nous l'avons tellement évoqué, ce nom, qu'il flotte entre nous depuis des années. Je ne la vois pas, mais je sais que les larmes perlent au coin de ses yeux. Et je me demande si je ne suis pas aussi en train de la tuer.

— C'est bien, je suis vraiment rassurée... Tu le connais ? As-tu essayé de trouver de qui il s'agissait ? Tu as vu, avec la nouvelle loi...

J'attends. Je ne sais pas quoi répondre. La vérité ? Pour qu'elle m'explose encore à la figure ? Je devrais pourtant être vaccinée du mensonge. Mais toujours pas. Je mens comme je respire et ça ne changera jamais.

— Oui. Enfin, non, je ne le connais pas. Pour le moment je suis fatiguée, le nouveau prototype a besoin d'ajustements. Je vais voir ce que je peux faire pour la suite.

— Oui, oui, bien sûr, repose-toi, prends tout le temps qu'il te faut. Tu es rentrée chez toi ? Car tu sais que tu peux venir à la maison si...

Elle ne finit pas sa phrase. Il n'y a rien d'autre à dire de toute façon,

je n'ai rien à retrouver dans mon chez-moi. Rien non plus à trouver chez elle, dans cette grande villa qu'elle a partagée avec mon père. Des années que je n'y ai pas mis les pieds. Son souvenir transpire de toutes les pièces et ce serait un calvaire d'y retourner.

— Je dois rester à l'hôpital pour qu'ils surveillent mon état. Je te tiens au courant des avancées, OK ?

— Je suis fière de toi, As.

Ça fait longtemps qu'elle ne me l'avait pas dit. Elle est fière de moi. Pour quelque chose que je n'ai pas fait et que je ne continuerai même pas. Maman Wheel est plutôt soulagée que sa fille trouve sa moitié, un jour. Je crois que ça la rassure aussi de savoir que quand elle ne sera plus de ce monde, quelqu'un sera là pour veiller sur moi... potentiellement.

— Merci, m'man. Je dois raccrocher, je te tiens au courant.

— Ton père aussi est fier de toi. Il ne va pas tarder à rentrer, je vais lui annoncer la bonne nouvelle.

Je tape mon front contre le mur, m'y appuie de tout mon poids pour ne pas me laisser submerger par mes émotions. J'ai trop de choses ici qui requièrent mon attention pour avoir de la peine. Je n'en ai que trop ressenti depuis des années. Je lui ai assez répété que papa ne rentrerait pas, mais ça n'imprime pas. Les mots des médecins dansent devant mes paupières closes, s'étalent en une myriade d'étoiles scintillantes. *Dégâts neurologiques... Soigner des maladies incurables... À terme...*

Soulmates me fait peur. Ce qu'ils sont en train de faire de nos esprits est terrifiant. Et pourtant... Et pourtant, si ça pouvait sauver ma mère, je n'hésiterais pas une seule seconde. Recoudre les lambeaux de son esprit pour tout reconnecter. Qu'elle se souvienne que papa est mort et qu'il ne reviendra pas. Qu'elle reprenne pied dans le monde réel.

Incapable de soutenir l'écho de nos désarrois, je mets fin à la communication.

<nostalgie>

— Tu vas être forte, As, pour moi, pour ta mère, pour tout ce qui vous reste à accomplir. Tu le feras pour moi ?

Il est allongé dans le lit d'hôpital. Il nage dedans, plutôt, petite chose décharnée au bord du précipice. Il a perdu tous les kilos en trop qui le faisaient passer pour un gaillard. Ses traits émaciés transpirent la peur. J'aurais aimé ne pas avoir à le voir dans cet état.

— Je ne peux pas. Tu es encore là que tu me manques déjà.

J'ai quinze ans et je ne sais pas ce que je vais faire sans mon père.

— S'il te plait, ne me laisse pas.

Je n'ai pas le droit de faire ça. Je n'ai pas le droit de lui émietter le cœur un peu plus encore. Je le vois dans son regard. Abattu par le tic-tac de son horloge interne qui s'affaiblit, je lui plante un dernier couteau dans le dos avec mes angoisses de gosse.

— Ça va aller, fais-moi confiance. Tu surmonteras ça. Avec ta mère.

Ses doigts ternis par les médicaments effleurent mes joues et toutes mes barrières s'effondrent.

< /nostalgie >

Je suis faible. Incapable de dépasser la mort d'un parent. Depuis qu'il est parti, tout a implosé. Peut-être que je n'ai pas reçu d'âme sœur à cause de ça, parce que je ne peux plus aimer. J'aurais envie d'être plus courageuse, d'arrêter de me lamenter, d'aller de l'avant. De vivre pour lui, au travers de ses souvenirs et de ses conseils.

On naît inégaux face à la perte. Je suis « atypique » et il faut que je comprenne ce que ça signifie.

La porte du bureau s'ouvre et Nora en sort, encore plus déphasée qu'avant. Les dernières flammes du soleil lèchent l'horizon alors que la nuit tombe sur l'Upside.

Rey me lance un regard perplexe et nous souhaite une bonne nuit, tandis que j'attrape la main de Nora pour la rassurer.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, s'exclame la psy derrière nous, n'hésite pas à revenir, mon bureau est toujours ouvert.

— Merci.

Nous avançons quelques mètres et je lui demande enfin :

— Alors ?

— Ils vont voir ce qu'ils peuvent faire. Peut-être m'obtenir une dérogation, ils ne savent pas... Je suis le premier cas qu'ils croisent.

Atypiques.

Je veux en savoir plus. J'en ai besoin. Alors même si je la raccompagne dans sa chambre et que je vais passer du temps avec elle, je me fais la promesse de tirer ça au clair.

Ellis n'est pas d'une grande compagnie, mais au moins il nous change les idées. Attablés avec Nora pour le repas du soir, nous écoutons distraitemment les discussions des autres patients. Nous avons passé un long moment à jouer du piano dans la salle de musique, jusqu'à ce que nous en ayons les doigts douloureux. Nous nous divertissons des histoires de Leïa, qui n'a aucune gêne à raconter ses déboires quant à son tatouage finalement arrivé. J'en viens même à remettre en question la viabilité de Soulmates 2.0. Une morte et quatre tatouages défaillants pour le moment. Il n'y a que Cara qui a son âme sœur sans effet secondaire, même si elle ne lui plait pas.

— Je ne comprends pas..., bégaye la jeune femme tatouée.

On est cinq à table. Les inséparables, Nex et Leïa, et notre petit groupe. Le jeune homme est plutôt taciturne – c'est elle qui vole la vedette avec ses grands éclats de rire et ses tatouages mouvants.

Ellis ne s'arrête pas de manger pour autant, même quand elle nous présente l'objet de son angoisse. Le nom s'étale sur le côté de son majeur gauche. C'est un nom d'homme. Comment est-ce possible ?

— Est-ce que vous avez déjà vu des âmes sœurs malheureuses ensemble ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— Oui, m'informe Ellis.

Celui-là si on l'écoute, il a tout vu et tout vécu.

— C'est rare, continue-t-il, mais j'en ai vu. Après si je peux me permettre, je ne crois pas que l'algorithme soit censé nous trouver l'amour le plus passionnel de notre vie. J'imagine que l'on peut même tomber sur un de nos amis... ? Sans oublier leur manière de nous rabâcher que nous serons heureux à ses côtés... Bonjour l'effet placebo.

— Peut-être aussi que c'est plus facile de faire semblant, lâche Nora en haussant les épaules. En tout cas, je ne crois pas en la destinée, ni qu'on soit lié à une âme. D'ailleurs je ne crois même pas aux âmes.

L'âme.

Un mystère scientifique qui défrayait la chronique quand Everlasting n'était encore qu'une start-up sous-estimée. Certains parlaient d'un fluide découvert dans certaines zones du cerveau, d'autres se penchaient vers les théories du chakra, du karma, de tous ces flux censés nous traverser de part en part. Il y avait des communiqués, des thèses, des masters, des articles plus

abracadabrants les uns que les autres, jusqu'à arriver à une ultime conclusion : *on n'en savait foutrement rien*.

— Elle est homosexuelle pourtant, soulève Nora comme si nous ne parlions pas de quelqu'un qui est à notre table. Comment expliquer qu'elle sera plus heureuse avec une personne du sexe opposé ?

— Je ne serai pas heureuse avec un homme, grogne la concernée.

— Peut-être que nous ne sommes pas cantonnés à l'amour d'un corps, mais d'une façon d'être ? propose Ellis. Peut-être qu'elle est destinée à ne désirer que les femmes et aimer un unique homme ? Je ne suis pas sûr que l'algorithme soit à suivre au pied de la lettre. Il se contente d'analyser la personne avec qui il est plus probable d'avoir un couple stable.

— Everlasting n'a jamais eu pour ambition de nous voir heureux, souligné-je, mais former un « couple stable » pour engendrer une descendance. Rien de plus.

J'essaie de peser mes mots en réalisant leur symbolique pour Nora. Chacune de mes paroles peut être interprétée différemment et je ne veux pas qu'elle le prenne mal. Au bout d'un moment, l'agitation autour de Leïa se calme et elle se contente de regarder son tatouage en espérant qu'il s'efface. Elle ne veut pas de cet homme qu'on lui a attribué.

Je scrute Ellis, alors que je ne suis pas du tout d'accord avec sa façon de voir les choses. La sexualité de la jeune femme a été totalement niée dans le processus, comme pour Nora.

Il a beau être taciturne, ce qui pourrait le rendre passe-partout, il a des idées bien arrêtées sur Soulmates et sur l'amour. Je m'attarde sur les mini-cicatrices qu'il arbore, traits blafards sur son teint plus hâlé. Elles s'étalent sur sa mâchoire, surtout près de sa bouche, et continuent là où le duvet de sa barbe s'arrête. Ses phalanges en sont couvertes aussi. Je réalise que je ne suis pas discrète quand nos regards se croisent. Je tourne la tête, un peu honteuse.

— Eh, As, tu as vu ça ? m'interpelle Nora, ce qui me sauve de ce moment gênant.

Le son est coupé, mais le bandeau suffit pour comprendre de quoi il retourne. *Attentat à la bombe*. La caméra zoome sur le quartier général d'Everlasting, un immense immeuble qui s'élance vers les cieux. L'un des plus hauts de la ville, plus au sud. Celui où se terrent leurs dirigeants quand une de leurs expérimentations tourne mal. Sous nos yeux effarés, les images sont retransmises sans fard. Aucune honte.

Sang, mort, défection. Le building explose à sa base et il s'affaisse alors que toutes les vitres éclatent. Les incendies lèchent les baies vitrées pendant que les premiers étages s'effondrent sur eux-mêmes.

— Montez le son ! exige l'un des cuisiniers, atterré.

On est tous accrochés aux mots qui dégringolent comme les corps se jettent par les fenêtres. Les employés n'ont pas d'autre choix. Alors que tout s'écroule autour d'eux, ils sautent, volent, laissent le temps à la mort de les étreindre lors du saut de l'ange.

Le journaliste retrouve sa voix pour cracher d'une voix atone un texte préfabriqué :

— C'est la cinquième attaque cette année perpétrée à l'encontre des établissements gouvernementaux. C'est la première qui sera aussi meurtrière. Premier bilan approximatif : mille morts et au moins autant de blessés. L'attaque n'a pas encore été revendiquée par la Rébellion, mais nous avons toutes les raisons de penser qu'elle est en lien avec le prochain avènement de Soulmates 2.0, annoncé lors...

Je n'entends plus ses propos qui glissent sur moi sans m'atteindre. La rébellion est en marche. Ils ont toujours été dangereux. Ils ont toujours essayé de nous faire peur, de tuer nos concitoyens. Mais là ils sont passés à l'étape au-dessus. Toutes ces personnes laissées pour compte, celles qui n'avaient pas de place pour le système se sont alliées, et cherchent maintenant à nous détruire.

Ça aurait pu être nous. Ça aurait pu être ici. Même configuration, même type de bâtiment.

Une alarme se met en route et les murs se tachent de rouge, alors que les lumières anti-incendie se déclenchent.

— Vous êtes tous priés de retourner dans vos chambres. Le corps médical sera réduit, annonce une voix numérique. La sécurité a été augmentée au rang 10.

Des policiers entrent dans le restaurant et nous ordonnent de retourner nous terrer. Je ne comprends pas ce qui se passe. Nora est éloignée de force, et on s'empare de mon bras pour me pousser vers la sortie. Nous regagnons au pas de course notre dortoir, poussés par la sécurité habillée de bleu. J'aimerais poser des questions, seulement leurs visages sont totalement fermés. Quel est l'intérêt de nous séquestrer dans nos chambres ? S'il y a vraiment un danger à éviter au niveau du bâtiment, il faudrait nous faire sortir...

Je franchis le seuil de notre dortoir en compagnie d'Ellis et le garde nous ordonne de rester sages. Il pose ses doigts sur la crosse de l'arme

qu'il porte à la hanche et ferme la porte.

<nostalgie>

— Il faudrait qu'on se fasse un laser-game, tu en penses quoi ?

Jaspe et ses bonnes idées. Ça ne me dérange pas, ça fait une séance de sport comme une autre. En plus marrante.

— Oui, mais seulement si t'es dans mon équipe.

— Je suis *toujours* dans ton équipe.

</nostalgie>

Je reste coite un long un moment à contempler la porte close. Ellis est en train de faire son sac ; moi je n'ai aucun effet personnel ici. Tout ce que j'ai est en train de moisir dans mon propre appartement, en partie parce que je m'en fiche, mais surtout parce que je ne veux plus rien voir de tout ça. De ce qui appartenait à *l'avant*. Maintenant que le million de crédit fleurit sur mon compte en banque, je compte bien changer toute ma garde-robe.

Je ne veux plus jamais avoir à mettre les vêtements *qu'il* m'a retirés.

— Prépare tes affaires, exige-t-il en voyant que je n'esquisse pas le moindre geste.

— Je n'en ai pas.

Il marque un temps d'arrêt en me dévisageant, mais ne s'attarde pas plus.

— Pourquoi ? le questionné-je.

— Parce que si nous devons partir en vitesse...

— Si le bâtiment s'effondre, premièrement je me fous de mes vêtements, et deuxièmement nous n'aurions quasiment aucune chance d'y survivre. J'espère que t'es au courant !

— Les rebelles n'utilisent jamais deux fois de suite le même mode opératoire. S'ils viennent ici, ce sera armés, et la réaction d'Everlasting semble signifier qu'ils ont abouti aux mêmes conclusions que moi.

Et comment sait-il ça à propos des rebelles ? Comment sait-il tout ça, sur l'algorithme, sur Everlasting, sur leur manière de fonctionner ? Travaille-t-il pour eux ? Cherche-t-il à les détruire ?

— Tu crois qu'ils vont venir ici ? soufflé-je.

— Non, mais on n'est jamais trop prudents.

Je tourne en rond. Je n'ai pas de valise à faire et je ne veux pas penser à ces malheureux qui ont sauté dans le vide. Et les nouvelles régulations... tout ça parce que trois débiles du Downside ont voulu jouer aux plus malins. Ils vont faire passer de nouvelles lois, sous couvert de protection des civils. Je m'assieds sur mon lit, les rideaux

bien ouverts sur un Ellis qui ferme la fermeture éclair de son sac.

Il n'y a jamais eu d'attaque de cette ampleur. Des violences, des meurtres, souvent des fusillades, puis quelques bombes, des attentats déjoués, mais jamais... autant...

Je ne veux plus y penser.

C'est égoïste de ma part, mais je coupe toutes les communications réseau d'iBrain et ouvre l'un des nombreux bouquins que j'ai empruntés avec Nora dans l'après-midi.

Ils sont morts. Je suis enfermée dans cette pièce. Que puis-je faire de plus ?

< livre : Typie et atypie, du mythe à la réalité >

« Neurotypique » est un néologisme utilisé et inventé par la communauté autistique pour qualifier les personnes ne faisant pas partie du spectre autistique. Ce terme est désormais utilisé pour parler des personnes qui n'ont aucun trouble neurologique défini. [...]

À l'inverse, la neuro-divergence inclut toutes les personnes ayant des troubles comportementaux comme psychologiques, à savoir les variations d'humeur, l'anxiété, les troubles dissociatifs de la personnalité ou alimentaires.

La variabilité neurologique présente chez l'espèce humaine découle de ce que l'on appelle la neuro-diversité. Elle traite des mouvements sociaux provoqués par cette variabilité qui luttent pour faire reconnaître et accepter cette différence.

Indispensable pour une société, *penser différemment* permet l'évolution artistique, technique et scientifique.

< /livre >

Alors voilà. Nous sommes « neuro-divergents ». Rien de plus, rien de moins, juste un nom qu'on nous colle sur le front, car notre cerveau est fait différemment. Et alors, qu'est-ce que je suis moi, autiste ? Anxieuse ? Je ne sais pas lequel de ces noms me convient. Je n'y ai jamais réfléchi. Je suis et ça me va très bien.

Après une longue hésitation et alors que mon livre est déjà refermé depuis longtemps (imbuvable d'en lire plus de quinze lignes à la suite), je me lève pour rejoindre Ellis perdu dans sa réalité virtuelle.

— Tu as besoin de quelque chose ? me demande-t-il.

Pas si concentré, finalement.

— J'avais envie de parler. J'aurais aimé que Nora soit avec nous. D'ailleurs... Nous sommes ensemble parce que nous avons le même trouble cognitif, j'ai juste ?

— Correct. Et ?

— Alors je me demandais si tu savais de quoi il s'agissait.

Je remarque à la rapidité de ses battements de cils qu'il prend le temps de fermer ses applications. Je m'adosse contre le mur alors qu'il s'assied sur le bord du lit pour me faire face. Je le trouve beaucoup plus calme maintenant que le jour de notre rencontre, même si dans son apparence, sa démarche, sa respiration, rien n'a changé. Je parie sur le passé douloureux au vu de la manière qu'il a de se comporter et de refuser systématiquement le contact. Comme s'il ne voulait se lier d'amitié avec personne.

— Oui. J'ai passé des tests, il y a... une vingtaine d'années. Mes parents soupçonnaient quelque chose, alors je suis allé voir un psy. C'est à ce moment-là que j'ai été diagnostiqué.

— Diagnostiqué quoi ?

— Si nous avons le même, ce qui n'est pas une certitude car de nombreux troubles sont recoupés ensemble sans pour autant se substituer, je préfère ne pas être celui qui te l'apprendra. Ce n'est pas grave, ça ne changera pas ta vie d'avoir un nom sur la manière dont ton cerveau fonctionne, mais ce n'est pas à moi de te dire ces choses-là.

Il m'agace avec ses discours nébuleux et quelque part aussi, il me renvoie à mes propres angoisses. Parce que je sais que nous avons des problèmes dans la famille. Mon père est parti à cause de ça, et ma mère ne va pas tarder à le rejoindre. Donc peut-être que moi aussi, j'ai un problème.

Stresser ne sert à rien : je l'ai déjà depuis des années, alors quelques heures de plus ou de moins... Mais l'idée de partager un même problème, un même trouble avec quelqu'un...

— Et donc toutes les personnes qui sont avec nous ont un trouble, elles aussi ?

— Certaines zones qui fonctionnent différemment de la norme, oui.

— Tu aurais des exemples ?

Je n'avais aucune idée dans quoi je mettais les pieds.

— Nex est aromantique. Là où l'activité neurologique est habituellement soutenue lorsque l'on voit l'être cher à notre cœur, il n'y a rien pour lui. Ce n'est pas grave. Ce n'est pas un problème. Simplement le logiciel ne sait pas comment traiter ce genre de cas. C'est pour ça qu'il y a Soulmates 2.0.

J'écoute attentivement, étonnée qu'il en sache autant sur quelqu'un qu'il ne côtoie pas et qui ne semble pas l'intéresser.

— Tu venais me voir seulement pour ça ?

Toujours aimable.

— Je ne sais pas, ça me rend nerveuse d'être enfermée dans cette chambre...

— Nous ne sommes pas enfermés.

Je hausse un sourcil, puis décroise les bras et quitte le support du mur pour tenter d'ouvrir la porte. La poignée baissée, elle tourne sur ses gonds silencieusement. Je passe la tête par l'embrasure et il n'y a personne dans le couloir. Même si je ne le vois pas, j'entends le sourire d'Ellis lorsqu'il me chuchote :

— Tu vois, quand je te parlais d'effet placebo ?

14.

Je retourne sur mon lit, perturbée par cette révélation, sous le regard amusé d'Ellis. Et s'il avait raison ? Et si, tout ce que nous faisons était bel et bien une réponse au conditionnement que l'on nous impose depuis des années ?

Puis, une pensée, plus insidieuse encore, commence à faire son chemin. Si tout ce qu'il dit est vrai... et alors ? Qu'est-ce que ça peut bien changer pour nous ? Que nos comportements soient conditionnés ou non, est-il vraiment possible de nous déconstruire après tant d'années ? Peut-on seulement briser une société dans ce qu'elle a de plus profond ?

Décontenancée, je décide de m'occuper intelligemment. Je lis à propos d'un tas de maladies que je pourrais présenter. Enfin, « maladie »... Un mot que je n'aime pas. Je ne suis pas malade et ne l'ai jamais été ! Mais tous ces troubles... je ne suis pas certaine de me retrouver en eux. Troubles dissociatifs de l'identité, troubles alimentaires – anorexie, boulimie, dysmorphisme et autres joyeusetés en tout genre – bipolarité et cyclothymie, TDAH, TOCs, anxiété, agressivité, dépression, phobies... Que de beaux mots qui dansent devant mes yeux fatigués.

< alerte >

Vous devriez penser à dormir.

< /alerte >

Super, merci, je n'y pensais pas. Depuis l'implant de Soulmates 2.0, mon corps est soumis à rude épreuve. Mes nuits durent des heures, s'étendent alors que le jour s'est déjà levé. Mes membres sont lourds, ankylosés. Quand j'ouvre un œil, j'ai l'impression de ne jamais m'accrocher à la réalité, comme si je glissais entre deux mondes désagrégés.

Un peu comme quand on nous inocule un vaccin, le moindre de mes muscles s'électrifie au contact des nanorobots et j'ai l'impression d'avoir couru un marathon. J'aurais aimé moins dormir. Profiter de ce temps pour en apprendre plus sur ces fameux « problèmes » que je semble présenter.

Je pourrais demander au Doc plutôt que de m'acharner à trouver des informations sur Internet. De toute façon, je connais les grandes lignes de tous les troubles évoqués. Aucun d'entre eux ne semble agréable à porter, ni même s'approcher de mes symptômes. Alors je

me glisse entre les draps et j'attends qu'un sommeil de plomb vienne me cueillir.

< rêve >

Côtes en feu, flammes qui lèchent tout l'intérieur de son corps. Trop grand, trop petit, je me sens à l'étroit sans pour autant être inconfortable. Comme si j'avais des vêtements... trop larges ?

Isaac se recroqueville sur sa douleur, essayant de ne pas hurler sa rage. Je la sens qui bouillonne en lui, en moi, un océan de lave que je n'arrive pas à contenir. Allongé sur un canapé miteux, il attend, au bord de la folie causée par la brume de son délire. Il attend que les rayons du soleil trouent les nuages noirs et viennent colorer les murs de son appartement en friche. Son attente, insatiable, le ronge autant que sa douleur et je sens la sueur ruisseler sur son front, vestige de la nuit qu'il vient de passer.

Je ne suis pas certaine qu'il va s'en sortir : il grelotte, emmitouflé dans des couettes trop lourdes qui l'écrasent, le corps englué dans une sorte de léthargie meurtrière. Je perçois sa trouille, il ne fermerait les yeux pour rien au monde, de peur de ne jamais les rouvrir.

Toutes ses pensées tourbillonnent, comme une tempête dont je serais prisonnière : son QG, son passé et sa vie de misère dans les bas-fonds de la ville. Son incompréhension grandissante sur ce plan qui ne s'est pas déroulé comme prévu et sur sa situation dont personne ne cherche à le tirer.

Je le vois envoyer un nouveau message, il cligne des yeux rapidement et si je me concentre assez, je peux même distinguer, au travers de son regard, le nom de sa correspondante : Dolly. Drôle de nom pour une compagne. Il lui demande des soins, de venir au plus vite. Et la terreur d'Isaac, qui se répand en moi comme un mauvais venin... puis j'entends ses doutes. Et s'il mourait ici... ?

Il y a d'autres sentiments aussi, qui m'étreignent aussi sérieusement que si je les vivais. Une rancune, tenace, de ne pas avoir plus de poids dans la balance, une colère, sourde, qui s'embrase au point de le rendre vivant, dirigée par cette injustice qu'il peine à refouler.

En lui bouillonne une volonté de fer que je peine à maîtriser : détruire, manipuler, brûler. Le maelström de ses pensées me donne envie de vomir, me ballote d'une pensée à une autre, comme autant de phrases apprises par cœur et à réciter pour s'en convaincre. *Il ne vit que pour une chose, nous délivrer de nos diktats, de tous ces codes menaçant notre intégrité. Aimez qui vous voulez. Vivez comme vous voulez. Soyez ce que vous voulez être. Écoutez votre cœur, et rien d'autre.*

La fièvre s'empare de lui, j'ai presque envie de vomir tellement ça tangué. Je me sens rejetée, projetée en dehors de sa tête, comme si j'étais tirée en arrière par des mains invisibles. J'essaie de suivre ce qu'il pense, de me jeter à corps perdu dans ses réflexions pour

découvrir où il est, ce qu'il veut, ce qu'il est *réellement*... De toutes ces images, il y en a certaines auxquelles j'arrive à m'accrocher, qui arriveraient presque à me séduire...

Ne pas être obligé de convenir à des cases, ces si belles cases qu'on a mis un temps fou à créer... Dans lesquelles on voudrait rentrer, quitte à se casser les os, quitte à se casser tout court. Je ne suis pas le seul à ne pas convenir à ces cases... dites-moi que je ne suis pas seul...

Je bats des cils, ou ce sont les siens ? Je suis tirée une dernière fois vers l'arrière, m'arrache à ses connexions plus douloureusement que la première fois et laisse ses phrases s'imprégner en moi comme on infuserait un sachet de thé.

Tu n'es pas seul, Isaac... non, tu n'es pas seul.

</rêve>

C'est iBrain qui me tire du sommeil en me signalant que j'ai beaucoup trop dormi. Sa sonnerie stridente m'empêche de me rendormir et je me tourne dans le lit. Dix heures de suite et pourtant j'ai encore l'impression d'être en morceaux. De quoi être prête pour affronter Ellis, le psy, Nora, mon tatouage et...

Et Isaac. Dont le goût métallique reste encore planté dans mon palais. Je poursuis ses pensées, je m'introduis dans ses songes. J'ai des images vagues alors que ses douleurs se répercutent sur mon propre corps.

Je vais encore avoir ce genre de rêve. Celui dont je ne peux parler à personne.

Sauf que ce n'est pas le pire. Je pourrais accepter de partager mes nuits avec quelqu'un à l'autre bout de la ville. Je pourrais même accepter d'être le cobaye de ces nouvelles connexions si c'est ce qu'ils désirent...

Non, le pire... c'est que maintenant je sais *qui* a fait ça. C'est Isaac, terré dans le Downside, persuadé de faire exploser des bombes pour la bonne cause. C'est le type qui va partager mes pensées pour le restant de ma vie. Et s'il s'introduisait lui aussi dans mes songes ? S'il arrivait à semer les graines de la discorde ?

Il a posé des explosifs dans la tour Oxygène. Il fait partie de la Rébellion.

Qui aurait eu intérêt à me mettre en relation avec ce type ? Le Docteur Healey ? Qui aurait eu le bras assez long pour créer cet échange « télépathique » ? Quelqu'un d'encore plus haut ? Et pour quelle raison ?

Et surtout... pourquoi ne pas m'avoir prévenue ? Parce que pour un

million de crédits, je l'aurais fait sans problème.

< nostalgie >

— Ce serait bien si on invitait Cassie à manger, tu ne penses pas ?
proposé-je à Jaspe alors que nous faisons du tri dans nos vêtements.

C'est le printemps, le temps du grand ménage, nous aérons tout et dépoussiérons ce qui nous reste encore. Jaspe est énervé : une nouvelle promotion lui file sous le nez, du fait qu'il n'est pas en couple avec son âme sœur. J'ai conscience que ça lui pèse, alors j'occupe tout notre week-end pour qu'il évite de trop y penser.

Aussi égoïste que cela puisse paraître... je ne veux pas qu'il me quitte pour ça.

Les lois sont en train de se durcir. Morsure acérée du système carcéral que nous avons façonné, tombeau à ciel ouvert que je creuse moi-même chaque jour un peu plus, nous allons être déchirés. Forcés d'être séparés.

Nous sommes heureux ensemble...

Non ?

— As, j'adore Cass', mais tu sais tout comme moi que ce n'est pas possible pour le moment.

— En ce moment, elle n'a plus personne sur qui compter... On peut au moins faire ça pour elle.

Je fais mes petits yeux de chat, espère qu'il va céder à l'un de mes innombrables caprices. Et puis, alors que je désespère de le faire plier, il lève les yeux au ciel, soupire et finit par accepter.

Je lui saute dessus et enroule mes bras derrière sa nuque.

— Je crois que j'ai envie de vendre ma culotte, tu en penses quoi ?
lui murmuré-je, d'humeur coquine.

— Attends, je vais voir si elle en vaut encore la peine, s'amuse-t-il en déboutonnant mon jean.

Aujourd'hui, je me demande si ça a influencé notre futur, si ne pas avoir invité Cassie ce jour-là aurait changé les choses. Mon cœur exige que je ne croie pas au destin. Pour lui, tout n'est que succession d'événements hasardeux sans queue ni tête. Ma tête me hurle qu'à chaque pas de travers, nous tombions inexorablement dans le piège qu'on nous tendait.

< /nostalgie >

— Alors, comment vous sentez-vous aujourd'hui ? me demande Rey, une fois installée dans son bureau.

Ses grands yeux bleus se plantent dans les miens, avides d'en apprendre davantage. Dans le moindre de ses regards, je sens sa curiosité. Assise sur son trône de verre comme pour chacune de nos séances, la psychologue a troqué son sempiternel carnet pour un enregistreur qui prend des notes pour elle. Je vois mes mots être tapés

automatiquement sur les feuilles transparentes. Je dois surveiller chacun de mes propos.

Ensuite, elle passe sa lumière dans mes yeux, puis m'ausculte. Parfois elle pose ses mains sur mon ventre, sur ma nuque, s'attarde sur l'arrière de mes mollets... Je ne suis pas certaine de ce qu'elle fait, mais je me contente de suivre les ordres.

Je plisse les yeux dans le grand bureau, éblouie par le soleil. J'ai tout fait en mode automate ce matin, je n'ai toujours pas l'impression d'être réveillée. Encore perturbée par les sensations si réelles dégagées par cet Isaac.

Se pourrait-il que ce soit Rey qui ait implanté ce nouveau programme en moi ?

— Je me sens... bizarre, réponds-je. J'ai eu des douleurs et des crampes au niveau de l'estomac, surtout le matin quand je n'ai pas encore pris les médicaments.

— Ah ? C'est curieux, je vais faire un check-up plus approfondi. Allez vous asseoir là-bas.

Je prends place sur le fameux lit d'hôpital, lui demande si je peux avoir une description de ce qu'elle regarde et même si ça lui paraît étonnant, elle obtempère.

— Les nanorobots ont peut-être endommagé certains de vos neurones lors du maillage. On regroupe les dommages nerveux en deux catégories : centraux ou périphériques. Les dommages centraux sont dans le cerveau ou la moelle épinière, explique-t-elle en branchant des électrodes sur mes avant-bras. Les périphériques concernent les nerfs sensoriels ou moteurs dans le reste du corps. Selon la zone touchée, vous pouvez effectivement perdre le contrôle d'un ou plusieurs muscles, la sensation de certains nerfs, et ainsi de suite.

Elle tapote sur sa tablette pour constater les dégâts.

— Ce qui me semble le plus probable, c'est que les nanorobots aient touché l'une de ces zones et que cette sensation en soit la conséquence. La surface du corps est divisée en lamelles innervées, si un nerf en particulier est touché – dans votre estomac par exemple – tu auras ce genre de symptômes. Mais c'est en théorie. En pratique, les nerfs se chevauchent pas mal et peuvent se compléter.

J'écoute attentivement, impressionnée par cette machine qui nous sert de corps. La nature est vraiment bien foutue. Nous devrions le créer que nous ne serions pas capables d'une telle perfection.

— Ensuite il y a évidemment la sécrétion de nombreuses hormones... Comme celle du sommeil, de la réplétion, voire de l'amour. Le centre neurologique est vraiment important pour le corps et c'est la raison pour laquelle nous tâchons d'en prendre grand soin avec Soulmates.

Surtout pour Hana. Ah oui, ils en avaient pris grand soin.

— Vous trouvez quelque chose ? m'inquiété-je, alors qu'elle plisse le front.

Je ne veux pas finir avec un crayon dans l'œil, s'il vous plaît.

— Vous avez des activités très étranges dans certaines zones de votre cerveau. Plus étranges que d'habitude, j'entends. Je ne sais pas trop à quoi c'est dû... Par exemple vos lobes frontal et préfrontal sont vraiment... surchargés. C'est là qu'est gérée l'aire de la réflexion, de l'analyse ou de la résolution de problèmes.

Elle fronce les sourcils. Je ne sais pas ce qui m'effraie le plus... Qu'elle ne soit pas à l'origine de cette activité anormale, ou que je sache de quoi elle est symptomatique. Mon Dieu, alors Everlasting n'a absolument aucun contrôle sur les créations qu'ils nous ont implanté dans le crâne ? J'avais encore un mince espoir que le cas d'Hana soit une véritable erreur, qu'ils se soient plantés quelque part, parce que ce sont des humains et qu'ils ne sont pas parfaits. Mais le cas de Nora... celui de Leïa et maintenant le mien... Même Ellis n'a pas eu un tatouage conforme à ce qu'ils attendaient !

— Comment vous appelez-vous ?

— Euh, As Wheel, vous avez oublié ?

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans.

— Quel est le nom de votre âme sœur ?

— Isaac.

Elle hocha la tête et je fronce les sourcils. Pourquoi ces questions ?

— Rencontrez-vous des phénomènes inexplicables depuis votre arrivée ici ?

Mentir ? Dire la vérité ? Lui avouer que je suis connectée avec l'un des égoïstes qui ont fait sauter la Tour Oxygène ? Et si j'avais pu l'arrêter ? Et si j'avais pu empêcher le massacre de milliers de gens rien qu'avec ces zones « trop actives » de mon cerveau ? Et si j'en suis incapable, comment en convaincre les autres ?

— Non.

— En êtes-vous sûre ?

Je prends une inspiration.

— Mis à part ces douleurs quotidiennes, non.

— Vous savez que vous pouvez tout me dire, n'est-ce pas As ?
Jamais ça ne pourrait vous porter préjudice.

Elle cherche à savoir si je mens. Avec ses questions débiles, elle a comparé mes constantes au repos, quand je ne mens pas. Et maintenant ma pression sanguine doit s'affoler, ne parlons même pas des battements de mon cœur ou même mes centres neurologiques.

Je me mords la lèvre et essaie de trouver quelque chose à dire. Vite. N'importe quoi.

— Je trouve Ellis, mon compagnon de chambre, très curieux. Et ça m'inquiète.

Voilà. Je ne mens pas.

Elle croise mon regard après avoir tapoté sur sa tablette. Est-ce une lueur de compassion que je perçois ?

J'ai presque envie de rire tellement c'est facile. Elle vient de me prouver une fois de plus que les gens n'entendent que ce qu'ils veulent.

— Nous allons arranger ça, ne vous inquiétez pas.

Merde. Je n'aime pas du tout son ton. Autant je croyais avoir eu l'idée du siècle en rebondissant sur le cas d'Ellis... Autant maintenant...

Je ne sais pas ce qu'elle veut ou va arranger, mais j'ai peur d'avoir fait une connerie.

15.

— Ellis..., soufflé-je en passant le pas de la porte.

Allongé sur le lit, les yeux perdus dans le vague, il doit être en train de se perdre sur le réseau d'iBrain. Il a les cheveux en bataille, un sous-pull noir qui souligne la naissance de ses muscles. Je le détaille un moment avant de faire une nouvelle tentative.

— Ellis... ?

— Quoi ?

— Je crois que j'ai fait une connerie.

<nostalgie>

— Jaspe ?

— Hmm ?

— Jaspe...

— Quoi ?!

— Jaspe...

— T'as fait une connerie ?

Je n'ose rien dire, je me mords juste la lèvre comme une idiote. Il sait que quand je commence comme ça, de toute façon, c'est cuit. Et je sais aussi que ma manière de l'appeler ainsi le fait fondre. Utiliser la mignonnerie pour parvenir à mes fins. Voilà une compétence clé.

— As, tu as fait une connerie ?

Il vient me voir dans la cuisine, contemple les dégâts. Son regard passe de mon erreur à mon visage, de mon visage à mon erreur, n'ayant même plus les mots.

J'ai cassé le vase de sa mère.

— Putain, As.

— Pardon !

Je lui sers le sourire désolé, un peu contrit, mal à l'aise.

Il lève les yeux au ciel, mais ne peut s'empêcher de rire face à mon attitude désemparée. De toute façon, vu ma maladresse habituelle, il a l'habitude maintenant.

</nostalgie>

— Ça me concerne ?

— Directement.

Il soupire, éteint sa communication et se frotte les yeux, à moitié désespéré. Il s'assied sur le côté du lit et attend que je parle. Les mots restent coincés dans ma gorge tandis que je détaille les nombreuses cicatrices qui parsèment son visage. J'ai envie de les compter. Ce n'est pas le moment et je déglutis difficilement. Comment lui présenter les choses de manière à ce qu'il ne s'énerve pas ?

Oups, je crois que c'est déjà trop tard. Alors de manière à ce que ça

n'envenime pas trop la situation :

— La psy m'a fait passer une sorte de détecteur de mensonges.

— Et en quoi ça me concerne ? s'impatiente-t-il.

Comment tourner la chose sans lui dévoiler pourquoi je n'ai pas voulu dire la vérité à Rey ? Seulement il est trop perspicace pour me laisser filer comme ça. Être honnête, alors ? Pas question. Je ne sais même pas ce qu'il fait ni qui il est. Je n'ai pas confiance.

— Le fait est que je ne sais pas comment j'en suis arrivée à dire ça, mais j'ai braqué les projecteurs sur toi. J'ai dit que tu me rendais suspicieuse. Tu vas certainement devoir en passer un toi aussi.

J'ai déblatéré ça à une vitesse folle en espérant que les mots aient moins d'impact comme ça, mais je ne suis pas certaine que ce soit une bonne technique. Ellis reste un instant sans réponse. Aurais-je réussi à lui couper la chique ?

— D'abord... pourquoi est-ce que tu lui as dit ça ? Comment en êtes-vous arrivées à parler de moi ?

Je hausse les épaules.

Je ne veux pas répondre à cette question.

— As...

Il prononce si rarement mon prénom que ça me fait bizarre, ça sonne de manière étrange dans sa bouche. C'est presque... doux ? Sa voix rauque souffle mon nom et j'attends, essayant de calmer les battements erratiques de mon cœur. OK, ne pas paniquer. Tout est sous contrôle, sauf que j'ai un malade mental qui fait exploser des buildings à l'autre bout de mon esprit.

— Ce n'est pas important. Je sais juste qu'on est arrivées à cette conclusion-là et que Rey a dit «on va arranger ça, ne t'inquiète pas ».

— Pas important ? Ils m'avaient déjà dans le collimateur...

— Pourquoi ?

Il soupire, se prend la tête entre les mains et ne répond pas. Suspendue à ses lèvres, abattue contre la porte à l'autre bout de la pièce, je me noie dans l'angoisse d'entraîner les autres dans mon sillage. Je ne voulais pas le mettre dans l'embarras.

— Si tu ne veux pas me dire pourquoi vous en êtes arrivées là, répond-il enfin, je ne vois pas pourquoi je me confierais à toi.

Un secret contre un autre ?

— Il y a des choses... anormales, qui se déroulent à cause du tatouage et je n'avais pas envie d'en parler avec la psy. Alors j'ai dû improviser pour être crédible.

— Quelle était la question ?

— C'est vraiment important ? le supplié-je presque. On devrait plutôt se concentrer sur ce que tu vas lui raconter...

— Et pour savoir ce que je dois lui raconter, je dois comprendre comment vous en êtes arrivées à parler de moi.

— Elle m'a demandé si quelque chose d'étrange s'était produit, j'ai dit que non. J'ai menti.

— Alors je suis « étrange » ?

Je crois que ça l'amuse, car il sort de sa léthargie et me décoche un sourire goguenard.

— J'ai juste dit que... enfin qu'on ne parlait pas beaucoup et que j'avais quelques doutes à ton propos.

— OK.

Il se lève, s'approche de moi. Je ne peux pas reculer puisque je suis dos à la porte, j'en aurais pourtant bien envie. Qu'est-ce qu'il fait ?

< alerte >

Ellis Moe voudrait vous transmettre un fichier.

< /alerte >

J'accepte.

Quand l'accréditation se déroule sous mes yeux hébétés, je me colle un peu plus à la porte et réalise l'ampleur du séisme que je viens de causer.

— T'es flic ?!

— Ouais.

— Tu enquêtes sur Everlasting ?

Il acquiesce.

— Merde...

— Ouais.

Il détaille mon visage, son regard s'attarde sur ma clavicule et je frémis alors que le mien effleure ses lèvres. Ses petites coupures m'intriguent. Viennent-elles d'une de ses précédentes missions ? Est-ce qu'il ne se met pas en danger en me révélant sa situation ? Sans doute l'est-il déjà, par ma faute.

Je ne sais pas ce qui m'intrigue le plus. Que des flics soient sur la piste de la compagnie en apparence parfaitement légale, ou qu'il ne paraisse pas fâché contre moi. Non, le plus étonnant est le fait qu'il me dévoile son identité. Pourquoi me fait-il confiance ? Est-ce qu'il compte se servir de moi ?

— Je te fais peur ? susurre-t-il.

— Non.

— Je suis sûr que Rey n'a même pas eu besoin de détecteur pour savoir ce que tu cachais. Et donc... Qu'est-ce qui se passe d'étrange avec Soulmates ?

— Mes rêves sont bizarres.

— Pourquoi ne veux-tu pas en parler avec elle ?

— Parce que mes rêves sont personnels. Et que même si j'ai leur programme dans la peau, ils m'appartiennent encore.

J'ai besoin de garder ce jardin secret pour moi. Isaac est *mon* meurtrier et c'est à moi de m'accommoder à ce problème. Ils l'ont dit eux-mêmes : ils ne peuvent de toute façon pas défaire ce qui a été fait. Je crois que je suis coincée avec un fou furieux pour le reste de mes jours, mais je préfère faire profil bas. Personne n'a besoin de savoir. Encore moins Everlasting, la cible privilégiée des rebelles... ou un flic, qui doit faire respecter la loi.

Ellis réduit la distance qui nous sépare et pose sa main sur mon épaule. D'une pression, il m'intime de me pousser. Je frissonne à son contact, comme la dernière fois que sa main a caressé mon dos, pour s'assurer que j'allais bien. Je glisse le long du mur, lui laissant la voie libre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? murmuré-je.

Il m'adresse un clin d'œil.

<nostalgie>

— Et du piano, tu ne voudrais pas jouer du piano ? me demande ma mère.

— Si tu veux.

J'en ai tellement marre de me battre contre elle. Violon ? Non. Guitare ? Non plus. Flûte traversière ? Je ne suis pas un canard ! Elle veut que j'apprenne à jouer d'un instrument de musique. J'ai exigé de faire de la harpe.

On voit où ça m'a menée.

Alors j'ai appris le piano.

</nostalgie>

J'attends quelques minutes avant de sortir de la chambre, le temps de me calmer. Ellis est flic, voilà donc pourquoi il en sait autant. Mais alors pourquoi ne s'est-il pas formalisé de la mort d'Hana ? Je ne sais pas si on peut croire Everlasting quand ils nous disent qu'il s'agissait de son erreur. Est-ce la faute de Nora si elle se retrouve avec le nom de son frère tatoué sur la cuisse ? Est-ce la faute d'Ellis si un nom n'a toujours pas marqué sa peau ? Ou alors, pire encore... serait-ce

volontaire ? D'autres personnes jouent-elles double jeu ici ?

Après un temps qui me paraît infiniment long, je finis par sortir de la pièce et me rends au rez-de-chaussée à la recherche des autres patients. J'ai besoin d'en savoir plus sur eux, de comprendre ce qui nous lie, tous. Mais à chaque fois que je les regarde, je me demande quels sont leur maladie ou leur problème.

Je n'ai pas osé demander à Rey, car je crois que je ne veux pas savoir. Je suis bien mieux sans avoir la vérité étalée sous les yeux. Avec des mots, c'est tout de suite plus compliqué, ils vous poursuivent dans vos rêves, et les miens sont déjà trop peuplés.

Les gardes sont plus nombreux, me regardent avec suspicion, en caressant leur arme distraitement. Il y a quelque chose dans l'air... une pression, un stress... Le bruit de mes ballerines dans le silence du couloir semble fracassant (moins que les tambourinements de mon cœur). Alors je garde les yeux vers l'horizon, je ne m'attarde pas trop, glisse entre les rayons du soleil éternel pour trouver Nora en bonne compagnie.

Je tire une chaise pour les rejoindre, assis au milieu de la bibliothèque minimaliste. Si tout est dématérialisé, certains trouvent ça plus pratique d'ouvrir les livres pour les étaler sur des bureaux afin d'avoir une vision d'ensemble.

Nora est avec Leïa, qui garde les yeux rivés sur son tatouage, et Cara, qui boude depuis qu'on lui a notifié le refus d'Everlasting pour changer son âme sœur. Au moins elle peut se réjouir qu'il ne soit pas visible par tous, caché sur sa hanche.

Hochements de tête polis pour me saluer pendant que Cara continue son baratin. Si ma mère m'a toujours ordonné de ne pas juger sur la première impression, je ne peux me défaire de celle-ci : la jeune femme ressemble à une bimbo, avec ses ongles manucurés et ses longs cils recourbés.

— ... alors du coup j'ai demandé mon départ. Je ne veux pas rester ici plus longtemps. De toute façon je n'ai aucun problème, moi, donc je ne vois pas l'intérêt de rester enfermée entre quatre murs.

Fais attention, les crayons sont plus proches que tu ne le penses... Quoi que, pauvre Hana... Je ne la connaissais pas, mais à chaque fois que je repense à elle, j'ai le ventre qui se tord.

— Donc tu vas partir ? s'informe Leïa, dont la peau mate est naturelle contrairement aux UV desquels s'abreuve Cara.

— Oui. Leur programme ne marche pas et je me retrouve

maintenant coincée avec un idiot sur les bras. J'ai assez d'argent pour faire le voyage jusqu'à Eden, je ne vais pas me gêner.

— Eden, carrément ?

Si les filles boivent ses paroles, moi je ne me réjouirais pas trop. Eden a bien explosé ses quotas depuis quelques années, ça m'étonnerait qu'elle s'y trouve une place. L'Upside est sa petite sœur, des villes érigées en plein milieu des champs de bataille, les derniers bastions de l'humanité tout entière. 0,99 est le taux de naissance à Eden : un mythe – un mirage peut-être – que nous nous efforçons d'atteindre avec les moyens du bord.

J'ai toujours rêvé de déambuler dans ses rues bordées de palmiers – véritable bulle d'oxygène au cœur d'un désert bactériologique – il n'y a pas que mon côté aventurier qui se réveille quand je pense à la capitale. Non, la scientifique veut comprendre comment, après des années de lutte acharnée, ils ont réussi à suffisamment dépolluer le sol pour pouvoir y vivre. L'Ouest aussi se demande bien comment ils ont réussi ce tour de magie, si bien que cela fait des années qu'ils envoient des émissaires dans l'espoir d'entrevoir une solution pour leurs propres terres.

— Oui, là-bas les règles sont déjà instaurées quant aux âmes sœurs, et si la vôtre n'est pas à Eden... vous êtes libre comme l'air et ils se contentent d'un « approuvé ». Ici par contre, ça risque de devenir compliqué par la suite...

Je hausse un sourcil. Propagande ou réalité ? Les rumeurs vont bon train et les communications entre les différentes agglomérations sont constamment mises à mal par les ennemis. Conflit mondialisé à des puissances perdant pied dans une réalité où les enfants ne naissent plus, nous ne tuons plus les petits soldats d'en face, mais leurs robots. Pourquoi pas, après tout ? Nous sommes la plupart du temps laissés dans l'ignorance quant à la situation au front, et ce n'est pas plus mal. Je crois même que c'est pour moins nous faire paniquer. Un troupeau de moutons est toujours plus dangereux qu'un chien égaré.

Si l'on en croit les nouvelles, tout le monde est en paix sauf les Ouestriens, peuple hétéroclite dont le président change tous les quatre matins. Putsch, arrestations, guerre civile, ce territoire aux plus hauts taux de pollution a accès à toutes les technologies de pointe et c'est la raison pour laquelle nous ne pouvons nous permettre de trop moufter. L'Est, quant à lui...

Ils ont coupé les communications depuis trois ans.

— Ce n'est pas un peu... dangereux ? s'enquiert Nora, qui ne perd jamais de vue les risques.

— Je te l'ai déjà dit, s'impatiente son interlocutrice, j'ai de l'argent.

Et comme si ça suffit à tout expliquer, la conversation s'arrête là. Cara remet en place une de ses mèches blondes et scrute les bancs vides de la bibliothèque.

— Leur programme n'est vraiment pas au point, en tout cas, soupire Leïa. Nous avons tous des problèmes avec nos tatouages. D'ailleurs, ils ont même trouvé une correspondance à Nex.

Voilà. Tous les membres atypiques de notre joyeuse troupe ont reçu leur tatouage. Ellis (dont le nom n'est toujours pas sorti), Nora (qui a pour futur d'épouser son frère), Leïa (amoureuse des corps féminins à qui l'on demande d'aimer un homme), et Cara (la seule pour qui la situation se déroule à peu près sans accroc, mais refusant catégoriquement de garder la même âme sœur). Bon il y a aussi Hana (dont le sang s'est répandu sur le carrelage), Dorian (ombre épanouie dont je ne sais rien), Nex, Nex... (qui n'est pas censé aimer, à qui l'on vient pourtant de trouver une correspondance). Et enfin il y a moi (liée à un meurtrier). Ah, il n'y a pas à dire, ils sont doués chez Everlasting !

Nex est de ceux qui ne tombent pas amoureux, qui ne savent pas ce que c'est, qui ne le vivront jamais. Alors c'est ironique que cette merveilleuse société lui trouve une âme sœur. Une moitié qu'il est censé chérir, aimer, de cette manière dont on entend la chose.

Ne cherchent-ils pas à nous briser ? À nous faire absolument rentrer dans leur moule, comme si chacune de nos singularités faisait de nous des monstres ? Avec la première version du programme, Nex n'aurait pas eu d'âme sœur et n'aurait donc pas été obligé de se mettre en couple. Alors qu'avec cette nouvelle version, on lui en a trouvé une.

Seulement est-ce que c'est pour son bien, ou pour celui des autres ?

Après un long moment à les écouter parler d'amour, d'âmes sœurs et de leur futur au sein de la société, je décide de m'isoler et de retourner dans ma chambre. Ce genre d'aveux à demi-mot me peine. Ce que représente Isaac ne me plaît pas du tout, alors quoi ? Je devrais ne rien faire ? Attendre que de nouveaux rêves m'assailent, m'oppressent, ou me montrent ce qu'il fait à l'autre bout de la ville ? Et lui, alors, a-t-il accès aux miens, de rêves ? Peut-il pénétrer dans mon intimité alors que je ne le connais pas ? Toutes ces questions se bousculent dans ma tête et mes crampes d'estomac ne s'améliorent pas.

J'ai la trouille de finir comme Hana, cobaye oublié pour avoir testé le programme qu'il ne fallait pas.

<nostalgie>

— Ce serait bien, si on commençait à rénover la chambre d'amis, tu ne crois pas ? me propose Jaspe, alors que nous sommes au restaurant.

Je repose lentement ma fourchette sur le bord de mon assiette, m'essuie la bouche, incapable de cacher autrement le tremblement de mes mains. Voilà des mois qu'il en parle et qu'il insiste de plus en plus. Il me parle de prénoms, de couleurs, de futur... Je lui ai dit pourtant. Je l'ai prévenu, quand nous avons commencé à nous fréquenter.

— Je ne suis pas prête.

— As, tu ne seras jamais prête. Si tu continues à te poser trop de questions, tu vas faire du surplace. Ça fait des années qu'on est ensemble, maintenant, et on est heureux, non ?

Je hoche la tête.

Oui, nous le sommes. Pourquoi vouloir risquer que ça change ?

— Tu n'es pas heureuse avec moi, c'est ça ?

— Si, si, bien sûr que si...

— Nous avons les moyens, un bel appartement, deux boulots que l'on ne va pas nous retirer, surtout si on élève des enfants...

Le mot est jeté sur la table. Ça y est, opération à cœur ouvert, situation difficile, équilibriste sur le fil au sommet des buildings. Ne pas flancher. Ne pas tomber. Ne pas regarder en bas. Juste, avancer, car je n'ai pas d'autre solution.

— Qu'est-ce qui te retient... ? Tu ne m'aimes pas ?

Ne me fais pas cet affront, ai-je envie de lui répondre. Mais les mots restent coincés dans ma gorge. Je lui ai dit, pourtant. Je m'en souviens comme si c'était hier, sur ces rochers au milieu du parc national d'Upside. La cascade coulait à flots à côté de nous et je lui ai dit, espérant presque que le capharnaüm des gouttes couvrirait mes

aveux : « *Je ne veux pas d'enfant* ». Il a dit d'accord, a remis une mèche de mes cheveux derrière l'oreille, et on a sauté comme des gamins dans l'eau.

— Je t'avais dit, Jaspe...

— Tu avais dix-sept ans ! C'était il y a plus de trois ans ! Les gens changent, les choses évoluent !

Le rouge de la colère dévore ses iris verts. Merde, la situation m'échappe. Le fil tangué sous les hurlements du vent.

— Je pensais en tout cas que tu changerais d'avis.

— Ce n'est pas toi qui porteras l'enfant, ce n'est pas toi qui vas devoir vivre ça pendant neuf mois... et qui risqueras de le perdre, aussi...

Banale explication... Je ne peux pas lui livrer la véritable raison de mon refus. *Oh, Jaspe, comme je t'aime... et comme je me déteste de nous faire ça.*

— Neuf mois. Neuf mois contre une vie de bonheur.

— Je ne peux pas... m'y résoudre, soufflé-je. Et s'il mourait ?

— Je ne peux pas vivre sans enfant, lâche-t-il finalement. Je pensais pouvoir me faire à cette situation et être au-dessus de ça... mais non.

— C'est du chantage ?

— Prends-le comme tu veux.

Il vient de mettre le premier coup de couteau à notre relation.

</nostalgie>

Je réalise que je n'ai jamais cherché à en savoir plus sur cette fameuse loi passée dans la plus grande discrétion. Où sont les gens ? Ils devraient être dehors, à se révolter ! Je fais quelques recherches. De quoi va-t-on accuser ceux qui ne souhaitent pas d'une vie à deux ?

C'est officiel.

À dix-huit ans, lors de l'implantation de Soulmates, la population de l'Upside sera dans l'obligation d'entrer en contact avec leur âme sœur, sous peine de sanction. On me dira « ce n'est pas horrible de rencontrer quelqu'un ». Oui, seulement voilà... aujourd'hui c'est une rencontre, demain un baiser, et après-demain, alors ? La prochaine génération n'aura même plus le choix. Il ne leur sera plus possible d'expérimenter autre chose, de rencontrer quelqu'un par *envie* et non par devoir.

On peut toujours aller vivre dans le Downside, oui, dont la superficie se consume chaque jour un peu plus, rattrapée par les rayons dorés de la belle ville. Avoir peur à chaque intersection, là où les tornades, les tempêtes s'emballent. L'argent des flingues, l'opale de la drogue, les incartades imprévues de tout un tas de gens désemparés. Le Downside survit tant bien que mal, poumon crevé d'un corps qui ne

fonctionne plus, desséché par la poussière.

Isaac y habite. Isaac...

Je laisse quelques secondes s'écouler, déglutis. Non, je ne peux pas y penser.

Et si... ? Si je suis obligée, un jour, dans un futur lointain... S'il n'est pas mort, secoué par les balles... Les règles du jeu viennent de changer. D'un inconnu que je ne rencontrerai jamais, il est subitement passé à cet homme dont j'épie les rêves, avec qui il me faudra peut-être prendre un café dans cinq ans si les débats au Comité sont houleux et dans deux si la folie ne cesse pas de nous contaminer.

— Hey.

Ellis claque la porte derrière lui et s'approche de son lit. Il revient tout juste de son entretien avec la psy et même si je l'avais voulu, je serais bien incapable de deviner ce qui se trame dans sa tête.

— Alors, ça s'est bien passé ?

— Oui, c'est arrangé. Je ne te dérange pas plus.

Tu ne me déranges pas. Mais il a déjà fait le tour pour aller de son côté de la chambre.

— Hé, As ?

— Oui ?

— Me refais plus un coup pareil.

<nostalgie>

J'essaie de recoller les morceaux comme je peux. Au fond, on sait que nous deux, c'est terminé. Je tente de le convaincre qu'on peut encore rester ensemble et que les enfants ne sont pas le ciment du couple. Seulement il n'est pas d'accord, fait la sourde oreille, se défend. Au terme de longues semaines passées dans un silence saccadé de disputes volcaniques, nous nous disons enfin les choses et mettons enfin un terme à cette mascarade qui n'a que trop duré.

Sur le pas de la porte, Jaspe est sur le point de partir.

Nous ne nous reverrons plus. Cet homme que j'ai tant chéri, tant aimé, tant cajolé s'en va. Il ne m'en restera que les souvenirs, bien polis dans une boîte à l'arrière de mes pensées, comme un dangereux trésor qu'il me faudra veiller avec courage. Au début, ils seront plus brûlants que des tisons, jusqu'à s'éteindre, en même temps que cette passion dévorante qui s'acharne à détruire mon âme.

Quand Jaspe est parti, je l'aimais encore. J'avais le cœur en sang, les idées en miettes, et le puzzle que nous formions s'est juste disloqué. Tout comme j'ai appris à l'aimer, j'ai aussi appris à l'oublier.

Enfin, je crois.

</nostalgie>

Je continue la lecture de la thèse d'Isaac. Cet homme qui a mes nanorobots en lui. A-t-il Soulmates 2.0, lui aussi ? Ou notre lien n'est-il qu'à sens unique ?

Je me retrouve dans ses mots. Nous sommes tous les deux dans le domaine des sciences de l'environnement, deux perroquets désœuvrés quand ils n'ont que trop répété les mêmes choses. Bilan toxicologique ? Monstrueux. Bilan de la qualité de l'eau ? Déplorable. Bilan de l'atmosphère ? J'ai un haut-le-cœur.

Et puis de toute façon, privée d'âme sœur et de la stabilité d'une relation de longue durée, on m'a coupé les vivres. On m'a virée, et on n'a plus jamais voulu me reprendre. Est-ce que Jaspe a retrouvé du travail, lui ? Est-ce qu'il est allé dans les bras de cette fameuse Jane dont il ne voulait pas entendre parler lorsque nous étions ensemble ?

Je n'ai jamais osé regarder son profil. J'aurais pu le faire, et prendre le risque qu'il le remarque. Seulement à quoi cela aurait-il servi ? Me bousiller encore plus ? Comprendre que la personne d'en face, que vous avez tant de mal à oublier, se moque bien de vous ? Qu'il ou elle a refait sa vie ? Je n'avais pas envie d'être mise au placard, pas une nouvelle fois. Alors j'ai gardé secrètement l'espoir qu'il soit malheureux sans moi, qu'il regrette, chaque jour.

Et cela me suffit.

L'idée de pouvoir à nouveau parler de ma passion avec quelqu'un me fait frissonner. Je doute qu'Ellis soit au courant de quoi que ce soit en matière de biologie et ce n'est pas non plus avec Nora que je vais avoir ce genre de discussion...

À mesure que je compare nos centres d'intérêt, tout concorde avec ceux d'Isaac. La musique, le sport, les rares événements où il y a encore une trace de son passage. Je le découvre au gré de ses photos et me surprends à ne pas le trouver désagréable à regarder. Il a ce charme qui vient principalement du caractère plus que du physique. *Merde. Ils sont doués ces cons.*

Légèrement plus grand que moi, ses cheveux bruns sont courts, en pointes. Ses yeux foncés s'accordent parfaitement à son sourire encore enfantin. Il n'a pas de barbe, pas de moustache, le visage lisse alors qu'il est déjà adulte. Ses muscles sont fins, sa taille ciselée – il a l'air de faire du sport – mais n'a pas beaucoup de masse musculuse. Agacée de faire une fixation sur ce type et alors que mes avant-bras me démangent, je me lève et vais déranger Ellis pour me changer les idées :

— Du nouveau pour ton tatouage ?

Il se tourne vers moi et me dévisage quelques secondes avant de me répondre :

— Ce sont bien deux noms, mais toujours illisibles.

— Alors tu aurais deux âmes sœurs ?

— Je ne vois pas en quoi ce ne serait pas possible, après tout.

Je prends le temps de réfléchir à cette éventualité. Pourquoi Soulmates ne nous accorde-t-il qu'une chance ? Qu'une personne ? N'y a-t-il pas une myriade de personnes avec qui nous pourrions potentiellement nous entendre ? Nous ne sommes pas nombreux, mais je doute qu'il n'y ait qu'un être qui me corresponde... Quoiqu'ils sont quand même allés jusqu'au Downside pour me trouver quelqu'un...

— Quand tu es allée chez la psy et que tu m'as... « dénoncé »...

— D'ailleurs, qu'est-ce que tu lui as dit pour te dédouaner ?

— Un magicien ne livre jamais ses secrets, souffle-t-il.

OK, le Ellis agaçant est de retour.

— Qu'est-ce que tu ne souhaitais pas lui dire ? reprend-il.

Il remet ça sur le tapis ? Je n'ai vraiment pas envie de lui en parler. Je croise mes bras douloureux pour une raison inconnue, et fais face à son petit sourire, celui qu'il sort pour ce genre d'occasions.

— Il y a beaucoup de choses « bizarres » qui te sont arrivées depuis que tu as eu ton tatouage ?

Sa curiosité me semble mal placée. Est-ce que lui aussi a vécu des anomalies et cherche à comparer nos expériences ?

Stressée, je me gratte le bras.

— À part me prendre des coups de poing régulièrement dans les côtes ?

Je tente de faire diversion.

— Sérieusement...

C'est raté.

— Tu me dois bien ton honnêteté, après ce que tu m'as fait chez Rey.

— Je ne te dois rien, Ellis, ne me force pas la main.

Il est étonné par mon changement de comportement. J'ai l'habitude d'être plutôt calme avec lui, mais là je durcis le ton. Je n'aime pas qu'on se joue de moi de cette manière. S'il veut obtenir une information, il faudra qu'il la gagne, pas qu'il me fasse chanter.

Il s'approche, ouvre ses bras tout en me scrutant du regard, essayant de trouver une faille.

— Non parce que... moi je voulais juste rendre service hein, mais il y a quelque chose de bizarre qui est en train de se produire sur ta peau, s'agace-t-il en montrant mes bras du doigt.

Je les lève comme pour être certaine que ce que je vois est réel. Oh mon Dieu...

Pour être honnête, j'ai vraiment pensé pouvoir cacher Isaac, son appartenance à la Rébellion et ses rêves dans lesquels je m'incrute à chaque fois que je ferme les yeux. Je pensais vraiment pouvoir faire l'impasse sur cet homme avec qui l'on m'a liée.

Apparemment, j'ai eu tort.

— Qu'est-ce que...

Je me rue à la salle de bain pour voir si je peux effacer tout ça.

Est-ce que ce sont des tatouages ? Est-ce que c'est autre chose ? Je fronce les sourcils et contemple mon bras gauche barbouillé. Ça me brûle, ça me pique... Et en lettres rouges capitales sanguinolentes, le mot « HELP » s'étale sur tout le long de mon avant-bras.

<alerte>

Vous êtes blessée. N'oubliez pas de désinfe...

</alerte>

Je frotte de toutes mes forces pour effacer ces marques. Ce n'est pas du feutre et ce n'est pas un tatouage non plus, même si ça y ressemble. C'est de la scarification. Ce connard d'Isaac s'est *scarifié*. Mais pourquoi ? Pour me parler ? Pour m'atteindre ? Parce qu'il sait que je suis dans ses rêves ? Putain ! Comment le sait-il ? Me sent-il ? Et mes douleurs aux côtes ? Aux jambes ? Et si tout n'était que lié à ses propres douleurs ?

Ellis est venu toquer à la porte, voir ce qu'il se passe. Je n'ai rien répondu : il est au courant, de toute façon, il a vu les traces violacées s'étendre sur mes bras. Il sait que pour moi aussi quelque chose cloche dans le programme.

J'ai peur de me rendormir et de replonger dans le prisme de cette personnalité instable, de ce meurtrier. Je ne connais pas Isaac, mais je sais déjà qu'il est toxique, que je dois m'en éloigner le plus possible.

Il s'est introduit dans mes chairs en y plantant son couteau. C'est un malade !

Il a compris que j'étais dans sa tête. Je ne sais pas comment il a fait, mais il m'a envoyé un message, m'a demandé de *l'aide*.

Toutes les questions s'entrechoquent dans mon esprit alors que je continue à frotter comme une forcenée. Seulement je peux me voiler la face autant que je veux : je ne peux plus l'éviter.

— As, ouvre-moi, je peux t'aider, tu sais.

Je ricane. Les gens n'aident pas sans rien attendre en retour, et encore moins Ellis dont le passé me semble plus nébuleux encore que ma situation actuelle. Il est flic, et alors ? Je ne sais rien de plus à son sujet et ce n'est pas avec les maigres bribes qu'il laisse échapper que ça va changer.

Et s'il est flic, il croira que je suis de leur côté, que je couvrais Isaac... Manquerait plus que je passe pour une complice des Rebelles !

— Putain, ouvre ! Je ne rigole pas, tu peux me faire confiance. De toute façon c'est trop tard, je les ai vus, tu peux bien me laisser t'aider à les retirer.

Je soupire et me mords la lèvre inférieure. J'ai peur de m'effondrer si je le laisse entrer. Je pensais que ma vie prendrait un nouveau

tournant, qu'il suffirait d'accepter bien sagement ce nouveau programme idiot et que je pourrais reprendre le cours de mon existence. J'ai fait une grossière erreur. Et toutes ces lignes de code qui trottent dans mon esprit sont en train de me le déglinguer.

< alerte >

Sarah Fawk souhaiterait entrer en communication avec vous

Décrocher ?

< /alerte >

Je refuse. C'est bien le moment de m'appeler ! Je finis par ouvrir à Ellis qui entre dans la pièce exiguë. Il contemple le fer rouge qu'on vient de m'imprimer sur la peau, puis repart dans la chambre. Je l'entends ouvrir un sac avant de le voir revenir avec une trousse de toilette de laquelle il sort un désinfectant, de la pommade et un sparadrap.

— Tu vas enfin me dire ce qui ne tourne pas rond avec ton logiciel ?

— En échange de quoi ?

Il ne croise pas mon regard, concentré sur sa tâche.

— Qu'est-ce qui t'intéresse ?

— Des réponses à mes questions.

— Marché conclu.

Alors je lui raconte, parce que c'est trop dur à supporter, et que je suis déjà trop impliquée pour ne pas en dire plus. Je lui parle des rêves et de l'impression de ne plus être dans mon corps. J'omets volontairement quelques détails – le fait qu'il soit dans la Rébellion et que je suis allée faire des recherches sur son compte en ligne – et me contente des grandes lignes, un peu parce que j'ai honte du reste, et beaucoup parce que ne pas tout dévoiler est dans mes gênes.

Foutu caractère.

— Je vois. Et tu ne veux pas le rencontrer ?

— Je n'ai pas vraiment le choix, le message est clair, non ?

Après avoir terminé le bandage sous mes grimaces, il regarde l'autre avant-bras pour être certain de ne pas avoir manqué d'autres blessures.

— Tu ne peux pas entrer en communication avec lui ? Peut-être le contacter via iBrain pour lui demander d'arrêter ça ? Ou lui proposer un rendez-vous ?

— C'est une bonne idée, chuchoté-je, à moitié rassurée.

— S'il ne sait pas qui tu es, il ne doit pas connaître ton nom. C'est

la seule manière pour lui d'entrer en contact avec toi. Par contre, toi...

Il s'arrête sur mon tatouage, trace les sillons d'*Isaac Leask* du bout des doigts. Je pince les lèvres. J'aimerais être agacée de ce contact prolongé, mais au contraire, je sens des frissons remonter le long de mon avant-bras. Il a une manière de me parler, de me prendre de haut qui m'énerve, alors que tout ce qu'il dit est plein de bon sens. Oui, il m'agace.

— Toi tu peux faire autrement, reprend-il.

— Et si c'est un fou ?

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Il a proposé ça le plus naturellement du monde, comme un ami se proposerait de m'aider. Un... *ami*. C'est bizarre de considérer Ellis de cette manière. Tantôt froid, l'instant d'après aimable, il n'y a que les cicatrices maculant son cou pour me rappeler à chaque instant ce qu'il peut être et ce qu'il peut réellement représenter.

— Ce serait gentil.

— Mince, s'adoucit-il, ça ne je ne sais pas faire.

— J'avais pourtant l'impression que tu t'en sortais bien, là.

Je le revois le premier jour, dans cette salle où nos destins ont été liés par l'implantation de Soulmates, avec ses cheveux noirs trop longs, ses sourcils broussailleux et sa moue colérique.

— D'où viennent tes cicatrices ? demandé-je, consciente que notre proximité actuelle pourrait être la clé de l'énigme qu'il représente.

— Ce n'est pas une bonne histoire.

Il se referme complètement, retrouvant cette grimace caractéristique qui lui colle à la peau. J'ai rompu le maigre lien que je venais de tisser. Il paraît si proche et si loin à la fois.

Alors qu'il se rince les mains, je m'arrête sur ses nervures plus claires, mais ce n'est pas ça qui attire le plus mon attention... Sur sa peau hâlée, se distingue parfaitement un halo beaucoup moins sombre, autour de son annulaire gauche.

Et ça ne peut signifier qu'une chose.

Une bague y est restée un long moment, avant d'être enlevée.

<nostalgie>

Nous ne nous touchons plus et ne nous parlons plus. Il ne me pardonne pas et moi non plus.

Je ne sais plus à qui en vouloir. À lui ? à moi ? à la Terre entière, peut-être ? J'aimerais être plus forte, arrêter de geindre, relever la tête, marcher, avancer, comme la plupart des gens. On ne naît pas tous égaux. Mon père m'a fait rêver de guerrières et de chasseuses de

dragons et pourtant, je suis là, comme une idiote, à ne pas savoir gérer une relation amoureuse.

J'ai besoin d'un câlin.

Et le lit à côté de moi est vide.

< /nostalgie >

— Si tu as besoin de moi, tu sais où je suis, lâche finalement Ellis. Tu mettras du maquillage sur la plaie le temps que ça cicatrise et... tu inventeras un mensonge à la psy. Tu lui diras que je te maltraite, ça passera comme une lettre à la poste.

Il sourit en sortant de la pièce et je lève les yeux au ciel. Il n'a pas idée de combien je culpabilise face à la bêtise que j'ai faite.

Je crois que je vais envoyer un message à Isaac. Oui, ça me semble être une bonne idée. Mais quoi ?

Après quelques recherches je tombe sur son numéro d'iBrain. Pas sûre qu'il me réponde, ni qu'il lise mon message, mais ça vaut le coup de tenter.

— Salut, je m'appelle As et je sais que tu as tué plus de cinq mille pers...

Non, j'efface. C'est sûrement un peu trop virulent comme première approche. Le but n'est pas de le faire fuir, mais de comprendre ce qui lui arrive et surtout, l'éloigner de moi.

Je m'assieds sur le rebord de la baignoire – encore tremblante de ce qu'il vient de m'infliger – et reprends l'écriture :

— Salut, je m'appelle As et je peux entrer dans tes rêves...

Là, c'est sûr qu'il ne prend même pas la peine de me répondre ! Non, je crois que le plus simple reste le plus efficace, alors j'ouvre la messagerie instantanée, et croise les doigts pour que ça fonctionne. Sobre, classique, personne n'en comprendra le sens à par nous.

< iMessage : Isaac >

— Bonjour. J'ai bien reçu ton message. Que puis-je faire pour t'aider ?

— Enfin !

< /iMessage >

Oh merde, il m'a déjà répondu... Est-ce qu'il était en train d'actualiser ses messages depuis une heure ?

< iMessage : Isaac >

— Je ne sais pas qui tu es ni ce que tu cherches, mais je sais que tu es dans ma tête. Tu testes le nouveau Soulmates ?

— Pourquoi tu penses ça ?

< /iMessage >

Première nouvelle : il n'a pas Soulmates 2.0 dans le crâne. *Donc* ses

nanorobots ne sont pas en moi. Il ne peut donc pas entrer dans mes rêves, et je ne peux donc pas l'atteindre.

Assise sur le rebord de la baignoire, j'attends sa réponse.

<iMessage : Isaac >

— Allume les infos.

</iMessage >

J'ouvre une nouvelle fenêtre avec les informations en continu. Le bandeau en bas de l'écran tourne en boucle et je n'ai pas besoin de plus que le gros titre pour comprendre.

« SOULMATES 2.0 BIENTÔT DISPONIBLE »

Ils ont osé... Ils ont osé mettre ce truc en vente !

Hana est morte, Nora est liée à son frère, j'ai un putain de taré dans la tête, et Ellis a deux âmes sœurs. Mais oui, tout va bien, foutez ça dans l'esprit de tout le monde on ne vous dira rien !

Seulement c'est ça le pire : on ne leur dira rien.

<iMessage : Isaac >

— Donc c'est le nouveau truc ?

— Oui. Pourquoi as-tu besoin d'aide ?

— Tu as mon nom tatoué sur le corps, n'est-ce pas ?

— Pourquoi as-tu besoin d'aide ?

— Viens au Downside, 707 Main Street. Rapidement

— Je ne suis pas en mesure de quitter le complexe d'Everlasting.

— Débrouille-toi ou tu auras des ennuis plus sérieux. Tu as vingt-quatre heures.

</iMessage >

Vingt-quatre heures ? Il est fou, je ne peux pas...

Enfin je crois. Est-ce que j'ai le droit de sortir ? Je n'ai pas demandé à la psy. Je continue à prendre les médicaments tous les jours, mais je n'ai pas l'impression d'aller mieux. Tout est toujours flou, j'ai encore des vertiges et je commence à avoir le nez qui saigne. Qu'est-ce que je ferais sans ces médicaments ? Je ne peux pas tout abandonner comme ça et partir parce qu'un con me menace d'écrire des messages sur ma peau...

Au scalpel.

Et pourquoi veut-il me voir, d'abord ? Il attend de moi que je le ramène à l'Upside ? Il croit peut-être que je suis une fille de bonne famille, richissime, qui n'attend qu'une chose, lui offrir une seconde chance...

Je descends au rez-de-chaussée dans l'espoir d'obtenir un rendez-vous avec le Docteur Healey, lorsque des cris attirent mon attention. Cara s'énerve de sa voix de crécelle sur deux infirmiers dans le hall. Je passe une tête par la porte, un peu fouine sur les bords. J'observe les deux garçons, l'air décontenancé, la regardant gesticuler sans trop savoir quoi faire.

— Je veux sortir ! Vous ne me retiendrez pas contre mon gré !

J'ai de l'argent, oui, on connaît le refrain.

— Mademoiselle, vous ne pouvez pas sortir en l'état, nous n'avons même pas encore synchronisé tout ce...

— J'ai changé d'avis, je ne veux pas rester ici. Appelez-moi le responsable !

— Vous avez signé un contrat. Vous devez au moins rester encore deux mois parmi nous, auquel cas il y aurait rupture.

— Alors rupture il y a ! exècre-t-elle, un gros sac posé à ses pieds.

Elle est déjà prête à partir et on le lui interdit.

Trois mois.

J'avais oublié la clause. Je ne pourrai jamais aller au Downside avec ça dans le contrat. Peut-être que je peux le dire à Isaac ? Le prévenir, au moins... ? Je reste en retrait, me collant contre l'un des murs pour ne pas être repérée. Cara a beau brailler plus fort qu'un nouveau-né, le corps médical a l'air de rester professionnel.

— C'est catégoriquement interdit. Vous ne pourrez pas sortir avant la durée légale du contrat que vous avez signé. Nous sommes désolés,

mais nous allons devoir vous demander de...

— Oh, mais je m'en fiche !

Elle attrape son sac et balance un coup que l'infirmier évite de justesse, puis fonce dans le tas. Les portes coulissantes sont si proches et pourtant, alors que persuadée de s'en sortir elle se retourne pour leur adresser un petit clin d'œil, Cara reçoit une flèche tranquillisante du deuxième médecin. Effarée, je la contemple hoqueter, glisser au sol et sombrer dans l'inconscience. Doc 2, dont les mèches blondes tombent devant ses yeux, appelle la sécurité et aide Doc 1 à porter la fugitive devenue épave.

Choquée, je me recule un peu dans l'embrasure de la porte, assez pour ne pas être vue, mais pas trop afin d'écouter ce qu'ils disent.

Merde ! Ils viennent carrément de la shooter.

— Celle-là ne va pas changer d'avis, hein ? soupire le blond.

— Non, ça fait des jours qu'elle nous tanne pour avoir son bon de sortie.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, on la ramène dans sa chambre ou on l'emmène à l'aile sud ?

— Elle va nous poser problème. Je dirais aile sud.

Ils hochent la tête et alors que la sécurité arrive, ils emmènent Cara en direction de la fameuse aile. Je reste collée au mur, choquée par ce qui vient de se dérouler devant mes yeux. Cara ne va pas revenir, c'est une certitude. J'ai beau vivre dans le monde des bisounours, j'ai bien compris le sous-entendu.

On ne peut pas partir. Pas du tout.

Risquerais-je ma vie pour Isaac, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam ? Assurément pas. Ce n'est pas pour finir bêtement dans « l'aile sud » que je suis venue ici, quoi que ça veuille dire. J'ai des rêves, des envies, des ambitions et je dois m'y accrocher coûte que coûte.

On baisse la tête, on regarde droit devant et on ne se pose pas de questions. C'est quand même un million à la clé !

Maintenant qu'il ne semble plus y avoir personne dans les couloirs, je décide d'aller retrouver Nora.

Et nous ne fûmes plus que six.

<nostalgie>

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? me demande-t-il malgré tout, avant que tout ne s'effondre entre nous. J'aurais pu le comprendre, si tu m'en avais parlé, j'aurais pu me faire une raison... seulement tu

m'as menti.

— Je ne sais pas... J'avais peur de ta réaction.

— Tu m'avais dit que tu mentais à tout le monde, sauf à moi. Tu t'en souviens, de ça ? Mais peut-être que c'était aussi un mensonge ? Et sur quoi d'autre as-tu menti ? Je suis en droit de savoir.

Tu n'es en droit de rien du tout.

S'il y a bien quelque chose que je ne dois à personne, c'est une passerelle vers mes secrets. S'il ne l'a pas compris, alors ça ne sert plus à rien de s'acharner.

Ne pas lui avoir révélé « mon secret » est pour lui une trahison. Sauf que le fait qu'il me force à le lui dévoiler contre ma volonté en est une pour moi.

Deuxième coup de couteau dans l'épouvantail de notre amour.

< /nostalgie >

Je trouve Nora dans la salle vidéoludique. Elle est devant un de ces immenses écrans transparents qui sortent des bureaux.

— Qu'est-ce que tu regardes ? lui demandé-je en prenant une chaise pour me mettre à côté d'elle.

— Les émeutes en ville... je crois que le quartier de ma famille a été touché.

Les émeutes se sont déclarées juste après l'annonce du gouvernement. Je me mords la lèvre, inquiète pour le futur de l'Upside, mais rassurée de voir que je ne suis pas la seule à voir qu'il y a un problème dans cette ville. Et puis, il y a l'effondrement de la tour Oxygène...

Piégée dans le complexe d'Everlasting, là où nous ne sommes qu'une dizaine à vivre quotidiennement, je me sens totalement coupée du monde réel. Comme si ça n'avait plus d'importance. L'appel de Sarah me revient en mémoire : je ne l'ai jamais rappelée. À quoi bon ? Elle est la dernière personne qui me maintient encore en contact avec la As que j'ai pu être.

Je dois maintenant laisser de la place à la nouvelle pour éclore. Enfin si on m'en laisse l'occasion.

Nora baisse la tête, se cache derrière ses cheveux et je lui passe une main dans le dos pour la rassurer. Je devine la naissance de sa colonne vertébrale. Elle est plus maigre que ce que j'imaginais. Sous nos yeux s'étalent les dernières vidéos de l'Upside où les manifestations sont en train de dégénérer. Ce n'est pas qu'une histoire de Rébellion, c'est tout le peuple qui gronde.

Des personnes que l'on voit à l'écran, il y a de tous les âges, de

toutes les couleurs de peau et de tous les bords. Les morphologies s'entrechoquent, les idées éclatent, tout le monde s'insurge. Everlasting a commencé comme un oiseau fait son nid – lentement, brindille après brindille – construisant en toute discrétion un empire qui nous envelopperait dans son ombre.

La première version de Soulmates n'a jamais été obligatoire. Conseillée, recommandée, nécessaire presque, si l'on voulait avoir un bon statut social et si l'on voulait vivre dans les quartiers huppés de la ville, mais facultatif.

Avec l'arrivée de Soulmates 2.0, c'est autre chose qui est en train de se mettre en place. Le peuple voit qu'on lui retire ses droits, qu'on essaie de lui forcer la main.

— Nous ne céderons pas, tempête le Président Ritchie. Certains énergumènes des bordures de l'Upside pensent pouvoir dicter nos lois. La réponse est un non catégorique. Depuis l'implantation de Soulmates à 60% de la population, le taux de natalité n'a jamais été aussi haut. Sans parler de la croissance économique. Soulmates 2.0 n'est que la suite logique.

Sur la Place Générale, tout un tas de gens applaudit le discours. Mon ventre se noue. Il y a parfois un moment où l'on s'arrête une seconde, on examine ce qu'il reste du monde et on comprend. On prend conscience qu'il s'agit d'un moment charnière. Nous sommes face à ce genre de situation. Alors que les manifestations battent leur plein dans les zones périphériques, les plus riches s'enorgueillissent de leurs résultats. Mais combien d'horreurs perpétrées en dehors de l'Upside pour 0,1% de croissance ? Combien de meurtres, de désespoirs, de désaccords ?

Car si j'ai encore la possibilité de fixer les lourds nuages sombres qui grondent sur le Downside, je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'il y a *plus loin encore*. Et là où les bombes sont tombées ? Et là où les déserts ont remplacé les arbres ? Et là où l'air n'est plus respirable, dépourvu d'oxygène ?

Pourquoi ne faisons-nous rien pour eux ? Pour les sols pollués, pour les mers mourantes ? Nous tuons notre environnement comme des enfants gâchent un gâteau et nous ne comprenons pas pourquoi notre système de fonctionne plus.

Si les enfants ne naissent plus, ce ne sera pas Soulmates qui réglera ça : quelle que soit la version...

Je suis suspendue aux lèvres d'un journaliste quand quelque chose

me fait tiquer. C'est tout petit, en bas à droite, ça ne prend pas de place, et pour cause : tout le monde s'en fiche. Ce n'est pas intéressant, mais c'est là, pour nous rappeler que le temps passe, qu'il n'attend pas.

Je me lève, tremblante, et Nora me fixe sans comprendre ce qu'il m'arrive. Ses yeux baignés de larmes hurlent son incompréhension. Si elle me parle, je n'entends pas, car l'horrible bourdonnement de la terreur vrille mes tympans.

C'est tout petit, en bas à droite, ça ne prend pas de place.

L'heure est indiquée, proprette, et 16h52, l'heure des premières délices, les saveurs chocolatées d'une enfance soufflées aux quatre coins de ma mémoire.

Et puis la date. La foutue date. Celle que je n'ai pas été capable de vérifier au moins une fois par jour. Je ne sais pas comment ça s'est produit ni par quel tour de magie ils ont réussi ce prodige, mais alors que je pensais être ici depuis une semaine, je réalise que cela fait en vérité un mois que je suis enfermée entre ces murs.

<nostalgie>

Cancer des ovaires / Ablation totale / Seize ans / Fatal(ité)

J'aurais dû lui dire, seulement je n'ai jamais pu m'y résoudre. « Pas tellement envie d'enfant » est un passe-partout beaucoup plus simple à encaisser. J'aurais dû lui dire. On était amis, amants, amoureux. Il aurait compris, j'en suis persuadée.

Et puis.... Il aurait aussi compris que je ne suis plus une femme. Enfin, je crois. C'est ce que je me suis dit, à seize ans, surtout quand j'ai demandé aux autres. « Qu'est-ce qui fait que je suis une femme, hein ? » Les hormones, tout ça, ça vient avec la différence entre nos sexes. C'est ce qu'on a vu en bio. Moi je me suis cantonnée à cette définition. Plus d'ovaires... eh bien... moi. Il ne restait que moi, dans mon corps pas bien proportionné.

— Mais, ovaires ou pas, je reste une femme, non ?

Bouche ouverte, fermée, poisson hors de l'eau qui ne peut plus respirer. On ne me répond pas, bien sûr, c'est une question compliquée, on ne veut pas me froisser. Qu'importe. Nombre d'entre eux ne sont pas au courant, alors ils essaient de faire une réponse un peu construite, témoignant du peu de jugeote qu'ils ont encore face à un problème qu'ils ne savent résoudre.

Et puis tous finissent par me dire que ce n'est pas si important. Qu'après tout, on est comme on est, et c'est tout. Que je devrais arrêter de me prendre la tête avec de tels questionnements, que *ça n'en vaut pas la peine*.

Mais moi, je l'ai, la peine. Alors quoi ? Je l'oublie, je l'efface, je l'ignore ? Je la cache sous le tapis, comme la poussière dont on ne parvient plus à se débarrasser ? Qu'est-ce que j'en fais, moi, de mon fardeau ? Je vous le donne en vacances, le temps de m'aérer l'esprit, de changer d'air ?

Ce n'est pas si important, ouais, ce doit être ça. Pas si important. Alors comme ce n'était pas si important... je ne lui ai pas dit.

</nostalgie>

Je ne sais pas véritablement à quel moment j'ai commencé à me cacher de tout et de tout le monde. Je sais juste qu'aujourd'hui, tous les sentiments sont soigneusement enfermés dans un coffre à double tour, du genre dont personne n'a la clé. J'ai fait l'erreur de la prêter, une fois, à un con du nom de Jaspe, une vraie tête de mule celui-là. Il la voulait tellement cette foutue clé, alors pour lui faire plaisir, je la lui ai donnée.

Je lui ai dit : prends-en soin, elle est fragile, elle casse plus vite qu'une feuille bruisse dans le vent. Je crois qu'il s'en foutait. Il l'a

prise, l'a tournée dans tous les sens pour en comprendre le moindre angle et a enclenché le processus d'ouverture.

Dans ce coffre-fort, j'y avais caché de nombreuses choses. Des trucs dont je n'étais pas fière, des hontes, des regrets, des reproches et des désarrois. Mais aussi beaucoup de jolis moments : des rayons de soleil venus d'Atlantide et des éclats de rire récoltés sur les arbres fruitiers. Il y avait du bon, comme du mauvais, car chacun de nous est forcément constitué de ces deux forces. Certains jours il y avait plus de noir que de blanc, alors je prenais bien soin d'illuminer le lieu de la douce lueur de mes souvenirs, pour donner le change.

Pour faire *illusion*.

Et quand tout était blanc, beau, parfait, il pouvait voir, se plonger dans cette douceur que j'aimais cultiver, dans toutes ces belles choses que la vie a à nous apporter.

Et puis dans ce coffre-fort, il y avait une boîte, une boîte secrète. Un dernier secret, une dernière blessure, une douleur inexplicable, le genre de cicatrice que vous arborez fièrement. Vous répondez toujours quand on vous demande d'où elle vient, parce qu'elle est belle, elle fait de vous ce que vous êtes. Vous tirez de cette jolie petite chose votre force et votre impétuosité.

Moi, c'était ma cicatrice secrète, celle que je voulais cacher à tout prix, cette imperfection détestable dont je ne pouvais me vanter.

Avec le temps, de nombreuses autres vinrent s'ajouter à la collection. Il y avait la cicatrice de mes seize ans, donc, puis celle de mes dix-huit, quand l'ordinateur de la destinée m'a annoncé que je n'avais aucune concordance. Je lui ai fait une petite place à côté de la première et j'ai compris qu'au fil des ans, j'aurais à en récolter de nombreuses encore. Comme des trophées de guerres, des témoins de mes erreurs.

Et je ne sais pas encore ce que je vais en faire.

< iMessage : Sarah >

— J'espère que tout va bien pour vous trois. Pas trop le temps en ce moment, mais tout se passe bien, pas d'inquiétude. Bisous.

— As ! Ça fait des semaines qu'on n'a pas pu te joindre ! Rappelle-moi.

< /iMessage >

J'ai passé le reste de l'après-midi à regarder défiler les images de la ville. La manifestation s'est calmée, les policiers ont gentiment fait comprendre aux gens que ce n'était pas la peine de protester. Je ne sais pas ce que j'ai pensé de cette réalité. Ce n'est plus la peine de

parler, ce n'est plus la peine d'être contre, d'avoir une opinion. Nous devons juste accepter, attendre que cette merde aille sur le marché pour tuer des centaines de gens.

Car Soulmates 2.0 a déjà tué et il recommencera.

Un mois est passé. Un mois ! Je ne réalise pas. J'ai dû manger cinq fois depuis que je suis arrivée ici... Et Ellis ne s'est lui non plus rendu compte de rien, en tant que flic ?

Nora a été tellement choquée par l'annonce qu'elle est tout de suite allée appeler ses parents. Ils ont pleuré au téléphone et je suis retournée dans ma chambre, incapable de digérer la nouvelle. Alors comme ça, ce programme révolutionnaire nous bouffe en plus la mémoire ? Je mets un point d'honneur à aller en parler à Rey et tant pis si je termine comme Cara. Si je la joue fine, je devrais pouvoir éviter ce genre de désagréments...

— Ellis, lâché-je.

— Je n'aime pas du tout quand tu fais cette tête, râle-t-il alors qu'il vient d'entrer dans la chambre.

— Tu as regardé la date ?

— Oui.

— Alors tu sais ?

— Oui.

— Tu t'en es rendu compte ?

— C'est dans les cachets, si tu te posais encore la question. Arrête de les prendre et tu verras que tout rentrera dans l'ordre.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Il hausse les épaules et se poste devant l'immense fenêtre qui nous donne une vue imprenable sur la ville, ainsi que sur les orages à l'horizon qui éclaboussent la marée noire d'un millier d'étincelles blanches.

— Il y a des choses que l'on doit découvrir seul, c'est tout.

— J'ai besoin de ton aide.

Je n'attends pas plus pour lui balancer ma requête. De toute façon je ne m'attends pas à ce que la proposition tienne toujours, mais sait-on jamais ?

— Tu as contacté ton âme sœur ?

— Oui.

— Alors où allons-nous ?

<nostalgie>

— On pourrait trouver des solutions, ensemble...

Il embrasse mes doigts, mais c'est trop tard, nous avons déjà tout perdu. Ce qu'il y avait de beau s'est fissuré quand nous avons trahi notre confiance mutuelle.

— Sarah a besoin de moi à la maternité, je dois y aller.

Il me regarde partir, en sachant pertinemment que nous ne ferons jamais ce trajet ensemble.

</nostalgie>

Ellis m'a conseillé d'attendre la fin des vingt-quatre heures et de voir ce qu'il ferait si jamais je ne le rejoignais pas. « Il ne va pas prendre le risque de te tuer ou de se tuer, ni même de se marquer à vie sur le visage. Il a besoin de ton aide. » J'ai hoché la tête et c'était fixé. Est venue ensuite la remise en question, j'ai passé le reste de l'après-midi à rattraper tout ce que j'avais perdu et surtout à comprendre comment je l'avais perdu. En vérifiant les examens quotidiens réalisés par Soulmates, j'ai compris que j'avais passé les deux premières semaines dans une sorte de coma amélioré, le temps que le maillage se termine. Ils se sont bien gardés de nous le dire, ça aussi. Je ne sais pas s'ils ont eu besoin d'altérer mes souvenirs pour que je ne m'en rende pas compte, ou si leurs anesthésiants étaient assez calibrés pour que je ne m'en rappelle pas. Je me suis ensuite renseignée sur les nouvelles lois, la version de Soulmates augmentée grâce aux résultats obtenus de notre bêta et surtout ce que devenait ma mère.

Le médecin n'est pas joyeux par rapport au constat, elle est en train de perdre les pédales. J'ai voulu utiliser une partie des crédits de Healey pour lui payer une place dans une structure spécialisée, mais le directeur a besoin de nous rencontrer en chair et en os avant d'accepter. Elle va devoir attendre encore quelques semaines que je sorte de ce guêpier (si j'en sors un jour). J'aurais aimé qu'elle puisse me voir heureuse à nouveau.

Mais je ne devrais pas m'en faire : elle ne se souvient pas vraiment, de toute façon.

Dans deux mois, le lancement officiel de Soulmates 2.0 aura lieu. Je ne sais pas si les autres sont déjà au courant, mais moi ça me retourne le cœur. Je ne peux pas croire qu'ils vont vraiment implanter une version à peine bêta-testée dans tout un tas de gens. Pourquoi faire ? Quel est le but de la manœuvre ? Et pourquoi devrais-je m'en soucier ?

Le peuple d'Upside n'a plus grondé. Il s'est soumis, docilement, comme tout le monde avant eux. Ne reste plus que la rage feulante du

Downside pour donner un peu de fil à retordre, et encore... la purge ne va pas tarder à commencer grâce à l'implantation du programme. J'ai décidé d'aller confronter Rey quant aux médicaments et à tout ce qui se passe dans le complexe. Je ne suis plus à ça près, de toute manière.

Elle me fait entrer dans son bureau, une moue agacée plaquée sur le visage. Apparemment elle n'est pas une grande fan de ma personnalité.

— Que me vaut cette visite, As ?

— Je vais arrêter de prendre vos comprimés.

— Pourquoi ? Sans eux...

— Je crois que ce sont eux qui me rendent malade, la coupé-je, depuis que je les prends, je perds toute notion du temps.

Elle reprend position dans son fauteuil, croise les mains comme elle a l'habitude de le faire. Aujourd'hui ses boucles folles sont remontées en un chignon, dégageant son cou gracile. Je distingue son tatouage le long d'une veine, d'une écriture si fine que je ne suis pas certaine de ce que je vois en premier lieu.

— Vous avez testé Soulmates 2.0 en premier, et oui, il y a eu des ratés, nous ne le cachons pas. Mais vous étiez au courant des risques. Ce ne sont pas les cachets qui ont brouillé votre notion du temps, mais bel et bien l'implantation des nanorobots. Normalement vous ne devriez plus avoir de problèmes. D'ailleurs, vous vous souvenez bien de ces quinze derniers jours, n'est-ce pas ? Si vous arrêtez vos cachets, par contre...

— Je n'existe plus en les prenant. J'ai passé plus de quatre semaines ici alors que je n'ai souvenir que d'une dizaine de jours. Vous trouvez ça normal, vous ?

Je n'aime pas cette mine de biche effarouchée qu'elle garde plaquée sur le visage. Comme si j'étais folle et qu'elle savait tout mieux que tout le monde. Voilà longtemps que la colère ne s'est pas emparée de moi, mais elle devrait se méfier, je n'en suis pas loin.

— Vous ne comprenez pas, nous avons juste cru bon d'effacer les quinze premiers jours de votre convalescence. Ce sont toujours des moments durs à passer, et je ne saurais que vous conseiller de...

— Et à Cara, qu'est-ce que vous lui conseillez, maintenant ?

Ouch, je viens de toucher un point sensible. Son regard s'assombrit et elle fronce les sourcils, pince les lèvres, agacée. Elle reprend une position plus agressive dans son siège crémeux.

Doucement, As, doucement. Tu n'es pas là pour te faire exécuter.

— Cara est simplement repartie chez elle, ne vous en faites pas.

— Non, elle est dans l'aile sud, et tout le monde est au courant.

— Comment connaissez-vous l'existence de...

Ah, je crois que je l'ai surprise. Elle s'arrête net en comprenant qu'elle vient de se vendre. Est-elle vraiment psychologue ? Ses déductions sont scabreuses et mauvaises, elle est ridicule.

— De toute façon, votre cerveau s'est habitué à ce programme-ci. Nous ne pourrions pas vous en mettre d'autres. Donc prenez les cachets, vous n'avez pas d'autre choix, il vous faut encore suivre votre traitement pour les deux prochains mois afin de vous assurer que le conditionnement fonctionne. Pour ce qui est de Cara, je vous assure qu'elle est entre de bonnes mains. Souciez-vous plutôt de vous ou de votre mère, plutôt que de vouloir aider les autres. D'ailleurs, il pourrait être intéressant que vous me parliez un peu de Jaspe...

Est-ce qu'elle me menace, là ? Elle vient vraiment de me faire croire que ma mère pourrait être mise en danger à cause de ce qu'il se passe ici ? Remarque, pourquoi pas. Ils contrôlent tout avec leur ordinateur du destin. Ils se prennent pour de parfaits petits scientifiques jouant à Dieu, récoltant la sève des âmes pour en tapisser le sentier qu'ils nous prédestinent.

— Vous parliez de soins neurologiques avec Soulmates 2.0. Y êtes-vous arrivés ? m'enquiers-je, souhaitant changer de sujet.

— Oui, ce sera possible. Nous commençons à toucher du doigt ce que nous cherchions : soigner les maladies neurodégénératives. Mais pour tous ceux qui ont les versions antérieures, il est malheureusement trop tard.

Je crois distinguer un petit sourire narquois se glisser sur ses lèvres. Ma mère n'a donc aucune chance de s'en sortir... Elle continuera à attendre le retour de mon père tous les soirs et à me demander comment va Jaspe. Le menace-t-elle aussi, d'ailleurs ?

— Et qu'allons-nous devenir... ?

— Vous reprendrez le cours de vos vies lorsque le contrat arrivera à terme. Les nanorobots auront bien terminé votre maillage d'ici là et vous n'aurez, normalement, plus besoin de prendre tous ces médicaments.

Elle se réinstalle plus confortablement dans son fauteuil et reprend :

— Et votre père, pouvez-vous m'en parler ? Comment était votre relation ? J'ai cru comprendre qu'il était un membre éminent

d'Everlasting.

Mon cœur rate un battement. Je n'ai pas envie de penser à lui maintenant. Pas quand il a tout mis en œuvre pour faire de ma vie un conte de fées et que je me retrouve ici, à la merci des loups.

— Oui, en effet. Il a été l'un des pionniers à travailler sur Soulmates. Quand sa maladie est devenue trop proéminente, il a été retiré de tous les dossiers. Nous avons dû revendre nos parts afin de payer les frais médicaux.

Peut-être qu'aujourd'hui je n'en serais pas là si nous avions gardé un peu d'argent, mais c'était inconcevable pour nous de ne pas tout tenter pour l'homme de nos vies. Ma mère, surtout, aurait arraché son cœur pour le lui donner. Je l'ai toujours soupçonnée d'être capable de m'arracher le mien, si ça avait pu ramener son défunt mari.

— Comment qualifieriez-vous la relation que vous entreteniez ?

Parfaite ? Jusqu'à ce que les trous de mémoire jouent avec l'incohérence, que les lambeaux de ses idées s'étiolent au fil des phrases. J'aurais préféré qu'il parte d'un coup, sans douleur ni conscience. Je l'ai vu s'amoindrir, se rabougir, devenir le bourgeon pourri d'une plante magnifique. Je l'ai vu en perte de vitesse.

Et ça a été plus douloureux encore que de le voir mourir.

< nostalgie >

— Méfie-toi, As. Méfie-toi de tout ce qu'on pourra te dire. Tu devras rester alerte, garder les pieds sur terre, mais surtout garder à l'esprit que le monde entier sera contre toi et qu'ils feront tout pour te descendre. Alors sois forte, bats-toi et écrase-les.

Ce genre de discours, de plus en plus récurrents, plombe les dîners. Je l'écoute me décrire le monde comme une horreur, l'infamie complète. Pas un mot de paix, pas un mot d'espoir, rien que les pensées sombres d'un homme qui se meure avant d'avoir pu vivre tout ce qu'il désirait.

— Et Everlasting est certainement le monstre qu'il te faudra combattre. J'en suis la source, la fondation, et comme je regrette... Je regrette de te léguer cet héritage, ce monde malsain comme aire de jeux, alors As, promets-moi une chose.

— Tout ce que tu veux.

Je n'ose pas le regarder, car ses yeux papillonnent, il ne sait même plus ce qu'il fixe, se contentant de répéter une litanie d'horreurs jour après jour. La fièvre l'engloutit, il se perd dans les torrents de ses songes, s'égare, quitte à ne plus avoir d'air.

Bientôt ce sera son système pulmonaire qui s'arrêtera. Ou ses reins. Ou ses muscles. Ou son cerveau.

Ils ne savent pas, mais ça va s'arrêter.

— C'est Everlasting qui m'a fait ça. C'est Soulmates qui est à l'origine de toutes ces erreurs, ces manipulations génétiques, tout ça... ça... Alors, s'il te plaît, As, fais tout pour t'en tenir éloignée. Ne cède pas, ne leur donne pas un centimètre de territoire et sois forte, ma fille, car c'est un horrible monde que je te lègue.

</nostalgie>

— Lors de mon premier entretien avec le Docteur Healey, on m'a indiqué que Soulmates ne me trouvait pas de concordance, car je n'étais pas neurotypique.

La psy préfère quand on s'engage dans des sujets qu'elle maîtrise sur le bout des doigts.

— Parlez-moi de mon problème alors.

— Ce n'est pas un problème à proprement parler. Disons que vous êtes par certains aspects hors normes et donc qu'un codage « large » ne vous inclut pas dedans. Nous avons développé l'algorithme pour que tout type de personnalité trouve sa place dans notre société. Nous sommes pour l'égalité des chances.

J'ai envie de rire, mais me retiens : j'ai vraiment envie d'en savoir plus sur cette plastique du cerveau, je ne vais donc pas la couper en si bon chemin. Elle serait capable de me demander si mon envie régulière de rire pour un oui ou pour un non provient d'une blessure de mon enfance...

— Je peux vous laisser consulter votre dossier médical, il sera bien plus concret et précis que tout ce que je pourrai vous dire et vous y trouverez toutes les réponses à vos questions. Qu'en pensez-vous ?

Je me mords la lèvre. Si je fais ça, ce sera irrémédiable. Si je lis tout ce que les docteurs d'Everlasting ont pu raconter sur moi, je ne pourrai plus faire demi-tour, simplement oublier et vivre tranquillement. Pour autant, je préfère vivre dans la réalité. Je veux savoir ce qui pose problème chez moi. Et peut-être qu'après ça, je pourrai passer à autre chose.

Être enfin en paix ?

— Je vous l'envoie sur le réseau, vous pourrez le lire aussitôt sortie de ce bureau.

Ce sourire factice m'agace. À quoi sert-elle, sérieusement ? Elle ne m'a pas aidée, elle n'en a même jamais eu la volonté. Nora non plus et n'évoquons même pas le cas Ellis qui nécessiterait qu'on le sangle et qu'on lui mette trois psychiatres sur le dos pour en tirer quelque chose. Rey m'a parlé de mon enfance, de mes déboires amoureux et a

essayé de me faire comprendre qu'entrer en contact avec Isaac était la meilleure chose à faire. Si elle savait...

— Est-ce qu'il y a autre chose dont vous souhaiteriez me faire part avant que notre entrevue ne se termine ? me questionne-t-elle, essayant de tenir son poste de psy malgré son manque flagrant de bonne volonté.

— Non, merci, vous avez parfaitement répondu à mes interrogations.

Encore ce fichu sourire. Au revoir, à bientôt, et elle referme la porte devant moi. Malgré toute l'antipathie que j'ai pour cette femme, je dois avouer qu'elle m'a bien été utile. J'ai obtenu tous les renseignements pour lesquels j'étais venue en premier lieu et n'ai plus qu'à aller attendre ce fameux courrier et dévorer ce que les médecins auront à dire sur mon cas.

Je crois que j'aurais été curieuse d'avoir celui d'Ellis, aussi.

< rêve >

— Tic, tac, tic, tac, récite Isaac.

Il attend toujours, emmitouflé dans les couvertures qui, il l'espère, le maintiendront en vie assez longtemps pour être secouru. Je suis à nouveau plongée dans sa psyché et la douleur se fait mienne quand je réalise que son flanc est totalement infecté.

Je suis sa dernière solution. Je le réalise en suivant le cours de ses pensées : il n'attend plus que moi. Il veut me forcer à venir à lui, il monte des plans pour chercher mon point faible, a épluché les données disponibles sur moi en ligne.

Il n'a rien trouvé. Il fait la liste du néant de mon existence, réalise que je n'ai ni travail, ni petit ami, ni argent. Une mère à la rigueur, mais il l'a mise de côté lorsqu'il a réalisé qu'elle était déjà sur le point de passer l'arme à gauche.

Il n'a alors plus d'autre solution. Je devine ce qu'il a en tête au moment où il s'empare du couteau.

Isaac aime faire les choses en grand. Et il déteste perdre.

La lame bien en main, il prend une profonde inspiration avant de passer à l'action.

< /rêve >

La douleur n'a plus rien à voir avec les coups réguliers que je me prends dans le flanc. Ça hurle, ça grince, ça crie tout en moi. Je résonne de mon hurlement en serrant mon avant-bras contre mon corps. Je n'ose pas le regarder, mais l'odeur métallique du sang me laisse présager que ce n'est pas joli. Ma blouse est maculée et je cours me réfugier dans la salle de bain.

Heureusement pour moi, ça s'arrête vite. L'entaille n'est pas trop profonde et à part la morsure douloureuse d'une lame imaginaire, ça va. Ce n'est pas tant la douleur qui m'inquiète que la manière dont je vais pouvoir cacher le magnifique cadeau que vient de me faire mon âme sœur.

C'est un dégénéré.

< iMessage : Isaac >

— T'es un malade.

— Et toi t'es en retard. Si j'attends vingt-quatre heures de plus, je te laisse imaginer ce qui t'attend.

< /iMessage >

Je n'ai pas besoin de chercher trop loin l'ironie de la chose. À des dizaines de kilomètres de distance, mon cher et tendre vient de me tatouer « LATE » sur l'avant-bras droit.

<nostalgie>

La maternité est calme. Je croise deux infirmières qui me saluent et me demandent si j'ai besoin d'aide. Je refuse poliment : que croient-elles ? Que je peux me perdre tellement il y a de naissances ? Sarah va bientôt donner la vie. Elle forme un si beau couple avec Lloyd, je les envie un peu, parfois. Tout est simple, pour eux et ils n'ont qu'à espérer que leur petite soit en bonne santé.

Priam, qu'elle va s'appeler. Priam...

Le nom roule sur ma langue. Je suis profondément heureuse pour eux.

Dans les couveuses, tout est calme. Même dans la chambre où dorment les bébés, il n'y a pas âme qui vive. J'arrive finalement dans la chambre de mon amie, la seule occupée à cet étage. Quand je croise son regard étincelant de bonheur, je me mords la lèvre.

Nous nous regardons un moment, en chien de faïence.

N'oublie pas, tu es profondément heureuse pour elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma puce ?

Elle a toujours eu l'instinct maternel et a toujours su quand ça n'allait pas. Je ne peux rien lui cacher. Si les âmes sœurs existaient en amitié, ce serait la mienne.

— Jaspe et moi, c'est fini.

Et c'est en le disant à voix haute que je réalise enfin ce que ça signifie.

</nostalgie>

— C'est normal le pull trempé de sang là ? grogne Ellis au travers de la porte de la salle de bain.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée, prostrée sur le carrelage, à contempler la scarification dont Isaac m'a gratifiée, mais je sais juste qu'Ellis a eu le temps de rentrer, trouver le vêtement roulé en boule au sol et venir fouiner. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir, j'aurais dû être plus discrète.

<iMessage : Isaac>

— J'y suis obligé.

</iMessage>

Est-ce que c'est une excuse ? Les lettres labourant ma peau se repèrent comme un phare dans la nuit et le sang coagulé laisse des traces noires sur les plaies ouvertes. Ça ne fait plus mal depuis longtemps : une fois que la lame a laissé ma peau tranquille, je n'ai plus rien senti.

<alerte>

Vous êtes blessée. N'oubliez pas de désinfe...

</alerte>

Je lève les yeux au ciel, agacée par cette constante observation. J'ai l'impression d'être un rat de laboratoire. « LATE » s'étale en un sourire béant sur mon corps. Ça va guérir et bientôt il ne restera que les traits fins, blancs, des anciennes cicatrices.

— As, est-ce que je dois appeler un docteur ?

Il sait comment me faire réagir le bougre.

— Non, c'est bon.

— Tu as besoin d'aide ?

Je me lève difficilement et lui ouvre la porte. Je n'ai pas pleuré, j'ai été une grande fille pour une fois. Seule la menace résonne encore dans ma tête. *La prochaine fois*. Et moi alors, puis-je lui répondre de la même manière ?

— T'as mauvaise tête...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que je lui présente l'étendue des dégâts.

— Impatient le garçon, grommelle-t-il.

— Il m'a menacé de faire pire la prochaine fois. Je ne pourrai pas garder ça secret bien longtemps.

Tendrement, Ellis prend le gant et vient nettoyer ma plaie. Il n'a pas rangé sa trousse de secours et applique à nouveau du désinfectant ainsi qu'un pansement pour cacher la blessure. Ses doigts courent le long de mes avant-bras avec une douceur que je ne lui connais pas. Il plisse le front en essayant d'être le plus délicat possible, concentré sur sa tâche, tandis que je serre les dents pour ne pas avoir l'air ridicule face à lui.

— Tu sais ce qu'il te veut ?

— Aucune idée...

— Ça commence à devenir dangereux, tu en es consciente ?

Ses prunelles brunes croisent les miennes et notre proximité me provoque des frissons. C'est l'une des rares fois où il ne me parle pas avec son ton bourru habituel, comme s'il s'inquiétait *vraiment* de ce qui pourrait m'arriver.

— Je ne sais pas quoi faire... Je ne peux pas le rejoindre au risque de briser le contrat...

— Je vais essayer d'arranger ça, d'accord ?

— Je sais que tu es un magicien, le taquiné-je, mais quand même...

— Tu me fais confiance ?

Cette question me poignarde presque. Je ne m'y attendais pas.

On se connaît un peu, maintenant, à force de s'être côtoyés, d'avoir

échangé nos points de vue sur l'amour, sur une vie à deux. Mais je ne connais rien de lui... Mis à part son métier et son prénom. Puis ces cicatrices qui ne cessent d'attirer mon attention...

— Tu me fais confiance, oui ou non ?

— Oui, soufflé-je.

Et étrangement, j'ai presque l'impression qu'il va pouvoir faire quelque chose pour moi.

<alerte>

Votre planning vient d'être modifié.

</alerte>

Ellis reçoit la même notification : les docteurs exigent notre présence dans la salle de réunion. Le nouveau Soulmates va sortir dans une poignée de jours, avant même que notre phase d'essai ne touche à sa fin. Peut-être souhaitent-ils qu'on fasse le point ?

Je me dépêche d'enfiler autre chose pour cacher mon avant-bras et nous filons dans la salle. Petit auditorium aux nombreuses chaises placées en arc de cercle, nous avons l'air un peu ridicules à dix dans un si grand espace. Il y a deux portes à chaque extrémité de la pièce et le mur du fond n'est qu'un grand panneau de verre donnant une vue plongeante sur l'arrière du complexe hospitalier.

Les nuages noirs du Downside sont encore plus visibles d'ici : ils ont l'air si proches... Je prends le temps de les observer alors que Leïa, Nex et Dorian viennent s'asseoir de l'autre côté de la salle. Nora me rejoint, peinée. Elle tient dans sa main un bouquin dont je ne parviens pas à déchiffrer le titre d'où je suis.

Entre nous six flottent les fantômes de Cara et d'Hana, ces deux femmes dont Everlasting s'est emparé. Le Docteur Healey se tient devant nous, encadré par deux docteurs que j'ai aperçus dans le couloir la dernière fois. Il y a Lizzie, l'infirmière qui s'est occupée de moi à mon arrivée, et quelques autres infirmiers et aides-soignants que je ne reconnais pas. Réunion au sommet, dis donc.

— Voilà maintenant plus de six semaines que vous êtes ici..., commence le Doc en chef, toujours tiré à quatre épingles.

Ellis s'enfonce dans son siège, l'air déjà agacé, ça promet.

— ... et nous vous remercions de toute l'aide que vous nous avez apportée. Grâce à vos retours et aussi la manière dont Soulmates est entré en symbiose avec vos consciences, nous avons pu travailler d'arrache-pied afin de proposer une version augmentée au public. Il y a eu des couacs...

OK, Hana est devenue un couac. Bien.

— ... et quelques accidents vraiment incommodants qui, nous l'espérons, ne se reproduiront plus.

Il est ironique j'espère ? Cette manière qu'il a d'évoquer la mort de ceux qu'il traite... Ils sont fous. Et Cara, alors ? Elle aussi était une rencontre « incommodante » ? Je prends mon mal en patience, mais en croisant le regard soucieux d'Ellis, je comprends que quelque chose cloche.

— Reste sur tes gardes, me souffle-t-il.

— ... l'honneur de vous annoncer que la version 2.0 sera implantée à la prochaine génération. Nous tenons donc à vous remercier pour tout ce travail durement abattu.

Les applaudissements se font rares, mais le corps médical semble s'en moquer. Deux gardes de la sécurité se trouvent près de la porte, bras croisés, regard au loin.

— Vous avez été très précieux, vraiment. Et je pèse mes mots.

L'un d'entre eux soupire, porte sa main vers son arme et s'attarde sur la crosse avant de se remettre en place.

— Si je vous ai tous fait venir ici aujourd'hui, c'est aussi parce qu'il fallait que nous soyons honnêtes avec vous.

Les infirmiers dansent d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Vous avez été des pièces maîtresses dans l'élaboration de ce nouveau programme, et je vous jure que vous ne serez jamais oubliés.

Je sais ce qu'il s'apprête à dire... « Nous sommes Cara. » « Nous sommes Hana. »

Les officiers se détachent du mur pour venir encadrer de nouveau le Docteur, dont le regard s'arrête une demi-seconde de trop sur moi. J'en suis sûre, maintenant.

— Vous n'allez pas pouvoir être réinsérés dans la société.

Les mots sont jetés.

— Pardon ?! grogne Dorian.

— Les premiers tests nous ont permis de résoudre certains bogues que nous avons expérimentés... mais nous sommes incapables de les régler dans la version expérimentale que nous vous avons inoculée.

La main de Nora vient chercher la mienne et je ne tressaille pas quand ses ongles s'enfoncent dans ma peau. Je garde la tête droite, cherche à évacuer les larmes qui menacent de déborder. Je ne dois pas craquer, mais au contraire trouver une solution et garder la tête froide. *Rester sur mes gardes, ne faire confiance à personne.* Les mots

d'Ellis se fondent dans les recommandations de mon père.

— Nous ne pouvons pas vous laisser partir d'Everlasting avec une version qui menace votre intégrité physique ou celle des autres, il en est de notre devoir. C'est stipulé à la page 215 du contrat...

— On s'en branle de votre foutu contrat, vous allez nous laisser sortir !

Dorian se jette au-dessus de sa table pour atteindre la porte de gauche. Le premier garde dégaine son arme, lève le bras.

— Non ! exige le Docteur en se jetant vers nous.

Nous sommes ses protégés, ses œuvres, notre cerveau lui appartient, maintenant. Le coup part, explose dans nos tympans, mais la balle se loge dans le sol. Dorian ouvre la porte, tout de suite poursuivi par l'un des gardes et Leïa hurle en se jetant sous sa table.

À côté de moi, Ellis m'attrape par l'épaule et me jette sur la droite pendant qu'il sort un pistolet de sous son pull. Je n'en reviens pas de ce qui se passe. Par réflexe de survie, je me faufile derrière Ellis au moment où il fait basculer la table pour nous faire un abri de fortune. Je le vois mettre en joue le premier garde et sans une once d'hésitation, tirer. Le projectile explose dans son épaule droite et il lâche son arme, dont un dernier coup se perd dans les murs.

Il ne faut pas rester là, j'attrape Nora pendant que les infirmiers se mettent à terre, désarmés. Les autres hurlent ou pleurent. Je ne peux pas les aider. Mes tympans vrombissent encore de l'écho des balles et il me faut quelques secondes afin de recouvrer mes esprits. Je plante mes doigts dans la main de Nora et enjambe les trois mètres qui nous séparent de la porte de droite, désormais dépourvue de gardes.

Je l'ouvre à la volée et un impact de balle en fait exploser le centre. Je pousse Nora dans le couloir avant de me baisser pour courir derrière elle, sans un regard pour Ellis.

Il est armé, il va s'en sortir.

Deux nouvelles détonations se font entendre, une qui fait voler en éclat la poignée de la porte, l'autre qui finit sa course dans le couloir. Nous n'avons plus d'autre choix que la fuite. J'attrape la main de Nora et la traîne dans mon sillage.

— Tu n'es pas blessée ? hurlé-je alors que des coups sourds résonnent dans le complexe désert.

— Hé, attendez ! hurle Leïa derrière nous.

Je n'ai pas le temps de l'attendre, elle pourrait nous ralentir. Je me rue dans le dédale des couloirs que je connais maintenant par cœur.

Nous allons sortir par les cuisines, là où ils n'iront pas nous chercher. Je monte les escaliers quatre à quatre, forçant Nora à coller à ma cadence, malgré son souffle rauque.

<phonecall>

Ellis Moe souhaite entrer en communication avec vous.

Décrocher ?

</phonecall>

Je pousse Nora encore un peu, accepte le coup de fil de celui qui vient de nous sauver la vie. Où est-ce qu'il a eu mon numéro ce con ?!

— Cuisine ! j'aboie, hurlant sans doute un peu trop fort.

— J'arrive.

La communication se coupe et je prends enfin la peine de regarder Nora alors que l'on arrive au quinzième étage. Elle se tient le flanc gauche et des traînées de sang indiquent notre position sur l'immaculé du sol. Je nous entraîne dans le couloir de gauche, sur la passerelle qui traverse la cour d'Everlasting. Entièrement faite de verre, elle nous avale alors que des rafales de balles nous criblent du dessous. Entre les fontaines scintillantes éruptant joyeusement de l'eau, les soldats du rez-de-chaussée nous mettent en joue. Je les vois s'agenouiller sur le sol, nous fixant dans leur viseur.

Nora gémit derrière moi.

— As... As, je ne peux pas aller plus loin...

On finit de traverser la passerelle dans le capharnaüm de nos propres pas. J'ai l'impression qu'un char blindé nous colle au train tellement nous faisons du bruit. Arrivées dans l'aile est, j'ouvre la première porte que je trouve en entendant une cavalcade dans notre dos. Je pousse Nora dans notre cachette de fortune et je me retourne pour fermer la porte derrière nous.

J'aperçois Leïa déboucher de la passerelle d'où nous venons et ses iris accrochent les miens. Une moue d'horreur détruit ses traits alors qu'elle se rue vers nous. J'hésite un instant à l'accueillir dans notre cachette, il faudrait pour cela que je laisse la porte ouverte une seconde de plus. La main sur la poignée que je m'apprête à actionner, mon souffle se suspend entre nous.

Elle me supplie du regard en courant dans ma direction.

— Il y en a une là ! crie un des gardes.

Trois coups résonnent et le corps de poupée de Leïa se retrouve criblé de balles. Je vois ces dernières lui transpercer le corps, alors qu'elle bouge encore, titube, crache une marée de sang comme Hana

quelques semaines plus tôt, puis tombe à genoux, ses yeux roulant dans leurs orbites, et tendant une main désespérée vers moi.

Alors que je devrais être tétanisée par la vision d'horreur à laquelle je viens d'assister, mon instinct de survie prend le contrôle et je referme la porte pour nous cacher.

Et nous ne fûmes plus que cinq.

21.

Je me retourne et colle Nora contre le mur en plaquant ma main sur sa bouche pour lui intimer de se taire. Ses sanglots ruissellent sur ses joues et elle porte une main à ma taille pour s'ancrer à la réalité. De larges traînées de sang maculent mes vêtements – le sien – mais ça n'a pas d'importance. Pour le moment il faut juste échapper aux gardes, nous verrons après pour le reste.

À tâtons je ferme à clé le cagibi sombre où je viens de nous cloîtrer, tandis que de l'autre côté de la porte, les gardes s'approchent bruyamment.

C'est quitte ou double, même si je suis persuadée qu'ils ne nous ont pas vues.

Les claquements de talons des officiers résonnent dans chacun de nos muscles et vrillent notre crâne. Les yeux de Nora sont si dilatés qu'elle a l'air droguée. Je presse mon corps contre le sien dans l'espoir de faire cesser nos tremblements, alors que son sang continue d'imbiber nos vêtements. Le bruit des voix étouffées nous parvient et je perçois dans le regard de Nora la même frayeur qui me tétanise.

Elle ferme les yeux, incapable de retenir plus longtemps son désespoir, et pleure silencieusement dans l'intimité que nous partageons.

Et si elle perd connaissance, qu'est-ce que je fais ?

< iMessage : Ellis Moe >

— Les gardes viennent de passer la passerelle de l'aile est. Cachées dans le premier cagibi. Leïa morte, Nora touchée.

< /iMessage >

Je tape le message plus vite que je ne l'ai jamais fait. Au moins je l'aurai prévenu... Les voix s'effacent et le claquement des semelles sur le sol s'atténue. Les soldats se jappent des ordres que je ne comprends pas et après un temps qui nous paraît infini, le silence revient. Mon cœur a eu mille fois le temps de lâcher et je prends une si grande inspiration que j'ai l'impression d'avoir été asphyxiée.

Nous ne pipons mot, mais j'attrape des torchons trouvés sur les étagères pour faire un bandage de fortune à mon amie. Enfin, amie... Je ne sais pas, quand nous frôlons la mort ensemble, ne pouvons-nous pas nous considérer comme telles ?

Je soulève son débardeur. Elle a reçu une balle dans le flanc, juste sous les côtes. La balle lui a arraché un pan de peau sur la hanche, mais ne semble pas avoir touché d'organe vital. Elle est passée, a fait

de la charpie de sa peau d'albâtre, mais est ressortie. La plaie saigne à gros bouillons et si ça doit être douloureux, au moins ça n'engage pas son pronostic vital... enfin si je parviens à arrêter l'hémorragie.

Je retire mon pull pour le passer autour de sa taille et le serrer sur la plaie. Ça ressemble à tout sauf à un garrot, mais ça lui évitera peut-être de laisser des traînées de sang derrière nous.

— Enlève tes chaussures, lui chuchoté-je, car elles laissent aussi des marques. Je retire les miennes par la même occasion et m'arrête net en remarquant que Nora ne m'imité pas. Dos au mur, elle se laisse glisser contre la paroi, une main fermement appuyée sur son côté blessé.

— Vas-y, As, réplique-t-elle. C'est ta chance.

— Je ne peux pas partir sans toi.

— Tu peux. Et tu vas le faire.

— Non, tu peux encore courir, je t'emmène.

Elle me sourit tendrement. Avec qui vais-je jouer du piano, si ce n'est pas avec elle ? Si je la laisse derrière moi... Non, je ne peux pas envisager ça. Je ne me le pardonnerais jamais.

— Ne fais pas l'idiot. Je vais te porter, je vais t'aider.

J'aurai la force pour deux, je l'ai toujours eue. Je suis celle sur qui les autres peuvent compter, se reposer. Je suis le pilier du groupe, la force tranquille, le roseau qui ploie trop souvent sans pourtant se casser. J'en ai affronté, des tempêtes, et des plus sombres encore que celles du Downside. Se lier aux autres, c'est accepter les ouragans d'émotions, les tsunamis de tristesse, de rage, d'incompréhension, le ressac désagréable des déceptions amoureuses, amicales, des échecs et des défaites.

Je ne peux pas laisser Nora ici. Ce serait me trahir. Ce serait... Ce serait m'être définitivement perdue en chemin.

Je scrute ses grands yeux bleus, ces billes azur qui m'ont tant choquée la première fois que je l'ai rencontrée. Elles sont si pures, témoignage de sa bonté, lui donnant l'allure d'un petit oiseau que l'on cherche à protéger. Je l'ai tout de suite embellie, vue comme ma petite sœur, celle dont la nature m'a privée. C'est ce sentiment de protection, si puissant, qui m'a réconfortée.

Jaspe était parti en me laissant en lambeaux, trempée et geignant sur le sol, rouée de coups par une relation empoisonnée. Je ne pensais pas pouvoir aimer à nouveau. Je ne pensais plus le mériter, pas après ce qu'il m'avait dit. Mais maintenant que je regarde Nora, j'en suis

persuadée : je peux encore donner à quelqu'un, m'attacher, espérer. Je ne suis peut-être pas ce monstre d'égoïsme que Jaspe dépeignait.

Rien que ce « peut-être pas » pouvait radicalement changer ma vie.

— Vas-y, As. Tu reviendras me chercher, me hèle-t-elle, au bord de l'évanouissement.

— Nora...

<nostalgie>

— Et tu as le cœur sec comme un désert. Tes larmes de crocodile ne m'atteignent plus. Tu es incapable d'aimer, de t'attacher, de te sacrifier. Je ne veux plus de ta pâle copie d'amour. Je veux quelqu'un de vrai, de sincère, de courageux. Et tu n'as aucune de ces qualités, As.

</nostalgie>

— As, c'est bon. Ça ne sert à rien que tu te fasses tuer avec moi. S'il te plaît. Tu n'as plus le temps de tergiverser. Ça va aller pour moi.

Elle tousse, se plie en deux face à la douleur.

J'ai envie de mourir. L'angoisse dévore mes entrailles et je tremble en passant une main derrière sa nuque. J'embrasse son front, hume son odeur, me colle contre elle une dernière fois.

— As, fais-le pour moi, OK ?

Au moment où elle me dit ça, je sais que je vais plier. Je vais accepter de partir parce que je suis lâche, parce que je ne crois pas à ces amis qui se tueraient pour l'autre. À la rigueur, pour un enfant, oui, mais pas pour un ami que l'on ne connaît que depuis un mois.

J'aurais aimé être ce genre de personnes courageuses dont les journaux parlent : celles qui se jettent devant un train, plongent dans une maison en feu, sauvent tout le monde. J'aurais vraiment voulu.

Je plonge mon regard dans le sien, me retiens à cette vision de Nora que j'ai tant chérie. Une jeune fille que j'aurais voulu protéger, qui aurait pu s'épanouir dans ce monde que je déteste. C'était elle ! C'était elle qui, depuis le début, aurait dû en sortir vainqueur. Pas Ellis, pas moi, aucun de tous les idiots qui se sont traînés ici.

— Je reviendrai te chercher, oui, je te le promets.

Promesse vaine, dernier mensonge meurtrier. Autrefois mes mensonges tuaient les relations, aujourd'hui ils tuent les gens.

Je me relève et m'éloigne de son corps chétif. Elle va mourir là, dans une mare de sang. Je recule vers la porte que je déverrouille.

— Je vais juste fermer les yeux un peu, d'accord ? me propose-t-elle.

Je hoche la tête, trébuche en atteignant la poignée. J'entrouvre la porte, jette un coup d'œil dans le couloir et essaie de retenir les larmes

qui me submergent. Pas assez forte pour rester auprès d'elle, pas assez faible pour pleurer. Quelque part au milieu de cette grisaille maculée de sang, je me tiens prête à tout pour survivre.

Même à laisser une amie derrière moi.

— Juste... ne te fais pas tuer, lui ordonné-je. Je vais revenir. Je vais revenir, oui.

— Tu joueras du piano pour moi ? chuchote-t-elle, prise de frissons.

— Tous les jours.

Mensonge, mensonge, mensonge.

— Va. Tu ne vas pas rester plantée là toute la nuit.

Je souris et quand elle ferme les yeux, j'en profite pour m'éclipser. Je referme lentement la porte sur elle, dans l'ultime espoir de la cacher encore un peu.

Sans un mot de plus, je trotte vers le bout de ce couloir, incapable de retenir mes larmes. En tournant sur la droite, je ne vois plus rien, rien à part la petite enveloppe m'indiquant que j'ai un message.

< iMessage : Nora >

— Merci pour tout.

< /iMessage >

Et nous ne fûmes plus que quatre.

Ne pas réfléchir. Ne pas considérer. Oublier qu'il y a une gamine en train de crever dans un placard à balais. Oublier que le cadavre troué de Leïa m'a regardée m'éloigner dans ce magnifique dédale opalin. Et le soleil, toujours à me narguer avec ses rayons chauds dardés sur moi. Je pleure parce que je ne peux plus arrêter, je pleure parce que je n'ai pas le droit de faire autre chose pour le moment.

Je dois me rendre aux cuisines.

J'ai besoin d'en parler à quelqu'un, de cracher tout ce que j'ai sur le cœur. C'est con : je n'ai pas le temps pour ça, je devrais courir de toutes mes forces vers la cuisine, mais mon cœur clopine, mes souffles s'égarer, mes pensées divaguent. Je pose une main contre le mur, laisse les traces rougeâtres de la vie de Nora sur les vitres. Je m'en fous qu'on me pourchasse. Je m'en fous qu'on me coure après et que le diable soit à mes trousses.

< iMessage : Ellis >

— Nora laissée. Cuisine dans cinq minutes.

— Ne te retourne pas.

< /iMessage >

Il me connaît déjà trop bien. Je sèche rageusement mes larmes, ravale la douleur qui me lancine l'esprit et claudique dans les virages. *Arrête de hoqueter. Arrête de renifler. Arrête d'être bruyante. Tu n'as qu'à jouer à cache-cache, comme avec Papa.*

< nostalgie >

— Cours ma chérie. Ne te retourne pas, d'accord ? C'est un nouveau jeu.

Je m'esclaffe.

Cinq ans. Je cours dans la forêt parce que c'est le jeu. Parce qu'ils sont sur nos talons.

— Papa va essayer de te trouver, mais toi, tu dois bien rester cachée, c'est compris ?

Gloussement, souvenir qui déraille, entaché de sang.

— Cours, cours, cours, ne te retourne pas.

Ne te retourne pas.

< /nostalgie >

J'arrive aux cuisines. Il n'y a personne à cette heure-là, rien que le silence pour me faire écho. Je me glisse entre les plans de travail et me baisse pour ne pas qu'on puisse me repérer si l'un des gardes venait à ouvrir la porte.

< iMessage : Ellis >

— Je te retrouve dehors. Au carrefour.

— Tu viens au Downside avec moi ?

— Ai-je le choix ?

</iMessage>

Je me dirige vers le monte-charge au fond de la pièce. Je fais attention à bien rester accroupie et en passant devant les plaques de cuisson, j'attrape un couteau de boucher que je cache dans ma manche. Je ne suis pas sûre d'être capable de m'en servir, mais sait-on jamais...

Une fois arrivée près du monte-charge, je me glisse sur la palette et enclenche le mécanisme. Les caméras de surveillance doivent être activées depuis longtemps, le bruit finira de toute manière par trahir ma position. En face de moi et alors que l'appareil se met en branle, la porte de la cuisine s'ouvre à la volée.

— Elle est là ! hurle un soldat.

Une rafale de mitrailleuse accueille sa déclaration. Les balles chuintent contre les câbles qui retiennent le plateau de mon ascenseur de fortune. Je prie pour que ça tienne le coup, au risque de m'effondrer du quinzième étage. Les cliquetis du mécanisme résonnent et je descends vers les enfers.

<iMessage : Ellis>

— Je suis dans le monte-charge. Ils m'ont repérée. Ils vont me cueillir en bas. Ne m'attends pas.

— J'arrive.

— Non !

</iMessage>

Pourquoi fait-il ça ? Nous nous connaissons à peine ! S'il est blessé par ma faute... J'ai toute l'interminable descente vers les entrailles d'Everlasting pour faire mes adieux à cette Terre. D'abord, j'envoie un message à ma mère, ensuite à Sarah. Je doute pouvoir me reconnecter à iBrain même si je m'en sors : s'ils me classent comme fugitive, je vais perdre tous mes droits dans cette société divine.

C'est assez court, car je n'ai pas le temps de m'attarder dans les détails. Je leur dis que je les aime, parce que c'est à mon sens le plus important.

Et quand j'arrive en bas, je me sens prête à tout affronter.

Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ? M'envoyer dans l'aile sud avec Cara ? Utiliser mon corps pour la science ? Récupérer les nanorobots qui se baladent en moi ? Le monte-charge descend, finit par se stabiliser et après un « ting » réjouï, les portes s'ouvrent...

... sur trois canons de fusil qui me scrutent.

Bonjour, bouche de fusil.

Je lève les mains en l'air et lâche le couteau. Je me rends. C'est bon, j'ai assez joué à la fugitive.

On est dans ce qui semble être un garage, une sorte de sous-terrain humide. J'aperçois des camions garés derrière les soldats, alors que l'un d'eux détache des menottes de sa hanche et m'ordonne de sortir.

— Gardez bien les mains en l'air.

Je m'exécute du mieux que je peux, même si je tremble de tous mes membres. Il m'ordonne de me tourner et je prends conscience que je vais mourir ici. Ils vont me déchiqueter, ouvrir mon crâne, bousiller le reste de l'héritage Wheel. J'ai envie de rire face à l'ironie de la chose, mais je ne pourrais sortir que des sanglots. Alors que je l'imagine me passer les menottes, le déchirement d'une détonation me fait tanguer.

J'ai envie de vomir.

Je m'arc-boute, les mains au-dessus de la tête à cause des vibrations qui retentissent dans mon crâne. Je fais un pas en avant pour me stabiliser, mais rien à faire, la douleur ne vient pas. Une deuxième déflagration explose et une pluie de gouttes de sang se répand à mes pieds. Je me jette au sol, me tourne pour avoir le temps de voir le troisième garde encore en vie dégainer tout en cherchant l'assaillant du regard.

Malheureusement pour lui, Ellis – tireur d'élite pour vous servir – l'abat d'une dernière balle à bout portant, achevant le travail.

— Oh mon Dieu !

— Non, tu peux m'appeler Ellis.

Je ris. Je ris à m'en faire mal à la mâchoire.

— Tu as fini, on peut y aller ? me coupe-t-il, soucieux.

Je n'ai jamais été aussi contente de voir quelqu'un de toute ma vie. Je me rue vers lui après avoir repris mon arme, l'ouïe encore un peu brutalisée par les coups de feu. Nous laissons derrière nous trois cadavres et comme *Bonnie and Clyde*, nous n'avons jamais été aussi heureux d'être ensemble.

— Range ton arme, lui rappelé-je alors que l'on s'apprête à sortir.

— Et toi... euh... attends.

Ellis retire son pull et me le tend :

— Retire le tien et enfile ça.

Mon haut blanc est taché du sang de Nora. Je retiens un haut-le-

cœur, mais je ne désobéis pas. Je n'ai pas le temps de faire ma pudique et après m'être changée, je remarque qu'il a retiré son holster.

— Tu veux que je le prenne ? lui demandé-je. J'ai encore de la place dans mes manches.

Je tente le trait d'humour. Il n'y est pas sensible et refuse froidement, avant de faire sortir le chargeur vide. Il jette l'arme, agacé et avise ma tenue. D'un faible hochement de tête, il m'indique que ça lui convient. Maintenant il va falloir faire comme si de rien n'était, déambuler dans les rues comme deux connaissances et trouver un moyen de ne pas se faire repérer par les caméras de sécurité.

— Prête ? me chuchote-t-il tout en m'offrant sa main.

Je fronce les sourcils, mais je n'ai pas le temps d'hésiter. Un couple n'est jamais inquiété, car un couple est la pérennité de l'espèce. Je noue mes doigts aux siens, m'accrochant à cette poigne franche, chaude.

Et malgré moi j'aime le contact de sa main calleuse dans la mienne. Sa présence me rassure, m'apaise bien au-delà des mots.

Nous sortons du garage et je plaque un sourire factice sur mes lèvres. Je me serre un peu plus à celui qui vient de me sauver la vie et enroule ma deuxième main autour de son bras. Complicité, amour, abandon de soi. Il fait toujours beau et chaud à l'Upside, et c'est ce que nous devons dégager. Il passe son bras autour de ma taille, sa main s'attarde sur mes hanches. Je rougis malgré moi et enfouis mon visage dans son épaule, non seulement pour masquer ma timidité, mais aussi pour ne pas que l'on repère mon visage trop vite.

Nous marchons assez vite pour ne pas perdre de temps tout en prenant garde à faire des tours et des détours dans les rues. Pour ne pas attirer l'attention, nous nous promenons comme si nous n'avions pas la mort aux trousses.

Je n'arrive pas à calmer les battements de mon cœur, même si je me contiens assez pour ne pas laisser les larmes dévaler mes joues.

— Pourquoi es-tu revenu me chercher ? le questionné-je.

— C'est à toi que le taré du Downside va ouvrir. Et je ne sais même pas où il crèche. Si je restais là-dedans, j'étais mort. Et je n'avais nulle part où aller ensuite, mon domicile est sûrement déjà inquiété. Sans parler de mon travail...

— Tu aurais pu t'enfuir au Downside, être hébergé chez des amis... ? tenté-je, consciente que je ne connais rien de sa vie.

Ou chez son ex-femme ? Le vide laissé par l'anneau me reste en

tête.

— Il faut croire que tu m'inspires, grogne-t-il.

— Par où veux-tu qu'on traverse ?

Passer au Downside est assez simple, c'est un éventuel retour qui l'est moins. Tout au long de la frontière s'échelonnent de nombreux postes de police qui contrôlent les allées et venues. Je n'en connais aucun, car je n'ai jamais eu besoin de passer de l'autre côté. Ellis, lui, est sûrement mieux renseigné.

— Tu me fais confiance ?

— Oui.

— Alors laisse-moi te guider et envoie-moi l'adresse de ton guignol. Préviens-le qu'on arrivera en fin d'après-midi.

Je ne sais pas pourquoi je pense à ça maintenant – peut-être parce qu'on a failli y passer et que je savoure les quelques minutes que l'on m'a octroyées en plus – mais j'espère que notre excursion sera l'occasion de contempler un coucher de soleil. Je n'en ai jamais vu, car ici, l'astre s'allume et s'éteint, avec une vague idée de crépuscule quand on y prête attention. Il paraît que c'est joli, tout rouge, comme le sang.

Comme celui de Nora encore incrusté sous mes ongles.

Ne pas y penser. Ne pas s'effondrer maintenant. Plus tard, j'aurai le temps.

J'envoie l'adresse à Ellis, préviens l'autre que j'arrive *accompagnée* et s'il n'apprécie pas, sa réponse à mon message n'en laisse rien paraître, puisque je reçois un laconique « dépêche-toi ».

Nous croisons l'armée à plusieurs reprises. Ils ont commencé à quadriller tous les quartiers jouxtant Everlasting. Dans la rue, là où les télévisions crachent les dernières informations, nous apprenons que nous sommes devenus des fugitifs. Il n'y a pas encore nos noms ni nos visages, mais ça ne saurait tarder.

Ellis presse le pas, devient ma béquille alors que nous avalons les kilomètres. Je n'aurais jamais cru que la ville soit si grande. Il y a bien des transports en commun, un tram qui fait le tour de la ville dans un silence d'or, ce serait toutefois trop risqué pour nous de monter à l'intérieur. Les caméras y sont encore plus nombreuses que sur les devantures de magasins. Parfois Ellis me fait asseoir sur un banc, enfouit son visage dans mes cheveux comme si nous étions deux tourtereaux. Ses mains se collent contre mon dos, contre mes hanches, semblent traverser le tissu de mon pull pour me brûler la peau. À

plusieurs reprises nous voyons les policiers passer autour de nous comme des essaims d'abeilles. Au terme de longues minutes pendant lesquelles les battements de mon cœur ne se calment pas, nous reprenons notre route.

Et nous marchons, marchons, marchons. Un pas devant l'autre, comme si tout allait bien, comme si nous n'étions pas des âmes en peine.

<nostalgie>

Jaspe a toujours aimé se promener. Marcher, c'est son truc. Alors nous nous baladons à travers la ville, nous cherchons de nouveaux coins à découvrir, de nouvelles rues à arpenter. Je n'aime pas trop ça, mais ça ne me dérange pas non plus. Accrochée à lui, je fais ce qui lui plait, car ce que j'aime, moi, c'est lui faire plaisir. Nous découvrons les vestiges d'immeubles en cours de restauration et quelques jardins botaniques dont nous avons oublié l'existence.

Nous prenons le temps d'écouter les oiseaux que nous ne voyons jamais (j'ai toujours cru qu'il s'agissait de bandes-son), nous racontons des idioties. Et nous marchons.

Peut-être que nous parcourons tous ces kilomètres pour oublier la taille de notre appartement étriqué... à moins que ce ne soit parce que nous n'avons plus rien d'autre à faire ensemble.

</nostalgie>

Nous arrivons finalement au poste de contrôle. Si Ellis a cessé de stresser bien avant qu'on y arrive, ça ne l'a pas empêché de me tenir la main dans les derniers quartiers que nous avons traversés. À mesure que nous nous sommes approchés du mur, la luminosité a décliné, les habitations se sont faites moins cossues, les magasins moins beaux, moins fournis. Le changement d'air, aussi, peut-être sa qualité, a tout de suite ravivé mes souvenirs de la campagne.

Les gens sont moins regardants dans la périphérie, ils ont l'habitude de voir des gens désespérés. Et heureusement, car c'est complètement exténuée que je fais face aux policiers du poste de contrôle.

Ellis sort sa plaque de flic et ils discutent cinq minutes. Les officiers me lancent des regards étonnés, ne comprenant pas ce que je viens faire là.

— Une affaire de routine, ne vous en faites pas. J'ai besoin qu'elle fasse une identification d'une pièce maîtresse de ce côté-là. Nous serons de retour dans dix minutes à peine.

— Dépêchez-vous, il est bientôt dix-sept heures. Ça craint après, hein. Vous n'êtes pas vraiment habillés pour faire face à ce qu'il y a de l'autre côté, sans vouloir vous vexer.

— Non, je n'avais pas prévu de faire ce genre de mission aujourd'hui, semble s'excuser Ellis.

Il a même l'air aimable ! On aura tout vu !

Je me tiens les côtes pour éviter de montrer mes doigts poisseux de sang, mais également pour éviter de rendre mon déjeuner.

— Merci, à tout à l'heure du coup, s'amuse Ellis avant de me prendre par le bras.

Nous faisons quelques pas dans cette ville que je ne connais pas. Je scrute les alentours, cherchant tout ce qui pourrait différer *de l'autre côté*. Les nuages noirs grondent au-dessus de nos têtes et j'abandonne l'idée de voir un de ces beaux crépuscules dont on m'a tant parlé. Je suis en vie, c'est déjà pas mal. Au-dessus de nous fourragent quelques éclairs, étincelles crépitant dans les nuages de ténèbres.

— Bienvenue en Enfer, souffle lugubrement mon compagnon de galère.

<nostalgie>

— Dis, Sarah, tu crois au Paradis ?

— Connerie.

— Alors tu ne crois pas à l'Enfer non plus ?

— Si, mais nous y sommes déjà, alors...

</nostalgie>

Je ne sais pas combien de temps encore nous avons marché. Je suis devenue un automate, seulement maintenue sur la terre ferme par Ellis qui me tire plus qu'il ne m'aide. Il fait sombre. À mesure que les secondes défilent, les maigres flashs orageux de lumière se tamisent, ne deviennent que des passages erratiques dans l'enfer du ciel.

Nous sommes coincés sous une chape de plomb, à la recherche d'un appartement dont nous ne connaissons rien. Être accompagnée m'assure une certaine protection : j'en perçois toute la symbolique alors qu'*elles* se languissent sur les trottoirs. La poudre est sur toutes les lèvres et l'alcool dans les veines. Comment supporter de vivre ici, sinon ?

Plusieurs fois on tente de nous arrêter, à tel point que je dois faire scintiller la lame de mon couteau pour que l'un d'entre eux nous lâche.

Si j'avais voulu faire de Downside un cliché, je n'aurais pas pu faire mieux : les maisons s'effondrent, les cœurs s'effritent et je n'ai même pas vu un couple se balader dans les rues. Pour voir quoi ? Des lampadaires qui vomissent une sale couleur jaune.

Est-ce de ça que l'Upside veut nous prévenir ? Est-ce ce qu'ils

veulent à tout prix éviter avec Soulmates ? Et avant la guerre, avant les vapeurs toxiques des bombes chimiques, qu'est-ce qu'il y avait dans les quartiers ? Des enfants, certainement.

Des vagues de bonheur léchant les plages de l'inconscience.

< iMessage : Isaac >

— Quel étage ?

— 12 pas d'ascenseur

< /iMessage >

Super. Arrivés devant la grande bâtisse, nous montons les étages qui craquent sous nos pas. Je n'ose pas toucher la rambarde ruisselante de graisse, à peine éclairée par les lucarnes sales.

Il fait nuit de toute façon, dehors. Il fait nuit tous les jours, tout le temps. Ça fait même pas cinq minutes que je suis arrivée et pourtant je n'en peux déjà plus. Il y aurait de quoi devenir fou. Ils le sont peut-être déjà un peu.

Rey m'a un jour dit que l'homme est un être profondément sociable et que s'il n'avait personne à qui parler, il finirait par faire la conversation à son assiette. Je peux assurer maintenant que l'homme a besoin de la lumière... pour ne pas risquer d'éteindre celle qui est en lui.

< nostalgie >

Les couveuses sont vides. La maternité est vide. Aujourd'hui, Sarah sort de l'hôpital et je crois que c'est la seule mère qui reste parmi toutes celles arrivées ce mois-ci. Tous les autres bébés sont morts, ou sont en soins intensifs ; mais pas Priam. C'est un soleil.

Domage qu'elle arrive dans un monde de ténèbres. Elle finira forcément par en être tachée.

< /nostalgie >

Ellis frappe à la porte, mais j'ai trop la tête qui tourne pour réaliser que je vais rencontrer mon âme sœur. Je retiens un rire hystérique à cette idée. Ellis me décoche un regard curieux jusqu'à ce qu'il cède à l'impatience et tente d'ouvrir la porte.

Fait amusant : elle n'est pas fermée à clé.

Nous nous enfonçons dans le taudis, les planches grinçant comme dans l'escalier. Les murs se rapprochent de moi, menacent de m'étouffer. Il fait plus noir que dans un four et l'odeur de poussière et de moisissure me prend à la gorge. Je referme la porte et ne voyant pas de verrou, flanque un petit meuble trouvé dans le hall pour la bloquer. Ellis est déjà parti dans le salon où je l'entends jurer. Quoi, il est monstrueux ? Défiguré ?!

Mais c'est pire que ce que je pensais.

Quand j'entre dans le salon, je repère d'abord l'immense bazar. Les cartons de pizza au sol, la télévision à l'écran fracturé. Pas une ampoule ne fonctionne encore pour traverser l'épais brouillard et les fenêtres sont trop poussiéreuses pour laisser filtrer la lumière de l'éclairage public. Une odeur de moisi liée à celle du sang me ramène au présent et le renfermé me donne envie de vomir. Le flic s'agenouille près du canapé où nage un homme dans une déferlante de couvertures. Des cadavres de bières traînent autour de sa main jetée par-dessus bord.

C'est Isaac. Est-ce qu'il est... mort ?

— Il a besoin de soins. Va voir dans la salle de bain ce que tu peux trouver, m'ordonne Ellis.

Je n'ai pas besoin d'aller plus loin que la table de la cuisine – ou ce qu'il en reste – car grignotée par les mites et tâchée de sang, la table en papier mâché menace de s'effondrer à la moindre secousse. Isaac a laissé traîner la trousse de premiers soins ainsi que l'alcool qu'il n'a pas bu.

— Il va s'en sortir ? demandé-je, inquiète, en amenant le matériel près d'Ellis.

— Je n'en sais rien.

Le sous-entendu est tout autre. « S'il meurt, je m'en sors, moi ? » La douleur dans tout mon corps ne provient peut-être pas de la journée cauchemardesque que je viens de vivre, mais peut-être bien des blessures de mon « âme sœur ».

On retire l'amas de couvertures et je cherche à produire de la lumière d'une manière ou d'une autre. J'ouvre en grand les fenêtres, trouve une lampe torche clignotante, et il ne reste que le plafonnier du frigo vide pour tenter d'y voir plus clair.

— Tu sais recoudre ? m'interroge Ellis.

— Du tissu, oui. Si c'est de la peau, je lui vomis dessus.

— OK, alors tu vas le tenir. Et t'as intérêt à *bien* le tenir, on n'a pas d'anesthésiant.

Il lui a retiré son t-shirt, dévoilant une plaie béante sur son flanc. Voilà pourquoi j'avais mal tout ce temps et pourquoi il voulait que je vienne.

Je crois bien que je vais vomir plus tôt que prévu.

Ça fait une journée que je menace tout le monde de le faire, mais là ça monte. La plaie d'Isaac est en train de s'infecter et je pense

distinguer des morceaux de chairs en train de pourrir. Un peu plus et il nous fait une septicémie.

L'évidence me frappe : il ne va pas s'en sortir.

< nostalgie >

— Tout va bien ma chérie, tout va bien !

Je n'ai même pas le courage de hurler. Papa tond la pelouse tranquillement. Il fait beau, à la campagne, et je contemple le paysage du haut d'une roue de tracteur. Assise à califourchon, je laisse les oiseaux me bercer en rythme avec le ronronnement de la tondeuse.

Et puis le hurlement a déchiré l'air. J'ai sauté de mon perchoir et filé près de mon père qui s'étouffait accroupi dans l'herbe. Maman a couru plus vite encore que moi. Les secours sont déjà prévus.

— Ne regarde pas, d'accord ? Rentre à la maison ça va aller...

Mais je ne peux pas détourner le regard.

Les doigts de mon père trônent sur l'herbe, comme trois morceaux de viande, alors que des traces de sang paillent l'herbe de rouge.

< /nostalgie >

Isaac est allongé, les poignets maintenus au sol, Ellis assis sur ses jambes. Il va se cambrer, hurler, se défendre. À moins qu'il ne s'évanouisse directement ? Nous ne sommes pas docteurs... Nous sommes juste persuadés qu'il faut agir vite.

Et si on le tuait ? Avec le choc ?

— Prête ? me demande-t-il.

Pour une fois qu'il n'a pas l'air dans son assiette, je n'en mène pas large non plus. Je hoche la tête, regarde ailleurs tout en mettant toute la pression possible sur les bras d'Isaac. Il va nous tuer. S'il se réveille, il va vraiment nous tuer.

— Il n'a pas fait d'hémorragie interne, sinon il aurait déjà eu mille fois le temps de mourir. Il a dû se faire un bandage de secours, mais ça n'a pas cicatrisé. Ça a dû s'infecter, ou j'en sais rien, une bactérie, je n'y connais rien en médecine. Nous allons le recoudre et espérer que ça ne s'étende pas, le temps qu'il nous explique... et puis si jamais il meurt...

Il laisse sa phrase en suspens avant d'attraper le fil, l'aiguille, l'alcool... Et c'est parti.

Isaac a un moment de lucidité au moment où Ellis verse l'alcool sur la plaie. Puis l'aiguille transperce sa peau et je décide de ne plus rien regarder de l'opération. Je me contente de maintenir la pression sur ses bras, même s'il n'a plus la force pour se débattre. Les larmes ruissellent d'elles-mêmes sur mes joues alors que la douleur se répand en vagues diffuses dans mon corps. Les ondes de choc se répercutent

dans mes os et j'en claque des dents alors que je me concentre sur ma tâche : le maintenir au sol.

Je n'ai pourtant pas le droit de me plaindre. Nora est encore là-bas, avec un flanc labouré... et je ne sais même pas si le gars allongé au sol va passer la nuit.

— Eh, ça va ? Tu pleures ? remarque finalement Ellis en relevant la tête.

Je rencontre son regard *inquiet*. Ellis est *inquiet*.

— Ça va, je me suis juste fait mal plus tôt dans la journée. Occupe-toi de lui c'est le plus préoccupant. Il a aussi une blessure au genou, indiqué-je pour changer de sujet.

Il n'a pas tenu longtemps, son corps est parcouru de frissons et de chair de poule, mais il ne bronche plus.

— Tu le sens, n'est-ce pas ?

Il me pose la question au moment où le fil entre dans la peau. Je renifle pour ne pas avoir à lui répondre, mais oui. Je ne sais pas vraiment dans quelles circonstances notre lien marche, mais je vois les cicatrices boursoufflées de « LATE » s'étaler sur son poignet. Beaucoup plus profondes que moi.

— C'est qui ce type ? demande-t-il alors.

Est-ce que je dois lui dire ? Ellis est revenu me chercher, il a risqué sa vie pour moi. Pourquoi je n'arrive pas à lui faire confiance ? Je pourrais lui dire la vérité, sauf que son statut de flic ne cesse de planer telle une ombre au-dessus de nous. Je doute qu'il reprenne du service un jour mais j'ai peur de ce qu'il pourrait faire de ces informations.

— Je crois qu'il est de la Rébellion.

— Merde.

— Tu l'as dit.

Isaac grogne en dessous de nous, cligne des yeux avant de repartir pour le monde des rêves.

— J'ai bientôt fini. Alors... tu veux les rejoindre ?

Je n'y ai pas réfléchi. Là je n'ai qu'une envie, me rouler en boule et ne jamais ressortir de mon lit. Ne plus penser à tout ce qui s'est passé depuis... un mois, ni de la manière dont tout est vraiment parti en cacahuète.

— Est-ce que j'ai le choix ? Est-ce que je veux que les gens vivent avec Soulmates 2.0 ? Non. Mais je n'ai pas non plus envie de faire exploser des buildings ou de tuer des gens ! Je n'ai pas vraiment eu le temps de me pencher sur la question encore, terminé-je sur une pointe

d'ironie. Et je ne suis même pas sûre d'avoir le choix. Et toi ?

— Je n'en sais rien. Pour le moment je finis de rafistoler ce gars. On verra ce qu'il aura à nous dire après.

Alors nous en étions réduits à ça ? Attendre qu'un fou furieux se réveille pour nous dire quoi faire ?

— Ne vous excitez pas, s'insurge Isaac qui manque de s'étouffer dans un gargouillement. On ne veut pas de vous.

Isaac est ensuite retombé dans les vapes. Je me suis marrée un moment sur sa phrase : si même la Rébellion ne veut pas de nous, nous sommes bien barrés. J'ai supposé qu'il s'agissait d'une pointe d'arrogance, dont il a l'air bourré. Ellis a terminé de le recoudre et s'est attaqué à sa jambe, mais à part des bleus devenus jaunes, il n'a trouvé aucune blessure inquiétante. Nous l'avons laissé sur le sol, de peur de le bouger et de rouvrir ses plaies.

— Et maintenant ? l'interrogé-je.

— Tu n'es pas fatiguée ?

— Je suis morte.

— Alors dormons et attendons de voir si ce con survit.

Je fais le tour du propriétaire : rien à manger, pas d'eau chaude, à peine un filet de boue froide sort du robinet. Il y a bien une chambre, mais le matelas est tellement miteux que j'ai peur de dormir dessus.

— Prends le canapé. Et range cette lame, soupire-t-il, ou tu vas te blesser.

Je hoche la tête et la cache sous les coussins, on n'est jamais trop prudent. J'hésite à envoyer un message à Nora, mais s'ils traquaient mon message ? J'ai tout coupé en sortant de l'hôpital, de peur qu'ils se servent d'iBrain pour nous retrouver. Sans mes informations, sans mon IA personnalisée au quotidien, je me sens vide. Je pourrais ouvrir mon dossier médical, prendre le temps de comprendre ce qui se trame dans mon cerveau. Je ne suis pas sûre d'avoir la force ce soir, alors je le mets de côté pour demain. Oui, demain...

Au lieu de dormir, j'aurais pu surfer un peu sur Internet ou discuter avec Sarah. Du temps où j'avais encore un appartement et un travail, c'est ce que je faisais... J'ai l'impression que ça fait des années que ça ne m'est pas arrivé...

Et Sarah... Je me sens un peu minable de ne pas l'avoir tenue au courant. Elle qui a toujours été là pour moi, même quand nos chemins se sont séparés...

Si j'avais eu du recul sur la situation, est-ce que j'aurais refusé la proposition du Doc Healey et son nom ridicule ? Le Docteur a tout fait pour que Dorian ne se fasse pas tirer dans le dos... il l'a défendu, je n'ai pas rêvé. Pourquoi, alors ? Parce qu'ils voulaient récupérer les puces en toute tranquillité ? Parce qu'ils avaient d'autres ambitions, dans une autre aile par exemple ? Je n'aurai très certainement jamais

la réponse.

Je m'effondre sur le canapé sans oser prendre les couvertures laissées au sol. Imbibées de sang, de sueur et d'urine (je crois), elles me donnent envie de vomir. Le canapé n'est pourtant pas en meilleur état, mais je n'ai pas le courage de dormir par terre après tout ce qu'il s'est produit aujourd'hui.

C'est dans ces conditions que je vais devoir vivre maintenant. Loin des cent mètres carrés des appartements de l'Upside, de la clarté des jours et de la possibilité, si on le désire, de baisser la lumière. Loin de la nourriture à profusion, de l'eau chaude, des activités et la douceur du quotidien. Je rigole et pleure un peu en me remémorant ce que je vivais avec Jaspe, tout que j'aurais pu construire avec lui si je n'avais pas omis un léger détail.

Est-ce que je regrette ? J'aimerais pouvoir dire que oui. Sauf qu'à bien des égards, je sais que je n'aurais pas pu vivre dans ces carcans idiots. Un jour ou l'autre, son envie d'enfants aurait repris le dessus, et même si nous avions pu adopter – enfin, voler un enfant aux plus démunis du Downside – je n'aurais pas voulu l'élever. Je crois que beaucoup de gens sont comme ça ; ils se quittent parce qu'ils n'ont pas les mêmes rêves.

Élever un gosse dans ce monde-là ? Je voulais offrir mieux à ma descendance. Seulement le désir égoïste est parfois plus puissant que tout. Faisons des enfants pour ne pas être seul, pour se sentir utile, pour croire que l'on complète le schéma typique. C'est « la nature », je dirais même mieux, c'est la vie.

Moi, je la considère autrement, la vie.

Et tout le monde s'en fout.

< rêve >

— Ça va, attends, je vais t'aider.

Je suis toujours dans l'appartement et je dors, ou plutôt, je me vois dormir des yeux d'Isaac. Est-ce qu'il sait que je l'épie, là, maintenant ? Non, je ne crois pas. Seulement quand je ne me fais pas discrète.

— Et si on allait dans la chambre pour ne pas la réveiller ?

Ils s'échappent, Isaac aidé par Ellis, changent de pièce, ferment la porte, mais je m'en fiche, je suis dans l'esprit du principal concerné. Et surtout, je me tais. Pas de débordements au risque de me faire repérer.

— Comment tu te sens ? Ta plaie a vraiment une sale tête.

— Je me suis fait mordre le flanc par le chien. Tu y crois ça ? Enfin bon, elle t'a parlé de moi, c'est pour ça que t'es venu ?

— Oui, elle m'a parlé de toi. Nous avons eu des problèmes à Everlasting, je ne pouvais pas y rester. C'est quoi la suite des

évènements ? demande très sérieusement Ellis.

— Elle peut toujours passer les tests pour entrer dans la Rébellion... C'est dangereux et risqué, mais nous savons tous les deux que ce qu'elle a dans la tête vaut de l'or, grogne-t-il. Et c'est pareil pour toi, d'ailleurs.

— Moi je peux toujours me retourner. Mais pas elle. Et votre lien est trop bizarre pour qu'elle retrouve un jour une vie normale. La faire entrer est sûrement le meilleur choix.

Il regarde mon ami de manière suspicieuse. Il ne sait pas qu'il est flic, mais il sent que quelque chose ne colle pas.

— C'est bon pour elle ou pas ? s'assure Ellis.

— Il faut qu'on en parle avec les supérieurs.

— Les supérieurs ?

— Ouais. On peut y aller demain, de toute façon la planque est foutue maintenant. Je ne sais pas si vous avez encore des flics au cul, mais nous ne pouvons pas rester là. Par contre, il faudra qu'elle soit consentante.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Et toi, après, tu vas faire quoi ?

</rêve>

— As, réveille-toi.

C'est Ellis qui me tire sans ménagement du sommeil. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est : iBrain est débranché et ce n'est pas le soleil qui va m'aider.

— T'as dormi six heures, mais il faut qu'on change de planque.

— Et... Isaac ? m'informé-je en bâillant.

— Il a passé la nuit. Ce n'est pas joli joli, mais ses copains vont venir le chercher pour des soins plus approfondis. Nous devons bouger. Il est OK pour nous présenter à ses chefs, mais rien n'est joué. Et il va falloir que tu changes d'apparence.

— Hein ? Everlasting ne viendra pas nous chercher jusqu'ici...

— Tu veux prendre le risque ?

Encore hagarde, j'accepte sa décision. Nous nous glissons tous les deux discrètement dans la salle de bain pour ne pas réveiller Isaac qui dort dans la chambre. J'ai envie de parler avec Ellis de ce que j'ai entendu, mais j'ai peur des réponses que je pourrais obtenir ou de ce qu'il pourrait conclure sur le mystérieux lien qui m'unit avec mon âme sœur.

— Les gars de la Rébellion vont venir nous chercher. Isaac nous retrouvera plus tard, je pense que vous avez beaucoup de choses à vous dire. Et s'il te plaît, ne crie pas.

Je fais les gros yeux quand sa main attrape mes cheveux noirs et me tire la tête en arrière.

— Qu'est-ce que...

Tchac. Je ne suis plus soumise à sa pression et je bascule en avant, encore groggy de fatigue. Il m'a coupé les cheveux ! Il ouvre la minuscule fenêtre et laisse s'échapper la tignasse qu'il vient de m'arracher.

— T'es malade !

— Tu veux changer d'apparence oui ou non ?

— Et toi, on te tond ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Maintenant on va changer ta couleur...

— J'ai les cheveux noirs, connard, tu crois que...

Il me pousse une boîte de décolorant dans les mains.

— T'as trouvé ça où... ?

— Pas important. Maintenant tu auras les cheveux courts et blancs. Fais ça bien, après nous partons.

Il me laisse seule dans la pièce glauque, gelée par le manque de chauffage. Je bats des cils un moment pour faire le point et est au moins rassurée par l'ampoule nue qui pend du plafond. Je m'assieds sur le rebord de la baignoire, contemple le décolorant et soupire. Ai-je le choix ?

Mes cheveux ne vont jamais s'en remettre, mais ce serait ridicule de s'en plaindre, au point où j'en suis. Et puis, qui sait, les cheveux blancs, peut-être que ça m'ira !

< nostalgie >

— Écoute, As, je crois qu'il est tant que tu grandisses, souffle Sarah. Nous ne pouvons pas continuer comme ça... Dans quelque mois nous aurons dix-huit ans, nous ne pourrons plus... tu sais...

— Deviser sur le monde qui nous entoure ?

— Ouais, voilà.

Je la regarde pour la première fois, telle qu'elle est. Elle me rejette. Pas que moi, mais aussi tout ce que nous avons construit ensemble, cette relation que nous avons bâtie. J'ai pourtant tout fait pour m'accorder à elle : j'ai suivi ses idées, je les ai reprises, je les ai amplifiées. J'y ai même cru ! Elle était mon phare dans la nuit, celle sans qui l'existence n'avait qu'un goût amer. Quand mon père est parti, c'est elle est qui est devenue mon pilier.

Allez, As, tu en auras plein d'autres, des piliers. Mais ces derniers temps les maçons ne sont pas très doués.

< /nostalgie >

— C'est... différent, lâche Ellis quand je sors finalement de la salle de bain.

J'éclate de rire face à sa mine déconfitte. Il ne devait pas s'attendre à ça et moi non plus, d'ailleurs. Mes cheveux ont plutôt viré au gris bleu qu'au blanc, mais ça me change, c'est clair. Entre-temps il a enfilé des fripes trouvées dans l'armoire.

Je me poste près de la fenêtre pour regarder dans la ruelle. Dehors, entre deux chapes de brouillard sombre, une prostituée arpente le trottoir, attendant que quelqu'un s'arrête. Parfois il y a quelques échanges avec des badauds qui passent, mais rien de concluant. Je me mords la lèvre, incapable de réaliser ce qui se passe à quelques mètres seulement de chez nous.

Chez moi.

Ellis vient se poster près de moi, assistant lui aussi à ce qu'est devenu notre monde.

— Tu étais déjà venue ici ?

— Non. Et toi ?

— Oui, souffle-t-il.

— Pour le boulot ?

— Ouai... Mais ça me fait toujours le même effet.

Moi, ce qui me fait de l'effet, c'est de sentir son coude se coller au mien. Je veux répondre, mais il me prend dans ses bras alors que trois coups résonnent à la porte. Je pose mes mains sur ses hanches, perplexe.

— As, quoi qu'il arrive, sache que j'ai fait ça pour ton bien, d'accord ? chuchote-t-il à mon oreille.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

La peur noue mon estomac : il n'a pas appelé les flics quand même ? Il ne nous a pas dénoncés ?!

— Je sais que tu feras un formidable membre de la Rébellion, ne m'en veux pas.

Il me donne une dernière pression avant de reculer pour passer dans le salon. Je le scrute, sans réaliser ce qu'il est en train de me dire. La porte derrière lui s'ouvre à la volée et cinq personnes cagoulées entrent en courant dans la pièce. Le temps se ralentit, le souffle me manque pendant que leurs mains s'enroulent autour des bras d'Ellis. Ils le tirent en arrière, il bascule, sans me lâcher du regard. Je reçois un gros coup sur la tête et c'est le vide.

J'ai l'impression que les nanorobots cliquètent dans ma tête alors qu'ils se mettent en branle pour soigner ma commotion. Je ne peux m'empêcher de sourire ; Everlasting m'a peut-être sauvé la mise, pour une fois. La douleur reflue lentement mais je garde la tête dans les nuages, une brume désagréable vrillant mes tempes. Un bandeau m'obstrue la vue et aux vibrations que je ressens, je suis dans une voiture. Une voiture, vraiment ?

< nostalgie >

— Ils vont bientôt nous retirer le tracteur, soupire mamie.

— Pourquoi ? demandé-je, alors qu'on est secoués comme des sacs de pommes de terre.

— Trop de pollution, je crois que c'est lié aux moteurs, ma chérie. Mais c'est ton grand-père qui aurait pu nous dire, il s'y connaissait bien en mécanique, tu sais. Il travaillait dans le Glove, il y a bien longtemps. Ce tracteur, c'était le sien, alors j'aimerais le garder encore un peu... même si nous avons l'interdiction de nous en servir. Nous nous assiérons juste dans l'habitable, comme avant.

Nous foinons toutes les deux sous le soleil mitrailleur de juillet. Nous sommes en dehors de la ville, derrière les grands murs érigés pour nous protéger. Il y a un petit champ que nous essayons de maintenir en vie malgré la triste mine des herbes folles. Parcourir les champs et dire des bêtises, voilà ce que je fais quand je passe mes vacances ici. Même si nous n'entendons pas grand-chose par-dessus le vacarme du moteur, j'adore. Il n'y a plus de voitures depuis longtemps à la maison, alors je me rattrape quand je suis à la campagne. Les champs s'étendent à perte de vue, le vent joue dans mes cheveux et il y a l'odeur de l'été.

L'odeur du bonheur.

< /nostalgie >

Nous sommes bien loin de la salle et de ses immenses routes goudronnées ; chacun des soubresauts m'arrache un sourire ridicule, car je sais que nous sommes retournés à la campagne, là où j'ai encore quelques souvenirs heureux. Les fenêtres sont ouvertes en grand : l'air froid de la nuit claque dans mes cheveux et il y a l'odeur de *la forêt*. Des arbres, des vrais, pas ceux de nos parcs ridicules au milieu du béton. J'entends quelques criquets – à moins que ce ne soit des grillons – babiller dans les ténèbres. Je préfère avoir les yeux fermés. Je peux alors m'imaginer les bordées de pins, les cavées que l'on traverse, l'éclat des étoiles au-dessus de nos têtes...

Il n'y a rien de plus beau qu'imaginer ce que je ne peux voir.

Ma tête n'est pas moins douloureuse, mon cœur est lourd, mais je profite de ces quelques instants que l'on m'accorde encore. Il y a quelqu'un d'autre à l'arrière avec moi, j'entends sa respiration et je sens sa chaleur, pourtant dans le doute, ne sachant pas s'il s'agit d'Ellis, je m'abstiens de tout commentaire. Je me contente de sourire et me colle un peu plus contre la portière sur ma gauche pour passer le nez dehors.

Je suis glacée, mais je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

— Elle est réveillée, annonce une voix masculine.

Je ne crois pas reconnaître celle d'Isaac.

— Déjà ? C'est un robot ou quoi ?

Pédale de frein, embrayage, moteur qui ronronne dans la docilité de la nuit. Je me laisse bercer par le fond sonore de la voiture. Ça pulse, ça pompe, les haut-parleurs à l'arrière frissonnent sous les basses : du rock s'échappe entre les claquements du vent. Je me serre un peu plus, frissonne de froid et d'appréhension maintenant qu'Ellis m'a collée dans les pattes de la Rébellion. Je lui en veux un peu d'avoir pris cette décision sans m'en informer, sans pour autant m'empêcher de le remercier. L'Upside n'a plus rien de bon à m'apporter et je doute d'y retourner un jour, pas maintenant que j'ai été cataloguée grâce à Everlasting. L'entreprise s'est servie de nous comme du bétail et nous méritons mieux : un monde où nous pouvons vivre tels que nous l'entendons.

Peut-être que ce sont eux, les « Rebelles », qui peuvent nous apporter ça. Je ne peux m'empêcher d'y réfléchir depuis que nous avons quitté Everlasting : et si c'était le seul moyen pour moi de changer les choses ? Se plaindre sans rien faire, en se contentant de croiser les bras n'a jamais rien changé. Pourtant, cette solution utopique – moi grande guerrière vainquant nos ennemis mortels tels que la société et les codes que l'on nous inflige – s'oppose toujours à ce que je vois de la Rébellion, ce qu'ils nous montrent jour après jour ; tous ces morts, tous ces attentats, faits de martyrs et de kamikazes, toutes ces âmes qui se sont perdues dans l'optique de nous *tuer*. Ma gorge se noue en réalisant que nous en sommes réduits à ça. Nous insultons les bombes que nous envoient nos ennemis aux frontières de notre territoire, alors que notre propre peuple se bombarde lui-même. Je me mords l'intérieur des joues en réalisant que si je n'ai pas réussi à sortir mon épingle du jeu avec la psy, je ne réussirai certainement pas auprès des rebelles. Courber l'échine, baisser les yeux, attendre que ça

se tasse, voilà à quoi je suis réduite ? Pourquoi ne pas essayer de changer les choses, à ma manière ?

Quand le moteur se coupe et que nous nous arrêtons en pleine cambrousse, l'idée qu'ils me descendent au milieu des bois me traverse l'esprit.

— Sors ma jolie.

Même voix éraillée. Je cherche du bout des doigts la poignée de la portière, tire dessus, m'exécute en sortant.

— Tatouage ? me demande-t-on.

Je tends le bras dans le vide, incapable de me repérer. J'ai la tête qui tourne malgré les nanorobots qui font du bon travail. Quelqu'un passe derrière moi, fait glisser le tissu le long de mon visage et le vent joue sur ma nuque, qui n'est plus protégée par ma longue tignasse coupée par Ellis.

— Salut, moi c'est Harmonie, se présente une voix féminine.

Je reste interdite en clignant des yeux plusieurs fois, essayant de m'acclimater à la luminosité ambiante. Nous sommes dans une clairière, faiblement illuminée par la lune et les phares d'une voiture située derrière moi. La silhouette d'une grande blonde se dessine entre les jeux d'ombres, sa chevelure s'épanouit sur ses épaules et même si je n'arrive pas à déceler tous ses traits pour le moment, je devine sa beauté.

— Bonjour, As. Je me présente, je suis Harmonie.

— Bonjour.

— Est-ce que tu sais pourquoi tu es ici ?

— Pas trop, non.

Et votre nom m'intrigue... Rares sont les prénoms ayant une signification, de nos jours. Harmonie. L'interdiction tacite s'était propagée au fil des années, à mesure que Soulmates tissait sa toile au centre de nos vies. Un prénom dénaturé, n'ayant aucun rapport avec la réalité. Ne pas se tromper, ne pas confondre un tatouage, ne pas pouvoir cacher le nom d'une âme sœur au travers d'une citation.

Harmonie ne pouvait pas être son prénom.

— Je vois que tu aimes aussi jouer avec les règles, As.

Je lui retourne son sourire, beaucoup moins éclatant que le sien ; oui, le mien aussi a une signification. Ma marque de fabrique, le petit côté rebelle qui me plaisait tant, légué par mon père avant qu'il ne s'en aille. Il ne savait pas que Soulmates déraperait, que nous nous en servirions pour perpétrer un modèle ignoble. Pourtant, il m'avait

donné un rempart... As. Même si à mesure que les années s'étaient écoulées, je m'étais sérieusement mise à douter qu'il soit tatoué chez qui que ce soit.

— Vous ne m'avez pas fait venir pour me complimenter sur mon patronyme, j' imagine.

Ah voilà, le fichu caractère qui revient quand je m'en passerais bien...

— Non, en effet. J'ai cru comprendre que tu avais pour ambition de nous rejoindre ?

— J'ai quelque chose dans la tête qui pourrait potentiellement vous intéresser. Et qu'il serait peu recommandé de détruire.

Je tapote ma tempe de l'index, consciente qu'une nouvelle technologie y sommeillera toute ma vie. Peut-être qu'ils veulent faire des scanners, trouver des failles, comprendre comment ça fonctionne. Je n'ai aucune idée de leurs buts, de leurs projets, mais ils ne me feront pas croire qu'avoir le prototype du nouveau Soulmates ne les intéresse pas.

— C'est vrai, ça pourrait nous être utile... Seulement tu vois, je me demande si nous pouvons légitimement te faire confiance. Tu viens d'Everlasting. Ils t'ont implanté leur petit joujou valant une petite fortune... D'ailleurs, je ne serais même pas étonnée qu'ils soient en train de scanner toutes les images qui passent par ta petite tête en ce moment même dans l'espoir d'avoir une taupe chez nous.

J'ouvre la bouche pour me défendre : iBrain est déconnecté, ils n'ont aucun accès à ce qu'il se passe de mon côté, mais elle embraye directement.

— Du coup...

Elle fait glisser un flingue entre ses doigts dans un tintement métallique effroyable. Je ne bronche pas. Montrer ma terreur ne changera rien à l'issue de cette rencontre, bien au contraire. Et je ne pense pas qu'elle ait fait l'effort de me ramener jusqu'ici pour me descendre comme un chien.

Pourtant en moi gronde la terreur. L'angoisse qui ronge mon ventre, mon esprit, acide qui nécrose tout et qui s'empare de toute la rationalité qu'il me reste. Je ne veux pas mourir ici, pas maintenant. Pas après tout ce que j'ai fait pour m'en sortir, tout ce que j'ai traversé dans l'espoir de mener une vie normale.

— Je me demande si tu es *vraiment* motivée.

— Je le suis.

— À quel point ?

— Si vous voulez m'en mettre une dans la tête, faites-vous plaisir, mais je ne serai plus utile à grand-chose, bluffé-je, incapable de bouger.

— En es-tu sûre ?

Son doigt glisse sur la gâchette, elle me regarde, lève son arme au niveau de mon front.

— Oui.

Elle sourit et tire.

Le coup part et ricoche près de mon oreille pour aller se perdre dans les fourrés dans un écho strident. Je m'arc-boute tout en portant la main à mon tympan en grognant. Harmonie n'en a que le nom : sa tête est en bordel, elle vient de me tirer dessus !

— C'était un test ? crié-je. Vous auriez pu me toucher !

— Comme tu le dis si bien, tu as un truc très intéressant sous le crâne, mais certaines personnes changent soudainement d'avis lorsqu'elles sont soumises à la pression. Sache qu'on va devoir te retirer ce que tu as dans la tête, je n'ai pas envie que de petits génies d'Everlasting se mettent à te pirater.

— Je vais mourir si vous faites ça.

— Oui, peut-être. Mais nos médecins ont appris à retirer Soulmates, alors je doute que le deuxième leur pose problème. Et puis nous n'avons pas le choix.

Je ne veux pas qu'ils me le retirent, c'est ma seule porte de sortie. Tout ce que je vaudrais se trouve dans mon crâne et s'ils me le retirent... quelle utilité aurai-je ?

Elle claque des doigts et un faisceau lumineux déchire les lieux. Il éclaire un instant son visage et j'écarter les yeux d'horreur. Son tatouage...

— Une fois qu'on t'aura retiré l'araignée que tu as au plafond, nous envisagerons peut-être de te prendre sérieusement. En attendant, bienvenue dans la première phase de tests !

Ses deux gardes m'attrapent par les épaules, me forcent à m'agenouiller et me remettent un bandeau sur les yeux. Ils me traînent dans la boue, mes genoux frottant contre le sol, déchirant le mince pantalon de l'hôpital. J'ai beau être dans le noir, incapable de me repérer, sans même savoir où je vais, il n'y a que le tatouage d'Harmonie qui m'obsède.

Il est sur ses paupières.

< nostalgie >

— Allez, j'ai envie d'essayer, minaudé-je.

— Les yeux bandés ? En fait tu n'as plus envie de me voir c'est ça ?

Je lui vole un baiser et passe mes mains sous son t-shirt. Il lève les yeux au ciel.

— J'étais en train de faire à manger...

Un autre baiser. Plus tendre, moins furtif, les lèvres qui s'éternisent, se cherchent. Il me répond et je souris dans notre étreinte. Mes doigts

soulignent ses omoplates, le haut de son dos, je le sens frémir sous mes légères pressions.

— As...

— Ça ne te plait pas ? m’amusé-je, alors qu’il se recule pour me contempler.

— J’ai un rendez-vous important et...

— Cinq minutes. Juste, cinq, petites, minutes...

Mes mains descendent, chatouillent son bassin, je tire sur son pantalon en toile pour l’approcher de moi. Agacé, il m’attrape par les hanches, ouvre la fermeture éclair de mon pantalon, repousse le morceau de tissu qui le gêne.

Je sais que j’ai gagné.

Me plaquant contre le plan de travail, il repousse d’un geste vif tous les ustensiles de cuisine qu’il a sortis. Adieu cuisine, bonjour amour, nos langues se délient, se cherchent, nos dents s’entrechoquent quand il m’assied sur la table. Mon t-shirt vole, tantôt suivi du sien et il me débarrasse aussi de mon soutien-gorge. Avides de me goûter, ses lèvres glissent le long de mon cou, tracent leur route vers ma poitrine, jouent de mes mamelons durcis. Je bascule la tête en arrière, enroule mes jambes autour de son buste.

D’humeur coquine, je me tourne vers ce qui traîne sur le plan de travail.

— C’est du chocolat ? le taquiné-je.

— As, non.

— T’es vraiment pas drôle.

Je fais glisser son pantalon en m’abstenant d’attraper le chocolat liquide. Il ne sait pas ce qu’il rate. Ma culotte rejoint son boxer au sol. Jasje caresse mes fesses, s’en empare et me presse contre lui. De son pouce, il forme des cercles, explore ma chaleur, de l’autre main il vénère mes courbes.

— Prends-moi, lui ordonné-je.

— Tu es impatiente.

— Non, gourmande, c’est différent.

Mon sourire le fait fondre et il n’attend pas plus.

</nostalgie>

On me pose sans ménagement sur une table d’opération dont le métal me fait frissonner. Les néons clignotent à l’orée de mon champ de vision et je regrette déjà les notifications qui ne s’afficheront plus à mon réveil. Si toutefois il y en a un. Je claque des dents, stressée et complètement groggy de fatigue. Plusieurs moniteurs sont apportés, les instruments médicaux claquent sur les chariots d’inox à côté de moi et les lumières papillonnent, cercles concentriques explosant dans ma rétine.

— Tu tiens à tes cheveux ? s'enquiert le docteur qui va s'occuper de moi.

C'est la deuxième fois que quelqu'un veut toucher à mes cheveux en moins de vingt-quatre heures, la deuxième fois que des docteurs essaient de me tuer. Le score est trop élevé pour moi ; je ne préfère pas répondre et ils m'enfoncent des électrodes dans les avant-bras. Je ne suis plus là, complètement déphasée. Il n'y a que le furieux battement de mon cœur à mes oreilles, qui tambourine, pour me maintenir sur la terre ferme. Les pensées d'Isaac parasitent les miennes, j'essaie de cligner plusieurs fois des yeux en comprenant que Soulmates tente de stabiliser mon état de panique. *Bon courage coco, bientôt tu ne feras plus partie de moi.*

— Pourquoi m'ouvrez-vous le crâne ? chevroté-je. Ils me l'ont appliqué dans le bras !

Ma voix part salement dans les aiguës.

— Parce que c'est là que se regroupent la plupart des nanorobots quand tu es en stase.

Bientôt, je ne serai peut-être même plus de ce monde et la dernière chose dont je me souviendrai, alors que je m'enfoncerai dans les brumes de l'inconscience, seront les deux mots étalés sur les paupières d'Harmonie. Le nom sur un œil, le prénom sur le deuxième, marquant son physique à tout jamais. J'ai une pensée pour son ex, peut-être, qui lui aussi devait faire face à l'immondice de cette situation. Si Jaspe pouvait cacher le tatouage avec sa barbe, Harmonie n'avait pas le choix, elle devait jouir les yeux ouverts.

Elle est ici parce qu'elle ne pouvait plus vivre... tout comme Isaac, peut-être ? Et moi, alors, est-ce que j'ai tout perdu aussi, à cause de Soulmates ? J'ai pourtant une âme sœur, maintenant. Alors pourquoi ne sommes-nous pas réintégrés ? Qu'est-ce qui ne va pas dans ce fichu programme et qui nous empêche d'être ramenés à la réalité ?

Sur la table d'opération, mes idées divaguent sans que je n'arrive à les retenir. Comment, en deux mois à peine, suis-je passée d'une paumée dépressive à une possible future agente de la Rébellion ?

— Prête ? Tu vas compter jusqu'à dix, m'indique quelqu'un en dehors de mon champ de vision.

Les sons sont trop étouffés, je ne sais plus où je suis. Nora... Oh, Nora, que je ne pourrai plus jamais contacter... Et Ellis, alors ? Que va-t-il devenir ? Est-il lui aussi dans cette situation ? En passe de renier tout ce qui l'a un jour amené à devenir flic pour s'enfoncer dans

la délinquance ? Devenir un monstre, lui aussi ?

On me pose un masque sur la bouche. L'anesthésiant. *Un.* On va vraiment me charcuter. On va m'ouvrir le crâne, tout exploser pour ces nanorobots qui ne valent rien. Je pleure, les larmes glissent, je ne peux pas les retenir, je n'y peux rien, je suis faible, c'est ainsi.

Deux. Ils comptent avec moi. Dans quelques secondes je partirai pour un royaume dont je ne reviendrai peut-être pas. Adieu maman, adieu Sarah, vous avez été bonnes avec moi. Puisse le sort vous être favorable.

Trois. Adieu, Jaspe, adieu, je t'ai aimé, ah ce que je t'ai aimé... mais aujourd'hui je renonce. Je renonce à ce que nous avons été, à ce que nous aurions pu être, parce que nous ne pouvons tout simplement plus être ensemble. J'ai merdé, j'en suis désolée. Et merci, aussi.

Quatre. Merci, merci d'avoir été là dans les bons comme dans les mauvais moments, quand l'appétit était là et quand la tristesse démontait nos murs. Merci de m'avoir aimée comme jamais personne ne m'a aimée, de m'avoir soutenue aussi, malgré toutes mes imperfections.

Cinq. Merci, Nora, d'avoir ensoleillé les maigres jours passés à Everlasting. Merci, Ellis, de m'avoir donné une chance de m'en sortir, de pouvoir survivre.

Six. Merci au docteur qui essaiera de rafistoler ce que j'ai là-dedans, je lui souhaite bon courage. Avec mon cerveau fait de bric et de broc... Oh, mon cerveau... Le dossier, dans mon crâne, celui qui pourrait... iBrain... faire la lumière sur ce que je...

Sept... suis, pourrait être, serai un jour ou pas... Le... dossier...

Je lève une main, dans l'espoir de les avertir. De sauvegarder le dossier. Juste ça. Juste la vérité, pour une fois.

Mais à huit, je m'endors.

Je suis en vie.

Ça pétarade sous mon crâne, mais je suis en vie. J'ai envie de m'arracher la tête, les yeux, la peau, tout ce qui me compose, mais je suis là, à pouvoir respirer et penser. Alors tout va bien. J'ai l'impression d'avoir un marteau piqueur dans la tête. Je cligne plusieurs fois des yeux, afin de chasser les points noirs qui dansent devant moi.

J'entrevois un visage. Je fais le point. On me parle. Les mots sonnent désordonnés.

— As ?

— Hmmm.

— Hé, doucement.

Après avoir inspiré, expiré, dégluti, je réalise enfin qui me parle. *Ellis*. Mes yeux font le point vers son sourire timide. Qu'est-ce qu'il fait là ? Il me sourit, me parle *gentiment*. Je suis au paradis, c'est définitif.

— Tu es là; toi aussi ?

J'ai la voix qui tremble, tous les sens en pagaille. Le haut, le bas, le dessus ou le dessous n'ont plus de signification. Si le paradis ressemble à une vieille chambre de garage en bordel, alors je suis arrivée à destination. J'ai l'impression d'avoir la gueule de bois, mais je suis sobre, maintenant. Pas d'alcool au complexe, alors aucun risque. Je passe la main à l'arrière de mon crâne et me fige.

— Oui, s'exclame Ellis, on a dû te couper les cheveux.

C'est con d'être triste pour des cheveux, alors que je devrais m'estimer chanceuse d'être encore là pour pouvoir les pleurer. Mais quand je passe mes doigts sur mon crâne quasi rasé, je manque de m'effondrer. Même ça, Everlasting me l'a volé. Même mes cheveux, symbole ultime de cette féminité qui m'a toujours posé problème. Maintenant j'ai des cheveux blancs, courts. Trop courts.

— Et l'opération... ?

Je veux lui demander tellement de choses. Pourquoi est-il là, comment a-t-il réussi à s'en sortir, ce que je vais devenir ici, sans Soulmates. Si mon âme sœur sera toujours la même, si... Mal de crâne en approche, tout le tourbillon se calme, dérape, s'empare de mes sinus. La douleur surgit.

Je ferme les yeux.

— Tu ne veux pas un peu te reposer d'abord ? Tu es en manque de

sommeil, nous aurons tout le temps d'en reparler plus tard. Alors dors, maintenant.

Je me laisse porter par cette voix que j'ai appris à écouter. Il m'a toujours été d'une si grande aide... Je me laisse couler et m'écroule sous les coups de marteau défonçant ma boîte crânienne. Je préfère le sommeil à la dure réalité.

< rêve >

Je suis toujours coincée avec Isaac. Tapie dans l'ombre de son esprit, je le regarde évoluer dans une sorte de chambre. Elle paraît banale, de six mètres carrés à peine, il y a un lit mezzanine, une petite table, une lucarne condamnée. Le gris et le bleu se mêlent dans la pénombre faiblement éclairée par une ampoule nue.

— Isaac ?

Je connais cette voix. Une voix d'homme. Je n'arrive pas à voir de qui il s'agit et d'où je suis, mais je sais que je l'ai déjà entendue quelque part.

— J'ai cru comprendre que votre lien était spécial.

— Ouais, bizarre même ! Elle peut s'immiscer dans ma tête.

— C'est vrai ?

Intonation étonnée, intéressée. Je sais qui c'est, je l'ai sur le bout de la langue ! Qu'est-ce que cette personne fait ici ? Elle ne devrait pas être là. Isaac raconte la scarification, le stylo, les rêves... Il ne sait pas grand-chose, mais ça suffit pour tenir en haleine son interlocuteur. Personne d'autre n'a vécu ou subi ça, je vais devenir un rat de laboratoire.

— Comme c'est intéressant. On lui a retiré Soulmates, non ?

— Je ne sais pas. Il faudrait voir avec les autres, je viens juste de sortir de la chirurgie.

— Ah, et ta blessure, ça va ?

— Ouais, ils m'ont sauvé. Enfin surtout Ellis, de ce que j'ai compris.

— Bon, super, alors remets-toi bien, on en reparle plus tard.

Hochement de tête.

Je me sens partir. Non, non, pas tout de suite, il faut que je voie qui c'est, qui a parlé... Je sais à qui est cette... je connais, je...

< /rêve >

Quand je me réveille pour la seconde fois, il n'y a plus personne dans la pièce. Ça va un peu mieux même si tout mon être est douloureux. J'ai l'impression de pouvoir sentir chacune de mes terminaisons nerveuses, alors que les électrodes picorent ma peau et je manque de défaillir à l'idée de devoir les retirer toute seule.

Je passe à nouveau mes doigts le long de la cicatrice à l'arrière de mon crâne, puis c'est le choc : l'entaille doit bien faire quinze

centimètres et j'ai du sang séché tout autour des points recousus.

— As ! Tu es enfin réveillée.

Harmonie fait irruption, tornade blonde dans la petite chambre d'hôpital, amenant dans son sillage un membre du corps médical si j'en crois la blouse qu'il porte.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Bois, m'ordonne-t-elle en me tendant une sorte de gourde en plastique.

— Et où sommes-nous ?

— Curieuse la demoiselle. Commençons par le commencement, expose Harmonie, dont les traits me paraissent beaucoup plus gracieux sous la lumière artificielle que dans les bois.

L'homme en blouse s'approche de moi, vérifie mes constantes et mes points de suture sur un ancien moniteur. Il est bien loin des tablettes et des ordinateurs superpuissants que j'ai pu voir chez Everlasting. Tant que ça fonctionne, je me moque de l'apparence des machines.

— Dites-moi exactement ce que vous avez fait à mon cerveau, soufflé-je, agacée de voir que je suis une fois encore dépassée par la situation.

La dernière fois, déjà, j'ai dû supplier Rey de me donner des explications... J'aurais dû faire des études de biochimie.

— En soi, Soulmates n'est pas un mauvais programme, commence le docteur dont la cinquantaine attaque déjà le visage. Les nanorobots sont très importants dans votre organisme et pour être honnête, je ne sais pas encore comment tous les rapatrier d'un coup. Donc certains sont encore en vous. Ils sont d'ailleurs déjà en train de soigner votre cicatrice qui ne devrait pas rester longtemps.

OK, donc j'ai toujours ces saletés dans le casque. Fort heureusement, j'obtiens en échange le super-pouvoir de « régénération cellulaire ». Jusqu'ici, je suis.

— Notre problème se situe surtout au niveau du *maillage* comme ils l'appellent. Ça a d'ailleurs été très enrichissant de le découvrir en avant-première, un grand merci, dit-il en s'inclinant.

Très étrange le garçon. Avec ses cheveux poivre et sel en bataille et ses petites lunettes, il me fait penser à un génie dont on aurait sous-estimé le potentiel.

— Le problème, donc, continue-t-il, est qu'ils utilisent les nanorobots pour investir vos nerfs optiques et auditifs. Après avoir

maillé vos nerfs, ils prennent donc possession de toutes ces données.

— Comme une caméra de sécurité ?

— Exactement ! Et plus besoin de mettre ces fameuses caméras dans la rue, vous les portez *sur vous*, en permanence. Indétectables, inarrêtables, elles sont parfaites.

Son regard brille de l'envie d'apprendre. C'est un scientifique, un vrai. Il doit bien être docteur ou avoir une case en moins. De ceux qui se satisfont de ce qu'ils obtiennent, qu'importe le résultat sur les autres. C'est ce genre de scientifiques qui est à l'origine d'Everlasting, des scientifiques comme mon père...

— Et... ?

— Et je les ai neutralisées, bien entendu. Nous n'avons pas besoin de caméras au sein de la Rébellion.

— Donc je suis libérée ? Et vous ne m'avez pas retiré Soulmates ?

— Les nanorobots sont programmés de telle manière qu'une fois le premier maillage réalisé, ils ne sont pas censés revenir dessus. Enfin, pour la version que vous avez sur vous. Celle qui sera bientôt commercialisée... Je ne saurais dire, je n'ai pas encore pu procéder à une inspection en profondeur. Et pour répondre à votre question, reprend-il en rehaussant ses lunettes de l'index, nous avons besoin de voir un Soulmates 2.0 en état de marche. Si je l'avais retiré de votre organisme, il ne nous aurait été d'aucune utilité.

— Ce n'est pas la peine de me vouvoyer, ajouté-je, ne comprenant pas d'où cette politesse lui vient.

Ce n'est pas Harmonie qui va s'étouffer avec.

— Et vous avez fait autre chose ?

— Hmm... J'ai essayé de désinstaller les hormones libérées par les nanorobots, mais je ne suis pas certain d'y être arrivé.

— Des... hormones ?

— Tu n'es au courant de rien ? s'impatiente Harmonie. Si nous devons tout t'apprendre de A à Z, nous n'avons pas fini...

Comme une adolescente agacée – alors qu'elle doit bien avoir la trentaine bien entamée – elle se colle contre la porte de la salle d'opération, croise les bras et attend que l'on ait terminé.

— Eh bien, oui, les hormones, les nanorobots, Soulmates, les âmes sœurs...

— Non, je ne comprends rien. On ne parle pas de ça à l'Upside, je vous jure.

Harmonie soupire.

— C'est bien ça notre drame.

— Alors expliquez-moi.

— Explique-lui, Jack.

— L'ocytocine, reprend-il, l'hormone de l'amour. Enfin, voyons, vous... tu... sais bien que les âmes sœurs n'existent pas, n'est-ce pas ? C'est Soulmates qu'on vous plante qui les crée, notamment en libérant l'hormone de l'amour : l'ocytocine.

S'il répète une fois de plus ocytocine, je lui fais manger ce foutu mot.

Je me sens idiote.

Idiote de voir toutes mes idées s'effondrer. Idiote d'y avoir cru, ne serait-ce qu'un instant. D'avoir vu en l'amour de mes parents quelque chose de vrai, de beau, de percutant. D'honnête... De sincère...

Alors peut-être que oui, nous sommes finalement programmés, et il suffit d'une touche pour nous faire tomber.

< nostalgie >

— Je t'aime.

— Moi aussi...

Amour fictif de deux parents qui ne se sont aimés que grâce aux hormones.

< /nostalgie >

Maintenant je suis parano. J'ai l'impression que les hormones se diffusent dans tout mon corps non-stop. *J'ai essayé de désinstaller les hormones libérées par les nanorobots, mais je ne suis pas certain d'y être arrivé.* Alors pourquoi nous donner une personne, en particulier ? Pourquoi choisir la personne avec qui nous partagerions notre vie ? S'ils peuvent influencer directement sur les sentiments... Pourquoi *choisir* et ne pas laisser la nature faire en boostant nos hormones ?

— D'accord. Et ensuite ?

— Pour le reste, je ne me suis pas encore penché sur le travail en profondeur. J'ai retiré tout ce qui était dans mes capacités. Les résidus ne sont de toute façon pas gênants : la gestion de ton tatouage, les antidouleurs, la prévention des maladies... J'ai pensé que te les laisser était préférable.

J'acquiesce. Oui, j'aime l'idée d'avoir de petits gardiens dans ma tête qui me soignent au moindre bobo.

— Bon très bien, maintenant vous pouvez me parler un peu plus de ce que je dois faire ici. Comment vous fonctionnez ?

La chef renifle avec dédain. Je crois que nous n'allons pas être copines...

— D’abord, avant de te parler de quoi que ce soit, nous voulons être certains que tu es avec nous.

— Bien sûr que je le suis.

— Alors il va falloir que tu le prouves avec ta première mission.

— Et ce sera quel genre de mission ?

Si je dois tuer des gens, ça ne va pas le faire. Une lueur de défi brille dans le regard d’Harmonie. Elle me jauge, me scrute, cherche à comprendre ce que je cache. Sa bouche n’est plus qu’une maigre ligne à peine visible.

J’aurais envie de ne pas savoir pourquoi elle se comporte de cette manière avec moi. Ou même pourquoi Jack me vouvoyait. Sauf qu’il suffit de réfléchir deux minutes pour comprendre ce que je signifie pour eux. As Wheel, fille de M. Wheel, l’inventeur de la roue qui fait tourner le monde aujourd’hui. Ils ne savent pas, eux. Ils ne savent pas ce qu’il pensait de son invention à la fin de sa vie. Est-ce lui qui a ajouté les hormones à Soulmates ? Est-ce qu’il savait en se l’implantant et en l’implantant à sa femme que ce ne serait que du faux ? Qu’une toile de jute vaguement étendue entre eux, qui ne représenterait rien d’autre que l’étendard d’un amour dissout... ?

— Nous allons te conduire dans ta chambre maintenant que tu sembles aller mieux. Là-bas tu auras une chemise avec toutes les informations nécessaires. Cependant, nous allons avoir besoin que tu nous expliques en quoi consiste ce lien que tu as développé avec Isaac. Condition sine qua non.

— Je suis toujours liée à lui ?

Coup d’œil gêné. Harmonie fait un petit signe de tête discret au Doc.

— Normalement non. Mais ce n’est pas une science exacte.

Je soupire. De contentement, je crois. Je suis définitivement grillée pour la société. Je ne pourrai jamais revoir ma mère, ou Sarah, ou qui que ce soit... Ne plus être liée à Isaac est une bénédiction, mais seulement tant que je fais partie de la Rébellion.

Harmonie continue de me regarder comme une vipère. Je ne vais pas mordre, je suis loin de ce que mon père aurait voulu que je sois. Lui qui était droit, ambitieux, fier de ses rêves, il avait créé Soulmates pour rendre le monde meilleur. Je crois.

Jack me donne des vêtements qui n’ont rien à voir avec ceux d’Everlasting. Rêches, sombres, ils sentent pourtant la lessive et j’ai hâte de pouvoir quitter les fringues imbibées de sang et devenues

pouilleuses d'avoir été trop portées.

— Nous t'attendons dehors, prends ton temps, ironise la chef avant de faire demi-tour dans un tourbillon de cheveux blonds.

Non, elle ne sera définitivement pas ma meilleure amie.

< nostalgie >

— C'est toi qui as créé ça ? demandé-je en parcourant du bout des doigts les minuscules pièces sur son plan de travail.

— Oui et c'est encore plus petit normalement. Là ce sont des prototypes.

— Proto... types, répété-je, peu sûre de moi.

— Et ces petites bêtes vont *vivre* en toi. Elles vont t'analyser, chercher à comprendre ce que tu es, ce que tu désires, et peut-être, te trouver quelqu'un qui t'aimera autant que je t'aime, moi.

— Ce n'est pas possible, ça.

— Non, tu as raison, sourit-il, ce n'est pas possible.

< /nostalgie >

Je ne sais pas pourquoi j'ai encore ces souvenirs... Ils sont brouillés par les brumes de l'enfance et peut-être aussi par la force des choses. Je les répète en boucle tellement de fois que je me demande dans quelle mesure je peux m'y fier. À chaque fois ils s'embellissent un peu plus, souvenirs joyeux d'un père qui pouvait encore parler, marcher, bouger, fier de ce génie qu'il possédait.

Électrodes et temporisateurs retirés, j'ai enfilé les vêtements et suivi mes guides dans ce qui semble être les entrailles de la Rébellion. Le bunker est plutôt bas de plafond, la luminosité est à vomir et il y a une odeur de renfermé qui me titille, mais je ne me plains pas. À bien des égards, je trouve que ça me va mieux que le paradis sur Terre des autres fous. Même les vêtements me permettent de me sentir un peu mieux.

Il ne me manque que mes cheveux pour me cacher derrière. J'ai froid et mon crâne fourmille dès que quelqu'un pose son regard dessus. Je me sens mal de m'exhiber de cette manière, comme si on pouvait lire en moi comme dans un livre ouvert. Ce qui est idiot, je n'ai plus de cheveux, c'est tout, on ne m'a pas collé un traducteur de pensées sur la tête.

— Ici, ce sont les cuisines. Là, les salles de bain...

On me fait une petite visite du propriétaire au passage, mais je parie que je trouverai le moyen de me tromper les premiers temps. L'architecture ressemble à une toile d'araignée, avec de petits couloirs dont les tuyaux apportent l'écho des canalisations.

— Nous sommes dans la station Collatérale, ici. C'est celle qui s'occupe de l'Upside.

— Vous n'êtes pas très présents pourtant...

— Oui, c'est pour ça que nous recrutons de nouveaux membres, s'amuse Harmonie. Il y a de nombreuses autres stations qui ont toutes une mission particulière. Le Downside, Eden, les frontières, les communications à l'étranger...

— À l'étranger ? Vous êtes en contact avec d'autres villes ?

Je suis estomaquée. Voilà des années que l'on nous a interdit de contacter qui que ce soit au-delà des murs. Mes parents avaient de la famille, avant, loin, ils ne les ont jamais revus. Si nous parlions souvent de tante Julie quand j'étais plus jeune, son nom a fini par disparaître des lèvres et même de notre vie tout court. Tante Julie et sa famille n'existaient plus, il ne restait alors que nous trois, et c'était bien ainsi.

— Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment, car tu n'es pas encore l'une des nôtres. Tu seras affiliée à cette station si tu réussis les tests, sinon...

Elle laisse le doute planer quant aux conséquences d'un potentiel échec, mais je ne suis pas dupe : elle aurait pu me dire cash que j'y perdrais la vie.

— Ça me va. Et où sommes-nous, exactement ?

— Là encore, rejoins nos rangs et nous pourrons en reparler.

Je hoche la tête. Tout se joue sur cette fameuse mission et le contenu ne va pas me plaire, j'en suis sûre.

— Ellis passera le test avec moi ? osé-je quand même demander.

— Oui, il a démontré une certaine... volonté à nous rejoindre.

En voilà une bonne nouvelle. Nous arrivons finalement aux dortoirs après avoir passé la salle d'armement, d'informations, de réunion, et tout un autre tas de pièces dont je n'ai pas retenu l'utilité ni le nom. Une vingtaine de portes nous font face et Harmonie m'indique l'une d'entre elles, au fond.

— Voilà, c'est ton nouveau chez-toi, jusqu'à ce que tu passes la sélection. Prends un peu de temps pour te reposer, nous ne commencerons de toute façon pas avant demain matin.

— Comment ça se passe pour le réveil ?

— Nous viendrons te voir, ne t'inquiète pas.

J'acquiesce et me retrouve dans la même petite pièce que celle découverte au travers des yeux d'Isaac. Est-ce que ça veut dire que je

ne serai plus en mesure de voir à travers lui durant mes rêves ?

Comme des chambres d'hôtel, elles se ressemblent toutes et sont fonctionnelles. Je referme la porte derrière moi alors que mes deux accompagnateurs ont déjà tourné les talons. Sur le lit trône le dossier que je suis censée lire. Par curiosité, je rallume iBrain, qui grésille un peu.

< alerte >

Vous avez été déconnectée du réseau. Vous êtes désormais en mode bloqué. Vous aurez toujours accès à certaines de vos fonctionnalités.

< /alerte >

Plus d'Internet, plus de moyen de communication, je me retrouve complètement livrée à moi-même, avec pour seul allié un homme dont je ne connais que le nom.

Heureusement pour moi, iBrain affiche encore l'heure.

Il est 19h13.

Quand je repose le dossier me dévoilant les grandes lignes de ma mission, je ne me sens pas bien. Ils ne sont pas sérieux ? Non, ils ne peuvent pas... Est-ce un test ? Une façon de prouver ma valeur, ma volonté de m'intégrer ? Est-ce que le but même de cette mission existe ? Se jouent-ils de moi ?

Je reste coite sur mon lit, sans faire le moindre mouvement, abasourdie par ce que je viens de découvrir, par tout ce que ça remet en question et par l'avenir que je vois se créer sous mes yeux, alors que je pensais tout espoir vain.

< nostalgie >

— Tu seras brillante, As, et tu pourras m'aider avec Soulmates.

On regarde les nanorobots vibrer sous l'œil acéré du microscope. Elles me fascinent, ces petites bêtes. Papa croit qu'elles pourront nous guérir, un jour. J'aimerais bien.

— Ça, tu vois, c'est le futur, et c'est ce genre de choses que les ingénieurs inventent. C'est pour ça qu'on est utile. Certains pensent que ce qu'on a dans la caboche ne sert à rien, alors nous allons leur prouver le contraire. Le monde va mal, As, oh oui, le monde va mal...

— Et pourquoi ça ?

J'angoisse déjà rien qu'à l'idée de devoir vivre dans ce monde qu'il me dépeint comme apocalyptique.

— Les gens ne prennent plus le temps de s'aimer, ils se regardent à peine, trop concentrés sur leurs interfaces. Ils se disent bonjour, au revoir, imitent vaguement ce qu'ils pensent être la réalité du genre humain. Nous n'avons plus de bébés parce que c'est trop contraignant à élever, tu comprends ?

— Ce n'est pas à cause des produits chimiques ?

— Si, aussi.

— Alors toi papa, tu vas guérir l'amour. Et moi, je vais guérir la Terre.

Et c'est comme ça que je suis devenue diplômée en sciences de l'environnement.

Je voulais guérir la Terre.

Pitoyable.

< /nostalgie >

J'aurais aimé me souvenir de plus, avoir plus de bribes qui me reviennent. J'aurais aimé ne pas oublier les traits de mon propre père, me souvenir de la couleur de sa voix. J'aimerais être ce genre de fille qui a toujours des dizaines d'histoires à raconter sur son père. « Ah, oui, je me souviens quand... ». Mais au-delà de son amour pour sa

femme et sa fille, monsieur Wheel aimait la technologie, il aimait ses nanorobots, voulait les voir bouger, vivre, grandir, il voulait les élever.

J'ai toujours été la pièce manquante de son puzzle. Je crois qu'il aurait aimé un garçon, je crois qu'il aurait aimé *quelque chose que je ne suis pas*. J'étais pourtant une gamine modelable, une bonne pâte, comme on dit. Je ne crois pas avoir trop changé, si ce n'est que j'ai pris en cynisme. Pas le meilleur des choix, vous me direz. Aujourd'hui quand je regarde en arrière, je n'ai pas un seul souvenir sans cette foutue robotique entre nous deux.

Et il n'est plus là pour que je rattrape le coup.

Il faudrait que je me repose, mais je n'en ai aucune envie, malgré mes yeux douloureux. J'ai plutôt autre chose en tête de prévu, et ça concerne Isaac. Je veux me changer les idées, oublier cette putain de mission qui me brise le cœur. Il sera bien assez temps d'y réfléchir, lorsqu'il faudra en parler demain matin avec Harmonie.

Je sors discrètement de la pièce. La porte grince, mais il n'y a personne dans le couloir. Je toque à la chambre à ma droite : une jeune femme me répond, plutôt fluette. Je lui demande où dort Isaac et elle m'indique la porte. J'hésite un instant devant, mais le silence oppressant du bunker allié aux néons clignotants me force à frapper pour ne pas angoisser.

— Ouais ? Oh, As... euh... ça va ?

C'est la première fois que je le vois *vraiment*. Ses cheveux cuivrés tombent sur son visage tuméfié à deux endroits. Il n'est pourtant pas dépourvu de charme : grand, fin, les muscles ciselés, ses yeux sont auréolés de longs cils. Il est torse nu et je remarque un large bandage au ventre, recouvrant sa blessure.

— Entre, reprend-il en l'absence de réponse de ma part, je ne pensais pas que tu viendrais ce soir...

Moi non plus. Ou alors peut-être croyais-tu que j'y serais passée ?

— Merci pour ça, dit-il en me montrant sa blessure, je n'aurais pas survécu sans vous.

— Pourquoi tu n'as pas appelé la Rébellion pour venir t'aider ?

— Ils ont déconnecté mon iBrain depuis longtemps et les moyens de communication sont rares et chers. Je n'en avais pas pour cette mission.

Parce qu'elle était kamikaze ?

— Tiens, assieds-toi, ce n'est pas cossu, mais ça suffira pour ce soir.

Il me tend une chaise et je m'exécute.

— Et ta mission avait un rapport avec la Tour Oxygène ?

Il manque de s'étouffer en s'asseyant sur son lit de camp.

— On peut dire que tu y vas toi. Mais non, je ne suis pas assez ancien pour faire ce genre de missions de toute façon, tu me prends pour qui ?

Je respire de nouveau. Je ne sais pas pourquoi ça m'importe encore. Ce n'est plus mon âme sœur et je ne suis pas la sienne. Pourtant, au travers de son profil que j'ai lu plus attentivement que je ne voudrais l'avouer, je me suis attachée à lui, à son passif, ses envies, ses rêves. Au fil de ses mots, quand j'ai parcouru sa thèse, j'ai compris que quelque chose de plus profond nous reliait, et ça n'avait alors plus rien à voir avec des hormones.

Nous nous ressemblions.

— Et de toute façon, l'Oxygène, ce n'était pas nous, ajoute-t-il sourdement.

— Alors qui ?

— Harmonie te parlera de tout en temps voulu. Pour le moment tu dois faire tes preuves, comme nous tous avant toi.

— Oui, demain...

Alors que nos regards se croisent, une impression désagréable me picote la nuque. La gêne ?

— Tu sais qui je suis, lâché-je.

— Tout le monde sait qui tu es et je pense justement que c'est grâce à ton nom que t'es encore en vie. Jack avait désespérément envie de t'ouvrir la moelle osseuse et découvrir tous les secrets de ta génétique.

Je retiens un haut-le-cœur, charmant... Merci papa pour le leg.

— C'est plutôt une bonne nouvelle pour toi. Dans les deux camps, personne ne prendra le risque de te buter avant qu'on ait sucé le sang de tes veines.

— Génial...

— Certains sont contents pour moins que ça.

C'est à son tour de se renfrogner. Oui, c'est pratique, mais j'ai la désagréable sensation que ce nom m'apportera d'autres malheurs. Harmonie va vouloir me manipuler, jouer avec mes souvenirs, avec mes émotions et avec le moindre sentiment qui aurait attiré à mon père. Je ne veux pas déterrer cette relation.

Elle est bien là où elle est, six pieds sous terre.

— Il est chouette ton tatouage en tout cas, jette-t-il, comme pour

briser la glace.

J'aimerais lui poser la question quant au sien, elle brûle mes lèvres, mais quoi, prendre le risque de le blesser ? Son tatouage n'est en tout cas pas visible. Peut-être se l'est-il fait enlever ?

Même si je ne suis plus jamais liée à lui, les nanorobots ne sont pas programmés pour défaire un tatouage. À moins que je me le fasse retirer, il sera toujours greffé à ma peau et de toute façon, ce n'est pas comme si je m'envisageais un futur bien rangé. Car désormais, je suis cataloguée et la Rébellion semble être ma seule solution...

— Je suppose qu'il n'est pas réciproque.

— En effet, mais on pouvait s'en douter. La nouvelle vague 2.0 accordera les personnes entre elles et je doute qu'il y ait des mélanges de générations. Vous êtes l'essai un peu « bâtard », entre les deux.

— Pourquoi es-tu entré dans la Rébellion ? demandé-je quand même, dans l'espoir de grappiller quelques informations.

J'aime sa présence. J'aime sa voix. Je les trouve apaisantes. C'en est même dérangeant.

— Parce que ce système est pourri et que nous méritons de choisir. Tu t'imagines bien que mes recherches m'ont amené à me questionner sur l'utilisation de ces robots... Et j'ai compris que ce n'était qu'un mirage, qu'une idéalisation.

— Tu n'aimais pas vraiment... ?

— Estelle, elle s'appelait. Moi, j'avais l'impression de l'aimer, et quand elle est morte, je te jure que j'ai eu l'impression de mourir avec elle aussi.

Je hoche la tête, ne sachant pas trop quoi lui dire. Elle est morte et je ne sais pas parler de la mort, je n'ai jamais su. Tout me semble tellement bateau dans ce genre de circonstances...

— Dégénérescence neuronale. En quelques mois, rien à faire, juste attendre.

Même maladie qui touche tellement de gens... Comme si la Nature cherchait à tous nous éliminer d'un coup. Plus d'enfants, plus de vieux, quelques âmes pour déambuler sur une Terre qui se disloque. Quand je croise le regard d'Isaac, je comprends que le fantôme de sa compagne ne l'a jamais quitté. Malgré tous les raisonnements rationnels qu'on nous tient, que l'amour de Soulmates est factice...

Ma mère aussi s'est fracassée contre le sol quand mon père nous a laissées.

— Et cet amour poussé à son paroxysme ne pourrait pas être à

l'origine de notre dégradation mentale ?

— C'est ce que je pense. Je mène des recherches là-dessus, avec Mae, une autre résistante. Si tu fais partie du groupe, tu pourras venir plancher dessus. Peut-être que l'héritage que tu portes dans les gènes nous sera utile.

Je me fige à cette idée. C'est peut-être parce qu'il s'agit de mon père que j'évite de trop remettre en question son implication dans le projet Soulmates. J'aimerais garder l'image immaculée que j'ai de lui : celle d'un homme dont la création lui a échappé, un Docteur Frankenstein.

— Ce sera avec plaisir, ajouté-je, froide.

Une mimique traverse son visage et j'ai la tenace envie de m'en aller comme de rester. Emprise dans la confusion de mes désirs, je finis toutefois par prendre congé quand je réalise qu'un silence s'est immiscé entre nous. En retournant dans ma chambre, je songe à tous ces gens rendus malades. À cause de qui, de quoi ? Ils n'en savaient rien, ils ont accepté Soulmates sans se poser de questions. Et alors que le programme est en train de les tuer, ils ne savent même pas d'où vient la menace.

Mais nous, nous savons. Et nous devons les aider.

<nostalgie>

— La Grande Guerre est finie !

C'est placardé dans tous les journaux, sur tous les bus. La télé tourne en boucle sur les mêmes informations : « La Grande Guerre est terminée ».

Et maintenant, place à la reconstruction.

— Nous avons gagné, chuchote mon père, qui ne s'est pas retenu pour embrasser ma mère à pleine bouche.

— Hé, c'est dégueu !

— Chipie, s'amuse ma mère, tu as huit ans et tu ne devrais pas avoir ce genre de mots à la bouche.

— La Grande Guerre est finie, tu peux bien dire tous les gros mots que tu veux. Une nouvelle ère commence. Nous allons être heureux, oh oui, vous allez voir, chuchote mon père, presque en transe.

Et ils s'embrassent à nouveau.

</nostalgie>

On m'a donné une tenue, du genre en latex, noire, comme celle que portait Isaac la première fois que j'ai partagé ses pensées. Pas d'arme, ce qui n'est pas étonnant vu la mission à laquelle je vais devoir faire face. Je n'en reviens toujours pas malgré une bonne nuit de sommeil. Les heures ont glissé sur moi comme un baume réparateur et mes

sinus sont maintenant beaucoup moins douloureux. Pour ce qui est de mes muscles, par contre...

Aujourd'hui le constat est clair : je n'ai pas le choix. Je dois avancer sans regarder en arrière, faire comme tous les bons petits soldats. J'ai beau dire, je suis en accord avec les idéaux de la Rébellion. Ils incarnent cette force que je n'ai jamais su développer par le passé, jusqu'à ce que l'on me force à mûrir, à grandir.

J'ai eu accès aux informations aussi, on nous recherche partout. Les trois évadés d'Everlasting : Ellis, Nex et moi. On nous décrit comme fous, comme ayant agressé nos camarades lors de la version test de Soulmates et comme refusant nos âmes sœurs. Nos visages sont partout et je ne suis pas mécontente d'avoir ma nouvelle coupe, car je suis méconnaissable. Ellis n'est pas aussi passe-partout, avec ses coupures si caractéristiques autour des lèvres...

J'ai cru reprendre pied quand je l'ai trouvé dans la pièce avec la formatrice. Il allait participer à cette mission avec moi, s'engager dans la Rébellion... Avec un peu de chance, nous passerons tous les deux les tests et nous pourrons nous épauler.

Ou pas... car quand je suis entrée, il ne m'a pas décoché un regard.

Ne jamais compter sur les autres...

J'ai essayé de me raisonner : la mission avant tout. Il joue sa vie, moi aussi, nous aurons le temps de nous sourire plus tard. C'est la première fois que je vois les muscles noueux de ses épaules, soulignés par le justaucorps qu'on lui a donné. Il est bien loin du physique plutôt gracieux d'Isaac, qui se tient aux côtés d'Harmonie et de Mae, dont la couleur de peau a attiré mon attention. Le racisme a éclos comme un bouquet de roses au cœur de l'Upside, il faut être blanc, cisgenre, et surtout, savoir se taire.

Le Downside est devenu un quartier de refuge, comme on pouvait en voir avant que la Guerre bactériologique n'éclate. Et pourtant, Mae est belle, la peau sombre et le regard noir. Son front avancé et ses lèvres charnues se distinguent nettement du physique plus typique d'Harmonie. Je la fixe un moment, peu habituée à voir ce genre de beauté et elle me sourit tendrement. Je lui réponds, gagnée par la gêne et la joie. Contentée de voir que l'espoir n'est pas mort, contente de voir que l'on va se battre pour de nombreuses autres causes en même temps.

— Aujourd'hui c'est As que l'on va tester, commence Mae, ton tour viendra plus tard, Ellis.

Elle a la voix chaude et a l'air du « bon policier » dans son duo avec Harmonie. Ou alors est-ce une façade pour mieux nous amadouer ?

— As, tu vas agir en solo pour le coup. Isaac et Harmonie seront dans le quartier pour te prêter main-forte si quoi que ce soit devait déraiper. Les flics ont évidemment encerclé la maison de ta mère comme un joyau, aurais-tu un autre moyen de la contacter ?

Je serre les dents. Je vais devoir livrer des informations personnelles, leur donner de quoi me blesser, de quoi m'abattre. Je vais devoir leur parler de nos habitudes.

— Vous pouvez lui faire parvenir un message ?

— Oui, mais codé. Nous nous ferons passer pour une agence de publicité.

— Alors envoyez-lui une publicité pour un tracteur.

— Un tracteur ?

Mae me regarde, suspicieuse.

— C'est ma mère ou la vôtre ? m'énervé-je.

Je peux comprendre que ça peut leur paraître farfelu, mais c'est l'une des seules choses qu'elle n'aura pas oubliées, j'en suis sûre. Pas le vieux tacot de mamie.

— Et il faudra m'emmener à la campagne, en bordure d'Halley, si possible.

— Halley ? s'étonne à nouveau la formatrice.

Va-t-elle répéter tout ce que je dis ? Harmonie tapote son holster, agacée par la tournure des événements, peut-être aurait-elle aimé quelque chose de plus simple...

— Oui, c'est notre maison de campagne, elle nous a été retirée à la mort de mon père. Et ma mère n'aurait de toute manière jamais eu l'argent pour la conserver. Le gouvernement n'y aura pas eu accès et ce n'est pas une bonne idée de la rencontrer dans l'Upside. Alors allons près d'Halley, là-bas personne ne nous soupçonnera.

Mon père avait tenu à léguer assez à ma mère pour vivre confortablement et il s'était servi de ses contacts à Everlasting pour abuser du système. Aujourd'hui, je l'en remercie. À l'époque, je l'avais trouvé lâche.

— On t'y amènera, assène Isaac. Autre chose ?

— Non. Une fois sur place, je pense être en mesure de trouver ce que vous cherchez.

Ils se regardent, sans mot dire, pour finalement hocher la tête. Au moins j'ai l'air convaincante. Parce qu'au fond de moi, je n'ai

absolument aucune idée de comment je vais me sortir de ce bordel. Mais j'aviserai. Ma mère aura peut-être quelques informations à nous donner... J'espère.

Mae reprend la parole pour terminer :

— Très bien, nous allons organiser cette entrevue. Nous te ferons parvenir tous les détails dès que nous aurons réussi à la faire partir dans votre maison secondaire. D'ici là, tu recevras un entraînement physique intensif. Une fois que nous aurons les documents demandés, nous envisagerons de te donner une place plus importante au sein de la Rébellion.

Ou alors vous allez me tuer. Note pour moi-même : trouver un moyen de rester indispensable pour eux même après leur avoir fourni ce qu'ils recherchent.

— Ne fais rien sans l'aval officiel de ta supérieure, Harmonie, conclut-elle. Les détails seront peaufinés en ta compagnie lorsque nous en saurons plus.

J'ai l'impression de me retrouver dans un des nombreux films d'action que j'ai pu voir. Excitée à l'idée de vivre comme une aventurière et complètement terrorisée face à l'éventualité d'une mort certaine, mon estomac fait des siennes.

Mae nous libère après une bonne heure de briefing qui entérine mon mal de crâne.

Tant pis, j'ai toute la journée pour me reposer. Je n'ai plus envie de regarder ce que débite la télévision, voir combien le monde se meurt à petit feu. Soulmates 2.0 va bientôt être vendu et tout le monde signera pour s'en faire implanter un. Soulmates les guérira, non seulement de leur solitude, mais aussi de tous leurs autres maux.

Je plisse le front, agacée, souffle alors que j'ai l'impression d'être la seule à voir les fêlures dans ce parfait petit bonheur. Et puis, maintenant que mon monde s'est effondré, une idée effleure mon esprit : une toute petite graine, qui finira par me hanter, me dévorer si je n'en prends pas pleinement conscience.

Qu'est devenu Jaspe ? Lui qui avait de si beaux idéaux sur l'amour ? Lui qui ne croyait pas à l'algorithme, qui aimait les choses simples, marcher dans un parc, regarder les étoiles, lire un livre près du feu l'hiver ? Lui qui était si riche d'argent comme de sentiments ? A-t-il succombé, lui aussi ? Oh, il avait Soulmates dans le corps, puisque Jane nous contemplait nuit et jour. Je ne peux lui jeter la pierre, si l'ordinateur du destin m'avait trouvé une correspondance,

j'aurais aussi accepté Soulmates en mon sein sans faire de problèmes.

J'ai eu Isaac, qui m'a été retiré presque aussi rapidement. Un amer regret germe en moi : même ça, je ne l'aurai jamais. Quoique l'on m'épargnait le douloureux deuil que j'aurais rencontré puisqu'il mourra certainement sous les bombes ou les balles.

Un peu comme durant l'avant-guerre, quand les mondes n'avaient pas de frontières et que les guerres s'envenimaient pour un rien. Il paraît qu'on perdait des hommes au combat : des maris, des fils, des frères, des oncles et des grands-pères.

— Hé, ça va ? demande Ellis en se glissant vers moi alors qu'Harmonie quitte la pièce, la tête plus haute encore que d'habitude.

— Ça va... Super mal à la tête.

— Je vois, tu te sens de taille ?

— Est-ce que j'ai vraiment le choix ?

Il me lance un petit sourire contrit.

— Au fait..., continué-je. Je te l'ai déjà dit, mais je tenais encore à te remercier pour tout ce que tu as fait. Nous n'avons pas réussi à sauver Nora, mais... mais tu es revenu pour moi et je ne sais pas ce que j'aurais fait sans ça.

— Je suis sûr que tu t'en serais sortie comme une chef.

Woh ! C'est comme me prendre un coup de poing dans l'estomac, mais en beaucoup plus agréable. Ellis est en fait... *véritablement gentil*.

— Ne t'habitue pas trop à ce que je sois tendre avec toi, s'amuse-t-il, mais deux fois de suite tu as failli y passer, alors je peux au moins te dire un mot sympa.

— Ça doit être ça, laissé-je échapper, encore sous le choc.

Il ouvre ses bras et je m'y glisse, désireuse de trouver un point d'ancrage. Ellis était là au complexe et il est maintenant là, avec moi, dans la Rébellion. Ses mains se perdent dans mes cheveux courts et il me presse un peu plus contre lui.

— Il faudrait qu'on parle, chuchoté-je.

— Tout ce que tu voudras, me répond-il.

— Ellis, dépêche-toi, on doit encore évoquer ta mission, s'impatiente Isaac de l'autre côté de la pièce.

Il me lâche à sa demande et rejoint Isaac pour sortir de la pièce, en compagnie de Mae. Encore estomaquée, je reste les bras ballants, laissée seule dans le silence angoissant. Certains points sont encore trop nébuleux pour que je sois en totale confiance, ne vient-il pas de gâcher sa vie ? Pourquoi m'a-t-il suivie de manière si... spontanée ? Et

surtout...

Une question que je n'ai pas envie de poser, mais qui me brûle les lèvres : qu'est-ce que je représente vraiment à ses yeux ?

Je vis un rêve éveillé. Mes yeux me brûlent et j'ai l'impression que ma tête va exploser. Les heures passent, ressemblant à des parcelles d'éternité à vivre. Mais *c'est normal*, d'après Jack. Désactiver certains pans de Soulmates n'a pas été facile et mes pensées s'éparpillent comme un millier de papillons. Il paraît même que certains souvenirs pourraient revenir à la surface, de ceux qu'on oublie et qui nous ont pourtant été chers. J'ai envie de lui dire que je suis bousculée par tout un tas de souvenirs depuis mon arrivée à Everlasting, mais je m'abstiens. Je n'aime pas l'idée d'être comme un cobaye que l'on étudie, ce qui est plutôt ironique, en vue de ma vie ces deux derniers mois.

L'envie de chercher Jaspe me ronge. Des ordinateurs intraquables sont à notre disposition, seulement qu'est-ce que ça pourra m'apporter de plus ? À la place, je cours sur un tapis de sport mis à notre disposition. Je ne vois plus le ciel depuis deux jours, mais ce n'est pas grave. Je cours, je m'entraîne, je me muscle. Parce que j'ai réalisé que ma forme physique n'était pas au beau fixe quand, claudiquant derrière Ellis, je me suis retrouvée à souffler comme un bœuf alors que lui était en forme olympique.

Remarque, il est flic, encore heureux qu'il soit entraîné. Je ne l'ai pas trop vu, il a eu sa première mission ce matin. Il avait le regard froid, les traits durs : concentré sur sa tâche, il ne veut pas échouer. Et il ne veut pas que j'échoue non plus puisqu'à chaque fois qu'il me croise, il me rappelle de rester concentrée.

Alors je cours. Et ce n'est pas plus mal, comme ça lorsque j'ai le cœur douloureux d'avoir trop tapé contre ma poitrine, j'ai l'impression que c'est de la faute du sport et non pas de la réalité.

< nostalgie >

— Le cerveau humain est un organe si intéressant, s'émerveille mon père en me montrant les scanners qu'il vient de passer à l'hôpital.

Il m'indique les volumes de ses structures cérébrales.

— Bientôt, continue-t-il, certaines parties vont s'atrophier, d'autres se dilateront.

— À cause de ta maladie ?

— Oui, ajoute-t-il, pensif, en me passant une main dans les cheveux.

— Tu vas mourir ?

Je vais pleurer.

— Nous mourons tous un jour. Mais oui, bientôt. Et je veux que tu

voies ce qui me tue, c'est la maladie, rien d'autre que ça. C'est le cycle naturel des choses, ce qui est censé arriver à tout le monde. Nous vivons, nous mourons, voilà tout. Et j'espère que Soulmates fonctionnera avant que je ne meure, comme ça, tu auras quelqu'un de vaillant à tes côtés, quelqu'un pour te protéger quand je ne pourrai plus le faire.

Je le regarde passer les dernières heures de sa vie à créer un prototype pour moi. J'aimerais lui dire de passer ce temps avec moi, que sa protection continuera par-delà la mort s'il prend le temps de m'aimer pendant qu'il est encore là. Je n'ai pas besoin de qui que ce soit d'autre, l'amour de mon papa me suffit. Mais il ne comprend pas et s'échine à vouloir trouver quelque chose qui me convienne.

— Toi aussi, tu as un cerveau étonnant, As, tu le savais, ça ?

— Ah bon ?

— Soulmates fonctionne sur quatre-vingt-dix pour cent de la population. Tu fais partie de ces dix pour cent que je n'arrive pas à atteindre ni à cerner.

— J'espère que tu trouveras, alors.

— Moi aussi, ma puce, moi aussi.

On contemple longuement le cliché qu'il tient d'une main. J'y vois des nuages, des étoiles, la cartographie d'un monde qui finira par s'éteindre quand la maladie aura eu raison de lui.

— Je peux la garder ? soufflé-je, consciente que les larmes me montent aux yeux.

— Oui, mais j'espère pouvoir te laisser une meilleure image de moi, s'amuse-t-il.

< /nostalgie >

— As ?

On frappe à ma porte. J'ai dû m'assoupir, d'ennui ou de malaise. Je ne me souvenais pas de tout ça, de tout ce que j'ai pu vivre avec mon père. *C'est normal*. J'ai été frappée à la tête, plusieurs fois, ouverte, charcutée comme une vulgaire pièce de jambon. Les aires de mon cerveau ont été chamboulées. « Ta mémoire pourra fonctionner avec un temps de retard, mais elle fonctionnera bien mieux qu'avant », m'avait prévenu Jack. Bon à savoir. Jusqu'à ce que ce temps de retard me coûte la vie.

— Entre, grogné-je, encore un peu dans les vapes.

C'est Ellis. Sur sa tenue d'élite, je repère des traces de sang. Je fronce les sourcils, mais suis rassurée en voyant que ce n'est pas le sien.

Je me sens aussitôt honteuse de cette pensée, personne ne mérite de voir son sang versé.

— Tu n'es pas blessé ?

— Non, ça va. Nous revenons d'un entrepôt où sont stockés les nouveaux modèles et nous avons récupéré la marchandise, je crois qu'ils veulent initier une sorte de pénurie.

Il prend l'unique chaise et s'assied en face de moi alors que je suis encore dans mes draps. J'ai mal partout de m'être trop entraînée.

— Comment te sens-tu ?

— Tu n'as pas de problèmes malgré les changements sur ta version de Soulmates ? grogné-je.

— Disons que je fais avec. Et toi, tu te sens prête ?

— Il le faut, de toute façon.

— Ça ne devrait plus tarder.

— Dis, tu crois qu'on a fait le bon choix ?

Ma question crée un blanc dans la conversation. Son visage se ferme et il se prend le menton dans la main, à la recherche d'une réponse satisfaisante. La bonne humeur qu'il affichait quelques secondes auparavant a disparu : mascarade ou réalité ? Il n'a jamais été aussi bavard que depuis que nous sommes arrivés et pourtant j'ai l'impression qu'il joue un double jeu. Cherche-t-il à duper la Rébellion ? À glaner des informations pour son propre compte, pour les flics, pour Everlasting ?

Ellis n'a plus rien à perdre. Il ne semble avoir ni famille ni amis, pas d'attaches à qui penser, alors s'il se fait sauter au passage, il a l'air d'être le genre de personne à s'en moquer. Alors quoi, il serait une *taupe* ? Et moi, qu'est-ce que je risque à montrer ostensiblement nos liens ?

— Je ne sais pas s'il y a véritablement de bons choix dans la vie... ce sont des choix, c'est tout. Qui sommes-nous pour juger ?

Il a raison. Et j'ajouterais même que nous n'avions pas forcément le choix en venant ici, c'était ça ou rester dans le Downside... Ici au moins, j'ai l'impression de pouvoir être utile, d'aider.

— Tu as l'air heureux d'être ici, tenté-je, comme si tu étais enfin à ta place...

Je cherche à comprendre, briser l'énigme qu'il représente. Je ne sais pas ce que nous sommes l'un pour l'autre, mais j'ai besoin d'en savoir plus avant de pouvoir lui accorder ma confiance.

— Non, je ne suis heureux nulle part, seulement ici, j'ai l'impression que *son* sacrifice n'est pas vain.

Je devine de qui il parle, de celle à laquelle il était lié par la bague,

celle à qui il a donné son amour, son cœur, son visage. Dès le moment où nos regards se sont croisés, je l'ai compris. Il portait déjà toute l'affliction du monde sur ses épaules, parce qu'il l'avait perdu. L'amour. Pas celui indiqué par Soulmates, ou en tout cas pas celui que l'on voulait nous vendre, mais le sien. Ce n'était pas une question d'hormones, de compatibilité physique, chimique, alchimique, démoniaque... Rien qu'un homme amoureux.

Ma mère s'est perdue dans le labyrinthe de l'oubli pour ne pas avoir à faire face à ses propres fêlures, un effet secondaire de Soulmates, apparemment. Ellis, lui, ne peut pas oublier. Il ne peut que faire face, car la peine et le deuil sont des processus normaux. Douloureux, mais normaux.

— Pourquoi as-tu retiré ta bague ?

Il regarde son doigt nu, la marque du bijou manquant.

— Tu l'as remarqué..., constate-t-il avec un timide sourire au coin des lèvres. Elle est dans un monde meilleur, maintenant.

Je pourrais me sentir vexée qu'il ne m'ait rien dit, mais il n'en est rien. Je me sens même heureuse qu'il s'ouvre enfin à moi. Il semble essayer tant bien que mal de se reconstruire et de faire comme si tout allait bien.

— Oui, je l'ai remarqué. Comme ton tatouage, je vois qu'il a changé...

Je le lui montre du doigt, l'inscription est maintenant évidente sur sa peau.

Ellis baisse les yeux et a l'air étonné. Il n'avait donc rien vu ? Un nouveau sourire sévit sur ses lèvres – plus franc celui-ci – et dans ses yeux quand il reporte son attention sur moi.

— Naomi, s'exclame-t-il, c'est son nom. Sur le tatouage, c'est son nom.

Et il a l'air heureux.

< nostalgie >

— Pourquoi dois-tu toujours me mettre dans l'embarras ? s'énervait ma mère. Tu ne fais jamais rien comme tout le monde, c'est la troisième fois que l'école m'appelle ce mois-ci. Et tu as raté tes pré-examens pour Soulmates, tu veux me rendre chèvre ou quoi ?

— M'man...

— Non, il n'y a pas de « m'man » qui tienne. Tu pouvais peut-être faire tourner en bourrique ton père, mais ça fait un moment qu'il n'est plus là maintenant, alors tu vas cesser tout de suite de te comporter comme une idiote, et réparer tes bêtises. Pas de sortie jusqu'à nouvel

ordre et nouveau professeur particulier, parce que je sais très bien ce que tu faisais avec le dernier et ce n'étaient pas des mathématiques ! Et enfin, tu vas arrêter de voir cette Sarah. Parce qu'elle, malgré toutes les conneries qu'elle fait, elle réussit ses tests. Elle va avoir un tatouage et pas toi. De toute façon, tu n'en mérites pas avec ce comportement irrationnel.

Avalanche. Je me sens comme un arbre au milieu de la piste, et me fais exploser par la neige brûlante.

Elle tient son verre de vin à la main et je vois les jointures de ses doigts se resserrer autour du pied. Elle est complètement bourrée au milieu de notre cuisine immaculée. Elle n'a pas encore fait à manger, je crève de faim, et elle m'engueule, encore, et toujours, parce qu'il n'y a plus mon père pour recevoir son torrent d'horreurs à la figure.

Et moi je ne trouve plus rien à dire.

— Je...

— Je ne veux plus t'entendre, je ne veux plus te voir, je ne veux même plus respirer le même air, alors tu files dans ta chambre et tu en ressortiras quand tu auras redressé ta moyenne et que tu auras un tatouage, suis-je bien claire ?

— Je peux sortir pour aller au lycée au moins ? grogné-je, sarcastique.

Et elle me jette son verre à la figure.

</nostalgie>

— Comment est-elle morte ? demandé-je timidement.

— Oh, ce n'est pas passionnant comme histoire... Mais j'en garde des traces visibles de tous, m'indique-t-il en montrant ses cicatrices.

Je m'en doutais, mais je ne préfère pas le lui dire. Ça a l'air d'être suffisamment douloureux pour que je n'enfonce pas plus le clou. Lui aussi veut prouver sa valeur, et peut-être honorer la mémoire de celle qui hante ses pensées ?

— Ça te donne un certain charme, ne t'inquiète pas, m'esclaffé-je, essayant de lui remonter le moral.

Je n'ai pas les mots pour le réconforter et ne sais même pas comment j'ai fait pour survivre à Jaspe, alors le conseiller... Surtout que têtue comme il est, je suis sûre qu'il ne m'écouterait pas.

— Pourquoi n'a-t-elle pas été retirée de la base de données, si elle est morte ?

— Je n'en ai aucune idée, mais n'oublions pas qu'il me reste un deuxième nom... Peut-être que le processus a été modifié à cause de ça.

— Ils ne t'ont pas retiré ton âme sœur ? m'étonné-je.

— Mon maillage était trop complexe. Tu sais, nos cerveaux

différents... Jack est en train de voir ce qu'il peut faire pour me retirer ça malgré tout.

Je me mords la lèvre inférieure ; je préférerais qu'il ne prenne pas de risques inconsidérés. Il n'a toujours pas rencontré sa deuxième âme sœur et la première est morte, il n'est pas gêné pour le moment. Je ne voudrais pas qu'il meure sur une table d'opération.

J'ai envie d'en savoir plus sur cette fameuse Naomi et je crois qu'il a besoin – ou envie – de s'ouvrir à ce propos.

— Tu es content de voir qu'il s'agissait de ton âme sœur ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas vraiment à cet algorithme pour tout dire. Ce n'est pas parce que nos gènes ont plus de chance de donner un enfant viable que l'on est amoureux ou ce n'est pas parce que notre couple est stable, que l'on s'entend bien, que l'on est heureux. Je suis peut-être un peu trop romantique, mais je crois que ça tient à autre chose. Et le fait qu'ils soient obligés de nous injecter des hormones valide ma théorie.

Oui. Il a raison, et je n'en ai pris conscience que maintenant. De quoi gérer nos vies sans que personne ne s'en rende compte.

— Est-ce pour autant que ceux ayant Soulmates sont malheureux ? Au contraire, ils sont en couple et ont donc une personne sur qui s'appuyer...

— Sauf que ce n'est pas un véritable amour...

— Est-ce que c'est vraiment important ?

Il a l'air désarçonné par ma question. Eh bien, oui, quoi ? S'ils sont heureux et qu'ils se croient amoureux, pourquoi ne pas les laisser vivre dans leur rêve ? Nous n'avons pas eu de chance : la loterie de la génétique nous a éloignés de ce futur potentiel, mais est-ce pour ça que nous devons briser ceux des autres ?

— C'est toujours l'amour qui cause notre perte, m'explique-t-il en cherchant ses mots. Quelle que soit la guerre, quel que soit le problème, il y a toujours un ressort amoureux. Dans tous les livres, dans tous les films, dans de nombreuses situations historiques... il n'y a que l'amour qui intéresse les gens. Une force puissante, violente, aux pouvoirs insoupçonnés.

Le regard perdu dans le vague, il récite une litanie qui le hante.

— Tu as raison, soufflé-je, à force de nous le mettre dans la tête et au centre de nos vies, je crois que l'on s'éloigne de son utilité principale.

— Parce que l'amour a une utilité ? s'amuse-t-il.

— La survie.

— Nous pouvons survivre sans amour, il suffit de voir les bactéries ou même dans le règne animal. L'amour n'est qu'une évolution que nous avons acquise.

— Oui, parce qu'elle nous était nécessaire.

— Mais nous évoluons, alors peut-être serait-il temps de passer à autre chose ?

Je fronce les sourcils, choquée et épouvantée à cette idée. De quoi parle-t-il ? Arrêter d'aimer ? Et puis quoi encore ?!

— Je sais que la perte de Naomi a été difficile et...

— Ne généralise pas, ne fais pas comme les autres, ne mets pas ça sur le compte de ma douleur. Je peux avoir un avis sans que ce soit forcément lié à un amour passé. Tu me prouves justement que ça nous est trop monté à la tête.

— Je sais ce que tu ressens, j'ai aussi ma Naomi au fond d'un placard.

— La différence entre nous, c'est que je suis passé à autre chose et que je peux maintenant m'ouvrir à d'autres expériences. Qu'elles soient amoureuses ou non, d'ailleurs.

La discussion prend une tournure que je ne maîtrise pas, serait-il en train de faire des sous-entendus ? Et il n'aime pas que je juge son histoire passée, mais il vient juste de faire pareil !

— *Faites ce que je dis, mais pas ce que je fais*, hein ? m'énervé-je. Tu me dis de ne pas te juger face à ce que tu as pu vivre sur le plan amoureux par le passé et tu fais exactement la même chose !

— C'est vrai, s'excuse-t-il.

Il se renfrogne, mais je ne suis pas certaine d'en saisir la raison. Comme si l'une des subtilités de la conversation m'avait échappé.

— Oublie ce que j'ai dit, ce ne sont que des élucubrations. Bien sûr que nous avons besoin d'amour.

Il me porte un regard tendre et décroise les doigts avec l'air sincèrement désolé de la chute de cette conversation.

— Je ne cherche pas à remplacer Naomi, lâche-t-il. Son souvenir est gravé en moi et il ne partira jamais. Mais elle m'a construit, elle m'a aidée à faire de moi l'homme que je suis actuellement, et je ne changerai ça pour rien au monde. C'est pour ça que j'ai retiré mon alliance, j'ai d'autres choses à vivre et je ne veux pas que son souvenir m'entraîne plus bas que je ne le suis déjà.

Noble quête. Pas facile à mettre en place, mais noble. Je ne sais pas

ce que je ressens aujourd'hui pour Jaspe, son fantôme me seconde à chaque instant parce que je sais que j'ai fait une erreur. J'aurais pu changer le cours des événements si je n'avais pas été si idiot.

— Il s'appelait comment ? me demande-t-il après un long moment de silence.

— Jaspe.

— Et pourquoi... ?

— Oh, ce n'est pas passionnant comme histoire, dis-je en reprenant ses mots. Mais j'en garde également des traces.

Certes, elles ne sont pas visibles, mais elles sont là. Elles lacèrent mon âme.

<nostalgie>

— J'ai fait un cauchemar, chuchoté-je au creux de l'oreille de Jaspe.

Dans la nuit, il se tourne vers moi, ouvre ses bras pour me permettre de m'y blottir. Il est encore à moitié endormi, mais il est là.

— Ça parlait de quoi ?

Il me caresse les cheveux et je me colle contre son torse, inspirant son odeur et récupérant sa chaleur. Je crois que c'est ce que je préfère dans le couple, être toujours certains que quoi qu'il arrive, il y aura toujours un pilier. Au beau milieu de la nuit comme au crépuscule, quand les étoiles pointent le bout de leur nez, comme à l'aube.

— J'ai rêvé que tu me quittais.

Les larmes ont déjà séché sur mes joues, mais j'ai toujours cette angoisse étreignant le moindre de mes muscles.

— Ça n'arrivera jamais, alors ne t'inquiète plus. Tu vas pouvoir te rendormir ?

Il est crevé et je sais qu'il commence tôt, demain, alors je ne veux pas l'embêter davantage. Je claque un bisou sur son pectoral et me love encore un peu plus contre lui, me perdant dans sa douceur.

— Ça va aller.

De là où je suis, je peux entendre son cœur battre, et c'est à ce rythme rassurant que je retrouve la quiétude de mes rêves.

</nostalgie>

En se levant pour partir, Ellis attrape ma main et la serre fort.

— Tu dors où, toi ? demandé-je.

— La chambre d'en face.

Nos mains restent entrelacées et je n'ai pas envie de quitter la protection de sa poigne chaude. Nous nous regardons et nous dévisageons, un peu comme si l'on se découvrait. Sans nos armures, sans nos appareils, moi et mes cheveux coupés ras, lui et son cœur morcelé. Je le regarde comme l'homme qu'il me dit être : il ne croit

plus en l'amour ni en la sécurité. Tout ça a explosé en plein vol, quand Naomi est morte. J'ai envie de lui dire tellement de choses, que tout ira bien, que nous façonnerons un monde qui nous conviendra, qu'il trouvera quelqu'un d'autre ou alors la quiétude d'être seul. J'ai envie de soigner son âme tourmentée, mais je ne le peux : déjà parce que la mienne l'est tout autant, et surtout parce que je n'en ai pas le pouvoir.

Je n'ai rien à lui prouver, aucun compte à lui rendre, juste l'envie de passer un peu de temps à ses côtés, sa présence m'est rassurante et m'a été jusqu'ici protectrice.

— Tu peux peut-être rester dormir ici ? lui proposé-je.

J'ai besoin de passer un moment dans les bras de quelqu'un, de savoir que je ne suis pas seule, alors que le monde de demain sera à rebâtir.

Je me sens comme mon père qui, désemparé, créait un monstre pour me protéger. Peut-être que c'est ce que je suis en train de faire avec Ellis.

— Oui, ça me plairait. Je vais prendre une douche et j'arrive.

Il sort discrètement de la chambre et je me recroqueville dans le lit. Au moment où il revient, se glisse dans mon dos et m'entoure de ses bras, je suis aux portes du sommeil.

À mon réveil, Ellis n'était plus là.

J'ai passé trois jours à voguer entre instructions de mission, travail physique et recherches sur Soulmates. Je dois mener à bien la mission qu'ils m'ont confiée. Je ne sais pas comment je vais me débrouiller, mais je n'ai pas le choix. J'ai essayé d'enfermer mes sentiments pour Ellis dans un coin de mon cerveau, de les repousser le plus loin possible, pour ne plus y penser. Et à la place, je me suis tournée vers Isaac.

Volonté propre ou restes de produits chimiques ? Je n'en aurai jamais la confirmation, mais je me sens bien avec lui. Il n'est pas parfait, mais qui l'est ? Un peu trop franc – oui, c'est possible – et très bavard, il ne semble jamais trouver le temps long quand il parle de Mae. Je ne suis pas sûre qu'il y ait quoi que ce soit de romantique entre eux, tout juste le maigre espoir de pouvoir survivre un jour de plus. Ils se serrent les coudes et semblent se comprendre. L'égoïsme dont il fait preuve me fascine et me désespère à la fois. La vulgarité de ses mots et la cruauté qu'il dégage m'interpellent et me choquent autant qu'elles me parlent. Cela vient de son passé et de ses racines. Au départ, il me faisait penser à Ellis, mais voilà qu'il se dégage de cette figure pour devenir quelqu'un de plus... violent. De plus sombre, de plus sournois, aussi, peut-être.

Le genre qui va bien pour la Rébellion.

C'est lui qui m'a préparée pour ma mission, au niveau physique comme psychologique. J'ai appris à tenir une arme à feu, à faire attention au recul, à me retirer efficacement. Je me suis servie des talkies-walkies, me suis entraînée à suivre une conversation pendant qu'on me parlait dans l'oreillette, et c'est franchement difficile.

Bref, Isaac a essayé de faire de moi quelqu'un d'entraîné pour le fameux « grand jour ».

On m'a gardée loin des autres membres du groupe : pas d'attache, pas de révélations, rien qui puisse m'impliquer plus que je ne le suis déjà dans leur équipe. J'ai bien compris que c'est marche ou crève, alors je vais courir.

Avoir du temps pour moi ne m'a pas dérangée, j'ai essayé de faire le vide dans mes pensées – d'en sortir Jaspe, Sarah et tous ceux qui encombrant mon esprit – de ne pas réfléchir à ce qu'ils sont ou ce qu'ils vont devenir et à ce que nous étions quand le monde ne

marchait pas encore sur la tête. Car je me souviens de notre adolescence... Soulmates était une idée, une idiotie, on disait que ça passerait, que c'était un effet de mode qui ne durerait pas. Qui voudrait voir sa vie contrôlée par un ordinateur, hein ? C'était ridicule.

Maintenant, c'est nous que je trouve ridicules, avec nos idéaux et nos espoirs.

Je n'ai pas revu Ellis depuis la dernière fois. Je crois qu'il n'a pas apprécié notre moment partagé ou peut-être ne m'a-t-il pas trouvé assez entreprenante ? En tout cas il s'est fait plus discret qu'une ombre. Je suis allée toquer à sa porte, plusieurs fois, mais n'ai obtenu aucune réponse.

Aujourd'hui, c'est le grand jour. Je croise les doigts pour que ma mère ait compris le message.

— Tu as besoin de quelque chose d'autre ? me demande Mae en fixant les dernières protections que je vais porter sous mes vêtements de ville.

Un gilet pare-balles plus fin qu'un filtre à cigarette et des protections autour de mes cuisses et de mes bras. Je suis persuadée que personne ne viendra nous déranger dans la maison d'été, mais *il vaut mieux prévenir que guérir* comme aimait à le répéter mon père. Ça l'a bien sauvé, c'est cool.

Je suis sur les dents.

Revoir ma mère va me mettre de très méchante humeur. Revoir tout ce que j'ai perdu aussi, tout ce que je ne retrouverai pas, car j'ai bien conscience que c'est un aller simple que je prends en m'engageant dans la Rébellion. Je finirai soit en martyr, soit la cervelle explosée à cause d'une pseudo trahison. Je ne suis pas crédule, mais j'avance.

— Non, je crois que ça ira. Le matériel de communication est opérationnel ?

Elle me donne une oreillette et pointe les micros cachés dans mes protections.

— C'est Harmonie que tu auras au bout du fil. N'hésite pas s'il y a quoi que ce soit. Nous avons néanmoins définitivement déconnecté ton iBrain du réseau. Ne cherche pas à te connecter, tu n'aimerais pas le résultat.

Compris capitaine. Je place l'oreillette et prends une profonde inspiration. J'ai honte de l'avouer, mais je suis excitée à l'idée de

reprendre la voiture et surtout de pouvoir *voir* ce que me cachait le bandeau. Car nous sommes en dehors de l'Upside et du Downside et je n'ai qu'une hâte : revoir ces paysages sur lesquels j'ai tant travaillé.

Mae hausse un sourcil en découvrant mon sourire euphorique, mais ne fait aucun commentaire, puis nous nous dirigeons vers le garage du bunker.

— Qui a construit tout ça ? osé-je demander.

Je vais peut-être mourir aujourd'hui, alors autant assouvir ma curiosité.

— Je te promets que je répondrai à toutes tes questions une fois que tu auras les informations que l'on désire, s'applique-t-elle à répondre, malgré tout un peu désolée de ne pas pouvoir m'aider. Grimpe.

Je m'exécute, prends place sur le siège passager d'un Hummer noir. Le cuir usé couine quand je m'assieds et je m'y enfonce pour profiter de cette escapade. Lorsque les clés tournent, le ronronnement du moteur me rappelle toutes les miettes de souvenirs qui me restent de ma campagne. Ce que ça fait du bien !

Je n'aurais jamais cru.

Je sais que mes souvenirs d'enfant sont biaisés. Là où je voyais de grandes étendues vertes bourgeonnantes, il n'y avait qu'un lopin de terre entretenu aux pesticides. J'y ai passé des heures, des mois entiers à travailler dessus dans le cadre de mon Master, à voir toutes ces terres et prairies détruites par nos actions. Mais depuis ma descente aux enfers, je n'ai jamais revu ces paysages que je chérissais tant.

— Ça va ? demande mon accompagnatrice alors que je ferme les yeux.

— Oui. Isaac n'est pas là ?

Son absence se fait ressentir. J'ai pris l'habitude de le côtoyer tous les jours à la salle de sport, puis de restauration, et même devant nos chambres lorsqu'on discute de la Rébellion. Ou plutôt que j'essaie d'en apprendre plus et qu'il me fait barrage.

À la place, nous avons parlé de son doctorat, de pourquoi il s'est retrouvé enfermé au Downside et tout ce que ça lui a coûté d'y survivre.

— Il prend une autre bagnole. C'est plus sûr. Bon, on y va.

Elle prend une inspiration et fait vrombir le moteur. De nouveaux frissons me parcourent, mais je fais barrage à toutes ces impressions qui remontent en moi. Du moins j'essaie.

<nostalgie>

— Tu ne vas pas rendre la voiture quand même ? s'insurge maman qui me tient la main d'une manière trop forte pour qu'elle soit agréable.

— Je n'ai pas le choix, chérie.

— Et comment vais-je faire pour aller travailler, moi ?

— Nous aurons toujours la mienne...

— Pourquoi est-ce que tu dois la rendre ?

— Une voiture par famille pour...

Il me lance un regard attristé.

— Pour le chef de famille. C'est pour des raisons de pollution, chérie, et puis tu utiliseras la mienne, j'irai au travail à pied ou en bus.

— C'est vraiment un gouvernement à la con ! Viens, mon ange, lâche-t-elle en me prenant dans ses bras.

J'enroule mes bras autour de son cou, pose mon menton sur son épaule et pendant qu'elle fait demi-tour, je contemple mon père bougonner, une main sur la portière et l'autre sur le haut de l'habitacle.

</nostalgie>

Nous remontons à la surface, quittons les profondeurs de la Terre pour retrouver la lumière naturelle. Quand nous débouchons dans une clairière, je ne suis pas étonnée. Les arbres étouffent le soleil et nous passons par un petit sentier déjà tracé pour sortir de là.

— Les voitures sont autorisées en dehors de l'Upside ?

— Bien sûr. Il n'y a que ces bien-pensants qui n'en veulent pas, m'indique-t-elle tout en gardant le regard rivé sur la route. Par contre nous évitons de trop nous montrer avec aux abords de la ville, les autorités sont un peu chatouilleuses à ce propos.

Quand nous quittons finalement les rangées rassurantes de pins, mon cœur se serre. Ça n'a rien à voir avec les photos que me montrait mon père d'*avant*, avant la Grande Guerre, celle qui n'a même pas reçu de nom tellement elle était monstrueuse. Avant de commencer à travailler en biologie, je m'attendais à des champs bordant les routes, des forêts, des cours d'eau, des cultures pourquoi pas... De grandes étendues vertes ou jaunes, selon la saison, peut-être des vallons, des collines... L'ancien Colorado regorge de montagnes et de plaines.

Je crois que j'étais un peu naïve.

Le désert nous fait face avec sa poussière ocre et orgeat. Une grande étendue plane, entourée de falaises légèrement boisées. J'ouvre la fenêtre et me colle contre la portière pour laisser le vent caresser mon crâne en écoutant le claquement des bourrasques, peu habituée à

cette sensation sur ma peau. Je ferme les yeux, car la liberté n'est pas forcément visible : elle est juste là.

Je ferme les yeux, car je n'ai pas besoin de voir les cicatrices de la guerre que porte le monde.

Je préfère mes champs de coquelicots colorés, mes cascades étincelantes et mes falaises éplorées. Je préfère le paysage que je me suis inventé pour ne pas voir ce qu'on a fait à notre Terre.

Quelque part, et comme tous ceux qui construisent la société dans laquelle nous vivons, je préfère mes mensonges à leur vérité.

< nostalgie >

— Maman ?

— Hmm...

J'ai envie de lui poser un millier de questions. Pourquoi en sommes-nous arrivées là ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter toute cette colère ? Pourquoi n'es-tu pas simplement honnête avec moi ? Je ne sais pas comment aborder la question, comment ne pas m'attirer ses foudres, une fois de plus, avec un mot maladroit ? De toute façon, quoi que je fasse, quoi que je dise, ça n'ira pas. Il faudra que je change ma formulation, que je précise ma question, que je sois plus incisive, plus tranchante, ou alors plus douce et plus mesurée. Ma mère est une girouette. Et je ne rigole pas.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'aimes pas ?

La question déchire ma gorge et mon esprit. J'ai déjà envie de pleurer.

Je suis pitoyable.

J'aimerais avoir son amour, j'aimerais avoir son accord pour tous les projets que je suis en train de bâtir. Au lieu de quoi, elle insulte Jaspe et mes ambitions professionnelles. Elle me renie, me bafoue, fait comme si je n'existais plus. Pourquoi ? Parce que nous sommes en désaccord.

Quel parent renie son enfant qui n'aspire qu'à l'amour et à la stabilité ? Quel parent insulte son enfant, jour après jour, sans se soucier de lui ?

Je n'ai pas été une adolescente parfaite, je ne l'ai d'ailleurs jamais revendiqué, mais je ne crois pas avoir mérité cette déferlante de rage.

— Parce que tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau.

< /nostalgie >

Je sais que la maison approche avant même de la voir. Je me souviens du chemin serpentant dans les falaises, je pourrais le suivre les yeux fermés. Les cahots dans la voiture, les vents contraires qui ébouriffent les pins... nous grimpons dans la montagne, celle qui surplombe la grande plaine aujourd'hui nue.

À mi-chemin, Mae me demande de descendre de la voiture et m'annonce que le reste se fera à pied. Je me glisse hors du Hummer, claque la portière et la voiture disparaît, me laissant seule avec mes souvenirs, avec ma mère.

Je n'ai jamais vraiment eu de relation avec elle. Quand j'étais petite, elle était gentille, douce, mais ça s'arrêtait là. Elle n'avait d'yeux que pour mon père et ça me convenait, parce que j'étais dans le même cas. Lorsqu'il s'est éteint, nous avons vécu avec son fantôme, cherché à le garder encore un peu, sans succès. Elle s'est enfermée dans sa colère sourde et son désespoir amer, déteignant sur moi à mesure que les jours passaient.

Aujourd'hui ses souvenirs s'étiolent et je ne peux rien y faire, à part peut-être voir pour lui implanter quelques nanorobots dans le crâne. Peut-être la soigneront-ils.

Une fois arrivée sur la crête, je prends quelques instants pour contempler l'étendue de sable qui me fait face. Je me souviens de la mer émeraude qui me servait de terrain de jeu, des taches rouge sombre, vagues de coquelicots explorant les champs. Aujourd'hui il ne reste que de la poussière et des rochers. L'herbe est partie, nous laissant nous débrouiller dans notre océan de misère.

Nous aurions dû faire pareil.

Je ne m'attarde pas plus, ouvre le portillon, approche de la belle et grande villa qui nous servait de maison de campagne. Les murs sont un peu défraîchis, mais elle ne perd rien de sa superbe, toute de verre et d'éclat.

La silhouette de ma mère se détache sur la vitre de la porte. Ses doigts encerclent la poignée alors que sa lèvre inférieure tremble légèrement. Ses cheveux sont rattrapés par le sel des années, pourtant je peux sentir d'ici la véritable émotion qui l'étreint.

Elle est contente de me voir. Sincèrement.

J'ai les larmes aux yeux quand je grimpe les quelques marches qui nous séparent et qu'elle ouvre la porte pour me prendre dans ses bras.

— Oh, ma toute petite fille...

— Maman...

<nostalgie>

— Tu ne mettras pas cette robe !

— Mais, elle m'arrive aux genoux !

— Tu vas rentrer tard et tu as vu le décolleté dans ton dos ? Non, tu ne sortiras pas habillée comme ça.

— Maman, c'est le bal de...

— Je m'en moque ! Je suis sûre que tu as d'autres robes qui te vont bien mieux.

On s'est toujours disputées sur mes tenues vestimentaires. Je râle, monte dans ma chambre en triple vitesse afin de trouver autre chose de convenable. Sauf que je ne veux rien mettre d'autre, alors je fourre la robe dans mon sac à main et tant pis, je paierai le vestiaire ou le laisserai dans la voiture de Jaspe.

Ma robe est trop jolie pour que je ne la mette pas. J'enfile une jupe crayon, un chemisier noir et, agacée, je redescends.

— Arrête de faire l'enfant, je ne t'ai pas dit de t'habiller comme une bonne sœur, grogne ma mère.

— Ça non plus ça ne te va pas ? Préviens-moi le jour où j'agirai comme il le faut.

Je ne lui accorde pas un regard, salue l'ombre de mon père qui ne verra jamais ma jolie robe échancrée. S'il avait été là, je suis sûre que j'aurais pu la mettre.

Tant pis, à peine sortie, je me glisse dans la remise du jardin pour changer de vêtements.

</nostalgie>

— Tu vas bien ? Où étais-tu passée ? Les policiers... Oh, As, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je crois que je n'ai pas pris que les bons côtés de papa, soufflé-je, trop heureuse de la voir pour lui avouer tout ce qui s'est passé.

Je ne veux pas qu'elle ait honte, ni qu'elle voie combien je me suis déchirée et comment ma vie est partie en lambeaux. Elle me fait entrer dans la demeure qui sent la poussière et le passé, me propose un thé et à manger. J'accepte. Ses regards inquiets quant à mon poids me font rire. Elles sont loin, les années où Maman Wheel s'inquiétait de voir sa fille trop grasse.

<nostalgie>

— Tu vas *vraiment* manger un dessert ?

Le scanner qui lui sert de regard s'attarde sur mes courbes généreuses. C'est toujours la question piège, si je réponds que oui, j'aurai le droit à une réprimande, si je réponds que non, je me priverai d'une succulente part de gâteau.

Ce « vraiment » est des plus agaçant. Un petit mot, un adverbe qui plus est, posé autour d'une phrase, appuyé d'un ton sarcastique ou agacé, selon les humeurs. De quoi vous mettre les nerfs en pelote.

Parfois je me bats, je lutte, prends deux desserts et rigole, puis je pleure quand je me pèse. D'autres jours, je rends les armes, parce que je n'ai plus la force de me battre, et c'est le dégoût qui teinte la conception que je me fais de mon corps.

</nostalgie>

— Tu es maigre à faire peur... Où habites-tu ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu es vraiment recherchée pour terrorisme ?

— Je n'ai pas vraiment le temps de... de discuter des détails, mais je suis en sécurité, rassure-toi. Et je n'ai rien fait de mal, pour le moment. C'est une sorte de... de coup monté. Pour mon nom, tu sais, papa, Everlasting...

Elle revient de la cuisine avec un plateau sur lequel reposent théière et petits biscuits. Ne sachant sans doute pas comment se comporter avec moi, elle se contente de me servir une tasse, en prenant soin de ne pas croiser mon regard, puis de déplier les volants de sa jupe.

— Oui, ton père... a en effet quelques problèmes avec cette société.

Toujours le présent. Elle n'est pas dans la réalité. Voilà si longtemps que je l'ai perdue... Sa fragilité me transperce le cœur quand je suis les sillons des rides sur ses joues. Avec son chignon serré et ses petits souliers bien cirés, elle ressemble à ces poupées de cire que nous avons toujours moquées.

— Maman, il faut que tu m'aides. Il faut que tu me racontes tout ce que je dois savoir.

— Tu ne veux pas attendre le retour de ton père ? s'enquit-elle en cherchant la pendule. Il ne devrait pas...

J'attrape ses mains et la force à me regarder. La terreur vibre en elle, elle ne peut pas faire face à la réalité, elle ne peut pas l'accepter, son cœur bat littéralement pour l'homme qu'elle a perdu. Rester sur le fil, ne pas regarder en bas, marcher, doucement, à petits pas, sans jamais se retourner. Elle préfère oublier, ne pas y penser, faire comme si tout allait bien. J'ai toujours cru que ma mère avait une incroyable force de caractère. Que cette dernière l'aidait à avancer et qu'elle était son repère. Mais Soulmates a dévoré tout ça pour ne laisser qu'une coquille vide. Toutes les parties de son hypothalamus se sont dissoutes pour ne devenir qu'un magma gluant de souvenirs mielleux, d'espoirs recroquevillés et d'envies lunaires. Ma mère est morte avec mon père, elle s'est éteinte dans le même souffle et je ne parle plus qu'à un souvenir.

Ça me rend malade.

Je maudis Everlasting de nous avoir fait ça et d'infliger cela à tous ces gens. Car ma mère n'est pas un cas isolé. Ils sont tous comme ça, jeunes, vieux, beaux, laids, ridés ou non, maigres ou gros, blancs comme basanés. Ils errent dans leur foyer, à la recherche de ce qu'ils

ne retrouveront jamais, attendant la mort comme dernier voyage.

J'ai la nausée.

— Je n'ai pas le temps, Maman. Écoute-moi, c'est très important. Concentre-toi sur ma voix. Papa va rentrer ce soir, mais les hommes qui me cherchent, ils seront ici avant ça. Alors je ne peux pas rester, ça vous mettrait en danger tous les deux, tu comprends ? Et ce n'est pas ce que nous voulons...

— Non, nous ne voulons pas ça... Ton père est malade en ce moment, nous devons l'aider à aller mieux. Alors du stress ou des soucis en plus, non non non.

Elle a l'air d'une enfant dont on dicterait les propos. Elle n'a plus de volonté propre. Cette intelligence si flamboyante que mon père avait chérie est morte avec lui, elle aussi. Tout, embrasé, foutu, jeté par la fenêtre.

— Papa m'a laissé... des documents, hésité-je, des documents très importants. Est-ce que tu sais où ils sont ?

Je n'aime pas la manipuler. Elle ne sait même pas ce qu'elle va me donner, elle a perdu les cartes, jetées au vent, du haut de la falaise, plongeant timidement vers les océans verts d'herbe. Qu'elle reste dans ce monde, il est bien plus joli que le nôtre.

— Oui, As, seulement il m'a fait promettre de ne te les donner que quand tu seras prête...

Sa voix est différente, plus assurée, comme si elle recouvrait la raison... Sauf que je n'ai plus beaucoup de temps, alors je réponds :

— Je le suis.

— Oh, ma petite fille...

Ses doigts s'égarer sur ma joue, rencontrent les larmes que je ne parviens pas à retenir.

J'ai réussi ma mission, je vais obtenir les fameux documents.

Mais j'ai perdu ma mère.

À l'étage, je ris de ma bêtise. C'était tellement évident... Nous sommes dans ma petite chambre, celle que je partageais avec les chats lorsqu'ils hantaient encore les lieux. Toute petite, mais tellement lumineuse, les fenêtres mangent les façades de la pièce et l'inondent d'un soleil timide. Les murs blancs, le parquet clair et les meubles en bois sentent le cèdre et je me perds dans les souvenirs que j'ai, alors que petite, je lisais sous la couverture à l'aide d'une lampe torche pour ne pas réveiller mes parents.

<nostalgie>

— C'est un joli tapis, tu ne trouves pas ? demandé-je à papa alors qu'on le dispose dans la pièce.

— Oui, dragons et licornes, ça ne m'étonne pas de toi.

Il pose sa main sur ma tête et je me gargarise de ce contact. J'aime quand il est d'accord avec mes choix, et puis il s'accorde parfaitement avec les draps-housses parsemés de loups-garous.

— Tu en prendras soin, d'accord ? Il est important qu'il reste bien en place, ici. C'est ta chambre, il faut bien le signifier d'une manière ou d'une autre, sinon un petit frère pourrait te la piquer !

Il me chatouille et je glousse.

Non, pas de petit frère ! Déjà parce que je n'en veux pas, et ensuite parce que... parce que c'est comme ça.

Pas de petit frère pour la maison.

</nostalgie>

Je soulève le tapis sali de ne pas avoir été foulé et dessous, je repère les lattes en bois qui se détachent. Il avait caché ça là, depuis le début, quinze ans en arrière.

Il savait. Il a toujours su.

— C'est bon, tu peux retourner dans le salon, si tu veux, soufflé-je à l'intention de ma mère qui entortille ses doigts près de la porte, je te remercie.

— Oui, ton père a bien dit « pour As et As seule ».

Est-ce que je vais pouvoir partager ça avec la Rébellion ? Assurément non... Pour moi et moi seule. Je déplace les planches, découvre cette cachette secrète qu'il avait mis tant de temps à créer pour être sûr que j'arrive ici. Peut-être pas à vingt-cinq ans, mais à trente, ou quarante. Mais que je sois là, à genoux dans l'ancienne petite chambre où nous regardions les étoiles par la fenêtre, pour découvrir ce qu'il m'a légué.

Mon héritage. Pas d'argent, pas de maisons, pas de connaissances

futiles. Quelque chose qu'il voulait que je reçoive quand j'aurais grandi.

Sous le parquet, je trouve une boîte, minuscule, comme celles dans lesquelles on offre les bagues de fiançailles. Je l'ouvre, sans aucune idée de ce que je vais y trouver.

Une carte mémoire. Une vulgaire carte mémoire.

J'ouvre le bureau à côté, trouve mon ancienne tablette que j'allume rapidement en effaçant les couches de poussière qui recouvrent son écran. Je branche la clé, attends qu'elle se connecte. *Voulez-vous faire les différentes mises à...* Non, rien, laissez-moi en paix, laissez-moi découvrir ce que mon père m'a laissé.

Des fichiers. Des fichiers à n'en plus finir. Je scrolle, agacée, mais il y en a des centaines, peut-être des milliers. Je remonte, à la recherche de ce que je dois regarder *en premier*.

Et je trouve.

C'est le seul nom intelligible du document. Tous les autres ne sont que des suites de numéro, sauf celle-ci : une vidéo.

Une vidéo à mon nom.

Je m'assieds par terre, avec pour dossier le petit lit que j'avais étant jeune. J'ai le pressentiment que ça ne va pas me plaire. Sauf que c'est certainement le seul témoignage qu'il me reste de mon père, alors après avoir pris une profonde inspiration et réglé le son, je lance la vidéo.

<vidéo>

As. *Mon trésor.*

</vidéo>

Je pleure déjà et me mords la langue, espérant pouvoir retenir le torrent qui menace de m'échapper. J'ai déjà appuyé sur pause alors que les traits de mon père, de mon héros, apparaissent à l'écran. Ah ce qu'il me manque... La morsure de la trahison est toujours lancinante, même après tant d'années.

Les cheveux courts, bruns, coupés de près pour ne pas avoir de cheveux qui tombent sur les nanorobots qu'il manipule tous les jours (et combien de fois je m'étais fait rabrouer de les approcher d'un peu trop près !). Ses grands yeux verts étincelant de fatigue, son teint un peu cireux, car il a tourné cette vidéo quand la fin approchait. Je le sens à ses regards, à ses mimiques ; il s'apprête à faire face à la mort et adresse à sa fille un message qu'elle n'aura qu'une fois qu'il sera passé de l'autre côté.

C'est glauque. Et j'en pleure.

<vidéo>

Je sais que tu es en train de pleurer. Tu es une grande et belle femme maintenant, peut-être même plus âgée que moi, je ne sais pas quand tu auras accès à cette archive. Mais je sais que tu es en train de pleurer, sinon tu ne serais pas ma petite As.

</vidéo>

Et je rigole. Je rigole et pleure en même temps.

<vidéo>

Pour commencer, je tiens à m'excuser pour cette absence que j'ai causée, pour ce trou béant que tu as, j'en suis sûr, magnifiquement bien géré. J'aurais aimé rester plus longtemps à vos côtés, tu t'en doutes. Vous me manquez, je vous jure, vous me manquez tellement...

[pause]

J'espère que tu as passé de magnifiques anniversaires et que ta mère t'a laissé manger autant de chocolat que tu voulais. J'espère que tes Noëls n'ont jamais manqué de magie et que tu as finalement décroché le cœur d'un dragon.

J'espère vraiment que les choses se sont bien passées pour toi, ma chérie, ma préférée.

[rires]

Mais si tu regardes ce message... Eh bien, c'est parce que les choses ont mal tourné, n'est-ce pas ? C'est parce que le monde tel que je l'ai connu est resté le même, voire a empiré...

J'aurais aimé bâtir un monde où tu aurais vécu heureuse. J'ai essayé.

Mais tout ne se passe pas toujours comme nous le voulons, n'est-ce pas ?

Soulmates n'est pas une réussite. J'ai l'impression de dire des banalités, mais j'ai aussi l'intime conviction que si tu es là, aujourd'hui, à visionner cette vidéo, c'est que tu ne sais pas tout, que certaines choses échappent à ton contrôle et même t'échappent tout court. Alors je vais essayer d'être bref, concis. Il y a beaucoup de choses que tu dois savoir avant de te lancer dans l'aventure que tu t'apprêtes à vivre, beaucoup d'informations à emmagasiner, elles sont disponibles dans ce dossier.

Toutefois, et je me doute que tu n'es pas forcément libre de tes mouvements... je t'ai laissé une porte de sortie, un moyen de faire de toi quelqu'un d'intouchable.

Et ça va se passer là-dedans.

</vidéo>

Il tapote sa tempe de son doigt.

<vidéo>

Tu peux me faire confiance, ma fille, tu sais que je ne te ferai jamais aucun mal.

Tu as deux possibilités : soit tu ramènes cette carte mémoire à ceux qui te l'ont demandée et tu prends le risque de voir ta cervelle tapisser les murs,

soit tu suis ma méthode.

Je te conseille vivement de suivre la deuxième, évidemment. J'aimerais éviter que tout ce travail, toutes ces années de vie tombent entre de mauvaises mains.

Si tu veux opter pour ma deuxième proposition, je t'ai laissé dans le coffret, sous le rembourrage, quelques nanorobots. Ils ont été dilués dans le sérum physiologique que tu y retrouveras et n'ont été codés que pour une chose. Déjà, seul ton archétype neuronal leur conviendra. Ils ont appris à évoluer dans ton labyrinthe psychologique et seulement le tien. Ne les donne pas à qui que ce soit d'autre, ils en feraient de la charpie.

Ensuite, ils ont été codés pour te mailler. Un peu comme Soulmates, sauf qu'eux ont déjà un parcours préétabli. Toutes les informations placées sur cette carte mémoire s'implanteront en toi, comme iBrain. Via une interface, tu pourras les consulter, et personne d'autre que toi n'en sera capable, même en charcutant ton cerveau.

C'est la seule chose que je peux faire pour te protéger de la tombe. Avec tout ce savoir enraciné en toi, qui que ce soit qui te voudrait du mal sera bien obligé de t'écouter.

Tu y trouveras aussi d'autres vidéos de moi, mais pour le moment, celle-ci est déjà bien assez longue comme ça.

J'espère que tu suivras mes indications, que tu écouteras ton vieux père, rien qu'une dernière fois. Et tu sais combien je déteste quand tu me désobéis.

N'oublie pas de détruire la carte mémoire si tu décides de suivre mes indications.

Je t'embrasse, As.

Et n'oublie jamais que je t'aime.

</vidéo>

Je laisse passer quelques minutes avant de reprendre contenance, car tout s'embrouille dans mon esprit. Alors j'inspire, expire, ferme les yeux, et me noie dans les propos de mon père. Je me sens horrible d'avoir oublié la voix et le visage de mon géniteur, de celui qui a toujours eu la place la plus importante pour moi. Le temps passe, assassine nos souvenirs, nécrose ce qu'il nous reste des êtres aimés. Même si petite, je mettais en fond sonore ses conférences pour essayer de trouver le sommeil, j'en avais oublié le son de sa voix.

Quelle honte !

Il m'a laissé ce message. Pour moi, pour m'aider, une main tendue d'outre-tombe. Il avait tout anticipé.

Je récupère le fameux sérum physiologique. Il s'agit d'une dosette, simple, à mettre dans les yeux. Je ne sentirai rien, à peine une poussière dans l'œil. Et ensuite, les petits robots escaladeront mes

impuretés, se glisseront dans mon esprit pour venir coder dans mon cerveau. Ingénieux. Combien d'années d'avance avait-il lorsqu'il a inventé ça ? Quels progrès la médecine aurait-elle pu faire, s'il avait toujours été en vie... ?

J'ouvre le sérum et laisse perler les gouttes dans mes yeux. Ils mettront bien plusieurs heures avant d'atteindre les zones adéquates, sans parler de s'accommoder avec leurs compagnons de Soulmates 2.0, et à mon iBrain un peu défectueux

Je me lève et regarde la petite carte mémoire. Je ne veux pas la détruire. J'ai peur que le maillage ne fonctionne pas, qu'il y ait un problème de connectique avec mon esprit... Est-ce que mon père a pris en compte mon neuroatypisme ? Et si ma carte mentale n'était pas faite pour cette technologie ?

Quoi qu'il en soit, je glisse la carte dans ma poche arrière.

Je fais un tour sur moi-même, m'imprègne de la chambre, celle où mes enfants auraient pu grandir si Soulmates avait bien voulu fonctionner. J'aurais bordé ma progéniture, comme mon père avant moi et je lui aurais raconté les mers d'émeraude.

À la place de ça, je remets en place les planches, le tapis et après avoir contemplé mon ancienne chambre, je retrouve ma mère au rez-de-chaussée.

— Alors, tu as trouvé ce dont tu avais besoin ?

— Oui, c'est parfait.

Mon thé est froid, mais je m'en fiche. C'est la première fois que je passe dix minutes assise avec ma mère.

— Alors, qu'est-ce que tu fais... là où tu es ?

— J'essaie de bâtir un monde meilleur.

— Ton père aussi a ce désir. Regarde où ça le mène... On ne le voit presque plus !

Puis elle me parle de ses copines et de ce qu'elle fait de ses journées (point de croix, télé, tricot). Elle a abandonné le sport, « les articulations », qu'elle me dit. Je souris, hoche la tête et retiens mes larmes. Je ne suis pas sûre de la revoir et le réaliser est comme me prendre un coup de poing dans le ventre. Alors je me concentre sur elle. J'aimerais prendre une photo, l'immortaliser, celle qui a hanté mes cauchemars et pourtant accompagné mes rêves plus jeune...

Nous n'avons jamais été proches et n'avons jamais partagé de relations spéciales comme beaucoup de petites filles avec leur mère. C'est à peine si je la regardais quand j'en avais encore l'occasion.

Seulement je ne veux pas l'oublier, je veux graver ses traits dans mon esprit, car elle m'a faite. Elle m'a créée, construite, et c'est grâce à elle si j'en suis là aujourd'hui.

Quand les secondes se sont tues sur ses lèvres, nous nous regardons, et nous savons.

— Tu vas devoir y aller, n'est-ce pas ? me chuchote-t-elle, mal à l'aise.

— Oui.

— Tu ne reviendras pas, j'imagine ?

— Je ne sais pas si j'en aurai l'occasion.

— J'aurais aimé rattraper le temps perdu.

Ils n'ont pas encore inventé l'application qui permet de le faire. *Rattraper le temps perdu*. Quand je contemple les cendres qui restent de notre relation, je ne sais pas pourquoi, je fais le lien avec Ellis. Avec cet homme qui m'intrigue et commence à me charmer à la fois. C'est curieux, ce que je ressens. Ce n'est pas de l'amour, ça n'a rien à voir avec les petits papillons qu'on nous décrit, mais ce serait plutôt comme un besoin.

Quand je pense à lui, je souris. Et c'est déjà pas mal.

— Mais ce n'est pas possible. Sache malgré tout que... je n'ai voulu que ton bonheur. J'ai toujours été très fière de toi, malgré tes choix... atypiques. J'imagine que c'est un brin de ma faute aussi, s'esclaffe-t-elle. Je t'ai légué un cerveau un peu cabossé. Parfois ça tient la distance, j'espère que ce sera le cas pour toi.

Elle aussi, alors, n'a pas les idées en place ? Ses circuits neuronaux sont mal fichus ? Est-ce que ça vient d'elle ? de mon père ? d'une erreur de la nature ?

J'ai perdu le dossier qui contenait toutes les informations importantes sur mon cerveau. Sauf qu'une petite voix me souffle que je trouverai encore mieux dans ce que mon père m'a laissé. J'ai hâte que tout se branche, se mette en place, et enfin pouvoir feuilleter tous les travaux de mon père gardés secret-défense depuis bien longtemps à la bibliothèque nationale.

Ce serait bête de détourner cette magnifique petite chose qui court dans les cerveaux de la majorité de la population, n'est-ce pas ?

— Merci, m'man. Pour tout ce que tu as fait, et pas fait. Tu as toujours eu peur d'être une mère imparfaite, mais je n'ai jamais été une enfant parfaite non plus.

— C'est rassurant, s'amuse-t-elle.

Nous nous sourions, un peu timides. Je regrette de ne pas avoir eu le temps de dire tout ça à mon père. Je regrette d'avoir le temps d'être désolée pour ma mère. J'aurais aimé agir différemment, si j'avais su. J'aurais aimé qu'elle veuille agir différemment si elle avait su. *Eh, papa, tu as oublié de créer la machine à remonter le temps quand tu es parti. Ça nous aurait bien servi, tu sais.*

— Merci d'être cet enfant que j'ai tant attendu, soupire-t-elle en me tendant la main. Tu as été parfaite, absolument parfaite.

Elle efface une larme qui roule sur ma joue – encore – alors qu'elle me rejoint dans la tristesse, ou le contentement de s'être enfin dit les choses, peut-être. Je ressens à la fois de la douleur et de l'apaisement, comme si l'on m'avait arraché les mots, mais qu'une fois sortis, ils étaient moins douloureux.

Le sang bat contre mes tempes alors qu'elle m'achève :

— Ton père n'est plus là, mais il aurait été incroyablement fier de toi. Tu es magnifique avec les cheveux coupés de cette manière.

J'ouvre la bouche pour la remercier, pour lui dire encore des mots doux. C'est le genre de moment que nous n'aurons plus jamais, qui restera pour toujours gravé dans ma mémoire parce qu'il aura été pur et sincère. Parce que je ne me suis pas autant ouverte à ma mère depuis des années et qu'enfin, nous avons posé un baume réparateur sur mes blessures.

Je veux répondre, vraiment...

Mais la porte explose derrière moi et le souffle de la déflagration étouffe ma réponse.

— On la veut en vie ! hurle une voix déformée par le choc.

J'ai encore une chance de m'en sortir. Je ne sais pas qui ils sont ni ce qu'ils veulent. Je me relève, franchis le canapé alors que les débris crissent sous mes pas maladroits. Je dois en ressortir vivante et apporter ce que j'ai dans le crâne à la Rébellion. Je titube entre les souffles de nouvelles explosions pour atteindre la terrasse. Du sang noir poisse ma vision.

Autre bonne nouvelle : je connais le terrain, moi. De la fumée obstrue leur vision et j'en profite. Je m'approche du bord, retiens un haut-le-cœur en avisant le sol cinq mètres plus bas.

— Ne bougez plus ! hurle l'un des policiers.

Je lui jette un regard : il me tient en joue avec ce qui me semble être une arme électrifiée. Pas de balles. Je suis déjà de l'autre côté de la rambarde, les deux mains sur la barre de fer.

— Revenez de notre côté sans faire de mouvements brusques !

Trois autres flics sont là, protégés jusqu'aux dents par leur combinaison antiterrorisme. J'aperçois le corps de ma mère gisant dans un coin du salon, la tête contre le sol, ses cheveux gris cachant son visage. Je ne sais pas si elle est encore consciente.

— Vous m'entendez ?

J'indique mon oreille pour leur faire croire que je n'entends pas, j'ai bien assez de sang dans le cou pour que l'explosion ait soufflé mon ouïe. Le soldat lève les mains en l'air, baisse le canon de son arme et essaie de me faire comprendre son intention en mimant. Combien sont-ils, dehors ? Est-ce qu'Isaac et Mae vont réussir à détourner leur...

Nouveau tremblement de terre qui rend mon équilibre précaire. Je bascule en arrière, le perré qui me retient s'effondre sous mes doigts. Je tente de me raccrocher à quelque chose, à chercher une dernière prise, mais tout s'effrite. Au moment de tomber dans le vide, j'ai le temps de voir Isaac entrer et pointer sa mitrailleuse sur les policiers.

< nostalgie >

— Elle est... jolie, ahané-je en contemplant la petite Priam.

— Oui, magnifique, s'extasie une aide-soignante. C'est le deuxième enfant de ce trimestre, nous sommes fiers. Notre clinique va recevoir les éloges du Président, avec ça !

Elle est ravie.

Je retourne à ma contemplation de toutes ces couveuses vides.

Avant, des centaines de bébés naissaient tous les jours. Aujourd'hui c'est à peine si je saurais reconnaître le rire d'un enfant.

Sarah est exténuée, mais fière. Elle peut l'être.

</nostalgie>

J'essaie de me rattraper à un arbuste dans l'alcôve de la montagne. Je sens la douleur des griffures sur tout mon corps, mais parviens à me retenir de justesse... avant que la branche ne brise sous mon poids. L'espace de quelques secondes, je suis dans le vide, sans rien pour me retenir. Puis je heurte le sol, violemment. Tout mon dos hurle et craque de douleur. Privée d'air, j'ai l'impression que l'on m'a arraché les poumons et la colonne vertébrale. Je reste un long moment à contempler les nuages dans le ciel alors que des flammes lèchent les contours de la villa.

Combien de temps passe ? Je ne saurais dire. Une, dix, cent secondes ? Je ne vais pas pouvoir me lever. Tout mon corps s'est disloqué sous l'impact. Je ne peux plus marcher ni bouger les bras. Je vais mourir ici, alors que l'incendie ravage la maison au-dessus.

Si les larmes de douleur menacent de me submerger, la réaction de Soulmates 2.0 ne se fait pas attendre. Les antidouleurs se diffusent dans mes muscles et je manque de pleurer de rire.

— Merci, connards d'Everlasting.

Je sais que je vais le regretter, car je vais être shootée et tenter de me maintenir sur des os probablement en morceaux. J'ouvre l'interface du programme, qu'ils ne m'ont pas désinstallée.

< soulmates >

Vous avez :

- légère commotion cérébrale
- deux côtes fêlées
- poignet gauche foulé
- cheville droite fragilisée au niveau de la malléole
- contusions et ecchymoses

Temps de récupération total estimé : deux mois.

</soulmates>

Deux mois. Je rigole encore plus et tente de me remettre debout, en prenant appui sur mon côté gauche. Je ne sais pas s'ils étaient plus nombreux là-haut et je n'ai pas le temps de traîner. La corniche sur laquelle je suis offre deux possibilités pour redescendre : une rapide plus pentue et une plus facile d'accès, mais beaucoup plus longue...

< soulmates >

Le programme est en train de réparer vos tissus. Veuillez vous asseoir pour profiter de leur expertise. Nous vous recommandons de

ne pas bouger en l'attente des secours.

Alerte : vous n'êtes pas connectée. Nous ne pouvons pas appeler les secours. Veuillez les appeler manuellement.

< /soulmates >

Bien sûr et je vais m'asseoir et boire un thé en attendant qu'ils arrivent. Pas le temps d'en perdre plus, je prends le chemin le plus court. J'arriverai en bas du relief, là où nous sommes censés nous rejoindre pour le rendez-vous. Et s'il n'y a personne... Marcher ?

Je claudique, cherche des appuis dans la roche et me colle contre la paroi pour ne pas risquer de tomber. Au-dessus de moi les balles sifflent, elles se perdent dans le décor. Je ne sais même pas si elles sont dirigées vers moi ou si ce sont des tirs perdus du combat qui s'est animé à l'arrivée d'Isaac. En tout cas je suis protégée par la roche et je fais le tour, prudemment, en évitant au maximum de m'appuyer sur ma jambe blessée.

Le soleil réchauffe ma peau. J'ai la chair de poule à cause de la douleur et les gouttes de sueur ruissellent sur mon front, alors que je me brûle les doigts sur les pierres chauffées.

— As ? crachote mon oreillette.

Je sursaute en entendant la voix si proche, j'avais totalement oublié l'existence du moyen de communication. C'est Isaac. Mon cœur bat plus vite encore et je tente de me calmer. Je suis contente qu'il soit encore en vie : le soulagement se répand dans tout mon corps, me calme, m'apaise. J'ai l'impression que tout ira mieux maintenant qu'il me parle et me guide.

— Oui ?

— Où es-tu ?

— Je peux vous rejoindre au point de rendez-vous.

— Parfait. Fais...

Coupée par les rafales, la moitié de sa phrase est arrachée. Je ferme les yeux, sonnée par la morphine que l'on m'injecte en grande quantité. Mes jambes sont du coton, les foulures n'existent plus et pourtant, quelle chance j'ai eue... J'aurais pu avoir un poumon perforé, la colonne brisée, j'aurais pu mourir.

J'essaie de me concentrer, de garder la tête froide pour prendre mes marques, attraper les bons rebords et ne pas mettre un pied dans le vide.

Au terme d'une marche qui me semble durer des heures, je suis enfin en bas. J'ai face à moi le corps d'un des flics qui me tenait en

joue sur la terrasse, fracassé au sol et des bouillons de sang giclant de ses poumons.

Je me baisse pour attraper son arme tout en évitant de le regarder, seulement le bougre la maintient, ses yeux roulant dans leur orbite alors qu'il... qu'il agonise. La chute l'a disloqué, mais ne l'a pas encore tué. Je tire plus fort sur l'arme, alors que des larmes perlent sur mes joues. Il me la lègue à regret et j'enroule mes doigts autour, seule ancre dans mon paysage dévasté.

Mes doigts ne semblent plus m'appartenir et mon poignet tremble comme une feuille. Je le stabilise comme je peux, sans pouvoir me servir de mon poignet gauche foulé.

Contourner les bosquets, descendre un petit talus, sillonner un sentier pour retourner à la voiture... là ! Sous une bâche, je la distingue à peine entre les arbres à trois cents mètres, mais c'est elle. Je ne vais pas pouvoir aller jusque-là. J'ai l'impression que je vais m'effondrer dans une seconde. Je tournoie comme les zombies que l'on voyait à la télé. Et le ciel m'appelle, j'ai besoin de m'asseoir, de m'allonger, de regarder les nuages, de ne plus penser à tout mon corps qui n'est que douleur.

Mae et Isaac ne sont pas encore là, merde. Alors que je trotte pour rejoindre la voiture, une balle ricoche à un mètre de mes pieds. Je glapis, fais un petit saut de cabri qui m'arrache un hurlement et une grimace et finis par me jeter derrière un buisson. Deux autres balles coiffent l'arbre derrière lequel je me suis cachée, dont l'écorce vole en éclat. Putain ! Je sers plus fort mon arme, mais j'ai les jambes tellement flageolantes que je ne sais pas si je vais pouvoir me traîner encore longtemps.

J'ai envie de hurler, mais le cri reste coincé dans ma gorge.

< soulmates >

Votre rythme cardiaque est trop élevé, vous êtes...

< /soulmates >

Mais ferme-la !

Je me recroqueville sous le couvert d'un sapin, mais la végétation est trop maigre pour me cacher. De nouvelles gerbes éclatent près de moi, écorchant ma peau. Je ne vais pas mourir maintenant, ce serait trop con ! Je lève mon arme et essaie de déterminer d'où viennent les tirs ennemis. Je rallume l'oreillette qui crachote, puis tente le canal d'Isaac : rien. Celui de Mae ?

— As, tu vas bien ? Nous sommes en haut, nous essayons de choper

les...

Nouvelle volée, je rentre la tête dans les épaules, mais garde le pistolet bien en main, l'œil dans le viseur. Je cherche au détour des sentiers, espérant être au moins un peu utile ... Mes paupières papillonnent, je n'arrive pas à rester concentrée sur une cible plus d'une seconde. Tous les arbres se mélangent, les rochers prennent toute la place dans les maquis et le soleil tape trop fort sur mon crâne sanguinolent.

— Isaac va bien ? lui demandé-je.

— Oui, il a juste perdu l'oreillette dans la bataille, pas de problème. Ils sont trois, cachés entre la villa et toi. Il faut qu'on les abatte, et vite, les secours seront là d'ici... putain ! (...) D'ici dix minutes.

— Dix minutes..., répété-je.

Il faut que je trouve un moyen de les faire sortir de leur trou, alors je m'informe :

— Est-ce que tu sais où ils sont ?

— Il y en a un qui est dans la rangée de hêtres dégarnis.

Je me tourne vers le lieu qu'elle m'indique et attends quelques secondes, essayant de ne pas me laisser déconcentrer par les quelques balles perdues qui continuent de pleuvoir autour de ma planque.

— Et ils ne sont jamais à court de munitions ces gens-là ?

— Les filles, s'incrute Isaac sur le canal, *ne bougez surtout pas*.

À peine a-t-il le temps de dire ça qu'une explosion saccage la forêt, à l'opposé des hêtres. Un long hurlement s'ensuit quand un homme recouvert de flammes sort des maigres broussailles épargnées. Adieu, flore, adieu, derniers horizons verts.

— Un de moins, l'autre je me le fais, As, va démarrer la voiture.

Je ne me fais pas prier et alors que je me mets à courir en direction de la voiture, d'autres tirs résonnent de l'autre côté du champ de bataille. Arrivée au véhicule, je fais le tour au moment où une balle ricoche sur la portière. Je m'accroupis, me hisse du côté passager et tourne les clés laissées sur le moteur.

Bordel ! Je n'ai jamais conduit.

<nostalgie>

Moi je ne le serai jamais, fière de tenir un petit bout entre mes bras, fière d'avoir un être qui me ressemble pour moitié. Il n'y a plus d'enfants sur Terre et je ne suis de toute manière pas assez bien pour en faire un.

Ce n'est pas que mon analyse., mais celle d'un monde tout entier qui me regarde un peu de travers maintenant que je n'ai plus rien à lui

apporter. Pas d'enfants, pas d'utilité. Je courbe l'échine, essaie de supporter le poids de mon bas-ventre broyé.

Mon ventre qui ne s'arrondira pas, mes seins qui ne grossiront pas, mon cœur qui ne se gonflera pas du bonheur de porter la vie.

Et les mots, marqués au fer rouge.

Est-ce si important ?

</nostalgie>

Le moteur gronde sous le capot, mais je ne prends pas le temps de profiter de cette berceuse. C'était beaucoup plus sympathique quand je n'étais que passager.

— Grouille-toi ! me houspille Mae alors que ça canarde du côté boisé.

— Je viens vous chercher là-haut ? pépié-je.

— Oui putain, tu devrais déjà être là ! Qu'est-ce que tu fous ?!

J'avise son ombre près de la villa encore en proie aux flammes, alors qu'elle se glisse de rocher en rocher pour descendre.

OK, je vais y arriver, des milliers de gens le faisaient avant, ça ne va quand même pas me faire peur.

Je retire le frein à main comme une forcenée, appuie sur l'embrayage, première pédale, et maintenant l'accélérateur... Il n'en reste plus que deux : gauche, droite, au pif ? Ah, et les vitesses ! Merde. Tentative sur celle de droite, oui, ça marche, la voiture avance, les roues bouillonnent, le moteur grince. On se met en branle, je souris, hurle un « oui » enjoué jusqu'à ce que je tourne le volant.

— T'as jamais conduit ?! hurle Mae en voyant la voiture s'extirper douloureusement de la boue maculée de sang.

— Il faut passer une autre vitesse, non ?

— Laisse tomber, j'arrive !

Elle sprinte alors qu'on l'arrose de balles. Je m'arrête, incapable de conduire l'engin, mais je peux être utile autrement. Je baisse la fenêtre, attrape le flingue posé sur le siège passager et repère la cible. Je ferme un œil et m'aide du viseur. Je vais vomir tellement j'ai mal, mais je dois me concentrer. Une seconde, rien qu'une. L'éclat des tirs de balles attire mon regard et je prends une profonde inspiration. Il lui reste cinquante mètres à parcourir.

J'inspire, expire. Je ne ressens plus la peur, comme si je pouvais mourir tant que je me bats pour ce qui me semble être juste. Je ne sais pas conduire, mais je sais tirer, j'en suis sûre.

Alors je bloque ma respiration... et tire.

Pas le temps de vérifier si j'ai fait mouche, car l'arrivée en trombe

de Mae m'invite à me jeter sur le siège passager pour lui laisser la place libre au volant.

— Superbe tir ! s'époumone Isaac dans mon oreille. Venez me chercher, les hélicos seront là dans moins de trois minutes !

De gestes experts, la conductrice passe les vitesses, braque, utilise la magie de la conduite pour nous propulser vers cette fameuse rangée de haies où Isaac continue les échanges de tirs avec le dernier soldat debout. J'ouvre la porte arrière et il court prendre place avant de hurler à Mae de rouler. Elle ne se fait pas prier et dans un drift nous éloigne de la villa.

— Ma... ma mère ? murmuré-je, alors que je réalise seulement maintenant l'horreur de la situation.

Elle était à l'intérieur...

Je crois que je vais m'évanouir tellement j'ai mal au crâne. Elle était à l'intérieur d'une bâtisse maintenant en proie aux flammes.

Mes compagnons ne disent rien de plus. Pendant un instant, l'idée de sauter à bas de la voiture m'étreint. Et puis, pour faire quoi ? Si elle est retrouvée sans vie, je ne pourrai rien faire de plus. Si elle va bien, ça me fera une belle paire de manches en prison. Je me dois d'être rationnelle et de garder les idées claires. Ne pas me laisser bouffer par l'impulsivité et ne pas jouer les héroïnes.

C'est facile, je suis bien trop égoïste pour risquer d'aller la retrouver. Je m'accroche à la poignée de la portière pendant que Mae prend de la vitesse, me collant à mon siège. La main d'Isaac vient trouver mon épaule et il me la serre d'une pression, alors que j'essaie de refouler les larmes : je ne veux pas m'effondrer en leur présence.

— Ne t'inquiète pas, je suis sûre qu'elle va vite être secourue.

J'ai peur qu'ils en fassent une martyre. « La Rébellion pille l'ancienne demeure de M. Soulmates et assassine sa femme. » Je grince des dents, me concentre sur la présence rassurante d'Isaac. Je baisse les yeux sur sa main, elle est maculée de sang. Le shot d'adrénaline commence à refluer et mes blessures se rappellent à moi. Alors je rallume Soulmates, parce qu'il faut que je m'occupe l'esprit pour ne pas réfléchir à ce que nous venons peut-être de détruire.

— Tu as ce qu'on cherche ? demande Mae après quelques secondes de silence.

On file sur la route du désert et j'ouvre les fenêtres dans l'espoir qu'un peu d'air m'éclaircira les idées.

— Oui.

— Parfait. Tu es blessée ?

— Oui, mais rien de trop grave. Et vous ?

— Rien de grave non plus.

La conversation est froide, Mae a le regard sombre et les traits fermés. Le bruit des pales d'un hélicoptère berce notre voyage vers le bunker et je m'enfonce un peu plus dans le cuir molletonné. Ce que j'ai à leur dire ne va pas leur plaire.

< soulmates >

Vous vous êtes servie de votre poignet et de votre cheville. La foulure s'est aggravée. Vous *devez* aller voir un médecin. Nous pouvons...

< /soulmates >

Rien de neuf. Alors que je ferme les yeux dans le vain espoir de trouver le sommeil, une nouvelle pop-up s'affiche. Du genre que je n'ai jamais vu.

< projetmariage >

Bienvenue dans votre nouvelle interface. Les informations sont en train d'être téléchargées. Veuillez patienter.

< /projetmariage >

Une barre de progression m'indique que le programme de mon père est en train de faire son nid à l'arrière de ma tête, avec plus d'un tiers déjà chargé. Un vertige me prend en réalisant que tout ça va être directement dans ma tête. Un coup de génie pour mon père qui a toujours eu pour but de me garder en vie. Même depuis la tombe, il est là pour veiller sur moi.

Mon père a créé les âmes sœurs pour que je ne sois jamais seule, mais il avait sous-estimé la place que prenait l'amour d'un parent.

< nostalgie >

— Maman... Il faut que tu viennes avec moi pour le rendez-vous chez Everlasting.

J'ai la voix brisée. Ça y est, c'est presque sûr et certain : je n'ai aucune correspondance. Voilà des mois que le logiciel cherche, tourne, patine. Toutes mes amies ont déjà eu leur âme sœur depuis longtemps. Elles n'ont pas toutes cherché à le rencontrer – même si Val a déjà reçu une bague de fiançailles – mais au moins, elles l'ont. Vingt-et-un ans et toujours rien.

Jaspe ne comprend pas que ça me stresse autant.

— Tu m'as moi, non ?

C'est facile pour lui, il a Jane. Il sait que s'il y a un problème, il l'aura toujours tatouée sur sa mâchoire. Moi je n'ai rien d'autre que lui, et les regards deviennent pesants quand j'évoque cet état de fait.

— Ils ont demandé à ce que je vienne ? soupire-t-elle.

Elle va rater son émission préférée et son rendez-vous hebdomadaire avec les filles, mais l'entreprise exige qu'elle soit présente.

— Oui, vraiment, c'est indiqué sur la convocation.

Elle pensait qu'à mes dix-huit ans, elle serait relevée de ses fonctions de mère. *Désolée de te décevoir, mais maman, c'est un métier à vie.*

</nostalgie>

Les hélicoptères nous prennent un moment en chasse, jusqu'à ce qu'une tempête de sable les empêche de nous poursuivre. La voiture crachote plus qu'elle ne ronfle quand nous arrivons finalement à la base. Je suis exténuée et le sang a séché le long de mon cou. Je suis toute poisseuse et je n'ai qu'une envie : débrancher le cerveau, arrêter de réfléchir, me reposer et panser mes plaies.

Les événements se sont enchaînés sans que je n'aie pu prendre le temps de songer à la suite. Je ne sais pas ce que je fais ici, ni ce que mon père aurait voulu que je fasse. Les réponses se trouvent dans les dizaines de dossiers que je vais maintenant devoir éplucher dans la plus grande des discrétions.

Je suis menée sans grande conviction chez Jack qui m'ausculte et me met des bandages en grognant. Il a l'air inquiet, sincèrement.

— Il faut arrêter d'abuser de la morphine.

— Je n'y peux rien s'ils m'envoient des shots, grimacé-je.

— Alors il faut arrêter de vous blesser.

— Vous êtes très drôle, vous savez.

— Oui on me le dit souvent. Je câblerai de nouvelles doses de méthadone à tes nanorobots après ton entretien avec Harmonie, qui t'attend dans la salle de réunion. Je changerai tes bandages par la même occasion.

— Et pour mes tympans ?

— Tout va rentrer dans l'ordre, aucun souci là-dessus.

Je hoche la tête et file sans demander mon reste. Jack a beau être un bon médecin, il me met mal à l'aise avec son regard brillant. Il a l'air triste. Pas que j'ai l'air plus heureuse, mais faire face à cette mélancolie... c'est trop pour moi.

J'ai changé de vêtements, retiré toutes les protections qui m'ont permis de survivre à cette journée. Le gilet pare-balles qui m'a sauvé la vie arbore même encore l'une des douilles, là où mes côtes se sont fêlées.

Quand j'entre dans la salle de débriefing, je réalise que prendre une

balle est moins douloureux que faire face à Harmonie et ses paupières tatouées.

Elle me scrute avec l'intelligence du prédateur, elle doit me prendre pour sa gazelle... Elle n'a peut-être pas tort, sauf que j'ai été élevée par les lions.

— As, je suis heureuse de voir que tu es revenue saine et sauve.

— Je ne remercierai jamais assez Isaac et Mae.

Tous les deux en retrait, ils ont déjà fait un premier compte-rendu de la mission puisqu'ils n'ont pas encore eu le temps de se changer ou de voir un médecin. Isaac est encore maculé de sang – le sien ? – et Mae de poussière.

— Alors, les dossiers ?

Elle me tend la main, attendant clairement que je lui donne une carte mémoire, ou autre chose. Je l'ai transférée de mon précédent pantalon à celui que je porte actuellement, le choix est déjà fait depuis longtemps. Je tapote ma tempe du bout de l'index et souris.

Ses yeux se nimbent de sombre.

— Quoi ?

— J'ai tout dans la tête. Si vous avez la moindre question, je peux y répondre.

— Nous pouvons les imprimer ? Nous ne sommes pas en mesure de travailler sur des documents qui ne sont pas lisibles, grince-t-elle des dents.

— Non, mais je peux vous reproduire les schémas. Quant à la connaissance... Eh bien, vous me demanderez ! Maintenant, je pense que vous pourriez répondre à toutes les questions que je me pose, non ?

Elle plaque ses mains contre le bureau et je crois que si elle le pouvait, elle transpercerait le bois de ses doigts. Tentant de se contrôler, elle reste silencieuse durant un moment, avant de finalement répondre :

— Très bien, j'imagine que c'est ce que ton père voulait.

— Comment ça ?

— Que sa petite fille chérie ait accès aux documents et pas nous.

— Vous le connaissiez ?

Je tremble. Elle dit ça comme si elle voyait clair dans son jeu.

— Oui.

Le mot tombe comme un couperet. Comment le connaissait-elle ?! Elle ne devait même pas être majeure quand il est mort... Et que sait-

elle ? Qui était-elle pour lui ? Mon cœur se glace à l'idée qu'il ait eu... une deuxième vie ? Qu'est-ce qu'Harmonie ferait ici, alors ?

— Et comment pouviez-vous le connaître ? craché-je, agacée.

Ils me font tourner en bourrique. Cela fait des jours que j'exige des réponses, que je me démène pour comprendre dans quel guêpier je suis tombée et voilà que la chef vient m'annoncer comme une fleur qu'elle connaît mon père depuis le début.

Quelle perte de temps !

— Parce qu'il faisait partie de la Rébellion.

Mon père ? Impossible.

Il ne pouvait pas en faire partie. Je... Je l'aurais su. Ma mère l'aurait su... Non ? Peut-on cacher ce genre de choses aux gens que l'on aime ?

Cette pensée me fait l'effet d'une claque.

Ce ne sont pas mes mots, mais ceux de Jaspe, ceux que je peinais tant à comprendre quand il ne digérait pas mon mensonge. C'est bien plus facile quand on est de l'autre côté de la barrière, quand on ment. On s'enfonce dans la tromperie comme dans un plaid, c'est doux, agréable et rassurant. Mentir nous permet d'être autre chose, de trouver une autre voie, un autre chemin, une manière alternative de vivre. Mentir est devenue au fil des années mon armure.

Et je la tiens de mon père.

Sans le savoir, je suis devenue celle qu'il a toujours été, cet être complexe dont nous ne connaissions que les parts de lumière, car en accepter les parts d'ombre aurait été trop douloureux.

Fracassée par cette révélation, je n'ose même plus croiser le regard de cette femme qui en sait peut-être plus que moi sur le deuxième homme de ma vie. Je pensais pouvoir lui faire confiance, pouvoir me fier à celui qui est mort... Les morts ne sont plus censés avoir de secrets, non ? Ou au contraire, est-ce en étreignant le sommeil éternel qu'ils se révèlent totalement ?

— Il va falloir que l'on se mette au travail, tu vas avoir beaucoup de choses à rattraper et aussi beaucoup de choses à nous indiquer.

— Vous m'auriez tuée.

— Pardon ? grogne-t-elle.

Je ne suis qu'un moucheron pour elle, un moustique agaçant qui fait trop de bruit et qui la démange. Elle aurait souhaité m'écraser.

— Si je n'avais pas eu tous ces dossiers dans la tête, vous m'auriez tuée.

— Si tu le dis, c'est que ce doit être vrai, hausse-t-elle les épaules. Isaac, tu t'occuperas de documenter la demoiselle.

Elle noue ses longs cheveux blonds en un chignon lâche, très contrariée par la tournure des événements.

— Le matin, tu apprendras tout ce que tu dois savoir sur notre fonctionnement et l'après-midi tu recopieras tout ce que tu as dans la tête, c'est clair ?

Mon cœur s'emballe. Je vais passer mes journées auprès d'Isaac et je crois que je n'en ai plus envie. Je veux voir Ellis, passer du temps avec lui, l'écouter parler. Même Mae m'aurait plus convenu.

Je rouvre les yeux en réalisant la chance que j'ai eue. L'incommensurable chance que Jaspe n'ait pas rencontré Jane alors que nous étions ensemble.

Et si... Et s'il m'avait quittée pour elle ?

Non. Il ne m'aurait pas menti... Il n'aurait pas utilisé cet argument. Ou alors, pour ne pas me faire du mal ? Toutes les versions se mélangent dans mon esprit, car si mon père m'a menti, pourquoi Jaspe ne l'aurait-il pas fait ?

Pour me protéger ?

S'ils pouvaient cesser de vouloir me protéger contre un danger qui n'existe pas, je leur en serais reconnaissante. Qu'ils me laissent faire mes choix, ressentir ce qu'il me plaît et qu'ils me laissent retirer cette connerie de Soulmates de mon esprit.

Retirer Soulmates, je ne peux m'empêcher de sourire à cette idée.

Isaac m'informe que nous commencerons demain, puis je prends congé. Je n'en peux plus de cette salle étouffante, aux tuyaux serpentant au plafond, aux tables en acier argenté, elle me donne l'impression d'être en prison.

Le Rebelle essaie de me parler de la mission, de me féliciter, de me demander ce que je ressens à propos de ma mère. Je me contente de hausser les épaules : cet après-midi, j'ai quelque chose de bien plus important à faire que de taper la causette.

Je souris comme une idiote dans les couloirs alors que je me dépêche de rejoindre ma chambre et en tournant à une intersection, je tombe nez à nez avec Ellis.

— Tu es rentrée, lâche-t-il.

Ses yeux s'écarrillent. Quoi, lui aussi voulait qu'on me bute ?

— Oui.

— Tu saignes, ça va ?

Je suis euphorique.

— Oui, tout va bien, le Doc a déjà jeté un coup d'œil. J'allais justement me débarbouiller dans ma chambre.

— Très bien.

Je me balance d'un pied sur l'autre. Je ne sais plus ce que nous sommes ni où nous en sommes. Est-ce que nous sommes liés ? Est-ce que nous sommes des amis ? Ou est-ce que lui aussi, il ment comme il

respire ?

Pourquoi est-ce qu'il n'est pas revenu me parler, après cette nuit où nous avons dormi ensemble ? Pourquoi s'est-il éclipsé comme si ça n'avait jamais existé ?

— Tu étais où ? lui demandé-je, incapable de garder ça pour moi.

Tout mon être tangué.

Ellis n'est jamais gêné, pas même maintenant, alors que je le confronte sur la raison de son départ. Je ne suis pas triste, même pas mal à l'aise, j'ai dépassé ce stade depuis longtemps. Je n'ai qu'une envie : me jeter sur les dossiers pour en découvrir leurs secrets. Après une longue douche et deux ou trois jours de sommeil, cachée sous une couverture.

Est-ce que je peux lui parler de ce que je viens de d'apprendre ? De l'idée qui germe dans mon esprit ? De tous les dossiers qui fourmillent là-haut et qui ne demandent qu'à être ouverts ?

Est-ce que oui ou non je peux enfin lui faire confiance ?

J'aimerais tellement baisser ma garde, au moins pour une personne. Et pour cela, sa réponse va être déterminante.

— Je ne suis pas sûr que ce soit très...

— Si, ça l'est.

Je ne sais pas ce qu'il voulait dire... Approprié ? Nécessaire d'en parler ?

— T'es une putain de porte de prison ! Tu passes la nuit dans ma chambre et tu déguerpis au petit matin, sans même me gratifier d'un orgasme, alors oui, je m'interroge.

Il hausse un sourcil, amusé par cette impulsivité dont je fais preuve. Dans les locaux d'Everlasting, Ellis faisait face à une As que j'avais créée de toutes pièces. Une espèce de poupée de son qui servait de bouclier, qui prenait tous les coups durs, qui plongeait la tête la première dans son désespoir pour s'en repaître. Aujourd'hui, alors que j'ai certainement assassiné un garde d'une balle bien envoyée, je me sens... différente. Mon père est là, à mes côtés, fantôme du passé pour me guider.

Avec tout ce qu'il m'a fourni, je caresse enfin l'un de mes rêves du doigt. Je n'y ai jamais cru, préférant garder ces idées comme des fantasmes flottant près de nous.

La morphine joue, je l'avoue. Cette impression de voguer sur un océan de couleurs, que tout va bien, que les lendemains ne pourront être que beaux. Je le réalise alors que je pose une main contre le mur,

la tête fourmillante.

Jack m'a conseillé du repos, de ne pas trop rester debout, aucune activité physique et ne pas s'énerver. Dormir, surtout. Oui, dormir, c'est bien.

— Hé, As, tu te sens bien ?

Mon front vient cueillir la fraîcheur du métal alors que je m'aplatis contre le mur, les jambes flageolantes. Les nanorobots continuent de déverser leur savoir en moi ; il ronfle, enfle, gonfle, se moule dans mon esprit. Les pensées se mélangent, les odeurs, les sons, les couleurs. Kaléidoscope ouvragé d'une envie qui trône, qui s'égare, qui s'enfonce dans les profondeurs de mon inconscient.

Je divague... je dix vague... dix vagues... Fracassées contre l'embrun de mes songes.

La tête contre le mur, j'attends, je glisse, le froid, le métal, le goût du sang, l'appréciation des goûts ; c'est délicat et délicieux. Mes oreilles sifflent, mes tympons grossissent et manquent d'exploser dans mon crâne.

— Je crois que je vais vomir, gargouillé-je à l'intention d'Ellis.

Ses bras s'enroulent autour de mon corps, ma tête retombe contre son torse et je ne peux m'empêcher de rire.

— Ça devient une habitude, balbutié-je.

Je ne sais pas s'il m'a compris, mais je crois percevoir son sourire, alors je prends ça pour un oui. Quand je m'enfonce dans ce qui semble être le baume réparateur de cette journée infernale, je sais qu'une chose, une certitude ne me quittera plus jamais. La morphine paralyse mon corps, les alertes d'iBrain et Soulmates réunis hurlent dans ma tête et pourtant je ne perds pas de vue une chose.

Mon nouveau but, ma nouvelle motivation, celle qui m'a fait renaître de mes cendres.

Et je rigole, car je sais que quelque part dans tout le fatras que mon géniteur vient de me laisser, j'ai le moyen de détruire Soulmates. Définitivement.

< nostalgie >

Inutile.

C'est le mot qui est gravé au fer rouge sur mon front. Pas d'âme sœur, pas même un ventre capable de porter la vie.

Alors à quoi est-ce que je sers, hein ?

On m'a gardée quelque temps à un poste haut placé, le temps de me trouver un remplaçant. Un homme marié à une femme qui peut porter des enfants, elle. Ils ne seront peut-être pas viables, peut-être

même qu'elle sera incapable d'en avoir un...

Mais au moins on lui laisse la chance d'essayer.

</nostalgie>

Des lumières tournicotent devant moi, je bats des cils, déglutis et cherche à comprendre ce qui se passe. Le sang bat à mes tempes comme la musique pulse des enceintes, c'est douloureux.

— Soulmates t'a envoyé une trop grosse dose de morphine, explique piteusement Isaac, à mon chevet.

Je suis dans ma chambre, dans mon lit, mais la terre ne tourne plus. Tout mon corps me fait souffrir, pour changer.

— Nous leur avons donc retiré la capacité d'en synthétiser pour le moment, tu auras donc mal, mais au moins tu ne seras pas droguée, s'esclaffe-t-il.

— Est-ce que je pourrais avoir de quoi écrire ?

Même avec un mal de crâne j'ai besoin de me sortir cette idée de la tête. Il m'apporte un calepin et un stylo près de mon lit, parfait. Je crois que j'entrevois seulement ce que mon père voulait me confier avec toutes ces connaissances.

— Je te laisse te reposer pour aujourd'hui, si tu as besoin de quoi que ce soit...

Il sort de la chambre et me laisse dans mon neuf mètres carré. Est-ce que je suis toujours liée à lui ? Je ne crois pas, maintenant qu'ils m'ont retiré le programme... je suis sûre qu'ils lui ont aussi retiré les nanorobots. Mais alors... qui me les a implantés ? Quelqu'un d'ici ? Harmonie ? Comment aurait-elle réussi ce coup de maître ? Et surtout, *pourquoi* ? Je suis persuadée qu'ils vont continuer à me cacher des choses. Et si je veux mener mon plan à bien, je vais devoir la jouer fine.

Plus fine qu'eux.

Allongée dans mon lit, quelques oreillers derrière moi pour me rehausser, j'ouvre l'application.

<projetmariage>

— Que puis-je faire pour vous ?

</projetmariage>

Une sorte d'IA gère les dossiers qui ont des noms sans queue ni tête. D'un coup d'œil, je retrouve rapidement la première vidéo que mon père a laissée à mon attention. Je doute que ce soit la seule.

<projetmariage>

— Faites une recherche sur les vidéos.

— Sont recensées cinq vidéos.

— Lancez-les à la suite.

</projetmariage>

J'agrippe les rebords du lit et m'enfonce sous la couverture. Je vais revoir mon père encore, faire face à son regard, à ses mimiques... et savoir qu'il m'a menti toutes ces années. Il savait que Soulmates allait être utilisé à mauvais escient et il a voulu mettre son génie au profit d'une association qu'il croyait fondamentalement bonne. Pour ma part, je n'en suis pas encore persuadée, car Harmonie et son masque froid, leurs attaques répétées sur le centre-ville...

Est-ce que les gens bien tuent ? Et devons-nous le faire pour des idées ? Doit-on absolument en passer par là pour changer les choses ?

Tant de questions auxquelles je n'ai pas de réponse. La Rébellion a pourtant fait son choix. Elle ne voit que la violence pour faire valoir ses idéaux. Alors quoi, briser une société dont les engrenages coinent légèrement, mais qui propose la paix ? Renverser l'ordre établi pour priver des milliers de gens de leur bonheur, alors que nous ne sommes qu'une poignée à ne pas nous sentir à l'aise dans cette société ?

À quel moment notre bonheur est-il plus important que le leur ?

À quel moment la liberté est-elle une condition à la paix ?

À quel moment pouvons-nous juger de leur façon de vivre ? De leurs joies, de leurs peines ? Ils sont manipulés, mais ma mère a toujours été foncièrement heureuse aux bras de mon père.

Est-ce qu'il était heureux, lui, de la savoir amoureuse à cause d'un programme ? Et est-ce que cet amour n'en était pas moins réel malgré tout ?

Je me prends la tête entre les mains, contemple le bouton *play* qui m'attend sagement, au milieu de mon champ de vision. Si je le lance, je vais faire face à mon géniteur et à ce qu'il avait prévu pour la suite. Alors je ne pourrai plus faire marche arrière.

De toute façon, est-ce que je le peux encore vraiment ? La version bêta qu'ils m'ont intégrée finira par me détruire. Tout débloque : la morphine, les hormones dont mes taux sont trop élevés, les pensées qui se mélangent... Pas besoin d'aller chercher plus loin, j'ai une bombe à retardement dans la tête.

J'aimerais dire que je le fais pour les autres : pour Nora, Nex, peut-être un peu aussi Ellis... Seulement ce serait mentir, je le fais pour moi, parce que je suis menteuse, égoïste, triste et parce que je n'ai plus rien d'autre dans ma vie que cette idée idiote de pouvoir *compter*. Qu'on se souvienne de moi.

Je veux libérer les autres de ces maux, mais c'est surtout moi qui ne veux plus faire face à tout ça.

Quand j'appuie sur *play*, je suis lucide, l'égoïsme de l'humain causera sa perte.

< vidéo >

As. Je suis content de voir que tu as pris le sérum physiologique. Tout ce qui va suivre est d'une extrême importance. Quand j'ai créé Soulmates, je n'avais aucun fonds, que des idées, des schémas et des envies. Mais rien qui puisse se concrétiser. Alors j'ai fait appel à des investisseurs et c'est ainsi qu'Everlasting est né. Je ne voulais pas vraiment m'occuper de la paperasse, de tout ce qui était administration et gestion. Je voulais seulement créer, inventer, développer, et j'ai trouvé l'argent pour le faire.

Si on m'avait dit que j'arriverais à ce résultat...

J'expérimentais sans vraiment faire attention à ce que je signalais, car j'avais une confiance absolue en mes partenaires. Mais cette confiance s'est révélée pleine de failles, comme tu as pu le constater. Quand j'ai compris qu'ils souhaitaient commercialiser mon produit et en faire une optique de vie, j'ai voulu me rétracter, tout récupérer. Ça n'a pas fonctionné, évidemment. J'étais tenu de respecter les engagements pour lesquels j'avais signé.

Heureusement, j'ai réalisé cela bien avant la version finale du produit et à ce moment-là, j'étais déjà avec ta mère depuis un long moment.

Notre amour était sincère, tu sais, Soulmates n'est venu que le sublimer.

< /vidéo >

Il prend une petite pause et regarde dans le vague. J'en profite pour me concentrer sur le décor, sur le grand bureau blanc sur lequel il travaillait nuit et jour. Il a filmé ces vidéos dans notre maison, ce qui veut dire qu'il parlait de la Rébellion à haute voix, entre nos murs, comme un secret de polichinelle. Il était là, à parader dans le duplex qui nous avait servi de foyer pendant des années, sans crainte.

Presque fier, même.

Parlant à sa gamine de dix ans, qui un jour tomberait sur ces informations. À quoi pensait-il ? Pourquoi ne m'a-t-il pas expliqué ? J'aurais compris.

Non, je me mens.

< vidéo >

J'aurais pu tout brûler ou tout jeter aux ordures. J'aurais pu faire croire que ça ne marchait pas, que ce n'était pas opérationnel.

Alors ils ont décidé de me l'implanter. J'aurais pu faire un gadget qui ne fonctionnait pas, se contenterait de mailler dans le vide, sauf qu'ils voulaient un tatouage, quelque chose de fonctionnel, quelque chose qui...

< /vidéo >

Il se perd dans ses mots, cherche le sens de ses phrases, puis se mord l'ongle de son pouce comme il avait l'habitude de le faire quand il était stressé. Il a l'air fatigué, les cernes soulignent ses joues creusées et ses cheveux hirsutes témoignent déjà de la maladie qui le frappe. J'aimerais pouvoir revenir en arrière, me jeter dans l'écran pour être à cette époque et le serrer dans mes bras. Alors j'expliquerais à la petite fille que j'étais ce qui allait se produire.

< vidéo >

Je suis allé au bout du projet. Soulmates a tatoué dans mes chairs le prénom de ta mère et je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie. Et puis, alors que je l'aimais déjà comme un fou... cet amour est allé au-delà. J'imagine que toi aussi, tu ressens cette attirance pour ton âme sœur, si toutefois une version fonctionnelle de Soulmates t'a été implantée.

C'est beaucoup plus... puissant. Je pourrais me jeter sous une voiture pour la protéger, me tuer s'il le fallait, c'est un peu ce que j'ai fait, d'ailleurs. M'implanter cette connerie dans la tête alors que mes neurones étaient déjà en phase aiguë de dégénérescence...

Ça ne m'étonnerait pas que l'on trouve un lien entre de futures maladies mentales et mon projet. Les nanorobots, à force de courir sur le tapis neuronal, finissent par le détruire. L'amour est plus fort que tout, disent les livres. La vérité est que l'amour détruit tout.

C'est vrai, bientôt mon cerveau ne sera plus qu'un gruyère, par amour pour ta mère.

Et je crois que c'est la plus belle chose qu'il m'ait été donné de vivre.

< vidéo >

Oh, papa. J'ai envie de le prendre dans mes bras, de lui dire qu'il a fait de son mieux et de ne pas s'en vouloir. Si l'amour ne l'a pas tué, nul doute que la culpabilité l'a mis à terre. Mon père était un homme bon et j'en suis si convaincue que ça me fait mal de le voir se torturer ainsi. Il se racle la gorge avant de reprendre :

< vidéo >

Quand j'ai compris que ça allait échapper à mon contrôle, j'ai créé une porte dérobée. Il s'agit d'un sous-programme dans Soulmates. Il est inextricable, si bien qu'ils ne pourront pas le retirer à moins de refaire totalement l'architecture du logiciel.

J'ai créé ça dans l'espoir qu'un jour, quelqu'un aurait la force de faire ce que je n'ai pas su faire. Les humains peuvent être terriblement capricieux, ils font des erreurs, essaient, tentent de retourner en arrière sans vraiment y arriver et parfois même sans le vouloir. Je ne voulais pas que l'amour soit... définitif, immuable... Je voulais que l'humanité ait encore le choix de ne pas y croire, de ne pas en vouloir, de pouvoir choisir d'être différent ou tout simplement seul.

D'être libre, en fait.

Alors voilà, dans tous les dossiers qui sont ici, tu vas comprendre comment ouvrir cette brèche.

Tu vas apprendre à détruire Soulmates et cet amour artificiel que j'ai créé.

< /vidéo >

— As ?

Je sursaute comme une gamine prise en flagrant délit et referme tout ce que j'ai ouvert dans mon esprit. Heureusement, personne ne peut voir ce que je visionne...

— J'ai frappé deux fois, tu n'as pas entendu ? s'étonne Ellis. Je peux entrer ?

— Oui, oui, vas-y.

J'ai griffonné des mots incompréhensibles sur le bloc-notes devant moi alors que j'essayais de mettre en place le peu de neurones qui me restaient pour réfléchir à un plan.

— Merci pour tout à l'heure, les sales bêtes dans mon esprit font vraiment n'importe quoi.

— Je viens te voir, car j'ai besoin que tu me suives.

— Quoi, pourquoi ? Ce n'est vraiment pas recommandé pour mon cas...

— Tu sais bien que si ce n'était pas important, je ne te ferais pas déplacer.

Il me tend la main et je fronce les sourcils. Je ne me fais pourtant pas prier et glisse ma paume contre la sienne. Sa chaleur se répand jusque dans mon poignet et il fait de petits cercles concentriques sur le dos de ma main tout en m'aidant à claudiquer vers l'une des salles informatiques.

Ma cheville en a bien pour un mois de repos malgré le bandage de Jack et ses manipulations sur ma cheville blessée. Ça me fait mal quand je pose le pied par terre, mais je refuse les béquilles que je trouve trop encombrantes, alors je m'appuie sur Ellis qui ne semble pas gêné outre mesure. Mon regard s'attarde un peu sur ses doigts dont les marques de son accident sont encore présentes.

Il m'aide à m'asseoir face à l'un des ordinateurs et se connecte aux chaînes d'informations, je sens que je ne vais pas aimer ce que je vais visionner.

— Avant toute chose, il faut que je te dise... Enfin, ce ne serait pas à moi de te le dire, mais les nouvelles vont vite, ici.

— Quoi ?

— C'est courageux ce que tu as fait pour la Rébellion. Je parle des dossiers, tu sais qu'il n'y a pas de secret ici et j'ai cru comprendre que tu avais trouvé des choses très intéressantes dans ton ancienne

maison.

— Oui, j'aimerais beaucoup qu'on en parle, d'ailleurs.

J'ai besoin d'un allié, de quelqu'un de confiance. Je ne vais pas pouvoir gérer cet énorme problème sans aide. Tant pis si je prends un risque, Ellis m'a aidée quand je n'avais plus personne, m'a écoutée quand j'étais seule et peut-être que je me plante totalement sur son compte, mais je pense que je peux avoir en lui une foi aveugle. Et je crois que je ne suis pas trop mauvaise pour cerner les gens.

— Quand tu veux, en tout cas... tu ne dois rien regretter. Tu as fait ce qu'il fallait, pour nous, pour toi, pour la société, aussi, car je sais que tu feras de grandes choses avec les informations que tu as collectées.

— Ellis, tu me fais peur...

— Ce n'est pas mon intention.

Il se renfrogne, fronce les sourcils comme si j'avais dit quelque chose d'incongru. Mon ventre se tord, car je vois bien qu'il a quelque chose d'horrible à m'annoncer.

Et je crois que je sais ce dont il s'agit.

— Tu es prête ?

Il baisse le son et de manière très sérieuse, lance la vidéo.

« Nous sommes sur les lieux de l'affrontement », explique une journaliste en face caméra. Derrière elle se détache le cadavre brûlé de mon ancienne maison, calcinée par les flammes, éventrée et grouillant de policiers, scientifiques et spécialistes. « Il s'agit de l'ancienne demeure de M. Wheel, le concepteur de Soulmates. Décédé depuis quinze ans maintenant, il a laissé comme héritage à sa famille la villa, qui vient aujourd'hui d'être prise d'assaut par une petite escadrille de la Rébellion. Nous n'avons aucune information certaine, mais l'hypothèse que sa fille, surnommée « As Wheel », soit à l'origine de cette attaque-surprise, est fortement privilégiée. Elle aurait été à la recherche d'anciens documents, ou peut-être désirait-elle voir sa mère une dernière fois. »

Les images montrent le résultat de notre affrontement. Les baies vitrées sont brisées, tout le mobilier a été englouti par les flammes, le premier étage est réduit en poussière et quand la caméra zoome sur la chambre qui était la mienne, je retiens mon envie de vomir. Tout est parti en fumée, envolé.

Les traces de sang n'ont pas été retirées au montage même si les corps ont été évacués. J'essaie de me reconnecter à ce que la journaliste explique, mais je tangué. « ... aucune trace de leur passage,

si ce n'est les corps de cinq policiers, venus en patrouille lorsqu'ils ont pris connaissance des desseins de la Rébellion en bordure de la ville. Le gouvernement envisage de mettre en place une interdiction de quitter l'Upside afin que d'autres civils ne soient pas mis en danger par ce groupe terroriste qui n'a de cesse de harceler notre population.

»

— Harceler ? m'amused-je. Je suis juste allée boire un thé.

La main d'Ellis vient trouver la mienne et je le regarde sans comprendre. Pourquoi un tel rapprochement physique ? « Nous déplorons aujourd'hui la mort de quatre des cinq policiers dépêchés sur place, ainsi que de l'épouse de M. Wheel, partie rejoindre son mari après plusieurs heures à lutter contre de sévères blessures. »

Un silence religieux suit cette information.

« Madame Wheel n'a jamais été très médiatisée, mais elle restait une figure importante de la société, une femme de l'ombre dont on appréciait les rares apparitions. »

Madame Wheel.

« Les chirurgiens ont fait de leur mieux, mais elle a succombé à ses blessures causées par l'escarmouche entre nos forces de police et la branche armée de la Rébellion. Nous supposons qu'il s'agit de sa fille, désormais militante active de ce groupe, qui a commandité son meurtre. »

Les doigts d'Ellis viennent chercher le bouton stop et je fixe l'écran sans ciller, sans rien dire. Je suis sans voix, si je bouge, parle, respire, ou ose quitter cet état de stase dans lequel je viens de me plonger, je vais me fissurer. Ou bien exploser et laisser totalement tomber ce que je suis, ce que j'ai cru être et ce que j'aurais aimé devenir.

— Ils mentent, murmuré-je

Je le dis davantage pour moi-même que pour l'homme qui essaie de me rassurer en me tenant la main.

Qu'il me lâche, je ne veux pas de sa compassion. Je suis injuste dans la douleur.

— Ils mentent forcément. Ils l'ont cachée, quelque part, dans cette fameuse aile sud, peut-être.

— As...

— Il n'y a pas de « As » qui tienne, Ellis, elle ne peut pas être morte... Comment le pourrait-elle ?

Ça n'appelle pas non plus de réponse. Je garde les yeux rivés à l'écran, je ne peux pas me détacher de ce bouton « pause » plaqué sur

les traits de la journaliste. Je ne veux pas voir son sourire, ses yeux presque pétillants à l'idée de nous mettre ça sur le dos. Nous n'avons rien fait. J'y suis allée plus pacifiquement que ne l'aurait fait Gandhi. J'ai bu une tasse de thé avec ma mère, mangé un biscuit et humé les souvenirs de ma chambre.

Elle ne peut pas être morte, pas comme ça... lacérée par les balles, bouffée par le feu. Je porte la main à ma bouche, mes yeux sont résolument secs, je ne peux pleurer une mort qui n'existe pas.

— Merci, au moins je suis consciente des rumeurs qui courent sur ma famille, maintenant.

S'il est agacé que je le prenne de cette manière, il ne le montre pas.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Tu veux bien me raccompagner à ma chambre ou préfères-tu que nous en parlions ici ?

Deux autres membres du groupe sont en train de faire des recherches sur les différents postes. Ellis soupire, mais décide de me suivre. Nous faisons le chemin inverse et je tente de retenir la déferlante d'émotions qui ne va pas tarder à me plaquer au sol. Je ne peux pas dévier de mon objectif, je suis si près du but... Ils essaient de m'atteindre, de me faire du mal en exposant ces saloperies. Je la revois sur le sol, elle n'était pas en sang, elle n'était pas morte.

Je l'aurais senti, sinon ?

Cette douleur qui étreint le cœur quand l'un de vos proches s'éteint, sans crier gare ? Je l'aurais senti dans mes tripes si ma mère était morte, non ?

Quand nous arrivons dans ma chambre, je referme la porte derrière moi. Je m'y adosse, me mords la lèvre inférieure, tandis qu'Ellis me regarde, ne sachant pas quoi faire. Son visage est fermé, comme d'habitude, et ses pensées hermétiquement closes.

Il me repousse et m'appelle en même temps. Il reste dormir et encore une fois je m'endors blottie contre lui.

À mon réveil, je le vois qui me fixe. Mais qui est-il ? Que veut-il ? Et pire que tout, me désire-t-il ?

Je ne devrais pas penser à ça maintenant.

— Je peux te faire confiance ? lui demandé-je, la gorge sèche.

J'ai besoin qu'il me dise oui, qu'il me porte, qu'il me soutienne, comme il l'a fait depuis le début. Un sourire contrit agace ses lèvres et je suis pendue à ses respirations. J'ai besoin qu'il me dise ce que je veux entendre.

Est-il conscient du trouble qui m'agite ? Forcément, il l'est.

Il s'approche de moi, glisse sa main contre ma joue. Coincée entre le mur et son corps, j'ai envie de m'accrocher à lui. J'en ai besoin. Je ne sais pas à quel moment c'est devenu si évident... Peut-être quand je chutais de plusieurs mètres, ou quand j'ai compris que ma mère était en train de mourir sous mes yeux... ou serait-ce quand j'ai voulu que mon nom apparaisse sur son tatouage ?

Peut-être...

Ou bien maintenant, quand il me regarde, quand il me sonde, quand il me procure ce sentiment d'être protégée et qu'avec lui à mes côtés, tout ira bien, que rien ne peut m'arriver.

— Tu as la réponse au fond de toi, chuchote-t-il à mon oreille.

J'enroule mes bras autour de sa taille, m'appuie contre son torse pour écouter les battements de son cœur. Il met un moment à réagir, d'abord timidement puis plus fort, ses bras m'encerclent à son tour pour m'enfermer dans un cocon bienfaiteur.

— Dis-le.

— Je ne peux pas prendre cette décision à ta place.

— Tu es agaçant, grogné-je alors que je me laisse aller à respirer son parfum.

— C'est comme ça que tu m'aimes.

Que je l'aime ?

— Ne prends pas tes désirs pour une réalité.

Nous nous battons. Nous nous cherchons. Nous dansons l'un en face de l'autre, cherchant à voir qui baissera sa garde en premier. C'est un jeu d'échecs auquel nous nous livrons et il n'y en a qu'un qui pourra prendre le roi et la tour.

— As ?

— Hmm ?

— J'ai peut-être quelque chose qui pourra t'aider à faire ton choix.

Il se sépare de moi et reprend une distance convenable. Il remonte son pull à manche longue et me montre le tatouage sur le dos de sa main. Le prénom de son ex-femme flotte docilement entre les deux triangles entrelacés, et je comprends de quoi il parle en souriant comme une idiote.

— J'ai mis un moment avant de comprendre que c'était toi. Tu aurais pu me dire qu'As n'était pas ton vrai prénom, j'aurais arrêté de vouloir être ton roi.

J'ai le souffle coupé par cette déclaration. Ellis, romantique ? À quel moment ? Pourquoi ? Comment ?

Mais je ne peux pas oublier que mon nom est sur sa main.

Ça ne veut rien dire, ce n'est qu'un programme, ça n'a rien de réel... Et surtout ce n'est pas pour ça que je peux lui faire confiance.

Je veux lui dire, lui faire part de mes doutes, lui expliquer pourquoi je ne peux pas croire qu'il m'aime bien que mon nom – le vrai – soit tatoué sur sa peau.

J'ai vraiment l'intention de lui dire, mais au lieu de ça, je le laisse m'embrasser.

Il prend mon visage en coupe et dépose un baiser sur mes lèvres, comme s'il avait peur de me briser. Mes mains maintiennent ses poignets alors que j'exerce une pression plus forte. Je titille sa lèvre inférieure, goûte son souffle pour perdre le mien. Notre baiser, à l'instar du monde, n'est pas parfait. Nos dents s'entrechoquent, mes cheveux chatouillent ses joues et je suis pantelante, quand finalement je me recule.

< nostalgie >

— Ça fait combien de temps que tu es toute seule ? s'énervé Sarah.

— Ça va, quelques mois, ce n'est rien...

— Une bonne douzaine, alors, grommelle-t-elle.

— Et alors ?

— Alors tu devrais te trouver quelqu'un.

— Pourquoi ? Pourquoi voulez-vous tous que je sois avec quelqu'un d'autre ?

— Tu gardes le souvenir de Jaspe et...

— Non. Je chéris ma solitude, car je peux enfin me construire telle que je le souhaite. Je mène mes recherches, sors et suis heureuse, c'est vraiment trop dur pour toi de l'accepter ?

— Je m'inquiète pour toi...

— Quoi, parce que je n'ai plus personne à embrasser ?

— Entre autres...

— As-tu déjà embrassé quelqu'un que tu n'aimais pas, Sarah ?

Cette conversation n'a plus de sens. Elle m'agace et revient constamment sur le tapis.

— Non.

— Ça te donne envie ?

— Non.

— Alors voilà. On peut changer de sujet maintenant ?

< /nostalgie >

Comme une gamine de quinze ans, je n'ose plus le regarder dans les yeux. Déjà que ça ne m'inspirait pas au début, j'ai l'impression qu'il peut sonder qui je suis, ce que je suis. Le regarder nous met en danger, mes secrets et moi. Et pourtant je ne peux m'empêcher d'être attirée par son regard, par ses grands yeux bruns qui me dévorent, qui m'attirent.

Je regarde mon tatouage, dans l'espoir vain d'y voir un quelconque changement. Quand mon cœur tambourine dans ma poitrine, quand ces saloperies de papillons s'ébrouent dans mon ventre, ce n'est pas pour Isaac que je tombe. Ce n'est pas par Isaac que j'ai envie d'être

regardée, aimée, choyée.

Plus doucement encore que la première fois, il effleure mes lèvres, cherche une réponse sur ma bouche. Je n'en ai pas à lui donner. Je ferme les yeux, profite de l'instant, de ce court moment où je ne suis que moi et où tout mon épiderme fourmille de désir, de contentement, d'enfin retrouver cette douce sensation d'être *à ma place*. Ou en tout cas, pas trop loin de ce que je désirerais être.

Je ne suis plus As, je ne suis plus un cobaye, je ne suis plus la fille Wheel et plus non plus un membre de la Rébellion.

Je suis juste moi, qui embrasse un homme.

— Tu voulais me dire quelque chose d'important ? murmure-t-il, essayant de reprendre pied.

Je m'accroche à ce morceau de réalité qu'il m'offre, à cet instant hors du temps que je déguste comme si c'était le dernier. Je lui suis tellement reconnaissante, ne serait-ce que d'être là. Et même si nous n'avons pas de lendemain, même si ce baiser est le seul et l'unique, alors je le remercie de m'accorder ce souvenir et ces émotions. Loin d'un algorithme, loin d'un programme qui m'aurait dicté qui, quoi, quand aimer.

Je le remercie de me montrer que je ne suis pas devenue un robot et que la plus petite forme de complicité peut me ravir comme au premier jour.

Je le remercie de me prouver que je n'ai pas le cœur sec comme le désert, comme me l'a si gentiment dit Jaspe. Je ressens, j'aime, et ça, c'est inestimable.

— Oui. Mais il faut que tu t'éloignes de moi.

— Je te déconcentre ? s'amuse-t-il en effleurant mon lobe d'oreille.

Je ne le savais pas si charmeur, si ouvert.

— Pourquoi changes-tu de comportement ? l'interrogé-je, alors que je le repousse.

Je ne veux pas être prise pour une idiote.

< nostalgie >

— Pourquoi tu ne peux pas juste me faire confiance ? s'énervé Jaspe.

Je ne suis toutefois pas sûre que ce soit de l'énervement. Peut-être une forme d'abattement, de désarroi aussi, de voir la femme qu'il aime incapable de lui donner les clés de son âme. C'est trop dur pour moi. Je ne suis pas prête. Il pourrait les perdre. Les casser.

Ou pire que tout, il pourrait aussi avoir envie de les rendre, en voyant ce dont je regorge.

Cette noirceur, cette amertume, ce découragement, il n'est pas prêt pour tout ça. Et je ne suis pas prête à lui montrer, pas encore.

— C'est plus compliqué que ça...

— J'ai l'impression de me répéter, mais, n'ai-je jamais fait quoi que ce soit contre toi ? Si tu ne crois pas en moi, comment notre couple peut-il fonctionner ? As-tu seulement *une chose* à me reprocher pour ne pas vouloir m'accorder ta confiance ?

Oui, j'ai quelque chose à te reprocher.

Tu es humain.

</nostalgie>

Je ne peux pas faire confiance à Ellis, malgré toutes les preuves, malgré mon envie... ça irait à l'encontre de ce que je suis. Cet être solitaire que je me suis forgé, cette carapace qui me sert de protection envers et contre tout, c'est ainsi que je suis faite et c'est grâce à ça que j'ai survécu jusque-là. Si je peux endurer la pseudo-mort de ma mère sans sourciller, si je peux abandonner Nora au milieu d'un couloir recouvert d'hémoglobine et si je peux encore me targuer de respirer alors que ce n'est pas le cas de toute la famille Wheel, c'est uniquement grâce à mon instinct de conservation.

— Aujourd'hui tu es partie pour une mission suicide, chuchote-t-il.

— Tu le savais ?

— Oui, nous avions été prévenus qu'une embuscade serait tenue là-bas. Seulement quelques policiers, ils ne pensaient pas que tu aurais trouvé la Rébellion si rapidement. Ils pensaient que tu serais seule. Je ne l'ai su qu'une fois que tu étais dans cette foutue voiture.

Ses traits se durcissent, recouvrant l'Ellis que je viens d'apercevoir. Il se renferme. Il remet lui aussi son armure et se cache derrière les éclats scintillants des plaques d'acier. Très bien, je ne peux pas lui en vouloir, je suis moi aussi derrière un bouclier depuis le début.

— Quand je t'ai vue partir et que j'ai compris que je ne te reverrais peut-être pas... le tatouage est apparu.

Mon regard se perd sur le dos de sa main et je la caresse du bout des doigts. Je ne peux pas y croire. Et si c'était volontaire ? Et s'il avait assez de volonté pour créer le dessin de toutes pièces ? Est-ce que c'est possible ?

Soulmates n'est pas censé suivre la volonté de son hôte. Je suis totalement perdue face à cette technologie abjecte.

— Je ne vais pas te faire des déclarations d'amour. Je ne te connais pas, je ne sais pas qui tu es ni ce que tu désires, mais...

Les mots se perdent, s'effacent avant d'illuminer son regard d'une

douleur sous-jacente. Il pense à sa femme, à celle qu'il a aimée et perdue par la même occasion. Je ne le connais pas bien et ne peux donc pas lire en lui comme dans un livre ouvert, mais je crois au moins percevoir ça.

Il a la trouille.

— Je suis attiré par ce que tu représentes, je ne peux le nier. Je ne te promets rien, je suis colérique, entêté, violent. Je n'aime que dans l'oubli de l'autre et dans l'abandon de moi. Je ne sais même pas si je suis encore capable d'être bon avec quelqu'un.

— Tu l'as été avec moi.

Il lève les yeux au ciel, soupire. Je crois comprendre qu'il a beaucoup de choses à se reprocher et que sa vie de flic n'a pas été aussi rose qu'il aimerait le faire paraître. La mort de sa femme a laissé un champ de ruines à la place de son cœur. J'ai envie de rire face à la bêtise de ma réflexion. Je tombe dans la niaiserie de celle qui croit pouvoir l'aider, le sauver, quelque part.

Et si... ?

— Je ne sais pas ce qu'est l'amour, je ne sais même pas si ça vaut la peine d'être vécu, mais...

— Bien sûr que si, sifflé-je, sinon tu ne m'aurais pas embrassée.

— C'est là que tu te trompes. Il est pour moi source d'ennuis, de conflits. Je t'ai embrassée par pulsion, une envie, fugace, qui m'étreint encore.

Pâle sourire. Monsieur n'aime pas abandonner le contrôle.

— Cela va me faire faire des choses stupides. Si nous partons en mission ensemble, c'est toi que je vais vouloir protéger, au péril de ma vie, au péril de celle de nos camarades. L'amour brouille la vision que l'on a des choses, je te l'ai déjà dit, c'est à cause de lui que toutes les tragédies arrivent. Et nous en sommes le parfait exemple.

J'ai envie qu'il se taise, je ne veux plus entendre tout ça. Il a tort et j'ai raison, je vais lui prouver. Je décolle les talons du sol pour plaquer mes lèvres contre les siennes. Mes mains glissent sous son t-shirt et il étouffe un grognement alors que mon empressement nous éloigne du mur. Il fait quelques pas en arrière et affermit la pression sur mes hanches, me retenant de basculer.

— Tu n'arriveras pas à me prouver que j'ai tort en me prenant par les sentiments, s'amuse-t-il contre moi.

— C'est ce que tu appelles des sentiments ?

Je ne peux m'empêcher de sourire à mon tour et ne cesse pas notre

étreinte pour autant.

Et lui non plus.

— Mon père a laissé une porte dérobée dans le programme, expliqué-je à Ellis alors que nous nous sommes attablés.

Même si mes tympan sifflent encore et que mon cœur bat trop vite de nos baisers, je ne dois pas perdre mon objectif de vue. Bientôt, Soulmates 2.0 sera implanté chez tout le monde, et je ne sais pas si ce cran de sûreté existe encore sur la nouvelle version. Il faudrait donc désactiver le programme chez tout le monde *avant* que le nouveau logiciel prenne sa place. Qu'ils réalisent et le fassent interdire, ou au moins qu'ils aient le choix face à la nouvelle version.

Nous sommes assis dans ma chambre, face au bureau et je n'ai qu'une envie, me jeter sur lui, le dévorer de baisers, connaître la moindre parcelle de son corps. Je me retiens.

— Si nous arrivons à avoir accès à l'ordinateur principal, nous pourrions désactiver tous les programmes chez tout le monde avec quelques lignes de code.

— L'ordinateur central est situé dans les locaux d'Everlasting, m'explique-t-il.

— Comment est-ce que tu sais ça ?

— Tu n'es pas la seule à vouloir empêcher l'inévitable. Si j'ai accepté leur proposition pour Soulmates 2.0... C'est qu'en tant que flic, j'avais envie d'aider, moi aussi, et pas juste en tabassant du voleur.

Bien sûr qu'il a accepté la proposition pour une raison valable. Ellis n'avait pas de problèmes d'argent, ce n'était donc pas l'appât du gain qui avait pesé dans la balance et je doute que l'idée d'obtenir une âme sœur ait contribué à son choix : il avait eu sa femme, il ne cherchait personne d'autre. Mais intégrer le programme lui donnait une opportunité en or pour glaner des informations sur les desseins d'Everlasting, peut-être même une manière pour lui... d'y mettre fin ?

Entrer dans la Rébellion n'était pour lui que la suite logique de son évolution, rester flic ne lui aurait pas permis d'agir comme il peut le faire aujourd'hui.

Peut-être que dans une autre vie je me serais inquiétée de l'ombre planant sur notre relation, de cette femme – dont le souvenir plus agréable encore que la réalité – qui menace de nous faire implorer. Si tant est qu'un « nous » existe déjà.

Pourtant, la droiture d'Ellis me rappelle à chaque instant qu'il n'a

qu'une parole. Naomi sera là, pour toujours, à veiller sur son cœur meurtri ; et il avait aussi de la place pour moi. Une toute petite place pour m'y lover le temps qu'il faudra.

L'optimisme n'étant pas mon fort, je doute que l'on survive au plan que je commence à fomentier.

— Pour le reste, il faudra en parler à Isaac, je ne m'y connais pas assez. Mais ce superordinateur, je sais qu'il existe et je *sais* aussi où il est. Tu sais ce qu'il faut taper ?

— Oui. Je vais recopier les instructions pour que tu puisses les mémoriser.

— Tu ne veux pas leur en parler ?

— Si, bien sûr, mais je veux qu'on le fasse ensemble. Tu es celui en qui j'ai le plus confiance ici.

Je lâche cette confiance sans même y réfléchir, parce que c'est la vérité et que je ne veux plus de non-dits. Nous n'avons plus le temps pour nous tourner autour, pour préserver nos sentiments. Je n'ai pas peur qu'il me repousse : nous n'aurons de toute façon pas assez de temps pour que je le dégoûte.

Je crois. J'espère.

— Je t'accompagnerai, alors.

— Merci.

On se regarde un moment, alors que la nuit est déjà bien avancée. Je meurs de sommeil, mais je ne veux pas briser cet instant. Est-ce qu'il restera encore un peu, cette nuit aussi ?

— Pourquoi es-tu parti, l'autre soir ? ne parviens-je à m'empêcher de demander.

— Tu ne lâches pas l'affaire, toi ! s'esclaffe-t-il.

— Dis-moi...

Mes doigts rencontrent les siens, s'enroulent autour et s'y accrochent. Un peu trop, d'ailleurs. Je me lève et l'attire vers le lit. Je suis exténuée, le poids de la journée retombe sur mes épaules et tout mon corps hurle de douleur. Surtout, ne pas penser à celle que l'on veut faire passer pour morte. Chercher d'autres sujets de préoccupations, se concentrer sur Ellis : Ellis et ses coupures, Ellis et ses yeux noisette, Ellis et sa respiration apaisée.

Il s'allonge, me prend dans ses bras et je m'y blottis, trop heureuse de profiter d'un moment de tendresse.

— Tu aimes qu'on te prenne dans les bras, lâche-t-il.

Tremblement de terre.

<nostalgie>

— Tu aimes qu'on te prenne dans les bras, toi, hein ? s'amuse Jaspe alors que je saute sur lui pour l'embrasser.

Le lycée touche à sa fin et pourtant je n'ai aucune angoisse. Avec Jaspe, je pourrais aller au bout du monde, nous pourrions toucher les étoiles, nous pourrions même nous noyer ensemble que je n'aurais pas peur. Tant qu'il est là, avec moi... rien ne peut m'arriver. Nous sommes invincibles.

— C'est parce que tu es confortable, c'est tout !

Je me colle contre son torse, essaie de ne faire qu'un avec lui. C'est étrange cette sensation de plénitude que je ressens quand je suis avec lui, comme si j'étais enfin complète.

Je ne peux pas lui dire, il me prendrait pour une folle. Alors à la place, je me cache dans ses étreintes, je le serre le plus fort possible et il se moque de moi et de ma force ridicule. Parfois il exerce toute la sienne sur moi, pour me montrer combien *lui* est fort, et tout mon être craque. Ça ne fait pas mal.

Si je dois être brisée, je veux bien que ce soit par lui.

</nostalgie>

Je bats des cils pour refouler quelques larmes. Il y a des choses dans mon jardin secret que je ne pourrai jamais partager, avec qui que ce soit. Ces moments, ces souvenirs avec Jaspe n'appartiennent qu'à moi et à personne d'autre. Dans ces instants du passé, il m'aime encore, il est encore avec moi, il me désire *il est à moi*. J'imagine qu'Ellis a les mêmes avec sa femme, que nous sommes tous les deux dans les bras l'un de l'autre et que nous pensons à quelque chose de plus grand, de plus fort, que nous avons déjà vécu.

Sauf que ça se construit, l'amour, brique après brique, comme un château de cartes que tout menace de faire s'effondrer. Certains n'arrivent jamais à bâtir le premier étage. Moi j'ai perdu mon jeu et aujourd'hui on m'en tend un neuf, avec l'opportunité de recommencer, de faire quelque chose de beau. Je ne peux pas refuser.

— Écoute As... Je t'ai déjà fait part de mon avis sur les relations amoureuses.

Et je suis assez naïve pour croire que je vais te faire changer d'avis... Je suis incorrigible et je me comporte comme Jaspe, qui pensait pouvoir me convaincre d'avoir des enfants.

— Je n'ai plus envie de me déchirer pour ça, car quoi que tu en dises, l'amour déchire, c'est un fait. Tu finiras par mourir sous les tirs des forces de l'ordre, ou peut-être que ce sera moi. On finira par se détester d'être ce que nous sommes, car le genre humain veut ça.

L'amour éternel... l'âme sœur... ce sont des conneries. Tu vois bien que l'homme a besoin d'hormones artificielles pour aimer toute une vie... C'est pervers.

— Avant, ils s'aimaient, tenté-je.

— Jusqu'à la folie. Des peuples entiers ont été décimés pour l'amour, des familles détruites, il nous empêche de réfléchir, il annihile tout instinct de survie.

Il n'a pas tort. Mais c'est beau, ça nous donne l'impression de dépasser notre propre réalité. L'amour donne un sens à notre vie, c'est lui qui nous guide au travers des années et des décisions. Pas forcément bien, mais qui peut se targuer d'avoir une vie parfaite ? L'amour donne sa couleur à notre quotidien, ses aspérités, ce sentiment de frisson quand tout peut basculer. Il blesse aussi, mord, griffe, déchiquète.

Mais surtout, il répare.

— Et tu es parti parce que tu avais peur de ce que tu pouvais ressentir ?

— De ce que tu peux ressentir, *toi*.

Je m'éloigne, quitte son étreinte chaleureuse pour le contempler. Je n'aime pas ce qu'il insinue... Alors quoi, je serais plus attachée à lui qu'il ne l'est à moi ?!

— Je ne pourrai pas te donner ce que tu cherches, As. Même avec toute la volonté du monde, ce n'est juste pas... moi. Maintenant, il faut voir si tu acceptes ce que j'ai à t'offrir.

Je ferme les yeux et pose mes lèvres sur les siennes. Je ne sais pas trop ce qu'il me propose, je ne comprends pas ce qu'il veut me refuser. Moi je n'ai pas peur de souffrir, de faire face aux conséquences de mes actes. Je ne suis pas sûre que nous reviendrons vivants de la mission que nous sommes en train de mettre sur pied, alors quelle importance ? Autant profiter de ce qu'il nous reste à vivre.

— Je vais me coucher, tu es libre de rester ou de partir. Ne prends pas ta décision par rapport ce que moi je veux, je suis une grande fille.

Je l'ai dit un peu sèchement. Il est gentil et cherche à me protéger, cependant je sais faire mes propres choix et les assumer.

— Alors je vais rester un peu.

< rêve >

— Sur quoi dois-je garder des zones d'ombre ?

Isaac est dans le bureau avec Harmonie. Je me fais toute petite, d'une discrétion sans pareille, espérant qu'il ne me remarque pas. C'est

que je deviendrais douée à ce petit jeu.

Pourtant, je n'arrive pas à faire le point. J'ai reconnu Isaac à sa voix, Harmonie à la cascade dorée. J'ai un goût de cendres dans la bouche et si je me concentre, tout grésille. Je suis en train de perdre la main sur notre lien.

— À part sur la hiérarchie, tu peux être sincère avec elle. Il faut qu'on gagne sa confiance, elle a le moyen de mettre un terme à Soulmates et je ne laisserai pas passer cette chance.

La jeune femme contemple les nombreux dossiers sur son bureau.

— Elle est droite, elle fera ce qu'il faut pour arrêter cette folie. Il suffit pour nous de l'orienter vers la bonne chose à faire. Son père a laissé... indices qu'il faut pour...

Les phrases perdent de leur substance et il manque des mots. Non, non, non !

— Au fait, reprend Isaac, elle est au courant pour sa mère. Ellis lui a dit.

— Je vois.

— Je crois que ce sera un bon moyen de...

Ça grésille. Comme un mauvais film, comme une télévision qui fonctionne mal, les mots sautent, l'image trépatte.

— ... accepter la vision de...

— Non, il n'y a aucun...

Je plisse les yeux, essaie de me concentrer sur ce qu'ils disent.

Impossible. Les mots m'échappent, s'enroulent au sol, fusent et explosent. Je ne comprends plus, je cligne plusieurs fois des paupières, fais le point, mais plus je cherche à comprendre et moins ça me paraît clair.

Une seconde plus tard, une myriade d'étoiles explose devant moi et je suis expulsée du corps de mon âme sœur.

< /rêve >

Je me réveille les joues baignées de larmes. Le lit est vide et froid à côté de moi et je m'en moque bien. *Je suis au courant pour ma mère.* Ce sont ces mots qui martèlent mon esprit et pas la douleur d'un rêve expédié. Ma mère est morte.

Non, ce n'est pas possible.

Ils me mentent. Isaac sait que j'ai la capacité de visiter son esprit, ils me mentent pour me manipuler... Je ne peux pas la perdre, pas elle aussi. Je n'ose pas allumer la lumière dans ce bunker sous terre. Je me roule en boule dans les draps froids. Elle ne peut pas être partie, elle n'en a pas le droit. Les vieilles carnes sont censées survivre, car les bons partent d'abord, n'est-ce pas ? Alors elle, cette mauvaise mère, elle devait rester là jusqu'au bout, avec moi et ne pas m'abandonner

comme ça.

Je n'ai pas pu la tuer. Ce n'est pas de ma faute, ça ne peut pas...

Je ne suis pas un monstre... ou pas à ce point... J'enroule mes bras autour de mon ventre, m'étreins le plus fort possible pour endiguer les sanglots qui menacent de me submerger. Ma peau me gratte, j'ai envie de l'arracher, surtout celle sur mes avant-bras... Je succombe à la pulsion. Peut-être que ça fera partir la douleur. Peut-être que tout ira mieux une fois que je me serai arraché l'épiderme.

Et Ellis qui n'est pas là, pourquoi est-il parti ? Parce qu'il ne croit pas en l'amour ? Parce que ça n'amène que de l'horreur pour lui ? Est-ce si horrible que ça de dormir dans le même lit que la personne que l'on aime ?

Il ne m'aime pas.

L'évidence me frappe de plein fouet, comme un train lancé à pleine vitesse. Voilà pourquoi il ne peut pas rester. Pourquoi ne peut-il pas me *donner ce que je veux* ? J'aurais dû lire entre les lignes. Un baiser, rien qu'un baiser échangé, des murmures soucieux pour que notre plan marche, il n'a fait que répondre à mon appel du pied. Peut-être pour m'aider à y voir plus clair, ou pour me motiver à faire ce dont il a toujours rêvé : *détruire Soulmates*. Lui aussi, me manipule-t-il comme Isaac, me fait-il miroiter les bonnes choses pour me faire avancer ?

Alors pourquoi me laisser seule le matin ?

Mon oreiller est trempé sauf que je n'ai pas la force de me lever. Je n'ai pas eu le temps de prendre de douche hier et tout mon corps fourmille de saletés. Je n'ai pas retiré l'armure que je portais *pour voir ma mère mourir*.

Bientôt, les larmes se tarissent, remplacées par le pire mal de tête au monde. J'ai trop pleuré et ma peau devenue salée me fait encore plus horreur. Je pourrais chercher dans les photos que j'ai prises, me plonger dans le regard océan de celle qui m'a mise au monde... M'excuser, de quoi, de qui ? D'avoir mené la mort à sa porte ? d'avoir serré le nœud coulant ? de ne pas avoir été à la hauteur ?

Je me traîne en dehors de mon cocon, regonflée par la rage et par la haine, oubliant ma cheville douloureuse. J'ai envie de hurler, mais rien ne sort. Je me porte jusque dans le bac de douche, allume l'eau brûlante et laisse les nuages de vapeur m'envelopper dans une brume de douceur. Je m'assieds sous le jet et sens la morsure de la chaleur explorer mon dos. Je ne suis plus qu'un cadavre ambulante, j'ai perdu du poids, je ne mange plus rien et je n'ai même pas une tignasse pour

cacher les bleus sur mes pommettes. Mes cheveux ont un peu repoussé, pas beaucoup, mais les racines noires reviennent au galop.

Je suis laide. En dedans et en dehors.

J'ouvre les yeux, laisse les perles d'eau ourler mes cils tandis que je gratte les couches de sang qui restent encore incrustées, jusqu'à ce que mes ongles courent sur mon tatouage. Je fronce les sourcils, le retire de sous le jet, est-ce une illusion d'optique ?

Je frotte, mais rien n'y fait : l'encre semble... se désagréger ? Ruisseler dans les gouttes d'eau qui courent sur ma peau. Le tatouage est en train de s'effacer. Suis-je encore dans mes rêves ? Soulmates 2.0 fait encore des siennes ? Mes pensées vont vers Hana, qui est morte sous les impulsions du logiciel malsain. Et s'il m'arrivait la même chose ?! Avant que je n'arrive à extraire tout ce qu'il y a dans mon cerveau ?!

Peut-être qu'Ellis ne m'aime pas et qu'il se sert uniquement de moi pour arriver au bout de son projet. Mais je m'en moque, j'ai compris en découvrant ses cicatrices qu'il n'avait plus rien à perdre ni à espérer, que tout son être tendait vers un seul et unique objectif : briser Everlasting.

Et même si ses baisers enfiévrés n'avaient rien d'amoureux, c'est le seul qui m'écoute.

Je ne le réalise que quand finalement, les premières lettres de « Leask » s'effacent. Le a tombe, le e fuit, ne restent que les traces désagréables de l'homme qui devait être mon âme sœur. Peut-être que notre connexion mentale est en train de tomber, elle aussi, et que c'est pour ça que je n'ai pas pu rester dans son rêve.

Je me gonfle à nouveau d'espoir, malgré les cadavres, les tempêtes, la colère, je reprends le contrôle de mon destin.

— As ? crie Ellis de l'autre côté de la cloison.

Ah tiens, il est revenu !

— Tu es sous la douche ? s'époumone-t-il pour que sa voix porte au-dessus des percussions de l'eau sur le zinc du bac.

— J'arrive.

Je me savonne rapidement, éteins l'eau, m'enroule dans une serviette devenue rêche d'avoir été trop lavée. Le mobilier est spartiate, mais c'est déjà mieux que la mort.

— Dépêche-toi.

Poussée par l'urgence dans sa voix j'ouvre la porte alors que je ne suis qu'en serviette de bain. Son regard ahuri est bien vite remplacé par le masque de rigueur qu'il déploie à chaque fois, sauf que je ne suis pas idiote et encore moins aveugle : je sais que ce qu'il voit lui plait.

Je ne suis pas sûre d'avoir une âme de séductrice, mais savoir que je plais, toutefois... c'est agréable. C'est revigorant, comme si l'on méritait d'être vu. Malgré mes os taillés en pointe, ma peau devenue flasque et couturée de blessures, il apprécie la longueur de mes jambes, la naissance de ma poitrine. J'ai envie de lui dire qu'il n'est pas mal non plus, mais me retiens de justesse en comprenant que l'heure est grave.

— Habille-toi, mange et rejoins-nous.

Manger. Mon ventre gargouille sa colère et je ne me fais pas prier. Pantalon et débardeur enfilés, j'engloutis sur le chemin le sandwich qu'il m'a ramené. Mes côtes fêlées se rappellent à ma conscience et je gobe au passage deux antidouleurs. Je n'ai plus aucune idée de l'heure ni du jour que nous sommes, mais ce n'est pas le plus important. J'ai pris un pull que je m'empresse de mettre pour cacher mon tatouage sanguinolent, on dirait que l'encre laisse des traces immondes et déborde sur le bord de mon poignet. Je ne veux pas qu'ils soient au courant, je ne veux pas qu'ils y voient une marque, ou je ne sais pas... Je leur dirai à la fin, ou pas, je n'en sais rien.

Perdue dans le flot de mes pensées, ma mère, Ellis, Isaac, tout tournoie et se mélange. J'aurais besoin de quelqu'un à qui me confier, quelqu'un à qui pouvoir tout expliquer... quelqu'un comme Sarah. Elle avait toujours le bon mot pour m'aider et le conseil pour me remettre sur le droit chemin. Ou quelqu'un comme Jaspe, avec qui rien ne

pouvait m'arriver, rien de grave, en tout cas.

Sauf peut-être sa perte.

— Je ne voulais pas te laisser, me rassure quand même mon « ami » avant de passer la porte de la salle de briefing.

Il a posé sa main dans le creux de mes reins et me susurre ces mots à l'oreille :

— Ils nous ont appelés pour parler de la prochaine mission, alors je me suis dépêché, mais j'avais l'intention de revenir.

— Tu n'as pas de comptes à me rendre, murmuré-je.

Mais au fond de moi je suis rassurée, car peut-être que je compte pour lui, finalement...

Ça m'arrange : il n'a pas vu ma crise de larmes et mon tatouage schizophrénique.

Je lui décoche un petit sourire pour accompagner mes propos : je ne veux pas qu'il le prenne mal, mais j'ai la tête ailleurs. Je me suis certes réveillée dans un lit vide, mais je mets toute mon énergie à essayer de ne pas avoir le même résultat avec mon cœur.

Dans la salle, tout le monde est assis autour d'une table ronde. Harmonie, Isaac et Mae d'abord, puis d'autres résistants dont j'ai oublié ou ne connais pas les noms. On doit être une quinzaine et tous les regards se braquent sur moi. Super...

Je prends un siège à côté d'Ellis et Harmonie se lève pour bien montrer que c'est elle qui commande.

— Le gouvernement a décidé d'accélérer le processus. Soulmates 2.0 sera bientôt mis en distribution, il est donc impératif que nous *agissions* avant que cela n'arrive.

Je lève la main, ne sachant pas trop comment prendre la parole. Je sais que si je n'expose pas mes connaissances maintenant, je ne le ferai certainement pas plus tard dans la conversation. Autant s'exposer dès à présent, et surtout, essayer de les orienter, pour une fois, dans la direction que *moi* j'aurai décidée.

Harmonie me donne la parole (non sans retenir un petit rictus).

— J'ai commencé à parcourir les fichiers laissés par mon père à notre intention, tenté-je, ne sachant pas par quel bout commencer. Et il existe un moyen de mettre Soulmates hors d'état de nuire.

— Explique-toi.

Alors je m'exécute. Je donne un peu plus de détails qu'à Ellis et en omet d'autres – comme par exemple la ligne exacte de code – que je ne souhaite pas dévoiler pour le moment. Je leur présente

l'architecture du bâtiment, tout ce que mon père a pu consigner sur le système de garde, de sécurité, sur la manière dont il a pensé et conçu le superordinateur. Beaucoup de choses paraissent obsolètes, d'autres sont à garder dans un coin de notre esprit.

Tout le monde m'écoute et je trouve cela un peu déstabilisant... Je n'ai pas l'habitude d'être au centre de l'attention et j'en ai même horreur. Mais là, c'est pour quelque chose de plus grand que moi, alors je parle jusqu'à en avoir la bouche sèche. J'écoute aussi les propositions des autres, puis fouille au passage dans tout ce que j'ai, car un détail peut nous être salvateur.

Je ne sais pas combien d'heures passent. Je sais seulement qu'à la fin, le genou d'Ellis est collé au mien sous la table et que nos regards sont plus complices.

— C'est moi qui entrerais le code dans l'ordinateur, asséné-je finalement.

— Et comment est-ce que je peux être certaine de pouvoir te faire confiance ? demande Harmonie de sa voix de glace.

— Tu ne peux pas, néanmoins je suis la seule à avoir ce code, donc...

— D'accord... et as-tu d'autres... volontés ?

Je l'agace au plus haut point et je crois que ça m'amuse.

— Oui. Je voudrais qu'Ellis vienne avec moi dans cette fameuse pièce, et personne d'autre.

— Très bien, grince-t-elle.

— Ce sera tout, terminé-je, et en échange, je m'engage à retranscrire tout ce que mon père m'aura laissé pour la Rébellion. Dès que la mission sera terminée, évidemment.

— Bien sûr.

Tout ce qui concerne la phase tactique du plan est mis au point et il nous reste à le peaufiner, l'apprendre, l'intégrer avant de le mettre en place. La date n'est pas encore fixée et pour cause : nous avons besoin d'attendre des informations de la taupe en fonction à Everlasting. *La taupe*. Celle qui, je suis sûre, s'est emparée de mes nanorobots pour les déverser chez Isaac.

Peut-être que j'aurai par la même occasion la possibilité de découvrir son nom. Ce n'est néanmoins que du détail : tout le reste est là, tangible, sous mes yeux.

Ça va désactiver tous les Soulmates 1.0. Plus d'hormones, plus d'amour, et le tatouage, alors ? Est-ce que comme le mien, il va

disparaître ? Les nanorobots sont en train de déchiqueter ma peau pour retirer ce fichu tatouage. Et la dégénérescence, continuera-t-elle ? Je ne sais pas, je sais seulement que ce que nous faisons est nécessaire pour que les gens ouvrent les yeux. Quand les couples se déliteront, qu'ils se rendront compte qu'ils n'ont jamais aimé leur moitié... alors nous pourrons endiguer le phénomène et l'Upside se rendra compte de toutes ces années perdues à se fourvoyer.

C'est obligé, n'est-ce pas ?

Et maintenant que j'ai évoqué la possibilité d'une « backdoor », je suis certaine que tous les ingénieurs de la Rébellion vont se mettre à étudier le deuxième prototype. *Bon sang, p'pa, pourquoi tu ne m'as pas donné ton cerveau ?* Tout serait tellement plus facile...

Alors que les heures se sont égrenées, on nous rappelle à la réalité, aux émeutes qui bouleversent le Downside et à toutes les missions que la Rébellion doit encore mener malgré « ce gros coup ». Tout le monde se lève et sort de la pièce pour retourner vaquer à ses occupations. Je me lève à mon tour et m'apprête à sortir quand Harmonie m'interpelle :

— Tu vas être la pièce maîtresse de cette action d'envergure.

Elle s'est rapprochée de moi de sa démarche féline, son regard trahissant ses envies de meurtre. Sanguinaire, la chef de la Rébellion est impressionnante de son ton de marbre. Je ne sais pas où ils l'ont trouvée, mais son charisme lunaire est incroyable. Elle devait certainement être au gouvernement avant, car ils n'y prennent que des gens beaux ou les font le devenir à coups de bistouri.

<nostalgie>

— Tu m'aimes comment ? me demande Jaspe.

On est à un brunch pour fêter mes vingt ans. L'odeur des pains au chocolat embaume le restaurant alors que je me sers une tasse de thé. Je plisse les yeux, essayant de me cacher du soleil qui nous assaille. Jaspe a mis les petits plats dans les grands : mon restaurant préféré, toute une journée en sa compagnie, voguant de surprise en surprise.

— Si je pouvais mettre des mots sur ce que je ressens, ce ne serait plus de l'amour, tu ne crois pas ?

— C'est facile de dire « je ne sais pas ».

Et on sait tous ô combien Jaspe n'aime pas la facilité. Il passe une main dans ses cheveux clairs et je me noie dans son regard brun. Même si je n'ai toujours pas de correspondance, ce n'est pas grave, car avec lui, j'ai l'impression d'avoir trouvé mon âme sœur, la vraie. Celle qui n'a pas besoin de programme.

C'est mon cœur qui bat la chamade à chaque fois que je le vois qui

me l'indique.

— Moi je t'aime au point d'en faire exploser mon cœur.

— Tu as déjà songé à écrire de la poésie ? le taquiné-je.

— C'est vrai, As. Tu pourras toujours compter sur moi, je serai toujours là. Dans dix ans encore, nous serons dans ce restaurant et je te tiendrai la main, de la même manière, parce que je n'aurai jamais cessé de t'aimer. Je te souhaiterai un bon anniversaire, nous mangerons des bonbons comme des idiots et peut-être ferons-nous un voyage. Qu'est-ce que tu penses d'Yggdrasil ? Il paraît que les plages de sable blanc sont magnifiques.

— Tu aurais pu m'y emmener cette année, alors.

Son sourire est communicatif. J'aime l'avenir qu'il nous dépeint, je m'y vois et j'y serais déjà si on pouvait appuyer sur le bouton « accélérer ».

— Joyeux anniversaire, As. Et à tous ceux que nous passerons encore ensemble.

</nostalgie>

Nous nous dirigeons vers les cuisines. Je n'y ai encore jamais mis les pieds, mais je n'ai rien perdu : encore plus petite que nos chambres, elle ne ressemble en rien au réfectoire d'Everlasting. Maintenant que je vis dans l'anthracite et le noir, je comprends mieux leur addiction pour les couleurs claires.

Je n'ai pas encore demandé, qu'Ellis nous prépare déjà quelques sandwiches. Jambon beurre, même si je m'étonne de leur capacité à se fournir en ce dernier ingrédient, il est déjà rare à l'Upside... Toutes les vaches de notre continent sont mortes à cause du virus que les Ouestriens nous ont balancé dessus. Mon père en faisait venir du Sud, ainsi que du lait, pour notre plus grand régal... Usant de l'argent obtenu grâce à Soulmates.

Je chasse ces pensées lorsque Ellis attrape mon poignet et je ne peux retenir un mouvement de recul quand le tissu de mon pull écorche mon tatouage. Maintenant que je n'ai plus de morphine à volonté, c'est douloureux.

— Tu t'es blessée ?

— Oui, pendant la mission, mais ne t'inquiète pas.

Comment nous sommes-nous rapprochés ? Je ne connais rien de lui, il ne connaît rien de moi. Nous n'avons même pas parlé de nos centres d'intérêt et pourtant, je ressens cette proximité. J'ai envie d'en apprendre plus sur lui, de le connaître. Dès qu'il parle, je suis attachée à ses mots, à ses mimiques. J'aimerais me plonger dans sa tête, suivre le flot de ses pensées, savoir comment il envisage notre relation et ce

qui fait cette alchimie.

— Qu'est-ce que tu vas faire, une fois que Soulmates aura été désactivé ? lui demandé-je.

— Je n'envisage rien pour le moment. Nous ne savons pas quelles seront les conséquences de nos actes, peut-être faudra-t-il continuer à se battre ou peut-être que nos logiciels vont se détraquer... Je ne me projette pas encore dans « l'après ».

— C'est plus intelligent, c'est sûr.

— Et toi ?

— J'aimerais voir Yggdrasil, je crois.

C'est sorti tout seul, je n'y avais jamais vraiment pensé avant. L'Upside est ma ville, là où je suis née et où toute ma famille est morte. Tous mes souvenirs ont éclos ici, et je ne suis pas sûre de pouvoir continuer à y faire face. Les larmes me submergent quand j'effleure la pensée de ma mère. Je me mords la lèvre inférieure, les ravale comme je peux, même pas capable de les cacher par mon rideau de cheveux.

— Alors tu iras, lâche-t-il.

Je hoche la tête et crois comprendre ce qu'il voulait dire la veille. Avec Ellis, il n'y a pas de nous, tout juste une vague réciprocité, entre deux âmes à la dérive. *L'homme est un animal sociable*. Les mots de la psy restent ancrés dans ma mémoire. Et si nous nous étions rapprochés parce la vie est ainsi faite et que nous ne supportons pas la solitude ? Qu'est-ce que l'on peut considérer comme vrai, ici ?

— Je suis content que nos routes se soient croisées, reprend-il.

J'éclate de rire face à son air désabusé.

— Oui, d'autant que je serais déjà morte trois fois, sans toi.

— Je suis sûr que tu aurais trouvé un autre moyen pour t'en sortir. Tu es débrouillarde, quand tu essaies.

J'aime bien les compliments d'Ellis, car ils sont toujours glissés discrètement. Je me contente de sourire, avant de retourner à mon repas. Il a raison, je ne sais pas où ça va nous mener, ni même s'il est sain de poursuivre dans cette voie, mais j'aime être avec lui. J'aime l'entendre respirer et le voir sourire.

C'est idiot, mais ça me plait.

Les jours s'écoulaient et se ressemblaient. Tous les matins, je m'attable, allume un ordinateur et recopie tout ce que j'ai dans la tête. Parfois ça n'a aucun sens et parfois je suis saisie d'horreur. Il y a des procès, des attaques en justice pour Soulmates, des contrats, des informations sur les premiers prototypes, des croquis, des essais, sur des humains comme sur des animaux – comme quoi même les petites souris ont le droit de goûter au grand amour – des envies, des idées laissées à l'abandon... Les différentes formes de Soulmates, les réseaux de connectique, les nanorobots et la manière de créer ces petites bêtes intelligentes qui viendront se greffer dans notre cerveau sans l'abîmer. Je garde quelques informations pour moi : des leviers que je pourrai toujours actionner plus tard.

Je découvre de nouveaux plans aussi, des innovations que mon père n'a jamais eu le temps de concrétiser. Il y a des photos, si nombreuses que je manque de pleurer à chaque fois que j'ouvre un dossier les concernant. Car il y en a de nous, de moi, de ma mère, de mon père et de sa famille dont on n'a plus jamais entendu parler, de ses amis, de ses coéquipiers, de toutes les personnes qui ont un jour posé le regard sur Soulmates. Il y a des arbres généalogiques, des informations bancaires, des séries et des lignes de code auxquelles je ne comprends rien, mais qui feront certainement sens dans l'esprit des génies que je côtoie. Personne ne vient me déranger dans mon travail, à part peut-être Ellis qui m'amène de temps en temps une tasse de thé. Il est fade à mourir, bien loin de celui que je pouvais siroter lorsque j'habitais encore avec Jaspe, mais il me réchauffe, et c'est déjà ça. Ça me rappelle qu'il existe encore un semblant de normalité, quand je ne recopie pas des données par milliers.

Parfois, on discute, il reste un moment, me parle littérature et films. On rigole beaucoup, enfin surtout moi. Lui se contente de sourire par le regard, mais c'est suffisant. J'ai le vain espoir de pouvoir le faire changer d'avis, et à chaque fois que j'entrevois son tatouage sur le dos de sa main, je ne peux m'empêcher de rougir un peu. Comme les gamines, je suis redevenue une sorte d'adolescente prépubère incapable de ne pas rire à des blagues douteuses et vaseuses. Génial...

Pour accroître encore davantage mon manque de courage, j'ai bandé mon avant-bras. Mon tatouage est douloureux et je ne veux pas voir ce qui est en train de se former. La dernière fois que j'ai été

capable de le regarder en face, l'encre avait bullé et ne cessait de faire des formes bizarres. Heureusement, la douleur n'est pas insupportable, juste désagréable.

Ellis s'interroge beaucoup sur ce que je cache là-dessous. Je lui ai raconté que je ne supportais pas de voir le nom d'Isaac tatoué sur mon corps, ça a semblé lui convenir.

— Est-ce que ça influence ce que tu ressens pour moi ? demande-t-il de manière très sérieuse, alors que je suis en train de recopier des lignes de code sans queue ni tête. Enfin, je sais que c'est terminé maintenant, mais... ça a joué un rôle ?

— Je ne sais déjà pas vraiment ce que je ressens pour toi...

— Tu peux me le dire, que c'est de l'amour, je garderai le secret.

Le côté mi-figue mi-raisin ne le quittant jamais, je ne sais jamais s'il ironise ou non.

— Et toi, avoir des hormones qui se diffusent dans ton esprit... ?

— Je crois que ça a beaucoup influencé ma façon de te voir, oui.

Couteau planté dans le cœur.

Ça va... Je saigne un peu, mais je vais m'en remettre.

— Mais c'est quelque chose de plus profond qui me lie à toi. Je ne saurais pas non plus l'expliquer et ne suis pas sûr que ce soit fait pour être explicable, de toute manière. C'est bien de garder un peu de surprise.

Je ne peux m'empêcher de sourire. L'amour apporte toujours son lot de surprises. C'est peut-être aussi pour ça qu'on s'y attache tellement. On veut sortir de notre routine, avoir les yeux qui brillent, avoir mal pour enfin apprécier la douceur du bien-être.

Je me reconcentre sur ma tâche, même si c'est presque mission impossible quand il est à côté de moi. Depuis quelques jours, sa cote de popularité grimpe en flèche, il part souvent en mission et en revient conquérant.

J'aimerais pouvoir me passer des informations et me dédouaner de ma curiosité malsaine, mais je n'y arrive pas. Je suis obligée de scruter toutes les nouvelles, contempler l'action réelle de la Rébellion dans toutes les strates de la société. Souvent ils attribuent des attentats aux autres cellules cachées dans le désert. À quel degré peut-on leur faire confiance ? Maintenant que j'ai vu la manipulation des images qu'ils opèrent, je ne sais même plus si ça a un intérêt que je continue à écouter leurs conneries.

Les insurgés de la première heure face à la loi obligeant quiconque

ayant une âme sœur à la rencontrer se sont bien vite tus et tout le monde est rentré dans le rang. L'Upside a de nouveau cette couleur de pêche quand le soleil se lève le matin, et les fruits pourris sont gardés pour le Downside. Les tensions à l'ouest sont en train de s'affaiblir, les gens en ont marre de la guerre, la radioactivité est un ennemi bien plus important que nos voisins.

Les champs sont dévastés par une canicule séculaire, alors le commerce reprend avec nos alliés du sud. On essaie tant bien que mal de leur refourguer notre programme révolutionnaire, mais eux n'ont pas trop de problèmes de fertilité. Peut-être parce que les gens sont heureux, mais ce serait trop difficile à gober pour notre population qui pense que l'on tire de la richesse la plus grande des satiétés. Nous avons l'air malins dans nos châteaux d'ivoire, alors que les cadavres de nos enfants s'amoncellent devant notre porte.

Soulmates 2.0 est un petit bijou, s'enthousiasment les journalistes. Le taux de natalité pourrait remonter à 1,5 d'ici une décennie, ce qui sauverait notre ville.

On ne parle bien évidemment pas des risques neurologiques que cela entraîne, même si à mesure que j'effeuille les dossiers de mon esprit... le doute s'installe. Notre gouvernement veut tellement tout contrôler. J'attends encore de tomber sur une preuve qu'ils ont des parts dans la société Everlasting ou alors qu'il s'agissait d'une ancienne firme gouvernementale désormais privatisée.

Ce qui se dessine devant moi est pourtant plus... dérangeant. Et si, à la manière dont ils veulent nous forcer à faire les plus beaux bébés... Ils géraient aussi notre mort ?

C'est gros.

Trop gros pour que ce soit le cas pour la première version de Soulmates. Néanmoins, le vieillissement de la population a toujours été problématique. C'est si facile, d'éliminer les plus de cinquante ans en appuyant sur un bouton. « Oups, Parkinson, parti trop tôt, quel dommage ». Je ne sais pas si je deviens parano et si tout cela est vrai, ou si c'est la Rébellion qui me met ces idées dans la tête... Je ne comprends plus dans quel monde nous vivons.

Un monde où choisir notre amant n'est plus de notre ressort pourrait très bien... Je me prends la tête entre les mains et les doigts d'Ellis se glissent dans mon dos dans une caresse se voulant rassurante. Moi qui pensais trouver toutes les réponses à mes questions en jetant un œil à tous ces dossiers (des propositions de loi,

des envies refoulées, des choses mises en place puis retirées...).

Everlasting est un nid de guêpes et je me jette à pieds joints dedans. Et si mon père avait aussi une vision biaisée de la réalité ?

— Eh, ça va ?

— Et si on se trompait... ? Et si interrompre Soulmates ne changerait rien ?

— On ne peut pas rester les bras croisés. Peut-être que ça ne marchera pas, peut-être qu'on mourra en voulant le faire, mais au moins on aura *essayé*. Tu te vois vivre ici toute ta vie ? Sous terre ?

— On pourrait partir pour Yggdrasil.

— Ton père t'a laissé tout ça pour une bonne raison. Il te l'a clairement dit dans ses vidéos, il a créé tout ce dossier pour que quelqu'un fasse enfin le bon choix. De tous temps, il y a eu des révoltes, des héros et parfois des martyrs. Cette fois-ci, c'est nous.

— Nous, des héros ? ricané-je.

— Au moins des maillons d'une chaîne. Tu voulais trouver l'amour pour faire partie de quelque chose de « grand » ? Eh bien tu en as l'occasion, c'est maintenant.

Bien sûr, je suis d'accord, sauf que plus le temps passe et plus je doute. Il faudrait que l'on ait une date, un jour précis, car les heures n'ont de cesse de s'écouler et font plier ma détermination. Je redeviens la As d'avant, celle qui aimait se morfondre dans son lit sans rien changer à ce qui l'entoure. Je perds cette envie, ce besoin d'adrénaline qui était devenu mien en arrivant ici.

La surprise, la nouveauté, les humains marchent toujours de la même manière.

— Je ne vais pas abandonner, Ellis. Je sais ce que j'ai à faire et puis, même sans Soulmates, les couples amoureux pourront toujours rester ensemble. Mais au moins, ils auront le choix.

Je médite mes paroles alors que mon compagnon se replonge dans son propre travail.

Oui, ils auront le choix., mais pour quels bienfaits ?

Lorsque je ne travaille pas à recopier, c'est avec Isaac que je passe le reste du temps. Il m'apprend le fonctionnement de la Rébellion et paradoxalement je m'en moque, désormais. J'ai trouvé un but, un sens à mon existence et c'est ce sur quoi je me concentre. Alors qu'Harmonie soit liée avec machine à l'autre bout du monde ne m'intéresse que peu. Et puis plus je vais en savoir et plus je risquerai d'être un danger pour eux si jamais je tombe dans les pattes

d'Everlasting. D'ailleurs, c'est un risque que l'on ne cesse de me marteler. C'est pourquoi, après quelques jours à apprendre certaines choses intéressantes pour la réussite de la mission, j'ai demandé à Isaac que l'on arrête là.

— Si je suis attrapée par les flics, je ne veux pas trop en savoir.

— C'est toi qui voulais...

— J'ai changé d'avis, OK ?

— OK.

Il hausse les épaules, puis me lance un regard suspicieux.

— Il faut quand même que je t'informe de quelque chose d'important.

— Dis-moi.

— La tour Oxygène... Tu sais, tu m'as traité de meurtrier la première fois que l'on s'est vus...

— Tu m'as dit que ce n'était pas vous, mais je sais que tu mens, j'étais dans ta tête ce soir-là. Alors comment as-tu fait pour t'en sortir indemne ?

La course poursuite avec les flics me reste encore imprimée dans la rétine. Je me souviens du sang, de la sueur, du goût d'une adrénaline qui ne m'appartient pas. Je sais que pour nous frayer un chemin jusqu'à cette tour informatique de malheur, nous allons devoir arracher des vies. Si au début je trouvais ça inconcevable...

Ils ont touché à ma mère, à notre maison, qui sait ce qu'ils sont capables de faire d'autre ? Alors peut-être qu'il y aura quelques dommages collatéraux, mais la rage qui m'anime aujourd'hui n'est rien comparé à ce qu'ils nous font subir. Peut-être que je suis devenue un monstre, que j'ai perdu mon humanité quelque part en chemin. Pourtant... s'il faut en passer par là, je sais qu'aujourd'hui, je suis prête à faire ces sacrifices.

— Ce n'est pas nous, As.

— Quoi ?

— La tour Oxygène, tous ces attentats que l'on nous met sur le dos depuis des années... Ce n'est pas nous.

— C'est qui, alors ?

Il me regarde, me laissant avaler l'information. Quoi, un complot ? Le gouvernement ? Ces théories étaient peut-être en vigueur avant, mais depuis... ils ont d'autres méthodes.

— Ce n'est pas grave, reprends-je. Enfin, si, ça l'est, mais aujourd'hui je ne dois pas penser à ces attentats. Vous l'avez fait, et je

n'y ai pas pris part. Une mission beaucoup plus importante nous attend aujourd'hui et...

Il attrape mes poignets, m'intime de me taire.

— Avant que tu ne te jettes à corps perdu dans cette entreprise... As, je te *jure* sur tout ce que j'ai de plus cher que nous n'avons jamais commandité d'attentat. Nous avons toujours employé la méthode douce. Jusqu'à aujourd'hui, ils ont *toujours* ouvert le feu, comme chez ta mère. Je ne te demande pas de me croire, il te suffira de consulter les bandes enregistrées dans la tour Oxygène ce fameux jour, elles sont sur les moniteurs de la salle informatique.

Il me donne les codes d'accès, de quoi prouver ses dires et peut-être faire s'effondrer le peu de convictions qu'il me reste encore. Je me pince le nez, acquiesce, désire changer de sujet, ou je vais vomir.

Ils ne peuvent pas avoir fait ça... Non ils ne peuvent pas... Tout comme ils ne peuvent pas avoir tué ma mère.

— Quel était le rôle de mon père dans la Rébellion ? embrayé-je.

Finalement il y a certaines choses que j'ai besoin de savoir avant d'aller plus loin.

— Il ne l'a pas créée, mais dès qu'il a vu le mouvement prendre de l'ampleur, il a tout de suite voulu en faire partie. Je n'étais pas encore présent quand il était là... mais Harmonie, oui, elle venait tout juste d'être recrutée. Grâce à toutes les informations dont il était détenteur, il a été une pièce maîtresse dans l'élaboration de nombreux plans visant à retarder l'inéluctable. C'était très important pour nous que tu ailles récupérer tous ces dossiers.

Devant nous s'éparpillent certaines feuilles que j'ai déjà noircies. Je ne vais pas tout leur donner pour m'assurer une porte de sortie, mais je comprends l'importance de ce travail. De nos jours, c'est avec des feuilles noircies que l'on se bat. Plus qu'à coup de bombes ou de balles.

— Et tout comme pour la tour Oxygène... Certaines rumeurs insinuent qu'il ne serait pas mort par hasard.

— Il était malade.

— Et les maladies, ça s'attrape.

Je ne peux pas croire qu'ils aient pu se servir des nanorobots pour lui bousiller le cerveau. Pourquoi ? Il s'agissait du plus grand génie de leur siècle, quel aurait été l'intérêt ? Je note l'information, mais préfère ne pas y accorder trop de crédit, au risque de voir ce qu'il reste de mes défenses s'effondrer.

Après quelques instants de silence, Isaac reprend sur autre chose.

— Notre lien a été rompu, alors ?

— Oui. Je n'ai plus accès à tes rêves et tu ne peux plus te lâcher sur ma peau, grommelé-je.

— Jack aimerait beaucoup parler de ces capacités avec toi. Il ne comprend pas à quel moment nos maillages ont pu entrer en résonnance de cette manière.

— Arrête de te moquer de moi. Je sais que quelqu'un t'a filé mes nanorobots et je pense même que tu étais volontaire pour cette mission.

Je peux lire la surprise dans son regard, il se pince les lèvres et ne dit plus un mot. Je me contente de hocher la tête et de m'en aller.

Ils me prennent vraiment pour une idiote.

< nostalgie >

— Alors, tu vas mettre Priam à l'école ?

Elle s'ébroue dans le jardin, court après les papillons, s'émerveille des roses colorées.

— Oui, elle est grande maintenant.

— Combien seront-ils, dans sa classe ?

— L'année dernière, elle aurait été toute seule. Mais cette année, elle aura six autres petits camarades. C'est beaucoup mieux, même si elle a perdu un an.

On ne se regarde même plus. Je ne sais pas quoi dire, toujours mal à l'aise en sa compagnie. Il y a sa belle maison, son beau mari, son bel enfant. Son beau bonheur, je suis jalouse. J'aimerais ne pas l'être, j'aimerais être sincèrement heureuse pour elle, mais quand je m'imagine rentrer dans mon petit appartement sombre et miteux le soir, seule, le sentiment en moi grandit. L'un de ceux qu'on ne devrait pas ressentir pour sa meilleure amie.

Et je crois qu'elle le ressent aussi. Nous nous voyons moins, nous parlons moins et de toute façon, nos sujets de conversations se sont taris.

Le départ de Jaspe a été le tremblement de terre dans ma vie. Pour un tout petit mensonge.

— Elle n'est pas trop difficile ?

— Non, c'est un ange. La semaine dernière...

Je décroche. Sarah va parler de son miracle tout le reste de l'après-midi, sans discontinuer. Elle me racontera ses gaffes, ses réussites, un peu de ses échecs aussi, elle évoquera ses peurs, ses angoisses en tant que mère. Je me contenterai de hocher la tête, de relancer la conversation quand elle s'essoufflera, et l'accordéon bien huilé qu'est mon amie continuera de jouer ses notes, sans réellement se préoccuper

de moi.

Je sais qu'elle est dépassée par ce que je deviens. Nous avons épuisé toutes les solutions.

Je ne sais pas ce qui est le plus triste. Que notre amitié soit morte depuis si longtemps, ou que je m'échine à vouloir la réanimer chaque jour un peu plus.

< /nostalgie >

Je m'allonge sur mon lit que j'ai tellement partagé avec Ellis, qu'il me semble maintenant immense. Aujourd'hui, il est parti au Downside aider les plus démunis et si j'ai toujours un pincement au cœur quand je le vois partir, je sais au moins cette fois qu'il rentrera sain et sauf. Puis ça me permet aussi de prendre un peu de temps pour moi, pour réfléchir, pour essayer d'être bien dans ma tête pour le *grand jour*. Soulmates 2.0 posera ses premiers implants à la fin du mois. Dans une dizaine de jours, il sera trop tard. Je ne comprends pas ce qu'Harmonie attend pour lancer l'offensive, à croire qu'elle a peur... Ou qu'elle travaille encore pour le gouvernement...

J'ai d'ailleurs eu confirmation : ancienne prédisposée à devenir ministre, elle a été démise de ses fonctions quand ses tatouages se sont révélés sur ses paupières, à vingt ans. Ce n'était pas *vendeur* – encore moins quand il s'agit d'un des criminels les plus recherchés de la ville – une sorte de *Bonnie and Clyde* réactualisé.

Il me reste encore assez de dossiers dans mon cerveau pour y passer des décennies. Ça m'arrange. Souvent, le soir, je repasse les vidéos et les photos laissées par mon père. Je me replonge alors dans ce cocon, dans l'ivresse de mon adolescence qui me manque terriblement. À cette époque-là, tout était plus simple.

< nostalgie >

La musique frappe tellement fort que je la sens pulser dans mes veines et mon souffle erratique se perd dans les flashes de lumière de la piste de danse. Libérée dans ma jupe fendue à la cuisse, je me glisse entre les corps en sueur, tirée du bout de la main par Sarah qui cherche un espace plus vaste pour nous en donner à cœur joie. J'ai un verre dans une main, une clope dans l'autre, passe ma langue sur mes lèvres alors que Yann me jette un coup d'œil.

Un peu osé le petit top, mais ça a l'air de plaire à la gent masculine. Les baffles tapent contre le sol et je me laisse guider par le *flow* de la musique. Sarah me fait un clin d'œil et j'éclate de rire, j'ai déjà trop bu.

Sarah s'empare de mon verre et manque de le siffler d'une traite, puis elle m'attire à elle, passe mes cheveux derrière mon oreille et se

déhanche langoureusement. S & A, les deux sœurs à la relation un peu incestueuse. Nous nous en moquons et jouons des rumeurs. Les ragots nous amusent, comme le fait de jouer avec la ligne sensible, celle qui dérange beaucoup les autorités. Sarah est celle qui me comprend le mieux et c'est tout ce qui compte. Je termine la boisson, flanque le verre dans les mains d'un type qui passe par là avant de lui coller un baiser sur la joue.

Mon amie m'attire à elle, me colle, passe ses mains le long de mes hanches.

— T'as tout mis dans la tenue ce soir, s'esclaffe-t-elle alors que ses doigts caressent ma peau découverte.

— Il faut bien laisser apercevoir la marchandise, tu ne crois pas ?

Nous jouons, mais n'avons même pas dix-huit ans. Nous faisons les grandes, alors que nous n'avons jamais écarté les cuisses. Nous aimons nous perdre, faire croire que nous contrôlons, que nous sommes les deux déesses du lycée. Nous nous inventons notre petit monde au rythme de la musique, mais quand nous tournons la tête, c'est bien sur nous que les regards se posent.

S & A, dix-sept ans et déjà saupoudrées par les cendres de la cigarette.

Rires qui fusent, mains qui changent de propriétaire, la chaleur électrise le creux de mes reins quand Sarah me laisse auprès d'un garçon que je n'ai jamais vu. Yeux chocolat, tignasse claire, plus grand que moi d'une tête et aux muscles dessinés sous son t-shirt tout simple. C'est décidé : il me plaît.

Encore plus quand il me propose un verre.

— T'es du lycée toi ?

— Ami d'amis, douzième quartier.

OK, le type est blindé.

— Intéressant. Et tu te plais dans nos soirées du pauvre cinquième ?

— J'ai l'impression que vous savez plus vous amuser que nous.

Je glisse une de mes jambes entre les siennes, me colle contre lui, enroule mes bras autour de son cou. Il est un poil grand, mais tant pis, on ne peut pas tout avoir. Il a déjà assez de charisme pour toutes les mettre par terre, alors je lui passerai ce petit défaut.

— Et tu t'appelles... ?

— Jaspe.

J'éclate de rire, avant de porter ma main à la bouche, réalisant que je l'ai peut-être blessé.

— Oups, pardon, c'est ton vrai nom ?

— Et toi, alors ?

— As.

C'est à son tour d'éclater de rire.

— As ? Comme un carré d'as ?

— J'ai une main gagnante, que veux-tu.

J'aime bien jouer les aguicheuses quand je sais que je ne reverrai pas la personne.

</nostalgie>

Alors que je vais couper court aux souvenirs qui ne cessent de m'assaillir quand je me replonge dans le passé, un nom attire mon attention. A.WHEEL.DOSSIER.MEDICAL. Difficile de faire plus explicite. Je bats des cils un instant, interloquée. Non. Ça ne se peut... Mon père aurait une copie ? Ça ne me semble pas improbable, vu toutes les informations qu'il recense dans sa fichue carte mémoire.

Je l'ai d'ailleurs cachée dans la chambre d'Ellis, avant de partir pour cette mission suicide. Je lui ferai part de cette information, car si je devais ne pas revenir, je veux qu'il sache où trouver les travaux de mon père.

Après quelques instants, le fichier se déroule devant mes yeux. Ma respiration se bloque quand je prends conscience ce que c'est bien ce que je cherche. Il y a toutes les pages, toutes les explications.

Oui, il s'agit bel et bien de mon dossier médical.

Dois-je le lire ?

Je me souviens de la tristesse que j'ai ressentie lorsque j'ai compris, en me réveillant entre les brumes de l'anesthésiant, que j'avais perdu toute l'explication. Pourquoi mon cerveau était-il différent, pourquoi avais-je tant de problèmes pour m'adapter au logiciel. J'avais envie de comprendre, de mettre des mots sur ce qui faisait de moi quelqu'un « d'inapte ». Et puis j'avais oublié. La question était tombée en désuétude alors que je perdais Nora, ma mère, la conviction rassurante que la Terre continuerait toujours de tourner.

Parce que ce n'est pas le cas.

Ce n'est pas parce que le Soleil s'est toujours levé jusque-là que nous pouvons avoir la certitude qu'il continuera à le faire jour après jour.

Depuis, mettre des mots sur ma « condition » n'est plus devenu si important. Alors quoi, parce que j'aurais le nom d'une maladie collée à la peau, tout irait mieux ? Je me sentirais plus à même de faire face à la situation ? Certainement pas. À la rigueur je pourrais le jeter à la tête de ceux qui trouveraient à y redire. « Pourquoi Soulmates ne fonctionne-t-il pas sur toi ? - Parce que je suis dépressive / bipolaire / schizophrène / autiste », barrez la mention inutile. Les gens me regarderaient avec encore plus de pitié. Je peux déjà les entendre « en plus de ne pas avoir d'âme-sœur, elle est bonne à interner ». Je suis comme je suis. Mettre un nom sur ma cartographie neuronale ne m'avancera à rien... si ?

— As ! crie Mae en entrant dans ma chambre.

Je me relève d'un bond, étonnée qu'elle fasse irruption sans prévenir.

— Nous avons calé la mission et ce sera demain soir, OK ? Tu seras prête ?

Demain... Demain soir ? Il est 17h12. Non, je ne suis pas prête. Maintenant redressée, je ferme tous les pop-up dans mon champ de vision.

— Quelle heure ?

— L'équipe sera prête à 19h, dans le hall. C'est bon pour toi ?

— Ou... oui...

À vrai dire je n'ai pas vraiment le choix. Elle referme la porte, me laisse le temps d'assimiler l'information. Je dois me préparer et

répéter, encore, le plan que l'on a mis au point (qui me semble presque parfait). Une seconde, j'hésite à rouvrir le dossier, à faire comme si c'est important, que ça peut changer ma vision des choses. Et puis je réalise que je suis passée au-dessus, que maintenant, ce n'est plus ça qui importe.

<nostalgie>

Maman me tient la main si fort que ses ongles manucurés vont finir par me transpercer la paume. Je retiens les larmes, de douleur comme de tristesse, alors qu'on attend devant l'hôpital. Les portes vitrées s'ouvrent, se ferment, ballet incessant alors que nous hésitons, indécises, à faire le pas de trop.

— Pourquoi est-ce que nous n'entrons pas ?

— Il y a des moments charnières dans une vie, des moments où l'on sait que tout va basculer.

Et nous sommes face à ce genre de moments, là. Je me mords la lèvre inférieure, ce tic nerveux dont je n'arrive pas à me débarrasser.

— Ah ?

Je ne sais pas trop quoi répondre. Elle s'abîme dans la contemplation des portes coulissantes et je sens qu'elle a d'autres choses à dire, que son cœur ne demande qu'à s'ouvrir. Je crois que c'est la première fois que je la vois au bord du gouffre.

Et paradoxalement, peut-être la dernière.

Maman est raffinée, en toutes circonstances. Elle garde tout en elle, se gonfle comme un ballon de baudruche avant de laisser exploser sa colère. Elle n'a rien de la chaleur du dragon, elle est plutôt le pic à glace.

Elle frappe là où ça fait mal, là où tout se délite.

Mais aujourd'hui, rien de tel, seulement la tristesse. *Ne t'inquiète pas, maman, tu as le droit d'être triste*, ai-je envie de lui dire.

— Là, devant ces portes, ton père est encore avec nous, il est encore en vie. Lorsqu'on passera ces portes, par contre...

Je ne suis pas certaine de comprendre, mais je marque au fer rouge cette phrase. C'est la première fois que ma mère met son cœur à nu, alors j'écoute.

J'apprends.

</nostalgie>

— Tu es au courant ? me demande Ellis en me rejoignant à la salle de tir.

Je me croyais prête, mais je veux encore répéter, m'entraîner. Une fois lâchée dans l'arène, je n'aurai d'autre choix que de tirer, juste et du premier coup. Les mains d'Ellis se glissent autour de ma taille, il se colle à mon dos, chatouille mon oreille du bout du nez.

— Tu es prête, As. Tu sais tirer, arrête de paniquer.

— Facile à dire.

— De toute façon, s'ils font bien leur job, tu n'auras même pas à te servir d'une arme.

Je me retourne, lui souris timidement. Avec lui, j'ai l'impression que tout va bien se passer, que nous ne partons pas jouer les kamikazes.

— Tu penses que ça va fonctionner ? Je veux dire, sincèrement ?

Il me prend par la main et nous sortons de la salle de tir. Je n'ai pas encore mangé et il est vingt-et-une heures passées. Il m'amène à la cuisine pour nous préparer des pâtes ; j'ai passé toute la soirée à m'entraîner, à revoir notre plan, à éplucher à nouveau tous les dossiers de mon père afin de trouver d'autres détails qui pourraient nous aider. J'ai la tête comme un melon serré dans un étau. Vingt-huit jours sont passés depuis la dernière intervention et mes côtes sont beaucoup moins douloureuses. Mon poignet a dû se remettre pour que je puisse tout léguer à la Rébellion et ma cheville... tiendra le coup jusqu'à ce que j'atteigne l'ordinateur de malheur.

Demain soir, toutes les douleurs seront parties, du moins celles psychologiques.

Le stress me tord l'estomac et je ne suis même pas certaine de pouvoir avaler quoi que ce soit, mais j'apprécie le geste.

— Oui, j'ai confiance en nous. Et puis c'est le plus gros coup de la Rébellion jusqu'ici. Se débarrasser de Soulmates 1.0 en une seconde, juste une ligne de code, ils ne laisseront pas passer cette chance.

— Tu as toujours rêvé d'être flic ? le questionné-je.

Même si nous avons beaucoup échangé ces derniers jours, je ne le connais pas encore vraiment, pas comme j'ai pu connaître Jaspe. Nos relations ne sont en rien comparables. Je voudrais percer cette armure qu'il ne cesse de dresser entre nous, lui prouver que je suis digne de confiance. Peut-être pour envisager un « après » Rébellion...

— Pas du tout, je voulais être peintre.

— Peintre ?! m'esclaffé-je.

Je n'ai jamais été une grande artiste dans l'âme. Quelques cordes de guitare pincées pour faire plaisir à ma mère, des notes de piano égarées sur les dents blanches et noires, mais aucun talent perceptible. Encore moins en chant ou en dessin. Pas en écriture non plus. Rien qu'un esprit cartésien pour jauger, juger, aider l'environnement. J'aime beaucoup lire, regarder des films sans que ça n'ait jamais éveillé en moi une quelconque fibre artistique. Seul le bourdonnement

de la musique m'apaise.

— Tu viens de l'Upside ?

— Oui. Mes parents avaient monté un cabinet d'avocat, ça démarrait bien, mais ils ne pouvaient pas se permettre que leur fils perde son temps dans une profession artistique. Alors j'ai fait l'école de police pour leur faire plaisir.

Il fait revenir des champignons en conserve dans une poêle pendant que l'eau bout à côté.

— Et tu regrettes ?

— Non. Si j'étais devenu peintre, ma femme serait certainement morte malgré tout et je n'aurais pas eu les capacités de la venger.

— Comment est-elle morte ?

— Dans... dans un attentat.

Les propos d'Isaac me reviennent en mémoire. Les bandes. Les caméras. Les enregistrements.

— Perpétré par la Rébellion ?

— J'ai envisagé l'idée de les détruire, au début. Quand j'ai compris qu'Isaac en faisait partie, que j'avais le moyen de les infiltrer... j'ai sauté dedans la tête la première. J'ai pensé que je pouvais démanteler toute une partie du réseau de l'intérieur, puis ils m'ont expliqué et alors j'ai compris que ce n'était pas de leur faute et que je me trompais d'ennemi depuis le début. Les attentats pleuvent, les gens meurent, le gouvernement entretient la peur, et les moutons sont bien gardés, s'agace-t-il. Ils m'ont montré toutes les vidéos de ce jour-là. Je l'ai revue, ma belle Naomi. Elle faisait la tête, car je l'avais traînée dans les magasins. J'avais besoin d'un costume.

Il ne me regarde même plus, a coupé le feu sous ses champignons, mais n'est plus là, avec moi. Il est dans son passé, avec elle, à la recherche de son parfum. J'ai envie d'être égoïste, d'exiger qu'il l'oublie, sauf qu'il ne serait plus l'Ellis que j'ai appris à aimer.

Il fait tomber l'armure, enfin.

— Un costume pour un important dîner avec son père où l'on devait parler affaires. Je commençais à monter en grade, d'un petit flic de bas étage, je me devais de devenir lieutenant. Naomi faisait partie de ces familles de bourges qui vivent dans le sud de l'Upside, là où ils peuvent bronzer plus vite encore que sur une plage d'Yggdrasil.

— C'est de là que je viens, m'amused-je.

Sa comparaison n'est pas inadéquate pour autant.

— Il faut croire que j'aime convoiter les beaux diamants. Je lui en

ai offert un ce jour-là pour me faire pardonner. Elle avait la tête à l'envers, une histoire au boulot qui se passait mal. Au moment où je lui passais la nouvelle bague au doigt, au beau milieu de la bijouterie, elle commençait seulement à rire aux éclats, et c'est arrivé. Boum. Déflagration. Enfer sur Terre, hurlements, cris, terreurs, éclaboussures de sang sur les murs. Le sol blanc de la bijouterie devenu torrent de boue, et un million de diamants, de débris de verre qui pleuvent sur nous. Ça coupe, ces merdes, si tu savais. Enfin, tu le vois. Et sous les étoiles qui nous pleuvaient dessus, il y avait le morceau de verre bien planté en évidence dans son ventre. Je la tenais dans mes bras, elle était là, à me regarder, les lèvres recouvertes d'un rouge qui n'avait rien du maquillage. J'ai passé mes mains sous sa nuque, sous ses jambes, je l'ai soulevée. À part toutes les coupures sur mon visage, j'étais intact, je n'avais rien. Un vrai putain de miracle. Et elle dans mes bras, en train de se vider de son sang. Sont venues les flammes, parce que l'Enfer en est parsemé, et tout a brûlé. La fumée, les hurlements, les lumières qui s'éteignent, clignent, s'étiolent comme tout un tas de lucioles perdues. Je suis entré avec ma femme dans ce centre commercial et suis ressorti avec elle alors que les pompiers affluaient. Les policiers nous ont rejoints, de ceux que je ne connaissais pas, de toute façon je n'étais déjà plus là. Elle non plus. J'aimerais me dire qu'elle est partie sans douleur, qu'elle n'a pas eu peur et qu'elle était en paix. Jusqu'au bout elle a été fière, digne, une vraie reine. J'ai senti la pression de ses doigts s'effacer de mon cou quand la vie l'a quittée. Je sais exactement à quel moment elle a poussé son dernier soupir. J'étais là. J'étais là, et je n'ai rien pu faire.

Sa voix se brise et il baisse la tête, ses cheveux tombant devant son regard voilé de larmes. Je les entends dans sa voix, les perles de diamants qu'il retient depuis si longtemps. Les poings fermés, j'ai peur de ce cocktail de tristesse, de désarroi et de haine que je sens en lui.

J'ai peur aussi, car je comprends que je suis incapable de soigner ce genre de blessures et que je ne serais pas assez forte face au fantôme de sa reine. Il m'a dit qu'il souhaitait être mon roi. Il ne pourra jamais l'être, car il a déjà eu un royaume, avant, il a déjà eu un trône, et que le mien ne lui conviendrait jamais assez.

— C'est Everlasting qui a mené cette vendetta, ce sont eux qui ont fait flamber tout un tas de tours, pour faire peur aux gens. La peur, ça rapproche, ça fait gober n'importe quoi à tout le monde. Ce sont eux que je veux détruire, maintenant, tu comprends ? Alors je ne sais pas

si ça va fonctionner, ni si on arrivera à aller jusqu'au bout, mais je suis certain d'une chose, c'est que je crèverai avant de me voir échouer.

Je m'approche de lui et c'est à mon tour d'enrouler mes bras autour de son torse. Collant ma joue contre son dos, j'essaie de lui donner un peu de ma chaleur. J'ai compris que je ne pourrai jamais la remplacer, qu'il ne m'ouvrira peut-être jamais son cœur comme il a pu le faire pour elle. Mais ce n'est pas grave, j'accepterai ce qu'il aura à me donner et essaierai de panser les quelques plaies qu'il me laissera voir. Puis... je ne pensais pas me remettre du départ de Jaspe, je croyais naïvement que la douleur resterait imprimée dans mes chairs et que je ne m'en relèverais pas. J'étais persuadée qu'il était mon seul et unique amour, celui que je ne pourrais pas dépasser.

Je me trompais.

Aujourd'hui je veux m'ouvrir à Ellis, je veux être son pilier et je veux qu'il soit le mien. Je ne sais pas ce qui nous anime, je ne suis même pas sûre que l'on puisse parler d'amour, peut-être simplement d'une connexion. Je me sens bien en sa présence, comme j'adorais celle de Nora. Je veux le protéger et qu'il me protège, comme une meute. Je cherche et veux cultiver un sentiment d'appartenance.

— Ça va. Ça fait longtemps, maintenant.

— Ce n'est pas quelque chose dont on se remet facilement.

La mort. Cet aspect inéluctable et si injuste. Pourquoi lui, pourquoi elle, pourquoi maintenant ? Je commence à le connaître, le flic dont on a coupé les ailes. Je sais qu'il aurait préféré mourir aux côtés de sa bien-aimée, plutôt que lui survivre dans un monde où l'amour est roi. Il a dû souffrir, bon Dieu, quand on a exigé de lui qu'il trouve quelqu'un d'autre, une autre âme sœur. La peur terrifiante de voir le souvenir balayé par un amour qui transcende. Il n'en voulait pas, lui non plus, de Soulmates. *Il voulait se venger*, quitte à périr lui-même. Pour se soulager ? Pour que l'esprit de sa femme soit enfin en paix ?

On dit souvent des voies de Dieu qu'elles sont impénétrables, je trouve celles des humains bien plus fascinantes.

— Je comprends mieux tes motivations, maintenant. Mais ne fais pas quelque chose de stupide, comme mourir pour défendre un monde que l'on n'aura pas le temps de voir...

— Ne t'inquiète pas, je ne fais jamais rien de stupide.

Je ris doucement entre ses omoplates, me noyant dans son parfum. C'est vrai que pour le moment, il a été plutôt irréprochable à ce niveau-là. Sauf la fois où il m'a laissée toute seule le lendemain matin,

que je n'ai toujours pas digérée...

< nostalgie >

— Il paraît qu'on pourra même choisir nos tatouages !
s'enthousiasme Sarah face à la nouvelle annonce.

Soulmates est partout, commence à séduire même les plus jeunes.
Âge minimal requis : 18 ans. Voilà cinq ans qu'il est sur le marché et au moins autant que Sarah attend impatiemment d'être majeure.

Comme s'il n'y avait que ça dans sa vie.

Quoiqu'elle n'a jamais vraiment eu d'ambitions professionnelles.
Elle, elle veut des enfants. Même si je l'adore, je sais qu'elle sera malheureuse dans notre monde. Ici, les enfants meurent, les vieux vivent, c'est le monde à l'envers qui marche sur la tête. Je ne veux pas de leur saloperie de Soulmates, qu'ils se le gardent. Je sais déjà qui est mon âme sœur.

Mes doigts s'enroulent autour de ceux de Jaspe qui nous a accompagnées pour une petite virée shopping.

— Ils vont bientôt le rendre obligatoire, de toute façon. Ça aide énormément pour les enfants ! pépie-t-elle en comptant les jours qu'il lui reste avant d'avoir l'âge fatidique.

— Obligatoire ? m'énervé-je.

Je n'aime pas tout ce qui est exigé. J'ai accepté iBrain de bonne grâce, car c'était vivement recommandé et aussi parce que ça change la vie. Voilà bien un an qu'il fonctionne sans relâche, m'accompagne dans ma vie de tous les jours et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais Soulmates... ça touche à quelque chose de beaucoup plus personnel, d'intime.

C'est l'amour, après tout.

Et moi, je m'en moque, car l'amour, l'âme sœur, celui qui vivra pour toujours à mes côtés, je l'ai déjà trouvé.

< /nostalgie >

— Tu sais, je n'ai pas très faim.

— Pour tout te dire, moi non plus.

— Arrêtons de faire semblant que nous avons une vie, une relation, des envies normales, tu veux ?

— Je suis d'accord.

Depuis le baiser de l'autre jour, nous n'en avons pas échangé un de plus. Nous deux, ça coule comme de l'eau de source et c'est pourtant plus compliqué qu'un mal de tête. Quelque part, ça me convient. Il se retourne, prend mon visage entre ses mains, me contemple un long moment. Nous sommes les yeux dans les yeux, il n'a pas allumé ses lentilles, je l'aurais vu dans l'éclat de son iris. Nous nous regardons, c'est tout. Sans filtre, sans faux semblants.

Mon cœur manque un battement quand mon tatouage se rappelle à moi. Je ne retiens pas à temps mon tic nerveux et Ellis fronce les sourcils alors que je porte ma main à mon bandage. Délicatement, sans dire un mot de plus, il retire ce que j'essaie de cacher depuis des jours. Au fond de moi, je sais ce qui est en train de se passer, mais j'aimerais que ce ne soit pas vrai, qu'il s'agisse d'une erreur, d'une mauvaise blague que l'on m'aurait faite. Je n'ose pas regarder ce que les lettres noires représentent maintenant et je laisse le sourire d'Ellis m'indiquer que ça lui plait.

— Peut-être que ce logiciel n'est pas si mal foutu que ça.

Et si Soulmates 2.0 avait pour ambition de prendre en considération ce que désirent les gens ? Peut-être ont-ils modifié le prototype pour qu'enfin, la sélection soit juste ? Je souris de ma bêtise. On parle de personnes qui provoquent des attentats, qui se servent de la technologie pour booster la reproduction artificiellement...

Et pourtant, alors que mon nouveau tatouage prend forme sur mon avant-bras, quelque chose manque. Sarah me l'avait décrite de nombreuses fois, surtout quand elle avait compris que son âme sœur était réciproque et combien elle se sentait bien en sa compagnie.

< nostalgie >

— C'est merveilleux. C'est vraiment difficile à exprimer pour quelqu'un qui ne le vit pas, mais... en un regard, je sais qu'il me comprend, qu'il sera toujours là pour moi, que je pourrai toujours lui dire ce qui me passe par la tête, car il ne me jugera pas.

— Comment peux-tu en être certaine ? soupiré-je, agacée par ce côté fleur bleue qu'elle a développé depuis qu'elle a « oh mon Dieu ce logiciel trop génial qui rend ta vie trop bien ».

Comment peut-elle être à ce point naïve ?

— Parce que... enfin c'est comme ça. L'algorithme ne peut pas se tromper, As. Quand tu la trouveras, ton âme sœur, tu sauras ce que je voulais dire. Tu verras.

< /nostalgie >

Est-ce ça que je ressens avec Ellis ? L'impression qu'il sera toujours là pour moi, quoi qu'il arrive ? Un peu. La protection, le courage, la bienveillance. Tout ça fait partie de ses qualités que je respecte plus que tout. L'honnêteté, la patience... alors où est le feu d'artifice dans mes entrailles ?

— Tu te souviens quand tu as demandé à Nora la définition de l'amour ? demandé-je.

— Oui.

— Quelle est la tienne ?

Il met un moment avant de rouvrir la bouche, comme si ce qu'il allait dire pouvait faire basculer le reste de notre relation, notre futur. Je m'en fiche, au fond, je veux juste son avis. Le vrai, pas celui de Sarah, une gamine de dix-huit ans tout excitée à l'idée d'enfin vivre à deux. Pas ma vision, maculée de toutes les erreurs que j'ai pu faire, mais l'avis qu'Ellis m'a toujours livré sans fard, sans leurre. Cabossé, fêlé, bourru parfois, mais sincère.

— Je crois que je t'aime, As.

Je me brise.

— Je ne saurais pas te dire pourquoi, continue-t-il, ça ne tient à rien, ces choses-là. Un regard, un sourire, une fossette, une âme qui nous parle un peu plus qu'une autre... Je pourrais t'écouter des heures sans m'ennuyer, je pourrais te regarder dormir sans vouloir partir, j'aimerais passer toutes les secondes que j'ai en ta compagnie et j'aimerais qu'on ne soit pas pris au piège de cette société, qu'on puisse être nous-mêmes, tatouage ou pas, hormones ou pas. Je ne pourrais pas te dire ce qu'est l'amour, parce qu'il en existe un millier, que je ne les ai pas tous goûtés et que le nôtre est unique. Je pourrais te baratiner des heures sur combien je suis heureux d'être auprès de toi, mais je vais rester sobre. Je vais juste te dire ces tout petits mots, que tout le monde dit un peu au hasard, mais que je ne te réserve plus qu'à toi aujourd'hui. Je t'aime, As, et j'espère que cette phrase a assez de puissance, assez de force pour ouvrir ton cœur, pour te montrer la place que je te réserve dans le mien.

— Je crois que ça me suffit, soufflé-je, éberluée par ce qu'il vient de me dire.

Son baiser papillon manque de me faire défaillir. Rien qu'une caresse, un souffle sur mes lèvres pour entériner ses propos. Il m'aime, à sa manière, mais il m'aime quand même. Je ne sais pas d'où c'est venu, comment ça nous est arrivé, ni comment ça finira, car je sais bien que la tragédie s'empare des plus belles histoires pour les réduire en cendres ; il me le répète assez pour que je l'imprime.

Quelque part, je sais que l'histoire de Jaspe finira par se reproduire, que je pleurerai toutes les larmes de mon corps au fond de mon lit comme une loque inhumaine. Mais tant pis, parce que rien que pour cet instant, ces quelques secondes et la beauté de ces mots partagés, j'aurais été heureuse.

Et ça me suffit.

— Je ne pensais pas le redire un jour. Je ne sais pas quelle puissance ont ces mots, mais demain, je ne suis pas certain de revenir. Et je ne suis pas certain que tu reviennes non plus, lâche-t-il. J'ai ressenti la terreur de ma femme quand elle est morte dans mes bras. J'ai compris qu'elle allait partir dans d'atroces souffrances, mais ce que j'ai vu dans son regard, As... elle était rassurée. Elle l'était parce que j'étais là, parce qu'elle était aimée, parce que je ne l'ai pas abandonnée pour cette ultime épreuve. Et tu es si belle que je ne peux décemment pas te laisser mourir sans savoir que tu es aimée.

J'ai la gorge sèche. Je ne parle plus, estomaquée par cette drôle de déclaration et encore sonnée par le coup de massue qu'il vient de m'infliger. Il croit vraiment que demain sera notre dernière journée sur Terre. Est-ce qu'il a prévu... de... mettre fin à ses jours ? De ne pas profiter de ce que nous allons bâtir, ensemble ?

— Ellis, je nous interdis de mourir demain. Nous n'avons pas fait tout ça pour rien, bon sang ! Nous ne sommes pas dans Roméo et Juliette, je veux une fin heureuse.

— J'aimerais te promettre une issue favorable, murmure-t-il en caressant ma joue du bout des doigts. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ça arrive, tu as ma parole.

Alors que nous signons cet engagement comme un pacte idiot, comme deux adolescents qui se marient avec une bague en sucre, j'ai le cœur plus léger, car il sera là, demain, quoiqu'il arrive. Je ne pensais pas qu'il aurait tant raison dans ses propos. Aidé, épaulé, le chemin, même douloureux ou semé d'embûches, semble plus clair. Quand quelqu'un est là, derrière nous, pour nous secourir en cas de besoin.

Il me propose de quitter la cuisine et quand il éteint les lumières, je réalise qu'avant le grand jour, j'ai une dernière chose à faire, une ultime impression à vérifier. Par respect pour Ellis, je le ferai demain, quand il ne sera pas dans le cocon que représente ma chambre.

La couleur des néons éclaire un instant ma peau blafarde, là où je n'ai pas encore remis le bandage. Les lettres sombres s'étalent à nouveau entre les deux ailes que les nanorobots m'ont prêtées et je ne peux m'empêcher de sourire en comprenant combien je suis heureuse de voir que les bestioles ont changé d'avis.

Ellis Moe est maintenant tatoué en moi.

Je préfère ça. Je n'ai pas honte de le montrer ni de me pavaner

avec son nom sur mon bras, car il a le mien sur le dos de sa main. Et même s'il est accompagné de celui d'une autre femme que je ne pourrai jamais éclipser...

Égoïstement, il est à moi, maintenant.

Il me prend la main, m'attire à lui pour que nous allions nous coucher, reprendre des forces pour ce qui nous attend demain. Je lui rends son étreinte, et réalisant combien je suis idiot... j'ajoute :

— Oh et... je crois que je t'aime aussi.

Ellis dort. Sa respiration, calme, me l'indique sans doute possible.

Je me sens mal à l'idée de ce que je vais faire, mais je ne pourrai pas vivre sans savoir. Alors j'allume le réseau du Bunker, auquel j'ai accès depuis que j'ai prouvé ma valeur. Il marche beaucoup mieux sur ordinateur, seulement je ne veux pas regarder ça au milieu de tout le monde.

Je prends un long moment avant de taper les mots. Comme si rien qu'écrire son nom pouvait briser tous les barrages que j'ai érigés jusqu'ici. Peut-être bien, en fin de compte, mais si demain je dois mourir, je veux savoir.

<recherche>

Jaspe Wolfe

</recherche>

Ça mouline, le petit cercle cherche, patine un peu, d'ailleurs. J'ai presque envie qu'il plante « désolé, connexion interrompue » et on passerait à autre chose. L'angoisse me tiraille, je n'ai aucune idée de ce que je vais trouver.

Ou plutôt *j'ai peur* de ce que je vais lire.

Le résultat des recherches apparaît, liste ordonnée d'articles de journaux. Je ne sais pas lequel prendre, les fais un peu défiler, cherche une biographie, quelque chose d'un peu complet sur ce qu'il est devenu. Son profil, par exemple. Allez, très bien.

<search : profil>

Jaspe Wolfe.

Marié à Jane Wolfe, nom de jeune fille : Eyre.

Jumeaux âgés de trois mois.

Résident au 12 rue Mont aux Merveilles, Upside, Quartier 2.

Chef des opérations au Mur, poste de garde 138.

</search : profil>

Je m'arrête là, je coupe tout. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus. J'oscille entre la déception et l'acceptation. Quelque part, je suis rassurée, il s'est trouvé, a trouvé Jane, et ensemble ils ont deux beaux enfants. Il a eu ce qu'il voulait, deux, en plus ! Et en parfaite santé, quel beau destin... Peut-être que l'algorithme ne se trompe pas tant que ça, finalement. Au moins l'un de nous deux a réussi. J'éprouve une certaine tendresse pour ce couple, pour cette famille qu'ils viennent de fonder.

Et ce que nous allons faire demain pourrait briser cette harmonie.

Peut-être se rendra-t-il compte qu'il ne l'aimait pas vraiment, qu'elle n'est que la mère de ses enfants, rien qu'une inconnue avec qui il a partagé sa vie et son lit depuis quelques mois. Cela fait tellement longtemps que nous ne sommes plus ensemble... un an et demi, je crois.

Non, je sais.

Je n'ai aucun souvenir de la date précise, je ne suis pas douée pour les retenir, mais le mois. Ce mois de juin qui cognait à notre porte, ce soleil dévastateur qui brûlait notre maison, ces réveils dans ses bras, alors qu'auréolés de lumière nous ressemblions à deux anges égarés. Ridicule. Aujourd'hui je préfère l'obscurité du bunker, les cheveux noirs d'Ellis, les nuits passées à s'écouter respirer. Pour plein d'autres personnes, c'est moins beau. Il est avec sa femme, je suis avec Jaspe, et pourtant nous sommes ensemble.

Intéressant duo que je n'aurais jamais cru possible.

Je me love un peu plus contre l'amoureux d'une nuit, alors qu'il grommelle et referme ses bras autour de moi.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

— Je ne voulais pas te réveiller.

— Ne t'inquiète pas. Tu veux discuter ?

— Non, rendors-toi.

— Avoue, tu as envie de parler.

Je ris dans son t-shirt. *Pas vraiment*, en fait. Juste un câlin, dans le silence, dans l'ombre. Avec Jaspe, on parlait des heures, voilà où ça nous a menés. Alors juste, taisons-nous, profitons, car demain soir, le lit sera peut-être vide.

< nostalgie >

— Que se passe-t-il ? s'agace ma mère face au scientifique qui est censé m'implanter Soulmates.

— Votre fille a passé tous les tests et comme l'indiquait le courrier que nous vous avons fait parvenir, voilà des semaines que nous ne lui trouvons aucune correspondance.

— Et qu'est-ce que cela signifie, concrètement ?

Je regarde mes ongles. Je ne fais plus la maligne depuis que les tests ne sont pas concluants. Avant, quand Sarah me parlait de Soulmates, je n'y voyais là qu'une formalité à accomplir. J'aurais un tatouage, un nom, certainement qui ne s'accorderait pas à Jaspe, mais ce ne serait pas grave.

Aujourd'hui, on me culpabilise.

C'est à peine si les filles me regardent encore. Les semaines ont passé et elles ont toutes trouvé leur âme sœur. Rien ne les oblige à les

rencontrer, rien ne les oblige à se mettre en couple avec, mais elles évoquent toutes un « coup de foudre ». Bon Dieu, ça se saurait si les coups de foudre étaient si nombreux, non ?! Cela ne tient pas du miracle, habituellement ?

Alors voilà, elles tombent toutes, foudroyées, grisées de ce désir qu'elles ne connaissent pas. Elles se mettent en couple, achètent un appartement, dédaigneraient presque l'université si les codes moraux et sociaux ne leur rappelaient pas l'importance d'avoir un travail. Même qu'elles parlent toutes bébés. Bébés ! Même Arya, qui les a en horreur, commence à se laisser tenter.

Le monde marche sur la tête.

Et je cours désespérément derrière pour pouvoir faire pareil.

— Cela signifie qu'elle n'a peut-être pas d'âme sœur, pour le moment. Peut-être qu'elle n'est pas encore née, peut-être qu'elle est déjà morte...

— C'est un état permanent ? s'énervait ma mère.

Elle se comporte comme les louves, on attaque sa mère, elle montre les crocs. J'aime bien quand elle joue aux mères protectrices, cela me donne au moins l'impression qu'elle s'intéresse un minimum à ce que je deviens. Dix-neuf ans, un petit ami depuis deux années déjà, pas l'ombre d'un tatouage pour une âme sœur et pourtant un profil psychologique « impressionnant » si l'on en croit les docteurs. Bons résultats scolaires, intelligence décuplée, fille d'un génie qui en a au moins récupéré quelques bribes. Alors quoi ? Je ne suis pas faite pour aimer ?

Certains diront que je l'ai bien mérité. On ne peut pas être heureux dans tous les domaines. J'ai envie de leur proposer d'échanger deux minutes de vie, qu'on parle de nos blessures, qu'on se mette dans les chaussures de l'autre pour comprendre l'intensité des douleurs et des blessures.

Je ne juge pas les pleurs des autres, alors ne jugez pas les miens.

Aujourd'hui, c'est tout un modèle qui me repousse, toute une société qui ne veut pas m'intégrer.

— Non, ça ne l'est pas, mais c'est mauvais signe.

Génial.

— Vous allez arranger ça et tout de suite, siffle-t-elle.

Laisse tomber, maman. Je pose ma main sur son avant-bras, essaie de la calmer, mais la tempête est lancée. Elle se lève, s'insurge, ne comprend pas pourquoi le logiciel créé par mon propre père ne fonctionne pas sur moi.

Je me fonds dans mes pensées, m'abîme dans la contemplation des dossiers qui parsèment le bureau du docteur. Je ne veux pas l'écouter hurler, je ne veux même plus être là. *Laisse tomber, maman. J'ai Jaspe, et ça me suffit. Je ne veux pas de leur amour pourri.*

Mensonge.

On sort finalement du cabinet du docteur. Pas de solution, si ce n'est attendre un enfant qui naîtra, qui sera censé me rendre heureuse et que je ne pourrai jamais aimer de la bonne manière. Dehors, le vent fait claquer mes cheveux, quelques nuages se dispersent dans les cieux. Aujourd'hui, pas de contrôle météorologique : alors peut-être une petite pluie afin de cacher les larmes qui menacent de couler.

Même la position plus qu'avantageuse de ma mère n'a pas arrangé la situation. Ça doit être la première fois qu'elle est confrontée à cette situation : malgré l'argent, malgré la réputation, malgré le nom de famille, elle n'a pas obtenu ce qu'elle désirait. Ni par la séduction, d'ailleurs.

— Je suis désolée, As.

— Pas de problème.

— Si, c'en est un. Tu ne connaîtras pas ce sentiment. Tu... tu ne sauras jamais ce que ça fait.

— Tu te trompes, m'man, sur toute la ligne. Je suis amoureuse de Jaspe, vraiment. Peut-être que certaines personnes ont besoin qu'on les aide, qu'on leur montre le chemin, qu'on les guide dans leur tissu de relations, mais pas moi. Je sais pour qui mon cœur bat et je sais que c'est réciproque. Je n'ai pas besoin de Soulmates.

— J'aimais ton père bien avant Soulmates aussi, ma puce, mais ce que ça te fait ressentir...

— Je le ressens même sans cette toile d'araignée, crois-moi.

Oh oui, tu peux me croire. Je souffre autant que vous quand nous nous disputons et ris autant que vous lorsque nous nous chamaillons.

Et j'aime autant que vous aussi.

Je crois.

</nostalgie>

Aujourd'hui j'ai la réponse. Le procédé des hormones a été amoindri, pas désactivé. Jack ne connaît pas encore assez Soulmates 2.0 pour se permettre de modifier le codage des nanorobots. Je me rends compte de la différence que cela produit, c'est plus beau. C'est ridicule, mais tout est décuplé, comme si je n'avais jamais vraiment vu jusqu'alors.

Mais mon amour a aussi un autre goût, presque amer tellement il est féroce. J'ai envie de me fondre en Ellis, ne faire qu'un avec son corps et son âme. J'aimerais que nous soyons plus proches encore, que nous puissions lire l'un dans l'autre sans que des barrières de chair ne nous opposent.

Est-ce seulement possible de survivre à un amour si fort ? Peut-être que les hormones sont nécessaires pour s'adapter, se plier, se

complaire dans ce genre de relations qui ne mènent qu'à la destruction de l'autre. Les bombes sont larguées dans les esprits, les champs de mines prennent le pas sur les ridicules nettes d'un cerveau bien formé. On meurt par amour, aujourd'hui encore plus que jamais, car pour y survivre il faut y laisser sa santé mentale. Dans mon cerveau, l'offensive est menée. Alors que le prénom d'Ellis s'étale sur ma peau à l'encre noire, les nanorobots bombardent à l'envi leurs substances chimiques, lobotomie moderne d'un monde qui se détruit d'avoir oublié comment aimer.

Et quand arrêter pour ne pas en crever.

J'aurais aimé bénéficier d'une nuit plus longue. Les néons clignotent à huit heures, ordre d'Harmonie pour que l'on reste en vie. Le noir, la nuit, l'obscurité encombre l'esprit à tel point qu'on ne veut plus sortir du lit, et l'on reste en boule, prostré, à penser à tout ce que l'on a laissé derrière nous. Ellis dépose un baiser sur le sommet de mon crâne et s'extirpe des couvertures en s'étirant comme un chat.

— C'est un beau jour pour mourir.

— Jolie référence, noté-je avant de me lever à mon tour.

Case douche, puis cafétéria. La journée va encore être longue avant que l'heure fatidique n'approche, tout le temps pour Ellis de me baratiner encore un peu, de m'inspirer confiance et par la même occasion de me détourner de l'échéance.

— C'est dingue que nous soyons arrivés à ce stade-là, lancé-je, un peu placidement, alors que nous sommes dans la salle informatique pour nous tenir au courant avant le départ.

— C'est-à-dire ?

— Tu m'aurais dit le jour de notre rencontre que nous aurions cette relation trois mois plus tard... je ne t'aurais pas cru.

— J'ai l'impression que ça fait ça à beaucoup de monde.

Et pour beaucoup de choses... Si à dix-huit ans, on m'avait dit que ça ne durerait pas avec Jaspe...

< nostalgie >

— Je savais bien que ça ne pouvait pas durer de toute façon, pépie ma mère en volant entre les chaises hautes pour déposer un immense plat de mes muffins préférés sur la table de la cuisine.

Myrtille noisette, de quoi ravir mon cœur et mes papilles, puis essayer de combler le trou béant que ce connard de Jaspe y a laissé. *Merci, bombarde tout, puis ne reviens jamais voir ce qu'il reste des ruines fumantes, c'est pratique.*

— Facile de dire ça maintenant, râlé-je. Tu m'aurais dit ça il y a quelques mois on aurait pu s'économiser un temps fou.

Il n'y a plus que le sarcasme pour me sortir de la tristesse qui m'englu. Ça fait trois jours. Trois jours qu'il est parti, qu'il a laissé l'appartement nimbé de lumières dans les ténèbres. Trois jours que toutes mes habitudes se sont fracassées sur les récifs de mon angoisse. Pour le moment je tiens le cap. Je suis rentrée chez maman le temps de reprendre mes esprits, de faire le point et de décider de la suite des événements. Je n'ai pas le choix, je continue de me pointer au travail jour après jour.

Ça permet au moins de me maintenir dans le monde réel.

Je ne fais que des conneries, mais mon boss ne dit rien. Je suis un atout majeur de sa petite équipe de scientifiques et il continue donc pour le moment de me brosser dans le sens du poil. Un an que j'ai ce job qui me passionne toujours autant et que j'ai quitté les bancs de l'école. Ce n'est pas plus mal, je commençais à étouffer. Autant à cause des cours interminables que de la ribambelle d'élèves que je n'arrivais plus à supporter. LIFE&CO m'a embauchée pour poursuivre à leurs côtés et exploiter tous les fruits de mes recherches. Ça ne me dérange pas, c'est une bonne compagnie, qui se soucie vraiment de notre environnement. On ne peut pas se leurrer plus longtemps : les alentours de l'Upside se sont transformés en désert et notre eau est à peine potable, si bien que nous devons aller exploiter les ressources agricoles de plus en plus loin.

Il faut prendre des mesures et agir maintenant.

Pour tous les enfants des autres femmes, pour les générations futures qui verront le jour, même si elles seront de moins en moins nombreuses. Et pour peut-être, endiguer l'extinction imminente qui se profile.

Un but noble pour une vie qui s'étiole de part et d'autre.

— Ce n'est pas la fin du monde, ce n'est qu'un garçon, assène ma mère.

Non, ce n'est pas la fin du monde.

Seulement du mien.

< /nostalgie >

Direction l'armurerie quand, à dix-sept heures tapantes, le besoin d'action se fait ressentir. L'effervescence écume auprès de tous les membres. Pas seulement ceux qui partent en mission – nous serons dix-huit en tout, provenant de plusieurs stations confondues – mais bel et bien de tout le monde. Il n'y a pas que pour moi que ce jour est décisif. Ils ont tous tellement d'attentes...

Plus que de mourir encore, j'ai peur d'être trop lâche et de les décevoir.

Ellis me serre la main quand nous arrivons à l'armurerie, là où les gars de Mae ont bossé plusieurs jours sur ce que nous allons porter pour l'occasion. D'incroyables combinaisons en je ne sais quel matériau, du genre qui protège.

— Ça arrête les rafales de kalash ?

— Euh...

J'ai eu la réponse à ma question. Couteaux planqués, flingue à la ceinture et le plus beau : totalement passe-partout en dessous de nos vêtements de ville.

— Ils seront cachés par ton cardigan...

Je suis étonnée de la qualité des vêtements que l'on me procure et cela doit se voir sur mon visage, car Lia, la personne en charge du matériel, s'adresse aussitôt à moi :

— Vous allez entrer dans Everlasting, un complexe assez aisé. Même si les pauvres ont droit d'accès à Soulmates... ils ne se pointent pas comme des fleurs au QG de l'entreprise. Donc vous devez avoir l'air un minimum raffinés.

Pas de problème, je peux bien porter des vêtements de mode quelques heures, ça ne me dérange pas. J'attrape le tas de fringues et file dans les vestiaires. La protection me sert un peu sous mon t-shirt, sans parler de la chaleur qu'il va faire avec mon double pantalon, mais tant pis. Je vérifie que le gilet cache bien mes armes et enfille les boots. Une fois ressortie, on me confie une oreillette dont on m'explique le fonctionnement :

— Il n'y a qu'un canal pour cette mission. Tu pourras parler avec Ellis, même s'il n'y a pas de raison que vous soyez séparés, et c'est le lien direct avec Harmonie.

— De toute façon, je ne crois pas qu'on aura besoin de parler.

— Pas si le plan se déroule sans accrocs.

Elle me sourit et tout en refermant sa poigne sur mon épaule, me confie :

— Merci. Merci de faire tout ça, ça va vraiment changer les choses, tu sais.

— J'espère.

Ils fondent vraiment tous leurs espoirs sur cette fichue mission. Je grince des dents en réalisant que j'en suis venue à la même conclusion : c'est maintenant ou jamais. Lundi le nouveau matériel sera mis en circulation et nous ne pourrons plus rien faire. Je suis prête. Il est seize heures, et on file du côté du hangar où Isaac, Mae et Harmony attendent déjà près d'un 4x4.

— OK pour répartir les chances de succès, As montera avec Mae et Ellis avec moi. Les autres membres de la team sont déjà en route. Normalement vous n'aurez pas à les croiser de toute façon.

« Normalement ». Après une ultime pression sur la main d'Ellis, je me glisse sur le siège passager et attends que tout le monde soit prêt. Harmonie ne peut s'empêcher de venir me faire un dernier adieu et si je pouvais éviter de grimacer, je trouverais ça presque touchant. Sa main intercepte la portière alors que je la refermais.

— Tu n’as pas intérêt à te planter, As. Notre patience a des limites.

— C’est rassurant.

— Je n’ai pas pour objectif de l’être.

Je lève les yeux au ciel alors qu’elle lâche le métal. Je referme la porte violemment, agacée par le comportement « petit chef » de la blonde. Qui a décidé de la mettre à la tête de cette station, purée ? Pas mon père, quand même !

Mae prend place derrière le volant et toussote alors qu’on attache nos ceintures. Le pli de la concentration barre ses traits et je ne l’ai jamais vue si grave. Je crois qu’elle est inquiète pour Isaac, déjà dépêché pour mettre au point les derniers détails avec leur taupe. Je n’ai pas grand-chose à lui dire et pour être honnête, je n’ai plus envie de parler avec qui que ce soit. Ellis est parti de son côté pour maximiser nos chances de réussite. Nous nous retrouverons, si le destin le veut, face à l’ordinateur de la mort.

Nous sortons du hangar et je ferme les yeux, ouvre la fenêtre pour profiter une dernière fois des effluves de la nature, de celles que je peux rarement goûter depuis la mort de mon père, mais qui me hantent encore comme au premier jour.

J’ai toujours aimé les balades en voiture et celle-ci passe trop vite à mon goût. J’ai envie de lui demander encore cinq minutes rien que pour le plaisir, mais ce serait repousser l’échéance.

Quand nous approchons des abords de la ville, Mae gare la voiture sur le bas-côté. Je descends, les jambes en coton d’avoir trop attendu et elle rabat une bâche pour cacher notre véhicule.

— Comment comptes-tu nous faire entrer ?

— Je gère la logistique, toi tu gères ta ligne de code.

Je souris et la suis docilement. Ici il y a du soleil, du vrai. Il est voilé derrière quelques nuages d’opale, mais il est là. Il picore ma peau. En quelle saison sommes-nous ? En réalité, je veux dire ? À Upside, c’est le printemps tout le temps, sauf à Noël, il faut bien un peu de neige. Je pose la question à ma guide, même si ça ne signifie pas grand-chose vu tous les problèmes climatologiques...

— Automne.

Le reste du chemin se fait dans le silence. Au loin se dessinent les contours du mur qui nous protège de l’extérieur. Dans la plaine, il n’y a que la grande route, une quatre-voies, qui passe au travers des roches ternies par le soleil. On marche sur l’asphalte chauffé à blanc. On croise un véhicule et un groupe de marcheurs qui se rendent à

Eden. Le reste n'est fait que du claquement de nos talons sur le bitume et des bourrasques hurlantes nous inondant de sable. Plusieurs fois je ferme les yeux, les cils recouverts de paillettes ocre, alors que nous avançons vers mon destin, vers ce que je vais devoir accomplir.

Et même si je veux repousser l'inévitable, nous arrivons finalement au pied de l'immense mur immaculé. Je ne l'ai jamais vu de ce côté-là. Il y a une cage en verre, dont les portes coulissantes s'effacent pour nous laisser entrer. À l'intérieur, de petites caméras pointent sur nous.

— Autorisation 2408, provenance : Yggdrasil. Durée du séjour : 24 heures. Deux personnes, Ionas Wheelimburg et Maeva Sionach.

Elle plaque sur le scanner mural son accréditation. Nous attendons quelques secondes, jusqu'à ce que les portes se referment et que la cage d'ascenseur se mette en branle, puis nous montons. De là où nous sommes, nous pouvons voir la ligne dorée de l'horizon. Nous montons encore, là où les vagues de reliefs ne sont que des zones floues.

Une fois arrivées au trentième étage, nous nous arrêtons et les portes s'ouvrent de l'autre côté, vers l'intérieur de l'Upside. Personne ne nous arrête ni ne nous demande quoi que ce soit. Nous pénétrons dans l'immeuble gouvernemental où fourmillent des grappes de fonctionnaires. Nous en profitons pour nous glisser dans la masse et nous rendre invisibles. Nous devenons fantômes.

Néanmoins certains regards s'attardent sur mes cheveux coupés courts à la garçonne. Ils ont bien repoussé depuis un mois et j'ai pris la liberté de les reteindre en noir.

Il n'y a pas de cri, pas de cavalcade, pas de poursuites effrénées comme dans les mauvais thrillers que j'ai l'habitude de regarder. Rien que des gens qui s'observent penser et vivre, ça m'arrange.

— C'est à combien de t...

Je suis comme foudroyée sur place. Le souffle coupé, je manque de m'effondrer et de n'être plus que battements de cœur erratiques. Alors que je me pensais vaccinée, je *le* vois, au milieu de la foule, bien habillé avec son costume beige, une serviette à la main, badiner avec une femme aussi élégante que lui.

Je m'agrippe à Mae de toutes mes forces, vulgaire ancre alors que je fais naufrage.

Ce n'est pas possible, il ne peut pas être là... Non.

Nos regards se croisent.

Et je suis persuadée que Jaspe me reconnaît.

Jaspe est là. Oui, c'est bien lui.

Lorsque son regard me transperce, je meurs un petit peu plus, je me décompose. Il va nous vendre. Il va sonner l'alerte. Il a forcément dû voir les informations. Il sait qui je suis, ce que je représente ; les entrailles de la Rébellion, l'âme des résistants, le cœur libre.

Je remercie Mae d'être la femme intelligente qu'elle est : quand j'agrippe son avant-bras, elle comprend en un coup d'œil que lui et moi nous connaissons et que tout notre plan s'écroule pour une seconde, un regard, un souffle, un baiser, un amour de jeunesse.

L'amour pour briser nos plans.

Je retiens un rictus mauvais tandis que les secondes s'égrènent et que le temps s'effondre entre nous. La faille spatio-temporelle qui nous sépare va bientôt se réduire. Il se remettra à courir comme il l'a toujours fait, galopant à une allure folle, sans que rien n'ait d'emprise sur lui. Nous avons vécu cinq ans ensemble. Une brise. Une caresse sur nos peaux alors que la vie continue, que les ombres s'accroissent, que la lumière s'éteint un peu plus. Cinq ans balayés d'un coup de vent, d'un tremblement de terre. Cinq ans balayés, mais combien d'autres vies désormais ? Car Jaspe va me dénoncer, pour sûr. Petit soldat d'une mécanique bien huilée, maillon de cette chaîne insatiable, broyage de crâne, de cœur, d'âme. Clac, clac, clac, les engrenages, qui s'écrasent, qui rendent hommage à la poussière en pulvérisant ce que nous sommes, sans pitié et sans complexe.

Tête tranchée, rêve brisé, souvenirs arrachés, ce n'est pas grave, nous en construirons d'autres, nous serons forts, cela ne sert à rien de se morfondre. Certains encensent les bâtisseurs de l'Upside, tous ces braves gens, ces gros bras, ces cerveaux et ces muscles qui ont activement participé à la construction de notre puits de lumière... Seulement ce ne sont pas eux, les génies.

Ceux qui reçoivent mes plus beaux compliments sont ceux qui bâtissent l'amour. Parce qu'il est incertain, avide, incontrôlable. Parce que le modeler reviendrait à le dompter, et le dompter à le tuer.

Et Jaspe est là.

Fantôme désagrégé d'une amourette que j'aurais aimé oublier. Mais elle est là, gravée en moi. Parce que c'est en partie grâce à lui que je suis telle que je suis aujourd'hui et que j'aurai beau faire tout ce que je veux, ça ne changera jamais. Jaspe m'a emmenée ici, quoi qu'il en

dise. S'il n'avait pas fait partie de ma vie, je ne serais pas là, en ce moment même.

Avec une petite touche d'hypocrisie, celle que tous mes compatriotes emploient à grosses cuillerées à chaque fois qu'ils entament une relation, je pourrais même aller jusqu'à lui faire porter le chapeau. C'est peut-être sa faute, si j'en suis là aujourd'hui. Si je m'apprête à faire disparaître toutes ces vagues d'amour artificiel. Aujourd'hui tout va brûler, quelque part *par sa faute*.

Je le perçois distinctement : il renforce sa poigne sur la main d'une femme à côté de lui. La sienne ? Elle est petite, potelée et les cascades de boucles caramel tombent sur ses épaules. Elle est jolie, la garce. Il ne s'arrête pas, continue de marcher, son regard insistant pour détailler chacun des détails de mon visage. Je dois avoir tellement changé. Plus de crinière brune, plus de joues rebondies et de petits sourires aguicheurs. Les traits durs et anguleux sont apparus après ma perte de poids phénoménale, mes cheveux coupés à ras sont monstrueux et mes yeux, rien que deux étangs noirs, deux obsidiennes qui brûlent du désir de faire courir les flammes de l'Enfer sur Terre.

Vague d'hypocrisie numéro 2 : voilà, Jaspe, tu peux être fier de toi, tu contemples le monstre que tu as créé.

< nostalgie >

Ce ne sont pas les premiers jours les plus durs. Quand l'être aimé s'en va, il subsiste un certain flottement. Les premières heures, oui, vous pleurez, mais vous vous demandez aussi comment c'est possible. Une certaine rationalité se met en place, de peur de se faire coiffer au poteau par un terrible sentiment : la douleur.

Vous cherchez à savoir comment vous en êtes arrivé là, et si votre compagnon est plutôt d'humeur taquine, vous y cherchez même une certaine forme d'ironie. Une blague, peut-être ? De très mauvais goût, mais une blague quand même. *Reviens, chéri, reviens, je rirai à ta blague, on rira tous les deux, on se tiendra les côtes tellement on rira, et je pleurerai, parce que j'aurai eu peur, parce qu'on ne réalise pleinement l'amour qu'on porte à quelqu'un que lorsqu'on le perd. Idiots que nous sommes, nous devons souffrir pour réaliser, reculer pour avancer, mourir pour mieux vivre.*

Idiots, idiots, idiots.

Les heures passent. Les jours aussi, finalement. Mais pas les angoisses. Nous essayons de trouver des occupations ou au contraire, on reste prostré dans son lit. Je ne sais pas quelle méthode est la meilleure, mais j'aimerais tant le découvrir.

On se trouve ridicule un peu, beaucoup, passionnément. *Arrête de*

pleurer ma pauvre fille, secoue-toi les puces, fais quelque chose de ta vie. Ce pauvre type s'est barré, il ne mérite pas tes pleurs.

« Il ne mérite pas », en voilà une très jolie tournure. De celles qu'on balance sans réfléchir à la bonne copine qui vient de se faire larguer. « Il ne te mérite pas ». Ridicule. Qui dirait à sa pote « tu l'as bien mérité, heureusement qu'il t'a quittée je ne sais pas comment il a fait pour tenir aussi longtemps » ? Ce genre d'insincérités m'insupportent.

Soyez francs et clairs.

Dites-leur, à toutes ces âmes ébréchées, qu'elles viennent peut-être de perdre le partenaire de leur vie. Dites-leur que ça va faire un mal de chien pendant des mois, que ça va les hanter, rester tapi dans un coin de leur esprit jour et nuit et qu'ils entendront le tic-tac des cœurs brisés retentir en arrière-fond pendant un long moment encore.

Arrêtez de leur mentir, ils se mentent déjà assez à eux-mêmes. Rendez-leur ce service, mais surtout, n'oubliez pas de finir sur le plus important. Dites-leur, oui, dites-leur.

« Je vous promets qu'on s'en remet. »

</nostalgie>

Nos cœurs ont toujours battu à l'unisson et je sais qu'il le sait.

Son regard finit sa course le long de mon avant-bras, celui qui est découvert. J'ai remonté les manches de mon armure, de tout l'attirail que je porte. Bordel qu'il fait chaud dans ce désert. Dans celui qu'on a creusé pour être notre tombe, finalement, car c'est à la catastrophe que nous courons, lentement mais sûrement.

À nous jeter des bombes à la tronche, on récolte ce que l'on sème, les graines de la défaite, de la mort et de la désolation. Bonjour et au revoir, prix de groupe sur l'amertume des époques passées, « c'était mieux avant », au moins avant il y avait de l'herbe, verte, l'émeraude des prés. On pouvait courir dedans, aux côtés des grillons couinant leur bonheur. Maintenant seuls les cailloux vous répondent, s'ils prennent encore de leur temps pour ceux qui ont brisé leurs terres.

Mon cerveau explose et je freeze totalement, incapable de reprendre contenance. Je le laisse prendre possession de moi par ce jeu d'œillades qui n'en finit pas, mais quand il voit le prénom marqué sur ma peau, je crois que j'ai gagné. L'assurance vacille, il ouvre la bouche, la referme. *Eh oui, j'ai trouvé une correspondance. Eh oui, je vis l'amour fou.*

C'est la jalousie qui me fait parler. Parce que malgré tout le temps que j'ai eu pour recouvrir mes cicatrices et en faire le terreau fertile de nouvelles pousses, j'en suis toujours réduite au même point : une

partie de mon âme lui est encore dédiée. Une de mes destinées – ces nombreuses traces que nous laissons derrière nous et qui s'ouvrent sur des futurs possibles – était d'être sa femme. Dans un monde parallèle, je lui aurais avoué mon secret dès le début, nous aurions été honnêtes et il ne m'aurait pas quittée. Par je ne sais quel miracle nous aurions trouvé un enfant, peut-être à Yggdrasil, peut-être dans le Downside où les ventes d'enfants sont encore assez courantes, mais nous aurions surmonté cette crise. Nous aurions eu deux petites têtes blondes, ou rousses, ou brunes, tout nous serait allé, nous ne sommes pas difficiles dans le fond, nous aurions juste voulu...

Mais non.

Dans ce monde-là, As ne serait pas ce que je suis actuellement.

Parce que malgré mon incapacité flagrante à enfanter, je ne veux pas d'enfants. Pas dans ce monde, pas dans ces conditions. Comment leur expliquer ? « Papa aime maman, car il a été en quelque sorte forcé par un ver dans sa tête ». Le monde marche sur la tête, le monde est fou, ce n'est pas possible autrement. En tout cas, ces têtes blondes qui auraient pu être un futur possible ne m'intéressent pas. Il n'y avait que Jaspe.

Il n'y a toujours eu que lui.

< nostalgie >

— Alors, raconte-moi tout avec ton blond de la soirée ? s'amuse Sarah alors qu'elle se maquille devant le miroir.

Ce soir et comme la plupart des autres soirs, nous sortons. J'ai besoin de sentir à nouveau le hurlement des baffles en accord avec mon cœur pour me sentir vivante. J'ai besoin de cette désinhibition que m'offre l'alcool, comme s'il était plus simple de respirer une fois que l'on a retiré tout ce contrôle.

Voilà, le contrôle, il est partout.

Ils l'exercent sur nous d'une main de maître, et moi je n'en peux plus. L'alcool, simple, rapide, efficace, de quoi retirer ces barrières que l'on me colle constamment. Juste danser, s'oublier dans les répercussions d'un titre pop, sourire à Sarah, et surtout...

Surtout revoir mon beau blond, oui.

— Je crois que je suis amoureuse, S.

Elle éclate de rire, mais se reprend en me découvrant sérieuse.

— Non ?

— Si.

— Non !

— Puisque je te le dis.

— Tu le connais à peine.

— Alors c'est son parfum de fraise qui m'a fait tourner la tête.

— De... fraise ? Mais c'est gay.

— C'est toi qui es gay.

Elle hausse les épaules, bientôt ce sera un crime. Les droits ne sont jamais acquis, *jamais*. Et c'en était le parfait exemple. Avec le taux de natalité inférieur à 1, alors que nous sommes prédestinés à nous éteindre dans un avenir proche, on ne peut plus être égoïste. Il faut penser au bien de l'humanité.

Foutaises.

— Ouai, je suis amoureuse.

— Eh bah... tu n'es pas sortie de l'auberge, grommelle Sarah avant de fermer sa boîte à maquillage.

</nostalgie>

Je ne sais pas combien de temps a duré mon voyage intérieur. Le fait est que Mae me tire par le poignet après un moment qui m'a paru durer une éternité. Jaspe ne bronche pas, me fixe alors que je passe à sa hauteur, le dépasse, et continue mon chemin plus forte et fière qu'une lionne. Je ne peux retenir un petit sourire au moment où nous passons la porte en verre qui suit, comme si je venais de terrasser le plus dangereux des prédateurs.

Jaspe est resté, dans l'ombre, tapi, prêt à me bondir dessus à la moindre faiblesse, à la moindre faille. Épouvantail de mes peurs, même les plus irrationnelles, il m'a hanté jour et nuit comme pour me narguer.

Oh, je suis bien consciente que Jaspe en lui-même n'a rien fait ; sauf que cette projection que j'avais de lui m'a brisée tant de fois au fil des mois que j'en ai presque oublié l'homme en substance derrière l'idée. Il est petit, humain, méprisable... Avec sa petite femme, ses petits enfants, sa petite maison...

Aucune grandeur, aucun idéal, aucune envie.

Rien que l'hypocrisie crasse et putride de continuer à vivre dans un monde qui ne tourne plus rond. Aujourd'hui, je me bats pour une grande cause. Pour quelque chose de noble et beau, en lequel je crois dur comme fer.

Aujourd'hui, j'ai enfin pris ma revanche et gagné sur Jaspe.

— Pourquoi ne t'a-t-il pas dénoncé ? me demande Mae une fois que nous sommes certaines de ne plus être dans sa ligne de mire.

Nous prenons un nouvel ascenseur, celui-ci va vers le bas et nous ouvrira les portes des beaux quartiers.

— Parce que lui-même n'y croit plus, lâché-je, consciente des

réalités.

J'ai envie d'appeler Ellis.

Je me retiens, nous sommes en mission, pas en badinage. On descend les différents étages, alors que les strates de chaque niveau nous apparaissent quand nous les dépassons. Mae reste silencieuse et moi aussi, mais peut-être pas pour les mêmes raisons. Elle doit être soulagée... Peut-être agacée aussi, que je sois une cible si facile. Mais polie, elle se contente de croiser les bras et d'attendre que nous arrivions en bas.

L'architecture de mon être est en train de s'effondrer quand nous sortons de la cage de verre. Je fais taire les combats qui m'assaillent et garde la tête haute ; As, celle du lycée, je l'invoque, je l'implore, celle qui se moquait bien des quolibets, des œillades, des remarques déplacées. Reviens, celle qui était encore fière et forte, fais-nous l'honneur de venir sauver ce qui peut encore l'être.

L'apaisement me gagne quand nous déambulons dans les rues que je connais si bien. La chaleur, le soleil, la promesse d'une éternité de paresse et d'amour, d'eau fraîche et de fruits défendus. Et l'adultère, alors, on en parle, de cette saloperie d'adultère ?

Dans un autre contexte, j'aurais été ravie qu'il soit abandonné et que les hommes, conscients du mal qu'ils se font les uns aux autres, choisissent l'honnêteté et la franchise. Désormais ils ne peuvent plus. Ils n'ont même plus le choix de devenir malhonnêtes.

Les parterres de fleurs nous accueillent où les abeilles synthétiques volent discrètement pour butiner. Les couples se prélassent en ce samedi ensoleillé, s'embrassent, se butinent les lèvres eux aussi. Ils n'ont pas le choix, mais ils sont heureux.

Quelle est l'importance d'un bonheur factice ?

J'ai l'impression de marcher dans de l'eau et que chaque pas est plus difficile que le précédent. Je respire mal, je transpire, j'ai la tête qui tourne. Jaspe, Jaspe, Jaspe, je n'arrive pas à déconnecter. Celui que je croyais parti, envolé, s'était en fait tapi au pire des endroits.

En moi-même.

— Qui était-ce ?

Mae brise quand même le silence ; ce n'est pas de la curiosité qui la pousse à me demander, plutôt la constatation maladroite que je ne vais pas *bien*. Comment sait-on, quand on va bien ? C'est quand on a envie de sourire pour tout, pour un rien ?

— Mon ex-petit ami.

— Tu es sûre qu'il ne va pas te dénoncer ?

Nous parlons bas, car le silence répercute nos propos. Nous avons peur d'être épiées, brisées, envoyées... *en prison*. Ou plutôt là d'où les gens ne reviennent pas, car nous n'avons pas assez de ressources pour nourrir les coupables. J'ai toujours cru qu'ils étaient envoyés pour servir de cobayes du côté d'Everlasting, chair fraîche ou chair à canon pour les Cerbères de notre bon gouvernement.

— Pourquoi le ferait-il ?

Elle me fixe un instant sans comprendre, comme si je disais des inanités. On bifurque, remonte les pentes, les sentiers, les chemins entre les platanes en effervescence. Une légère brise rafraîchit ma nuque et je profite de cette dernière visite de l'Upside. Bientôt, ce monde qui a été le mien, cette ville qui m'a vue naître, grandir, mourir, ne sera plus pour moi. En un dernier acte libérateur, j'espère donner l'impulsion qu'il faut au monde pour s'ouvrir et enfin, peut-être... faire les bons choix ?

— Parce que tu es une Rebelle et que tu es suspectée d'avoir pris part à un attentat ayant visé ta mère...

Oh, maman...

— Il sait que je n'aurais jamais fait une chose pareille. Mes rapports avec elle étaient conflictuels, mais nous avons toujours eu de tendres sentiments. Il me connaît par cœur et il sait donc que *ce n'est pas moi*.

Cette explication semble lui convenir.

— Dis-moi... J'ai vu que ton tatouage avait changé...

— Oui. Curieux, n'est-ce pas ?

Je ne sais pas quoi dire d'autre ; que je suis heureuse de voir le prénom d'Isaac s'être effacé ? Je comprends alors que ce n'est pas à moi d'être rassurée, car c'est elle qui semble aux anges !

— Tu aimes Isaac ?

Elle me tend le plat de sa main droite et retire une grosse bague qu'elle a au pouce. Sur sa première phalange, si petit que je ne l'aurais peut-être jamais vu, s'étale *Isaac Leask*. Celui qui a condamné deux femmes à l'aimer alors que son cœur était pris ailleurs.

— Je n'aurais de toute façon pas été une très grande rivale, m'esclaffé-je. Pourquoi ne tentes-tu pas ta chance ?

— Parce qu'il n'est pas prêt, pas encore. Un peu comme toi, j' imagine.

— Je suis prête pour Ellis, me renfrogné-je.

De quel droit se permet-elle de juger une relation qu'elle ne connaît pas ? Mes sentiments qu'elle ne peut ressentir ? Elle ne sait absolument rien de ce qui je suis ni de ce que j'ai vécu.

— Même si ça m'agace d'être encore dictée par Soulmates.

— Comment ça ?

— J'aimerais être certaine de l'aimer pour ce qu'il est, pas parce que mon tatouage a mystérieusement changé au beau milieu de la nuit.

Elle me regarde sans comprendre et je me demande ce qui n'est pas clair dans ce que je dis.

— Soulmates ne fonctionne plus chez toi, tente-t-elle.

— Mon tatouage fonctionne encore, lui.

— Jack a codé les robots pour qu'ils soient dans l'incapacité de fournir d'autres hormones. Il ne te l'a pas dit ?

L'étendue de ses propos me sidère. Je croyais qu'il avait coupé les vannes pour Isaac. Pas pour *toutes* les hormones... Alors je l'aime d'un amour sincère ? Malheureusement ça ne change rien pour Ellis, qui n'a pas pu être déconnecté pour le moment... enfin, je ne lui ai pas redemandé depuis. Est-ce que Jack a fait des progrès ce dernier mois ?

— En tout cas lui est prêt pour toi, reprend-elle, consciente que je suis gagnée par le trouble.

— Tu as l'air de bien le connaître, m'agacé-je.

Alors quoi, il se confierait maintenant ?

— *Vous savez que je vous entends ? grésille Ellis.*

Merde. Je me tais pendant qu'il ricane de son côté.

— *Mais c'est mignon, continuez les déclarations, j'aime bien.*

Voix chaude et suave, celle qui m'enveloppe, me caresse et me rassure. Oui, tout va bien se passer, c'est forcé. Il sait que j'ai vu Jaspe. Il ne le connaît pas, mais maintenant il sait que j'ai un cadavre dans le placard, que je ne suis pas sans ma « Naomi ».

Bientôt le complexe brillant, celui qui m'a tant impressionnée la première fois que je m'y suis rendue, vole la vedette à tous les autres immeubles. Véranda, baies vitrées, trente étages de construction massive et fuselée, coup de génie d'un designer en déperdition qui souhaite que son œil surplombe l'Upside.

Quelques mois plus tôt, je courais dans cette rue, à moitié désapée, l'appétit coupé, les veines gonflées par l'alcool et le teint cireux. Je suis bien loin de cette femme, morte pour renaître de ses cendres dans ces mêmes locaux. Celle que j'étais n'est plus, et celle que je suis ne vit

que pour se venger. Ridicule cercle vicieux dévoilant la vacuité de mes ambitions, de ma volonté pliable à l'envi. Hier prisonnière, aujourd'hui arme, demain bouclier, qui sait ce que le monde nous réserve, ce que l'avenir nous force à devenir.

Je me fais une promesse alors que nous passons les portes : tant que je vivrai, je n'aurai de cesse de vouloir voir Everlasting brûler.

Avec moi à l'intérieur s'il le faut.

<nostalgie>

— C'est donc là que tu vas travailler ? s'enthousiasme ma mère alors que nous attendons devant le bâtiment.

Mon père contemple silencieusement le travail remarquable des maçons. Il n'a pas l'air content, un pli soucieux barre son front quand il lève la tête et regarde le béhémoth qu'ils ont construit.

— C'est très joli mon chéri, je suis sûre que tu t'y plairas.

Ton mielleux, regard qui pétille, elle a tiré le gros lot avec cet homme qu'elle aime, ce génie si brillant qui lui offre les portes ouvertes à tous les râteliers.

— Je ne suis pas... convaincu, souffle-t-il.

— C'est grand. Très grand, me contenté-je de lâcher.

La maladie n'a pas encore ravagé nos maisons, alors on regarde Everlasting comme un bébé qui finira par grandir, serpent destiné à devenir hydre.

— Je ne sais pas ce qu'on va faire de toutes ses pièces, mais je trouverai bien.

Il rit, mais pas avec les yeux. Il a l'air soucieux.

Je fronce les sourcils en essayant de détailler la façade : elle est jolie, pourquoi est-il si inquiet ?

</nostalgie>

— Bonjour, chante l'hôtesse.

— Nous avons rendez-vous avec le Docteur Healey, annonce Mae.

Hochement de tête, personne ne se doute. Si l'employée fronce les sourcils en me fixant – je lui semble forcément familière – elle ne fait aucune remarque et se contente de nous mener vers ce fameux docteur, dont j'avais même oublié l'existence. Je n'ai pas envie de le revoir. Ses sourires charmeurs, cette manipulation qu'il a exercée sur moi... L'argent, la volonté de s'insérer, utiliser les peurs, les angoisses des gens pour leur vendre leur produit révolutionnaire... Je n'aime pas ces méthodes. Marketing, business, commerce ; on me dira que le monde a toujours tourné comme ça, mais c'est faux, l'entraide, la volonté de bien faire et l'honnêteté première ont disparu lorsque l'on a construit nos amours en carton. Qui peut se targuer d'être sincère

lorsque l'on n'est pas fichu de l'être en amour ?

Les couloirs ne m'ont pas manqué, ni l'odeur de détergent. Je ne suis pas au Paradis, peut-être en enfer et la couleur immaculée du monde commence à me taper sur le système. Du gris, de grâce, faites entrer un peu de gris dans ce monde blanc, que l'hypocrisie ne soit pas complète... Au rythme des claquements de talons sur le carrelage, nous montons les étages, jusqu'à arriver dans cette fameuse salle d'attente où j'ai rempli mon dossier le premier jour.

Qu'est-ce que j'étais excitée ce jour-là. Une honte.

L'hôtesse nous salue, retourne à son poste et après quelques minutes d'attente, Docteur « tout sourire » nous fait entrer.

— Vous êtes là, lance-t-il affable.

— Oui, nous n'avons pas beaucoup de temps, tout est en place ?

— Quoi ? glapis-je alors que Mae révèle une information capitale au Doc.

Je pensais qu'il nous permettrait de nous introduire, d'être une façade, que nous l'attacherions dans un coin le temps de faire ce que nous avons à faire. Quand il nous fait rentrer dans son immense bureau, le coucher de soleil teinte l'horizon de l'Upside.

— As, As, As... nous avons beaucoup de choses à nous raconter, s'esclaffe-t-il.

C'est lui, la taupe. Bon sang...

Alors c'est lui qui est de la Rébellion !

< nostalgie >

— On s'en branle de votre foutu contrat, vous allez nous laisser sortir !

Dorian se jette au-dessus de sa table pour atteindre la porte de gauche. Le premier garde dégainé son arme, lève le bras.

— Non ! exige le Docteur en se jetant vers nous.

Nous sommes ses protégés, ses œuvres, notre cerveau lui appartient, maintenant. Le coup part, explose dans nos tympans, mais la balle se loge dans le sol.

< /nostalgie >

C'est lui qui nous a sauvés, lui qui s'est interposé pour nous protéger.

— *Les caméras de sécurité viennent d'être coupées*, annonce Isaac.

— C'est bon pour les caméras, répète Mae.

— J'ai éloigné les patrouilles pour aller voir un patient difficile, votre fenêtre est de quinze minutes. Vous avez mémorisé le plan pour y aller ?

Le superordinateur sorti de l'esprit de mon père nous attend.

— C'est vous..., soufflé-je.

— Moi quoi ? me demande-t-il goguenard, alors qu'il s'approche d'une porte dans le fond de la pièce.

— C'est vous qui avez donné mes nanorobots à la Rébellion. Mais pourquoi ?

— Nous n'avons pas bien le temps de..., essaie-t-il de s'échapper.

Je sors mon flingue jusque-là planqué à ma hanche et le pointe vers le Doc. Il lève les mains devant lui, choqué que je prenne de telles dispositions.

— On prendra tout le temps que je veux.

— *As, qu'est-ce que tu fous ?!* grogne Ellis dans mon oreille.

— Pourquoi avoir fait ça ? tremblé-je.

— Car la Rébellion vous voulait de leur côté, c'était donc le moyen le plus sûr de vous lier à eux. Et aussi de vous permettre de vous en sortir. Vous n'avez jamais été destinés à survivre à Soulmates 2.0. Nous avons besoin d'effectuer des réglages et l'on savait que ce serait certainement... meurtrier.

Il passe un doigt dans le col de sa chemise, visiblement mal à l'aise. Son arrogance s'est effacée au profit de sa terreur.

— Mais tu es une Wheel, la seule capable de trouver les derniers dossiers égarés de ton père. Ceux-là mêmes dont il avait parlé à la Rébellion, bien sûr.

— Je n'ai jamais eu de correspondance. Vous m'avez amenée ici pour...

— Isaac n'était pas ta correspondance, en effet. J'ai modifié ton profil pour que les nanorobots t'implantent ce tatouage...

Une fonctionnalité qui n'était pas possible avec Soulmates 1.0. Ils m'ont attirée ici pour que je déterre les anciens dossiers de mon père, que je fasse partie de la Rébellion et que je me tienne là à cette heure précise.

Ils m'ont manipulée.

— Et celle-ci, elle est vraie ?! hurlé-je en lui montrant mon avant-bras, ne le tenant plus en joue.

— Oui... vu que je n'ai plus retouché à ton dossier.

— *As, nous ne pouvons pas rester plus longtemps. Tu pourras lui parler quand tout ça sera fini, OK ? Nous avons déjà perdu deux minutes.*

Je lui fais confiance et rengaine mon arme. J'inspire profondément, alors que mes pensées vont à Ellis qui ne passera pas par le même

couloir que moi dans l'espoir de maximiser nos chances. Je me force à faire abstraction de tout ce que je viens d'apprendre... J'aurai le temps d'y réfléchir plus tard.

Je vais traverser le bâtiment seule. Lui, en équipe.

J'aurais aimé être accompagnée, seulement Mae ne peut pas rentrer par le cabinet du Doc. D'ici là, je jouerai le rôle d'une chercheuse. J'enfile une blouse par-dessus mes vêtements, ainsi qu'un badge indiquant que je suis de la maison. Ça ne trompera pas les caméras, mais ça fera le travail pour les gardes en patrouille.

Je regarde la porte sur laquelle s'appuyait encore le Doc quelques secondes auparavant, c'est derrière elle que tout va réellement commencer. Durant mon avancée, Mae fera diversion : une dispute avec le docteur afin d'attirer les gardes et nous accorder du temps.

Aucune accolade ni embrassade, la séparation se fait de manière froide et concentrée.

— Bonne chance, As. Si vous êtes retrouvée de ce côté du complexe, je ne pourrai rien pour vous. Vous risquez même d'être exécutée sur-le-champ.

J'acquiesce, je connais les risques.

Nous ne pouvons pas échouer, ce n'est pas dans nos gènes, ce n'est pas l'histoire que nous voulons raconter. Après un dernier regard pour mes deux alliés, je prends une profonde inspiration et me dirige vers cette fameuse porte.

Derrière se cache mon destin.

Et je vais l'embraser.

« Tire à vue », c'est le seul conseil qu'on m'a donné en me catapultant ici. J'hésite à sortir mon arme, mais ça briserait de suite ma couverture. Je n'ai pas le temps de réfléchir : il me reste dix minutes avant que les caméras de sécurité ne réalisent la supercherie.

Pour le moment, la voie est libre.

Je prends Isaac sur mon canal personnel, c'est lui qui va me guider jusqu'à l'ordinateur miracle.

— *As, tu vas prendre à droite à la prochaine intersection.*

— Tu peux voir s'il y a des patrouilles sur ton bidule ? chuchoté-je.

— *Non, alors garde l'œil ouvert.*

— Non, je fais un colin-maillard.

Il pouffe, puis le silence revient. Je déambule d'une manière que j'espère peu suspecte, en retenant toujours mon souffle à chaque fois que je passe un embranchement. Il me guide sans que j'aie besoin de râler et quand je croise un autre groupe de scientifiques, je me contente d'un petit hochement de tête en guise de salutation. Personne ne semble trouver ça bizarre de ne pas me connaître, mais encore faudrait-il qu'ils s'y intéressent...

Je passe devant d'innombrables portes, certaines donnant accès à des bureaux, d'autres à des salles d'expérience. Il y a des labos, des salles informatiques et j'évite de paraître trop curieuse quand des employés fourmillent autour de leur matériel de recherche. Ne pas attirer l'attention c'est le plus important.

À une intersection, une porte s'ouvre et un docteur plante son regard dans le mien, étonné.

— Bonjour... mademoiselle Wheelimburg, déchiffre-t-il mon badge. Merde.

Il se tient devant la porte grande ouverte et il n'y a personne dans le couloir.

— Je supervise ce district, auriez-vous perdu votre chemin ? Je n'ai pas été averti d'une quelconque...

Je n'ai plus le choix, attrape mon arme à l'arrière de mon jean et la braque sur lui pour le forcer à entrer dans le bureau. Ses yeux écarquillés et ses mains en évidence, je ferme la porte derrière moi avant de lui asséner un coup de crosse sur la tempe.

Je le contemple un instant, dans les vapes, affalé au sol. Le bourdonnement d'une conversation de l'autre côté de la porte me fait

sursauter et il n'y a plus que le tambourinement de mon cœur pour masquer le silence.

À mes pieds, l'homme papillonne déjà des yeux.

— Qui... ?

Je lui flanque un coup de pied dans la tête, fermant les yeux alors que l'impact l'envoie bouler un peu plus loin.

— Désolée, désolée, désolée, murmuré-je alors que le groupe passe devant notre porte.

J'ai eu l'impression que mon cœur allait exploser.

Mais une fois la menace passée et l'agacement d'Isaac estompé – *« tu ne réalises pas, on n'a pas le temps ! Il te reste à peine six minutes avant que les caméras de sécurité... bla-bla-bla »* – je me remets en route non sans avoir perdu deux ou trois années d'espérance de vie à cause du stress.

Bientôt les portes se transforment en baie vitrée et je dois prendre encore plus de précautions.

— *As, tu en es où ?* demande Ellis alors qu'il ne nous reste que trois minutes.

— J'ai fait les trois-quarts du chemin, et toi ?

— *Pareil. Tu crois que tu auras le temps d'y arriver ?*

Je ne prends pas la peine de lui répondre et coupe son canal pour ne me concentrer que sur les directives d'Isaac. Nous n'allons pas y arriver. Les secondes passent, défilent et j'ai beau franchir de plus en plus de couloirs et de portes, je vois bien que je n'y serai jamais à temps.

Une chance qu'il n'y ait que très peu de gardes ; tout va maintenant dépendre des caméras.

Quand il ne reste plus qu'une minute, Isaac soupire si fort qu'il m'en arrache des frissons.

— *As, je t'envoie nos deux unités pour te seconder.*

— Ne risque pas des vies pour...

— *Nos vies ne valent rien avec cette saloperie dans la nature, donc tais-toi et fais ce qu'on te dit.*

Dans quarante-cinq secondes, je serai devenue la cible des patrouilles. Même avec la diversion de Mae et du docteur, même avec toute la volonté du monde et l'expertise de ces « unités » je vais être prise pour cible.

Et je n'aurai pas Ellis pour me sauver, aujourd'hui.

Plus que trente secondes, et un immense corridor vitré plein de

scientifiques à passer. Eux par contre, ne prendront pas la peine de me scanner. Je passe en vitesse, l'arme de poing contre ma hanche. Maintenant que je l'ai sortie, je ne vais pas prendre le risque de la ranger et mourir comme une écervelée.

Lorsque j'arrive au bout du couloir, on me hèle. Je prends un temps infini pour me retourner, alors que l'individu continue sa tirade.

— Hé, vous avez fait tomber votre...

Nos regards se croisent, puis en une seconde il repère l'arme à ma main.

Pas encore...

Plus que quinze secondes. Il lève les mains en comprenant que je ne suis pas docteure et surtout pas autorisée à être ici. J'hésite, je ne vais quand même pas lui tirer dessus ! Il ne m'accorde pas davantage de temps de réflexion et se retourne pour ouvrir la porte de la salle à la volée. Je m'enfuis en courant, le laissant prévenir ses collègues.

Je me précipite, franchis un croisement, puis un deuxième, guidée par les directives d'Isaac sans me poser de questions. Une poignée de secondes pour une poignée de mètres, du temps que je n'ai plus, qui a filé entre mes doigts alors que je rase les murs dans le vain espoir de paraître moins menaçante. Pour qui, pour quoi, pour les caméras qui dans sept secondes déclencheront la troisième guerre mondiale ?

— *Et là tu ne bouges plus !* hurle-t-il.

— Je vais me faire repérer...

L'alarme se met à hurler alors que les caméras biotechnologiques se rendent compte que je ne suis pas autorisée à entrer ici. Elles convergent toutes vers moi jusqu'à ce qu'un bal incessant les fasse tourner dans tous les sens.

L'alarme hurle tandis qu'une dame répète en boucle le même message d'avertissement : « CODE ROUGE. VEUILLEZ RESPECTER LES RÈGLES DE SÉCURITÉ ».

Les néons d'un blanc éclatant virent au rouge, éblouissent les murs de leur couleur alors qu'ils clignotent.

— *Ne bouge pas. La team 1 te rejoint dans trente sec...*

Un coup de feu fait exploser le placo à un centimètre de ma tête. Le mur implose et me couvre de gravats alors que j'ouvre la première porte à côté de moi pour m'engouffrer dans une salle adjacente. Deux autres balles viennent se loger dans la porte que je tiens. Je me retourne et découvre des chiens à l'air féroce. Heureusement ils sont en cage. Ils aboient en me scrutant, se jettent sur les grillages, toutes

griffes dehors. Une jeune femme, en train de s'occuper de l'un d'eux, se retourne : elle n'a même pas vingt ans. Une putain de stagiaire ! Je lève l'arme, lui hurle de se barrer. Elle lâche tout ce qu'elle est en train de faire, prend le chien entre ses bras, un petit beagle qui me regarde avec toute la tristesse du monde – le seul canidé de la pièce qui n'a pas l'air agressif – et elle sort dans le couloir. Je me retourne pour fermer la porte derrière elle, mais son corps est transpercé par les balles des hommes de la sécurité. Le rouge de la lumière ne parvient pas à cacher les fleuves de sang qui s'écoulent des trous laissés par les balles qui viennent de la perforer.

Elle s'effondre alors que le chien hurle à la mort.

< nostalgie >

— Elle a sauté du dernier étage, chuchote la professeure de sciences alors que tout le monde, interdit, se jette aux fenêtres pour voir de quoi il retourne.

Moi je ne vais pas voir.

Si je le fais, je vais certainement vomir. Le sang, les chairs, les boyaux, très peu pour moi. Je me contente de regarder notre pauvre professeure qui ne sait pas quoi faire de ses mains ni de tout son être. Elle se tortille, se mord la lèvre inférieure et observe cette classe qui se délecte du spectacle morbide qui les attend en bas.

— Pourquoi ? lui demandé-je.

Je suis la seule à m'inquiéter de ce que madame Pow peut bien ressentir. Les autres s'en moquent, il y a du sang, du sang qui bouillonne, qui jaillit, le rouge qui tache les graviers. C'est plus intéressant de parler des morts que des vivants, peut-être parce qu'ils ne peuvent pas répondre, alors on peut les insulter plus facilement.

— Elle était enceinte, lâche-t-elle.

— C'est merveilleux.

Je n'en crois pas un mot, mais c'est le genre de choses que l'on se doit de dire maintenant. Un enfant ? Un *bébé*, pour de vrai, alors que nous sommes presque toutes stériles ? Magnifique, parfait. Vous êtes une héroïne pour la nation, vous allez sauver le monde, vous ne vous rendez pas compte !

Alors on dit que c'est merveilleux, on ne se pose pas de questions, parce qu'au fond, donner la vie c'est beau, c'est grand, c'est le projet de toute femme sur Terre.

Non ?

— Fruit d'un viol, lâche-t-elle.

— Oh non.

Pas d'avortement. Ne pas briser le cadeau de la nature.

Nous n'avons plus besoin de parler, on sait pourquoi elle s'est écrasée vingt mètres plus bas.

</nostalgie>

Le bois m'éclate en pleine figure alors que je me jette derrière les cages. Tac, tac, tac, les projectiles s'enfoncent dans la porte et manquent de la transpercer. À court d'idées et alors qu'ils défoncent la porte, je n'ai d'autres choix que d'ouvrir les cages. Les animaux enragés foncent vers la liberté, sur les soldats qui viennent d'entrer. Un berger allemand saute à la gorge du premier garde et je libère ce qui ressemble à un border collie qui se bat pour sa survie. Les balles volent, le berger décède en un râle, pas de chance un labrador prend déjà sa place, puis un golden, et tout un tas d'autres bestioles que je ne reconnais pas.

— *As c'est toi qui libères des putains de chiens ?!* gueule Isaac dans mon oreillette.

— Oui !

— *Arrête et sors !*

Mon écouteur crachote, puis c'est une voix venant de derrière la porte qui prend sa place.

— *As, je m'appelle Adrian, enchanté, veuillez sortir.*

La team ! J'escalade les cadavres, chiens et hommes pêle-mêle, laisse les autres agoniser derrière moi. Je les foule, les écrase, laisse échapper une larme au passage et la bile remonte le long de ma gorge. Deux mains se referment sur mes bras, m'aident à sortir de ce cagibi et nous repartons au pas de course vers l'ordinateur de la destinée. Ils me traînent, me portent, me poussent plus que je ne marche. Le sang ruisselle de mes yeux, de mes oreilles, par tous les pores de ma peau. Abreuvée par les paroles mécaniques de la dame artificielle, les néons me donnent la nausée.

— Il nous reste deux cents mètres, hurle une fille de l'escouade.

Ils sont cinq. Nous avançons en peloton, toujours bercés par les éclats rubis des lumières, puis arrivons face à un carrefour.

— *Sur la gauche, c'est la porte directe vers l'ordi. En face, ce sera bientôt blindé de connards. Sur la droite, pareil, explique Adrian.*

Nous pourrions tenter notre chance, mais au moment où il s'apprête à se diriger vers la gauche, les rafales retentissent jusque dans mes entrailles et je le chope par le col pour le tirer vers moi. L'écho de nos souffles se répercute dans celui des tirs. Il n'est pas question qu'un inconnu se prenne une balle pour moi.

— Nous devons tourner là, grogne-t-il, nous n'avons pas le choix. Plus nous attendons et plus il sera compliqué pour nous d'avancer.

J'imagine qu'ils ont bouclé le bâtiment et qu'ils envoient toute la cavalerie. Vous êtes prêts les gars ?

Non, ils ne peuvent pas mourir pour un foutu code ! Quel est l'intérêt de détruire Soulmates s'il ne reste plus personne pour en admirer les conséquences ? On me cintre alors que je veux discuter d'un autre plan, d'une autre manœuvre. Adrian donne ses ordres, je ne les entends pas, recouverts par la musique entêtante. Il valse, passe d'un de ses gars à l'autre et on me maintient encore en arrière. Putain ! Je me débats, feule, lui hurle de ne pas faire ce qu'il va faire. Je sais que ça va être stupide, je le lis dans son putain de regard d'enfant, dans son sourire coquillage. Je ne le connais pas, mais il a une famille, des envies, des rêves, des ambitions, et il va les cramer pour une connerie. Ça ne vaut pas le coup. Je ne vaux pas le coup.

Cette ligne de code ne vaut pas le coup.

Adrian me sourit, me souhaite bonne chance en pressant fermement mon épaule. Il fait un dernier tour autour de lui, mais j'entends clairement Isaac indiquer qu'on va être encerclés et que c'est bientôt fini pour nous. Si on veut la jouer kamikaze, c'est maintenant. La partie sordide de la mission ne fait que commencer.

Nous sommes face à un embranchement où la menace va arriver de la gauche, nous devons donc aller à droite. Devant... je ne donne pas cher de notre peau.

Et Adrian en a bien conscience puisqu'après avoir pris une profonde inspiration, il se rue en avant, au milieu du carrefour de la mort, armé de deux mitraillettes. Les mains tendues, le regard noir, il se tourne vers la gauche, vers ce couloir que je ne suis pas sûre de voir un jour, et il arrose les ennemis de ses balles, fait danser et pleuvoir la mort.

Ils me paraissent tous complètement fous, mais Adrian me semble être le plus cinglé d'entre eux.

Jusqu'à ce qu'ils sortent le lance-flammes.

Les flammes lèchent Adrian, provoquant ses hurlements, alors qu'il disparaît de notre champ de vision en tournant à gauche. Il ne reste bientôt que les traînées noires sur le sol dans la lumière vacillante. Ils vont recommencer. Ils vont nous immoler. Je ferme les yeux et exige de l'équipe qu'on me lâche.

— *Putain lâchez-la ! gueule Ellis. On vient à votre rencontre, on va les coincer par-derrière, tenez bon.*

Ellis, toujours là pour me sauver, pour réparer les pots cassés. Ellis qui n'arrivera probablement pas à temps cette fois-ci.

Sauf si...

Je dégaine mon flingue, lève le bras, maintiens mon poignet de la main gauche pour ne pas vaciller.

— As, bouge, on recule !

Des mains s'emparent de moi et je me dégage d'un coup d'épaule. De ce carrefour, sur la gauche, sortent les flammes qu'ils projettent. Elles envahissent tout le couloir pour nous acculer et nous forcer à reculer, à nous mettre à découvert. Seulement je ne reculerais pas, pas après ce qu'Adrian a fait.

— As, tu vas te faire...

— Mais ferme ta gueule !

La ligne de code est gravée au fer rouge dans mon sang. Pas la peine de s'en faire : elle sera entrée dans ce putain d'ordinateur, que je perde une jambe, la peau ou la vie ! Trop de gens sont morts pour cette mission, je ne peux plus revenir en arrière.

Je ferme un œil, vise le plafond et prends une profonde inspiration. Alors que la sueur ruisselle sur mon front et que les flammes s'apprêtent à grignoter mes bottes, je tire.

Une première fois, puis une deuxième, puis une troisième...

Je crois que je vide ce putain de chargeur sur le réservoir dépassant du dos de l'homme tenant le lance-flammes, mais le résultat en vaut la chandelle. Les flammes dans ma direction cessent pour être remplacées par un souffle de feu recouvrant tout le groupe armé. Le bruit provoqué par l'explosion du réservoir doit redonner courage à mes coéquipiers, car ils reviennent me tenir compagnie, alors que je recharge mon arme.

— *Ellis et son équipe seront là dans moins de quatre-vingt-dix secondes, s'exclame Isaac dans mon oreillette. Il faut tenir, As, tu dois tenir. Vous*

avez moins de cinq minutes pour vous en débarrasser, car le reste de l'infanterie débarquera. Ensuite c'est tout droit vers la...

— Isaac, ferme ta gueule.

Mon ordre claque et je noue mes cheveux pour les empêcher de me tomber devant les yeux, puis me débarrasse de ma blouse inutile. Nous devons avancer. Nous devons entrer cette foutue ligne de code.

Alors que les hurlements de douleur poussés par les hommes enflammés perdurent, nous distinguons également des bruits de pas de course derrière l'épais nuage de fumée et devinons l'arrivée de secours hostiles. Nous nous tenons prêts à attaquer, dès que la visibilité nous le permettra.

Seulement l'étroitesse des lieux ne favorise pas l'évacuation des fumées et c'est à l'instant où je m'apprête à prendre le risque d'avancer dans le brouillard toxique qu'une blonde détache une grenade de sa ceinture et la lance devant nous. Nous reculons de concert et nous couvrons, espérant que les murs soient assez épais pour ne pas s'effondrer. Trois, quatre, cinq... Explosion !

Feu d'artifice dans un si petit espace, tout mon être tremble, même mes dents manquent de se briser sous l'impact. De nouveaux hurlements nous indiquent que nous avons fait mouche. La blonde n'hésite plus, elle se jette entre les nuages de fumée et vide son chargeur avant de passer de l'autre côté du couloir. Elle me fait un signe de pouce en l'air : elle va bien, pas blessée.

Soixante-quinze secondes.

J'ai l'impression qu'il n'y a plus que ça qui compte, les secondes avant qu'Ellis vienne nous délivrer. Nous ne sommes plus que cinq et alors que je crois pouvoir les tenir à distance respectueuse encore plus d'une minute, je distingue derrière la blonde une nouvelle escouade. Et encore une fois, pas des amis.

— Tourne-toi !

Elle est coincée de l'autre côté de l'embranchement, à vingt mètres, elle lève les bras, arme ses flingues et se sait perdue.

Soixante-cinq secondes, elle ne tiendra jamais. Je lui viens en aide, avec mes compagnons aussi, nous tirons, nous essayons de ne pas la toucher, de viser juste. À l'arrière, un rouquin sort un bouclier et le jette à la blonde qui le réceptionne et se cache derrière pendant qu'on la couvre. Les rafales s'enchaînent, j'ouvre la porte d'un énième labo pour me cacher derrière et le bois vole, l'épais nuage de fumée se déplace vers nous et nous empêche de voir.

Cinquante secondes.

Des balles ricochent, je crois qu'une nana s'en prend une, dans le bras, ou peut-être dans l'épaule, mais son diagnostic vital ne semble pas engagé, tout va bien. Tout va bien se passer. Il n'y a qu'Adrian qui doit regarder le plafond, bien mort, à notre gauche.

— Partez, leur hurlé-je. Dépêchez-vous, rebroussez chemin, je vais me débrouiller.

Le rouquin vient chercher asile derrière ma porte qui s'émiette peu à peu sous les impacts de balles. Il va chercher un bureau pour maintenir le bas et qu'on ne se fasse pas canarder comme des chiens. La fumée pénètre nos bronches plus vite qu'elle ne s'échappe et le manque de visibilité qu'elle provoque nous rend toute visée impossible.

Trente-six secondes.

Je crois que la blonde s'en est pris une, je l'entends gémir si fort qu'elle réussit à recouvrir le hurlement « CODE ROUGE » de cette saloperie de voix artificielle. Comme tout dans ce bâtiment, même les alarmes ne sont pas humanisées. Nous allons perdre des humains, là, maintenant, pour accepter de remplacer notre société par des robots. Adieu sentiments, adieu douleur, ne reste que la quiétude désenchantée de ceux qui *ne ressentent rien*.

Les gémissements de la blonde se transforment maintenant en hurlements.

Vingt-cinq secondes.

Elle hurle alors que les balles empalent son pauvre bouclier et picorent sa peau de baisers glacés. Adrian est mort, la blonde aussi, Hana également, Leïa... et Nora. Tous ces gens tués par Everlasting. En fais-je partie ? Je marche, mais je ne respire plus. Je mange, mais je ne vis plus. Ils sont là, à me hanter, tous ces corps, tous ces esprits partis en fumée pour quoi ? Pour rien.

Quinze secondes.

— *On est là*, souffle Ellis.

Il n'a pas besoin de me le dire : les hommes du couloir de gauche arrivent en courant au milieu, face à nous, espérant pouvoir traverser et trouver la paix de l'autre côté. Trop tard. Eux aussi s'effondrent, grognent, grommellent d'avoir été pris en traître.

Le rouquin profite de cette armée de zombies pour sauter au-dessus des casiers qui nous protégeaient. Il attrape un corps et s'élance, espérant fendre les lignes ennemies, protégé d'un corps humain et

l'arme au poing. Je ne sais pas s'il survit puisque nous profitons de sa percée pour tourner à droite et rejoindre le couloir qui nous permettra d'arriver à l'*ordinateur* si important qu'il en a tué des gens.

Mon équipe ne me suit pas, ils vont aider le rouquin qui s'est perdu entre les balles. Je m'élance dans les bras d'Ellis, mais pas le temps pour les embrassades, nous courons vers le fond du couloir. Gauche, gauche, droite. Je n'entends même plus mon cœur frapper contre ma poitrine à cause des hurlements stridents de l'alerte. Je ne sais plus où nous sommes, j'ai totalement perdu le sens de l'orientation, mais je suis aveuglément Ellis entre la fumée persistante qui me pique les yeux. Je pense au reste de notre groupe qui est en train de se faire tirer dans les pattes, à l'arrière. Je me suis entraînée, peut-être pas assez, car j'ai l'impression que mes poumons vont lâcher avant que l'on arrive à destination.

— Elle est là ! s'écrit Ellis en arrivant devant *la* fameuse porte.

Je suis presque déçue en constatant qu'elle n'a rien de différent mis à part un digicode sur le côté. Ils ne sont plus que trois de la deuxième équipe de secours, et ils s'arrêtent au milieu du couloir, posant leur bouclier au sol afin de se protéger.

— Hé, vous faites quoi ?! crié-je.

Ils ne semblent pas m'entendre au-dessus du vacarme, mais me pointent du doigt la porte. La poigne d'Ellis se referme sur mon bras, me pousse, me tire, fait tout pour m'emmener vers l'avant.

— As ! s'époumone-t-il au-dessus de la crécelle qui nous houspille. Dépêche-toi, on doit rentrer le code !

— Ellis, on ne peut pas les laisser...

— Si, et on va le faire.

C'est la première fois qu'il utilise sa force brute pour me forcer à faire quelque chose. Il me tire, j'ancre mes pieds au sol pour le retenir, mais il est trop fort. Ses bras s'enroulent autour de ma poitrine et il m'amène jusqu'à cette putain de porte de l'Enfer. Je ne peux pas les laisser là ! Ils nous ont escortés, ils nous ont aidés !

— Ils peuvent au moins entrer avec...

De nouvelles rafales explosent entre nos jambes et je comprends que nous avons besoin d'eux pour tenir la position. Je refoule mes larmes et m'avance près du dernier rempart qui nous sépare de la fin du monde. Ellis entre le code alors que des balles paillettent les protections en inox. Derrière nous, feulements et indignations nous indiquent de nous presser. Nous l'ouvrons, elle est lourde, je l'aide à la

pousser, puis nous nous engouffrons à l'intérieur. Lorsque nous nous retournons, des dizaines de gardes sont en approche, alors que nos trois membres s'acharnent, luttent, mais sur le cliquetis de leurs chargeurs vides, trépassent.

À deux, nous refermons la porte, puis Ellis me crie de me cacher. Je m'exécute, il se recule, se met à moitié accroupi derrière le même bureau que moi, tire dans la serrure qui explose et grésille dans une gerbe d'étincelles.

À moins d'ouvrir la pièce avec un bélier, ils ne pourront pas nous atteindre.

Le silence m'étouffe, puis le soulagement.

L'incompréhension aussi, de voir que nous y sommes finalement arrivés. Que nous en sommes là... Je ne peux pas y croire. Nous restons un long moment accroupis, le temps de reprendre notre souffle, d'oser enfin se regarder dans les yeux.

— Tu... tu saignes ! m'horrifié-je en voyant son bras gauche.

— C'est superficiel.

Il prend mon visage en coupe et plonge son regard dans le mien. Je crois que nous avons tous les deux envie de nous embrasser, de montrer au monde entier que l'amour existe. Et pourtant, je ne sais pas si je serai capable de le faire alors que Soulmates est encore dans mon cerveau. La première fois que nos lèvres se sont scellées, je ne savais pas qu'il était tatoué sur mon avant-bras et je pensais qu'il s'agissait du véritable amour.

J'aimerais pouvoir en être convaincue à nouveau. J'aimerais être certaine d'être tombée amoureuse de lui pour les bonnes raisons. Déjà, sans avoir reçu le coup de pouce d'une machine de malheur, et ensuite, que ce ne soit pas une manière d'oublier Jaspe.

Il ne me laisse pas le temps de réfléchir. Son corps plaqué contre le mien, il manque de m'allonger sur le sol alors que sa langue franchit la barrière de mes lèvres, qu'il s'empare de ma bouche et me possède toute entière. Ses mains glissent le long de mon ventre, attrapent mes poignets et, arc-boutées sur le béton froid, remontent lentement mon bras gauche. Alors que je veux lui dire d'arrêter, il ne me laisse pas une seconde de répit, mordille mes lèvres, se fond en moi et m'étreint comme si c'était la dernière fois.

Le métal froid le long de mon poignet me fait tiquer et au moment où je veux le repousser, le *clic* sévère retentit. Je rouvre les yeux et même si je veux rompre le contact, c'est lui qui recule, me laissant prendre conscience qu'il vient de me *menotter*.

Bordel.

— *Ellis, putain, t'es en vie ? Réponds-moi, bordel, tout le monde est paniqué ici ! Harmonie a besoin de tes ordres, s'égosille Isaac dans mon oreillette.*

Je ne l'ai pas entendu jusque-là, le sang tambourinant dans mes oreilles, le cœur au bord des lèvres. Ses ordres ? Nous ne sommes plus que trois sur ce canal, tous les autres sont morts.

— Isaac, je te recontacte plus tard.

Ellis coupe notre communication de groupe et je le contemple un long moment, incapable de comprendre.

— Si c'est un jeu sexuel... commencé-je.

— Oh, ferme-la, As.

Le retour du Ellis froid et distant. Celui que j'ai appris à redouter et à apprécier à la fois. Bon Dieu, à quoi joue-t-il ?

— Ellis, détache-moi.

— Non.

— Pourquoi ?

Je ne veux pas croire que je lui ai fait confiance pour rien. Il m'a menottée à un tuyau, mais je peux me relever, et je m'adosse au mur, essayant de remettre un peu d'ordre dans mes pensées. Je n'ai plus mon flingue à la hanche droite, il me l'a pris. Par contre, je vois que la crosse de mon deuxième, qui est tombé dans l'affrontement, est derrière le bureau. Je me place stratégiquement pour qu'il ne puisse pas le voir.

Il me regarde, longtemps, et l'armure froide qu'il a appris à composer semble d'adoucir. Ses ordres... Isaac attend ses ordres, qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

— Ellis, explique-moi, je t'en supplie.

Il vacille. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Il tourne autour de lui-même, se concentre sur l'immense ordinateur qui nous entoure. La pièce aux apparences ovales est remplie de dizaines de tours, de disques durs dans tous les sens et de tableaux de commande. Mais également de nombreux écrans où sont inscrits des pourcentages, des statistiques, tout un tas de tableaux, de schémas et de données, des noms à ne plus savoir qu'en faire et des ronds qui continuent de tourner dans le vide. Je pourrais les reconnaître entre mille. J'ai vu le mien tourner tellement longtemps... à me rendre folle.

Il appuie sur l'un des moniteurs, mais j'ai beau vouloir déchiffrer ce qu'il fait, il est trop loin pour moi. Alors quoi ? Je suis condamnée à rester attachée à ce putain de tuyau ?

— Ellis, à quoi tu joues ? Détache-moi et laisse-moi entrer mon...

— Laisse-moi travailler en paix.

— Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu cherches à faire ? Tu ne veux pas détruire Soulmates ? Et quoi, tu fais partie de la Rébellion depuis toujours ?

Sa vitesse de frappe se réduit alors qu'il pianote sur les claviers. Je

ne peux rien voir et suis totalement impuissante.

Dans le silence résonnent les coups de boutoir donnés dans la porte. Les gardes cherchent encore à rentrer, à faire exploser la porte qui nous maintient dans ce cocon.

Je tire sur la menotte, essaie de la retirer. Je pourrais me péter le pouce, mais aurai-je seulement assez de force pour en arriver là ? Assez d'abnégation ? Je ne suis plus sûre de rien, et encore moins de ce qu'il veut faire.

Est-il vraiment l'homme que je crois connaître ?

Ou rien que la somme des amères déceptions que je me traîne comme un boulet depuis maintenant des années ?

< nostalgie >

— C'est ton amant, hein ? lance froidement Jaspe alors qu'il me surprend en train de discuter sur Chat avec un collègue.

— Tu débloques Jaspe, c'est un ami du boulot.

— Un « ami », hein ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je ferme tout de suite toutes les conversations en cours et me tourne vers lui. Trois ans que nous sommes ensemble, une année que nous avons pris un appartement tous les deux dans le sud de l'Upside, là où le soleil tape plus fort encore et ce n'est pas la première fois qu'il me fait ce genre de scène.

Il est jaloux et craintif.

Comment lui en vouloir ? Je suis exactement pareille.

— Jaspe, je te le jure, il n'y a que toi que j'aime. Il n'y aura toujours que toi, je te le promets.

— Pourquoi me mens-tu ?

Il a l'air de souffrir, mais je ne comprends pas pourquoi. Je suis honnête, lui dis la vérité, toujours... enfin, pas toujours, mais là en l'occurrence, oui. Je ne lui veux pas de mal, jamais je ne serais capable de le tromper. Et encore moins avec cet abruti du taf, même s'il me draguait un peu au début, maintenant nous sommes amis, rien de plus.

Je pourrais lui dire ça, seulement ce ne seraient pas les bons mots.

Et si j'ai bien appris quelque chose dans ce fichu monde, c'est que les mots vous protègent autant qu'ils peuvent blesser. Que c'est grâce à eux que vous pouvez vous défendre ou au contraire, attaquer. Ils sont le tout, la source de nos conflits et la naissance de nos joies, et sans eux, nous ne serions rien.

Peut-être suis-je devenue manipulatrice...

En tout cas j'aime les mots autant que je les déteste.

< /nostalgie >

— Ellis, réponds-moi.

— Pourquoi ?

Touchée.

— Par respect ?

Il rit. Mauvaise pioche.

— Explique-moi, au moins. Qu'est-ce que ça te coûte ? Cinq minutes de ton si précieux temps ? Dis-moi ce que tu veux faire. Je peux t'y aider. Si ça se trouve, nous avons le même but. Mais parle-moi, s'il te plaît...

Il continue de pianoter comme un forcené sur son clavier, comme si sa vie en dépendait. Je crois qu'il a ouvert le gestionnaire de commandes et qu'il y tape du code. Sauf que je n'ai aucune idée de quel code.

Et les gardes continuent de taper, eux aussi.

— C'est pour arrêter Soulmates ? demandé-je, indécise.

— Laisse-moi travailler.

— Je n'arrêterai pas de parler tant que tu ne m'auras pas éclairée sur ce que tu es en train de faire. Pourquoi tu ne me tues pas, tout simplement ? Pour ce que j'ai encore dans la tête ?

Il ne répond pas, tape, tape, tape, frénétiquement. Les gonds de la porte gémissent sous les coups et Ellis redouble de vitesse. Je ne sais pas quoi faire. Le déranger et risquer de le laisser entrer quelque chose d'erroné dans l'ordinateur qui régit notre monde ? Me taire, sans savoir ce qu'il veut faire comme changements ? Et si la Rébellion n'était pas au courant ? Et s'il faisait cavalier seul ? *Ses ordres, ses ordres, ses ordres.*

— Bordel, je te parle !

Ses doigts s'égarent dans le vide et il attend quelques secondes comme ça. Il ne peut pas avoir joué la comédie, il ne m'aurait pas trahie à ce point. Il savait ce que cela faisait de perdre quelqu'un, d'être abusé dans sa confiance. Il ne peut pas me faire ça, pas être comme ça, c'est tout bonnement impossible.

— Je faisais partie de la Rébellion bien avant de t'avoir rencontrée, commence-t-il lentement, en recommençant à pianoter.

Il recopie ce qu'il a dans le cerveau, sinon il ne pourrait pas se concentrer sur les deux tâches. Mon cœur se ratatine à l'idée qu'il se soit foutu de moi. Qu'il me dise que je ne l'intéresse pas, que ce n'était qu'un jeu pour obtenir les informations que je détenais. Je lui aurais donné, je leur aurais donné, ce n'était pas la peine de jouer avec mes sentiments.

Voyant que l'explication risque de s'attarder, je me rassois, glisse le long de mon putain de tuyau et me contente d'écouter. Ai-je d'autres choix ? Discrètement, je tends la jambe pour récupérer l'arme que je fais glisser vers moi.

— Quand Naomi est morte, j'ai cherché à les démanteler. Je n'ai jamais été flic, j'étais informaticien.

Quoi ? Il n'est pas flic ?

— Je les ai retrouvés en piratant l'un de leurs moyens de communication au Downside. Je voulais les détruire, les réduire en cendres, devenir une taupe à l'intérieur de la Rébellion pour les faire exploser en vol.

Là où Jaspe avait construit ma personnalité, Naomi avait construit celle d'Ellis. Ça semblait logique, terriblement logique... Alors pourquoi ne l'avais-je pas vu venir ?

— Puis ils m'ont enrôlé. Je suis devenu une recrue, très bonne, peut-être même la meilleure.

— C'était il y a combien de temps ?

Il élude ma question.

— Et puis ils m'ont mis au courant pour ces attentats. Certains sont perpétrés par la Rébellion, bien sûr, d'autres par des fanatiques qui veulent soit nous décrédibiliser soit trouver un sens à leur mort prochaine. Mais les plus gros, ceux qui font des morts, ceux qui utilisent des bombes... ce n'est pas nous, ce sont eux.

Ellis s'est déjà ouvert à moi par le passé. Je me rappelle de ces conversations comme si elles m'avaient marquée, moi aussi, et je me souviens nettement du ton qu'il employait. Aujourd'hui, une octave en dessous, il est concentré, sa voix ne tremble pas, ses gestes sont nets, clairs et précis.

Je crois qu'il se livre.

Je crois que pour la première fois depuis très, très longtemps, il met réellement son cœur à nu, et pas juste morceau par morceau.

J'ai envie de lui dire que je sais tout ça, qu'il me l'a déjà dit, que ce n'est pas le sujet de la conversation. Je m'en fiche qu'il ait tué des gens, car à mesure qu'avance cette conversation, je me rends compte de la culpabilité qui l'habite. Je réalise qu'il va faire quelque chose de grave et qu'en m'en parlant, cela revient à se confesser pour tous les gens qu'il va blesser.

— Ça ne s'arrêtera jamais, As. Ils continueront à nous bombarder et nous continuerons à mourir sous leurs assauts. Ou à cause des

maladies neurologiques... ou à cause des produits chimiques... Enfin on sera toujours des mouches pour eux.

— Qui ça, eux ?

— Le gouvernement, évidemment.

— Alors quoi, tu veux le démanteler ?

Pourquoi pas ? Tant qu'il me parle, tant qu'il me dit ce qu'il prévoit de faire. Il me fait confiance, je crois. Il faut que je m'en serve.

Et la porte crisse sous les boums.

— Non, il faut résoudre le mal à la racine.

— Qu'est-ce que tu fais ? Parle-moi.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis trop curieuse.

— Tu ne comprendrais pas.

— Essaie, au moins.

Il se tourne vers moi, dos à l'ordinateur. Je n'aime pas ce regard froid, ni cette détermination que je lis dans son regard. Nous sommes bercés par les coups donnés contre la porte. Bientôt ils rentreront, et alors nous ne serons plus en mesure de parler.

Et je sens les larmes me monter aux yeux.

— D'accord As, je vais t'expliquer. De toute manière ça ne change plus grand-chose, maintenant.

Je déglutis douloureusement. Il me prend de haut, me fait comprendre qu'il sait tout et que je ne sais rien. Est-ce que le Ellis chaleureux était un masque ? S' était-il forgé une personnalité pour me plaire ? Dans quel but ? Dans quelle optique ?

— Isaac ne t'a pas été attribué arbitrairement, mais le Docteur te l'a déjà dit un peu plus tôt, n'est-ce pas ?

— Le Docteur Healey...

Je n'ai pas besoin qu'on m'explique davantage pour comprendre leur raisonnement. On m'a implanté une âme sœur faussée dès le départ et elle était censée me guider jusqu'à la Rébellion, mais pourquoi ?

Il peut lire en moi comme dans un livre ouvert et c'est sans surprise qu'il répond avant même que j'aie formulé la question à haute voix :

— Parce que tu es la fille Wheel, que tu savais où étaient cachés les dossiers et que c'était la seule possibilité pour nous d'entrer en contact avec toi d'une manière fiable et sécurisée.

— J'avais compris, merci.

— Nous voulions te faire croire que l'idée venait de toi, alors nous avons laissé une graine dans ton esprit et l'avons laissée germer. Mais il te fallait bien quelqu'un pour arroser la semence tous les jours, n'est-ce pas ?

— Nora était dans le coup ?

— Non, il n'y avait que moi pour superviser la mission.

— Tes ordres... alors ils t'obéissent tous ?

Alors que les coups à la porte ne cessent toujours pas...

— La division Collatérale, tout du moins. Harmonie est ma lieutenant.

— Bien joué.

Il hoche la tête, agacé par mon sarcasme. Je me recroqueville, entoure mes genoux de mon bras droit, *j'ai été manipulée*... Et tout ceci afin que je leur donne les informations que mon père a pris le soin de cacher au péril de sa vie. Je suis vraiment la pire des idiotes ! S'il avait voulu les donner à la Rébellion, il l'aurait fait dès le début, il n'aurait pas attendu que sa fille fasse la mule. C'est donc qu'il ne leur faisait pas confiance, mais pourquoi ?

— Et mon père, alors, il est vraiment mort d'une maladie ?

— Oui, bien sûr. Provoquée par Soulmates. Il commençait à déranger certaines personnes haut placées.

— Alors pourquoi ne vous a-t-il pas donné tout son savoir s'il était persuadé du bien fondé de votre entreprise ?

— Justement parce que nous commençons à avoir... quelques désaccords sur les dernières années.

Mon père est mort il y a presque dix ans... Ellis était déjà dans la Rébellion, à cette époque-là ? À peine majeur, enrôlé dans une guerre dont il ne comprenait ni les tenants ni les aboutissants ?!

— Il n'y a pas de grand mystère, As. Pas d'œil divin, pas de connerie à avouer. Je m'occupe de cette branche de la Rébellion et mon équipe avait besoin d'informations qui se trouvaient dans ta caboche, notamment sur la structure de Soulmates. Nous les avons obtenues et avons pu, grâce à cela, avancer dans notre quête, voilà tout. Ne le prends pas personnellement, ni mal, d'ailleurs. Le gouvernement aurait fini par faire la même chose et il aurait été beaucoup moins clément que nous, tu peux me croire.

— Mais alors... tu n'as en réalité jamais eu l'intention de te servir de ma ligne de code ?

— Non, jamais.

Mon monde s'émiette encore un peu plus et j'ai la sensation de me dématérialiser avec lui.

Il n'a jamais voulu couper court à Everlasting, ni voulu éteindre tous les Soulmates simultanément et arrêter cette folie furieuse. Mais si ce n'est pas son but...

Alors qu'est-ce qu'il est en train de faire ?

— Est-ce que c'était vrai ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Ce que nous avons vécu ensemble, c'était vrai ?

Il s'éloigne de la console et s'accroupit face à moi. Il me détaille, semblant vouloir immortaliser les traits de mon visage, sauf que je dois avoir l'air monstrueuse, tremblante, barbouillée de sang...

— Comment peux-tu en douter ?

— Je ne comprends pas ce qui se passe. Parle-moi, explique-moi.

— Soulmates donne un accès direct aux cerveaux de tous ceux qui ont eu ce truc de malheur implanté. On pourrait le supprimer, le rendre inopérant et sauver tous ces gens des nanorobots.

— Oui.

— Mais nous pourrions en profiter pour faire quelque chose de plus grand : entrer directement dans leur psyché. Nous en avons l'occasion. Atteindre des milliers de gens d'un coup, comme ça, pouf...

— *As, il n'y a que toi qui m'entends maintenant*, reprend Isaac alors que mon oreillette crachote. *Ellis a retiré la sienne. Je ne sais pas ce qu'il est en train de faire, je crois qu'il fait cavalier seul.*

— ... nouveau monde.

J'ai raté la moitié de son explication.

— Ne doute pas de mon amour, As. Enfin, je ne sais pas si c'était déjà de l'amour... Mais tu es belle, tu es vraiment merveilleuse et j'aurais aimé que l'on se rencontre dans d'autres circonstances. J'aurais voulu que nous soyons d'autres personnes, avec d'autres destinées.

— La destinée n'existe pas.

— Bien sûr que si. Et nous étions destinés à nous trouver, là, maintenant, en attendant que le décompte arrive à zéro.

Je me décroche le cou : un compte à rebours est en train de s'écouler sur l'écran, encore un. Sept minutes. Notre monde rythmé par une unité de mesure désagréable, la seconde, nous rappelant invariablement que le temps passe, que les choses changent et finissent par mourir. J'ai sept minutes pour l'amener à m'expliquer ce qu'il a fait. Puis le faire changer d'avis.

— Quel décompte ? Qu'as-tu fait, Ellis ? Dis-le-moi, ça ne changera rien entre nous.

Il me sourit tendrement. Bordel, pourquoi ne l'ai-je pas vu venir ? Pourquoi n'ai-je pas vu qu'il était si à l'aise à la Rébellion, qu'il n'avait passé aucun contrôle, qu'il n'avait eu aucune mission périlleuse... Je n'en sais rien, en fait, nous ne parlions pas de ça. Nous parlions des choses, de la vie, de la situation, de nos idéaux contraires sur l'amour et sur ce que la société nous faisait devenir.

Nous ne disions que des conneries.

Nous parlions un peu de nous, si peu, si peu pour apprendre à nous connaître et pourtant j'avais l'impression de l'avoir côtoyé toute ma vie.

— Il n'y a plus de « nous », As. Dans sept minutes, il n'y aura plus tout ça.

— Tout ça ?

— L'amour. Voilà mon cadeau pour ce monde qui n'en mérite aucun. Je vais leur retirer l'épine du pied, je vais les sauver. À ma

manière bien sûr, mais dans quelque temps, ils me remercieront. Et tu vas voir, As, je vais enfin leur offrir ce que Soulmates promettait.

— Qu'est-ce que tu vas faire à l'amour ?

— Tu veux vraiment tous les détails, ma belle ?

Qu'est-ce que c'est que ce surnom ? Il débloque. Il est parti, Ellis a complètement perdu les pédales ! Depuis quand m'appelle-t-il ma belle ?

— Oui, j'en ai besoin.

— Je peux bien t'offrir ça.

Il se lève, retourne près de l'ordinateur. Il n'ose pas me regarder dans les yeux, c'est inavouable.

— Nous ne sommes pas assez grands pour ce cadeau et nous ne savons pas comment le gérer. L'amour est trop beau, trop incroyable pour que nous puissions en saisir toutes les nuances, alors nous nous déchirons, nous entretenons, nous continuons bêtement ce que nous avons fait depuis toujours. L'amour n'est plus une source de jouissance et de bonheur. De l'amour découle l'égoïsme, le narcissisme, la jalousie, tous ces fameux « crimes passionnels »...

— Des aberrations journalistiques, Ellis, ça n'a rien à voir avec...

— Toutes ces guerres dont on parle. Troie. Troie qui est tombée pour une Hélène sans saveur. Les enfants sont sacrifiés par des parents qui ne peuvent que se haïr de l'amour qu'ils se sont porté et qui est parti. Combien se suicident ? Combien tombent dans la dépression, l'alcoolisme, la drogue après une rupture, un échec amoureux ? Des échecs. Encore, encore, encore, nous enfonçant plus profondément dans notre turpitude. Dis-moi, As, est-ce que tu es heureuse ?

— Je... Avec toi, oui.

— Jusqu'à ce que je te quitte et que tu retombes dans le noir. C'est ce qui s'est passé quand Jaspe t'a plaquée, n'est-ce pas ?

Ses mots sont durs, ils me cisailent, me font mal. Voilà le Ellis que je connaissais, celui que j'ai rencontré au début, qui ne s'embarrasse pas de sentiments. Et si c'était lui, le vrai ? Celui qui ne croit pas en l'amour, justement.

— Et ce que tu ressens pour moi, alors, ce n'est pas beau ? Ça ne t'a pas rendu meilleur ? Ça n'a pas égayé tes journées ?

— Ça ne compte pas ! Ça ne compte pas, bordel ! Une poignée de secondes dans une vie ! Quelques minutes égarées alors que j'ai perdu des mois après le décès de...

— Naomi. TU as un problème avec l'amour et c'est toi qui ne gères

pas ton deuil !

Je commence à m'énerver. Les larmes menacent de me submerger, je ne comprends pas ce que nous faisons, ici, à nous déchirer face à un ordinateur qui continue de compter les secondes.

— Laisse les autres faire leur propre choix, laisse-leur au moins cette liberté ! C'est pour ça que nous nous sommes battus, *tous les deux*. C'était pour que le monde ait le choix, d'aimer, de ne pas aimer, de mourir de tristesse ou non, de succomber au chagrin ou d'enchaîner les coups d'un soir. Laisse-leur *la possibilité de se tromper*. Si on m'avait dit que Jaspe et moi ça se terminerait comme ça... J'aurais quand même foncé la tête la première, parce que ça valait le coup.

— Je ne te crois pas. Tu as passé des mois roulée en boule dans ton lit. Ne me mens pas, je le sais, ça se voit sur ton visage.

Je suis sincère. Je suis sincère et il ne le voit même pas, trop obnubilé par ses pensées. Derrière lui, le compteur continue son inexorable chute. Je ne peux pas lui parler de Jaspe. D'une part, parce qu'il ne comprendrait pas et d'autre part, parce que nous n'avons pas le temps.

— Ellis, Ellis, regarde-moi. Tu n'es pas obligé de me croire, mais laisse-leur le bénéfice du doute, je t'en supplie. Et puis quoi, qu'est-ce que tu vas faire, c'est quoi ce compte à rebours ?!

Il est informaticien, c'est évident qu'il a créé un autre code. Sautant sur l'occasion que je leur donnais, il a fait cavalier seul depuis le début, pour reprendre les mots d'Isaac. Toutes ces nuits, toutes ces heures passées à peaufiner un plan alors qu'il n'avait même pas besoin de ce que j'avais à lui fournir...

J'ai le vertige. J'essuie les larmes rageuses qui ont coulé sans que je m'en rende compte.

Et à côté de nous, la porte commence à se tordre. Bientôt elle va lâcher.

— Ne pleure pas, As, tu verras, grâce à moi tu ne pleureras plus jamais.

— Qu'est-ce que tu as fait, Ellis, dis-moi...

— Ton père a ouvert une brèche dans le code afin que nous puissions désactiver les nanorobots. Je ne veux pas les désactiver, mais leur donner une nouvelle mission.

Il prend une pause théâtrale, tourne sur lui-même, me regarde sans même me voir. Il n'est plus là. Il n'a jamais été là. Il n'a jamais été là

pour moi, pour nous, pour une quelconque histoire. Je n'ai été que l'ombre d'une poupée, sa Naomi qu'il cherchait dans ses souvenirs effeuillés.

— Ai-je seulement compté pour toi, Ellis ?

— Oui, As. Tu as été ma plus belle rencontre depuis que je ne suis plus avec Naomi. Je te l'ai dit, tu es sauvage, indépendante, courageuse. Un peu maladroite aussi, bourrée de défauts certainement, mais tu as une âme. Nous aurions pu, je te l'ai dit, et je le crois sincèrement, *nous aurions pu*.

— Et c'est quoi, cette nouvelle mission ?

Les sanglots se coincent dans ma gorge. Je ne peux pas en entendre plus, mon cœur va exploser, éclabousser les murs de sang et d'aorte. Je ne vais pas survivre à ce qu'il veut faire, à son plan.

— L'amour n'a aucun rapport avec le cœur. L'amour, ça se passe dans le cerveau, avec des places bien attitrées. Des zones de ton cortex qui libèrent certaines hormones selon l'être aimé. L'amour aussi n'est qu'un code. Et si l'amour est lié avec la zone du plaisir, il a aussi sa propre zone attitrée, une zone romantique, qui s'occupe de gérer tous les neurotransmetteurs nécessaires à l'amour passionnel. Une toute petite zone dans ton cerveau qu'il suffit de déchiqueter pour... la rendre inopérante.

— Tu ne vas pas...

— Si. J'ai exigé à toute cette armée intraneuronale de détruire cette zone dans les cerveaux de tout le monde. Ça n'altèrera pas le plaisir sexuel : nous continuerions à nous reproduire. Mieux encore, nous nous reproduirons plus souvent, avec plusieurs partenaires, participant à un brassage génétique plus important, afin de nous éloigner des voies de la stérilité. Nous aurons toujours l'instinct protecteur de notre progéniture, seul l'amour passionnel disparaîtra. Car notre corps est si bien fait que ce ne sont pas les mêmes zones qui sont responsables de l'amour d'une mère pour son enfant. D'ailleurs, même si l'on met le mot « amour » sur ces deux sentiments, on voit bien qu'il ne s'agit pas du tout du même... Et tu ne te souviendras même plus de quel goût ça avait. Ça ne pourra pas te manquer, je te le promets. Tu sauras que ça a existé, que tu as pu le ressentir, mais tu ne pourras plus t'attacher à quiconque de cette manière... Et donc plus de souffrance.

Il revient près de moi.

Plus que cinq minutes au compte à rebours.

Ellis est fou. Nous sommes foutus.

Et les coups de bélier finissent d'arc-bouter la porte. Ça n'a pas l'air de l'inquiéter, alors qu'il reste à me regarder, persuadé de faire ce qui est *juste*.

J'ai laissé le micro allumé. Isaac a certainement tout entendu. Sa respiration se répercute dans mon oreille droite, mais mon cœur me fait tellement mal que je ne m'en préoccupe pas.

— *D'où nous sommes, nous ne pouvons rien faire pour l'arrêter, As. S'il a vraiment exigé ce commandement... toi seule peux intervenir. Tu dois le convaincre.*

Je n'y arriverai pas.

Ses yeux, ce regard... Il n'a jamais désiré autre chose plus ardemment que ça.

— Tu fais ça pour l'oublier. Tu fais ça pour toi, parce que tu ne veux plus de son souvenir.

— Je fais ça pour *nous*, As. Pour ce peuple qui ne se rend pas compte du don que les dieux nous ont fait. Nous avons la plus belle chose au monde entre les mains, et nous l'avons tué. L'amour n'a plus aucun sens. Nous le commandons, maintenant, le faisons plier aux désirs d'un gouvernement devenu malsain. Dans quelques minutes, quand les robots auront réalisé leur œuvre, tout le monde se détachera de sa fameuse âme sœur, se regardera, étonné, ne comprenant pas comment ils ont pu se fourvoyer depuis tant de temps. Et alors, tout le monde sera en paix. Je te le promets, As.

Je me tais, je ne sais plus quoi dire. J'ai de nouveau la nausée.

Je vais vomir tout ce que j'ai toujours retenu, incapable de l'arrêter. Je pourrais le manipuler, peut-être... Seulement je n'aurai jamais le temps. Je n'ai plus les mots. Je suis à court d'idées, à court de solutions, à court tout court.

— Est-ce que tu m'aimes ? me demande-t-il soudainement.

— Oui.

Je tente le tout pour le tout, brise mes défenses et laisse tomber l'armure. Qu'il me transperce de son épée s'il le veut, je m'en moque, je dois essayer de l'empêcher de réaliser ce rêve fou.

— Alors si tu m'aimes, tu me laisseras faire, car tu me feras confiance. Tu verras, ce sera beau.

Il m'embrasse, je me recule et agacé, il retourne vers l'ordinateur. Quatre minutes. C'est mort, il n'arrêtera pas. Nous allons tous... je ne sais même pas. Il suffit d'une erreur. D'une virgule de trop dans ce foutu code pour que nous mourions tous. Car j'ai moi aussi Soulmates

implanté dans la tête. Lui aussi. Nous allons peut-être mourir tous les deux dans cette stupide pièce.

Oh papa, comme tu serais fier de l'héritage que tu nous as laissé. Comme tu serais content de voir ce que nous faisons de ton génie.

— Tu as un si beau prénom, continue-t-il sans me regarder. Je l'aime encore plus que ton surnom : « Andreas ». Inspiré d'Andros qui signifie le courage, la virilité, le mâle. Intéressant de t'avoir nommée ainsi, tu ne trouves pas ? Tu es tellement... mon Dieu, tu lui ressembles tellement, si tu savais... Le même visage, les mêmes traits, la même inflexion. C'est pour ça que je t'ai détestée au premier regard. Je savais que tu ne m'attirerais que des emmerdes. Et pourtant, je t'ai aussi aimée dès le premier instant.

À Naomi ? Je ressemble à Naomi ?

Alors que je veux lui répondre, la porte explose. Elle sort de ses gonds, tombe à terre et les gardes, en combinaison d'assaut, se jettent en hurlant à l'intérieur. Ils lèvent leurs armes et tiennent Ellis en joue. Je me recroqueville contre mon tuyau, contre le mur, essaie de m'intégrer dedans. Les gardes ne m'ont pas encore repérée, à moitié cachée par une table.

— Écartez-vous ou je tire ! s'insurge l'un d'entre eux.

Ellis leur sourit et ne s'écarte pas. Il protège son précieux minuteur, le décompte. Trois minutes.

— Écartez-vous !

Je ferme les yeux, les tympons vrillés, la peur au ventre. J'ai peur de ce qu'il peut se passer. De ce qu'il peut arriver s'il ne se bouge pas, *putain*. J'ai envie de lui hurler de se mouvoir, de laisser tomber son foutu code, mais il reste devant la console, goguenard. Et les mots restent coincés dans ma gorge.

— Dernière fois, écartez-vous ou nous faisons feu !

Ils ont l'air d'être apeurés de ce qu'il pourrait faire. Ellis a repris son arme en main, ne veut pas la jeter, mais ne les vise pas non plus. Qu'est-ce qu'il fout... *deux minutes*. Est-ce qu'il essaie de gagner du temps ?

Ma prise se raffermi sur mon propre pistolet. Je pourrais leur tirer dessus. Attirer leur attention pour qu'il puisse quoi... S'enfuir ? D'un complexe entouré de gardes ? Et qu'est-ce qu'ils feraient de nous, alors ?

Je plonge mon regard dans celui d'Ellis et il me fait un clin d'œil au moment où les gardes ouvrent le feu.

Les balles pénètrent son corps. Le gilet pare-balles en arrête certaines, mais les autres viennent se perdre dans ses bras, ses jambes, son cou.

Il s'effondre, le vermillon de ses veines tapissant l'ordinateur.

Les gardes ne m'ont toujours pas repérée. Ils s'approchent de lui, le touchent du bout de leur fusil d'assaut. Je ne réalise pas ce que je suis en train de voir. Je vais vomir. Isaac crachote dans mon oreille, mais des ingénieurs s'engouffrent dans la pièce pour essayer de stopper le compte à rebours. Une minute.

Ellis a la tête penchée vers moi et sous son corps s'étend une mare de sang. Ses yeux clignent, je crois qu'il meurt.

Ils l'ont tué.

Il n'y a que la crosse dans ma main qui ait encore une importance, un impact sur moi. Je vais mourir, là, maintenant. Si ce n'est pas de leur main, ce sera de la mienne. Qui sait ce qu'ils vont me faire, à Everlasting. Ce qu'ils vont chercher dans ma tête, je deviendrai leur rat de laboratoire.

Trente secondes.

Et qui sait ce que ce putain de code va nous faire, merde. Je n'en sais rien.

Je regarde Ellis se vider de son sang et je sens les ténèbres s'emparer de mon cœur. Je ne veux pas vivre dans un monde où nous n'aimons plus, où Ellis n'est pas là et où je ne peux pas l'aimer.

Je prends le canon de l'arme, le pointe dans ma bouche, puis ferme les yeux.

Je refuse de continuer après tout ça. Après Cassie, Nora, Leïa, mon père, ma mère. C'est trop difficile.

Je sens dans ma bouche le goût métallique de l'arme et place mon doigt sur la gâchette, complètement absente du bordel qui se déroule autour de moi. Je crois qu'on me demande de poser l'arme, alors c'est qu'on m'a repérée, seulement je ne suis plus dans mon corps.

Puis l'ordinateur émet un bip strident.

Et sur mes pupilles s'étale la nouvelle notification.

<alerte>

Synchronisation en cours.

</alerte>

Je tremble tellement que je suis incapable d'appuyer. Jusqu'à ce que la peine reflue. Alors que je vois le pourpre continuer de s'échapper du corps d'Ellis, la douleur s'efface pour ne laisser qu'un

immense vide.

Je ne ressens plus rien, ni peine, ni douleur, ni amertume.

Ni amour.

— Baissez votre arme, mademoiselle Wheel, m'exhorte Rey.

Rey qui est là, en bonne psychologue, pour que je ne fasse pas de bêtise. Je reconnais ses cheveux flamboyant au travers du rideau de mes larmes.

<alerte>

Soulmates a été correctement installé.

Pour plus d'informations, veuillez contacter Everlasting.

Merci de votre confiance.

</alerte>

Je retire le canon de ma bouche, incapable de dire pourquoi – l'espace d'une seconde – la tristesse m'avait semblé si horrible que j'aurais aimé en mourir.

J'ai beau la chercher, vouloir comprendre d'où elle venait... mais rien ne vient. Je me sens idiote. Je ricane.

Être triste pour un homme ? Moi ?

— As ? *Que s'est-il passé ? Tout va bien ?*

— Oui, tout va bien, réponds-je.

Je coupe la communication, jette le flingue au sol sous le regard rassuré de Rey. Mes yeux s'attardent sur le corps d'un homme qui m'a semblé important par le passé. Je fronce les sourcils, à la recherche de ce à quoi je pensais quelques secondes plus tôt. Merde alors, j'ai manqué me tuer.

Pourquoi ? Car maintenant je le sais, je vais être heureuse. Heureuse...

Pour toujours.¹

En anglais : Everlasting

Epilogue

Parfois, je repense à son corps qui s'effondre, à son regard d'incompréhension qui me transperce. Je ne sais pas pourquoi ce souvenir remonte à la surface... Comme une tache qu'on essaie d'effacer, mais qui reste indélébile.

Je mentirais en disant que ça ne me fait rien, mais j'ai l'habitude du mensonge.

Ça ne me fait pas rien, mais ça ne me fait pas quelque chose non plus... Juste une ancienne cicatrice que l'on a envie de gratter, ou que l'on détaille de temps à autre, juste pour *se remémorer qu'elle est là*.

Je me contente de regarder dans le vide, de me rappeler ses mains sur mon corps, ses lèvres sur les miennes. J'essaie désespérément de me souvenir de ce que je ressentais pour lui, de me replonger dans cet océan d'incertitudes, cette insécurité béate dans laquelle nous plonge *l'amour*.

Je ne dirais pas que ce mot a été banni, juste qu'on ne le prononce plus vraiment. On se regarde les uns les autres, comme des fantômes errant dans un couloir. Les corps ne sont plus que ça : des navettes qui nous permettent de traverser une vie. Entre deux articles sur le développement bactériologique de la dernière décennie, je vais à ma fenêtre et observe le ciel. Je répète ce mot en boucle dans mon esprit : *amour, amour, amour*. J'essaie de me rappeler ce que ça fait, d'aimer. D'avoir le souffle coupé, les papillons dans le ventre, les étoiles dans le cœur. Je me souviens de la description que je faisais de ce sentiment, mais pas des sensations qu'il me faisait éprouver.

Je n'ai pas changé d'avis ; l'être humain est programmé. À oublier, notamment. Je ne sais plus qui disait ça... mais « la douleur est un aussi puissant modificateur de la réalité que l'ivresse. » Et ma réalité a été altérée, définitivement. Les dernières parcelles de passion se sont évanouies et ça ne me chagrine même pas.

Je ne sais pas si c'est grâce à Ellis ou à notre action que j'ai pu retrouver une vie... normale. Peut-être parce que la Rébellion s'est dissoute aussi sûrement qu'elle s'était créée : plus d'amour pour lequel se battre, plus de personnes à protéger. Soulmates résonne en nous comme la porte ouverte vers une nouvelle vie. Un partenaire parfait pour une entente sexuelle parfaite. Il n'a pas menti là-dessus ; le désir est toujours là, dévorant.

Peut-être que l'amour était notre malédiction. Depuis qu'il s'est

évanoui, le nombre de femmes enceintes a augmenté de 5%. C'est peu, certes, assez toutefois pour donner du sens à son acte.

Je pense que les gens se sont surtout rendu compte de la futilité des disputes et de l'idiotie des séparations. Alors ils font des enfants... et voilà. Car le sentiment de protection, lui, n'a pas disparu. L'attachement filial est toujours ancré dans nos gènes, cela ne vient pas de la même partie du cerveau, pas des mêmes neurotransmetteurs.

Tout va bien.

Est-ce que l'on va mieux ? Je ne sais pas. Au moins, il y aura une génération future pour essayer de trouver la réponse à cette question.

Est-ce que cette destruction de la dopamine sera héréditaire ? Ça reste encore un point d'interrogation et je ne suis pas neuroscientifique. Moi, je me contente d'étudier les fleurs. Je ne me suis pas intéressée aux recherches à ce propos. Je n'en aurai pas, d'enfants, de toute façon.

Je serai une étoile filante passée dans ce monde sans y laisser de trace.

Je crois vraiment qu'Ellis voulait me rendre heureuse. Qu'il pensait me (nous ?) protéger en faisant ça. C'est plus simple, de ne pas être attaché à quelqu'un d'autre. Car au fond, nous naissons seuls, et nous mourons seuls. Pourquoi la vie devrait-elle se partager ?

Oui, Ellis voulait pour moi un bonheur éternel.

Quand je regarde du haut du cinquième étage les gens marcher dans la rue, rire, les enfants galoper sous les lampadaires... Parfois je pense à lui et parfois c'est Jaspe qui étreint mes pensées, parce que tous deux ont forgé la personne que je suis devenue.

Ça me semble tellement... improbable. Ce que j'ai pu faire pour Jaspe, jusqu'où son départ m'a menée, j'en étais presque venue à me laisser mourir.

Pour un homme, c'est incongru.

Je reste un moment à réfléchir, perplexe, à la futilité des relations amoureuses. Les mois ont passé et les gens ont continué à faire des enfants parce qu'ils n'en ont jamais fait par amour. Ils en font pour ne pas se sentir seuls, pour savoir que quelqu'un, quelque part, sera toujours là. Ils font ça, peut-être aussi un peu parce que... c'est instinctif.

Nous sommes des animaux, en fin de compte. Et beaucoup d'animaux ne ressentent pas l'amour et s'en contentent très bien.

Je repense à ces deux hommes aussi, parce que ce n'est plus

douloureux et parce que je ne suis pas malheureuse.

Je suis apaisée quand je pense à Ellis et à tout ce que nous avons traversé ensemble. Malgré les balles, malgré le sang, malgré la mort de Nora, dont le corps grignoté par des nanorobots hors de contrôle repose paisiblement dans le cimetière près de mes parents.

Alors oui, l'absence de malheur...

Ce doit être ça, le bonheur, non ?

</end>

REMERCIEMENTS

J'ai écrit tout un livre et voilà que je bloque pour en venir aux remerciements. Pas parce que je ne sais pas ou ne veux pas remercier, non, au contraire : parce qu'il y aurait trop de personnes à citer. Et je vais en oublier, bon sang, je suis sûre que je vais en oublier.

Alors faisons les choses dans l'ordre.

Merci à toi, lecteur, d'être arrivé jusqu'ici. Que tu viennes des plateformes d'écriture en ligne, que tu sois lecteur de la première heure ou que tu sois arrivé par hasard sur ce livre, que tu aies aimé ou pas... merci. Merci de faire vivre mes personnages, merci de laisser une chance aux auteurs de te faire voyager, rien qu'un peu. Je n'ai que ces cinq petites lettres à te proposer, et pourtant tu es toute ma force, le moteur de mon écriture. Car même si j'écris avant tout pour moi, j'écris aussi pour être lue, et, je l'espère sincèrement, te faire rêver.

Un immense merci à mes deux éditeurs, Ophélie et Guillaume, qui ont été d'une patience rare avec moi et de très bons conseils tout au long de cette aventure éditoriale. Merci de m'avoir fait confiance, et là encore, d'avoir laissé mes prénoms bizarres, ma fin trop triste, les aspérités de mon style qui ont su vous séduire. Merci d'avoir cru en Everlasting, et j'espère sincèrement pouvoir vous remercier de nombreuses fois encore, pour d'autres récits...

À mon père, qui, à défaut de m'apprendre le goût des lettres, m'a appris le goût du travail.

À Gwen, qui a déployé des trésors de patience pour m'apprendre à écrire. C'est à toi que je dois ce récit, à ces nuits passées à me corriger, à m'épauler, à être cette béquille que j'avais peur de ne pas pouvoir quitter un jour.

Merci à la Team D, à toutes ces petites fées que j'ai eu le plaisir de rencontrer grâce à l'écriture, et qui sont devenues des piliers de mon quotidien. Everlasting ne ressemblerait à rien sans vous, et c'est un euphémisme. Un embryon d'idée, un début d'illusion, un rêve devenu réalité grâce à votre soutien sans faille.

Un merci plus particulier à Chlore, ma bêta-lectrice en cheffe, celle qui a toujours les mots pour me remonter le moral, celle qui peut me faire passer du rire aux larmes, celle à qui j'ai donné les clés de mon cœur et de mon écriture et qui a su en prendre soin. Merci pour tout.

Merci à Marylise, qui aime certainement As et Ellis bien plus que je ne le ferai jamais. Pour tous les gentils mots que tu as eus pour moi,

mes textes, mon écriture, mes personnages et mon univers.

Merci à toi Audel, qui a su traquer les incohérences de mon texte, qui a été l'une des premières à le terminer, qui a cru dur comme fer qu'il y aurait une As de papier, un jour.

Merci...

À toute ma famille, qui a toujours cru en moi.

À Flo, qui ne m'a jamais laissé un seul instant et que je ne pourrai jamais remercier assez pour la petite place qu'elle m'a faite dans son coeur.

À Jupiter, dont les mots m'ont touchée plus que de raison.

À cette grande famille que j'ai rencontrée sur les plateformes d'écriture en ligne : je ne peux pas tous vous citer, j'en suis navrée, mais vous m'avez tous inspirée, motivée, aidée à votre manière. Merci à tous mes lecteurs Wattpad qui ont cru en mon texte, qui m'ont poussée chaque jour un peu plus loin. Si je pouvais, j'aimerais tous vous rencontrer, vous voir, discuter avec vous.

À mes exs, qui m'ont inspiré une histoire.

Et pour tous ceux qui ont eu le coeur brisé...

Je vous promets, on s'en remet.

Déjà paru chez Inceptio



